This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

LA BRETAGNE

ESQUISSES

PITTORESQUES ET ARCHÉOLOGIQUES.

LA BRETAGNE.

O mon pays, garde bien ta foi chrétienne, cette séve des peuples forts.

Cattier, éditeur, à Tours.

LA BRETAGNE

ESQUISSES

PITTORESQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

ORIGINES CELTIQUES ET NOUVELLE INTERPRÉTATION DES MONUMENTS
VUES ETHNOGRAPHIQUES
DRUIDISME ET TRADITIONS PRIMITIVES

PAR

L.-F. JÉHAN (de Saint-Clavien)

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DES CÔTES DU NORD,
DE LA
SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE DU MORBIHAN; DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE TURIN,
DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE,
DE LA SOCIÉTÉ DES BELLES-LETTRES, SCIENCES ET ARTS D'ORLÉANS, ETC.

ILLUSTRATIONS ET GRAVURES PAR LES PREMIERS ARTISTES

Tous les peuples de l'Europe ont parlé et parlent encore les dialectes d'une même langue originelle; tous ont eu par conséquent le même berceau, les traditions d'une même foi primitive, les mêmes monuments, dans une haute antiquité.

PIÉTÉ, ÉDUCATION, LITTÉRATURE

TOURS

CATTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1863

DC611
B848J43

A LA BRETAGNE.

Salut, noble fille des Gaules! Assise sur tes vertes collines, à l'ombre de tes vieux chênes, le front chargé de souvenirs et le cœur palpitant de saints enthousiasmes, toujours rêvant et toujours chantant au bruit des vents et des flots, Bretagne, que j'aime comme on aime celle qui nous a donné le jour, reçois cet humble hommage d'un de tes enfants.

J'ai voulu parler de toi, rappeler quelques noms, éveiller quelques idées, toucher quelques origines, quelques traditions, répandues sous tes ombrages, errantes sur tes rivages, autour de tes antiques monuments... daigne agréer mes efforts.

O mon pays, garde bien des envahissements d'une civilisation mensongère la fraîcheur de tes vallées, la fleur de tes bruyères, la limpidité de tes fontaines. Race des Kymris, si justement fière des titres de ta descendance et assez riche de ton propre fonds, garde toujours la pureté de ton sang, la noble simplicité de ton caractère, ta puissante individualité. Terre des calvaires et des clochers, qui protégent de leur ombre bénie tes hameaux et tes moissons, garde bien surtout ta foi chrétienne, cette séve des peuples forts. Qu'elle repose, comme ton sol, sur le roc immuable. Sois toujours la blanche hermine, généreuse et fidèle, qui redit à travers les siècles :

POTIUS MORI QUAM FŒDARI!
PLUTÔT LA MORT QU'UNE SOUILLURE!

Un de tes fils,

L.-F. JÉHAN (DE SAINT-CLAVIEN.)

INTRODUCTION

O Breiz-Izel ! o kaéra brô !
Koad enn bé c'hreiz, môr enn hé zrô !
O Bretagne ! ô très-beau pays !
Bois au milieu, mer à l'entour !
Télen-Arvor.

On a beaucoup écrit depuis un demi-siècle sur la Bretagne-Armorique; mais, parmi les auteurs qui ont publié des livres sur cette belle province, s'il en est plusieurs qui ont traité certaine partie capitale de son histoire, ou décrit certain côté spécial de sa physionomie avec une grande vérité et un talent supérieur, il faut convenir que la plupart l'ont plutôt *imaginée* qu'*observée* de près ou sérieusement *interrogée*. D'autres l'ont *vue* à travers leurs préjugés, et en ont parlé avec une légèreté regrettable. Malgré cette fausse direction donnée généralement aux appréciations sur la Bretagne, les ouvrages qui essaient de nous en tracer le tableau sont toujours accueillis avec empressement. C'est qu'il est peu de pays qui offrent à l'observateur et au savant un plus riche et plus fécond sujet de recherches et d'études, à l'artiste et au poëte plus d'images et de scènes grandioses. Rien n'est plus varié que ses aspects, plus poétique que ses rivages, plus héroïque que son histoire, plus original et plus intéressant que ses mœurs

et ses traditions, plus fervent que sa foi et sa piété, plus curieux et plus étrange que les monuments et les ruines qui couvrent son sol... Nous venons à notre tour redire un peu de toutes ces choses et résumer les travaux divers qui ont été publiés, en y joignant nos propres recherches. Nous avons écrit surtout avec notre cœur; nous avons parlé de notre chère et noble Bretagne avec le respect et la dignité de langage d'un fils qui essaie le portrait de sa mère. Si nous n'avons pas le génie qui pourrait donner à ses traits le sceau de l'immortalité, nous avons du moins la piété filiale qui peut en tracer une image fidèle. Il n'y a qu'un enfant qui connaisse bien celle qui lui donna le jour et qui sache tout ce que son sein recèle de trésors.

Les plus indifférents trouvent un charme mystérieux dans cette mélancolie touchante qui semble empreinte dans tous les aspects de notre Bretagne. Les œuvres de Dieu se montrent avec une poésie peut-être plus splendide ailleurs, mais nulle part plus émouvante. Je ne parle pas de ces grands spectacles de l'Océan, de ces vues maritimes qui remuent si profondément l'âme, de ces beaux horizons que l'on a souvent comparés à ceux de la Suisse et de l'Italie; je ne veux rappeler ici que ce qui s'offre communément à la vue, ce qui forme la scène ordinaire et comme la décoration de tous les jours, suivant les diverses saisons de l'année. Ce sont, au printemps, les délicieuses *closeries* de genêts et de pommiers aux bouquets éblouissants; en été, les champs de

sarrasin à la tige de corail et aux fleurs de neige, aimées de l'abeille; en automne, les vastes landes toutes diaprées d'ajoncs dorés, de bruyères roses, de gentianes bleues.

Mais voulez-vous jouir d'un de ces magnifiques aspects dans lequel vous pourrez embrasser d'un seul regard la moitié de la Basse-Bretagne, choisissez une belle journée, et gravissez la montagne de Gourin, dont la cîme sépare les deux départements du Morbihan et du Finistère. De ce sommet, toute cette vaste contrée se déroulera sous vos yeux comme une carte en relief. Vous pourrez suivre les deux grandes arêtes qui la traversent; au nord-ouest, les montagnes d'Arhès avec Saint-Michel, le pic le plus haut de cette chaîne; les Montagnes-Noires, qui courent de l'ouest à l'est. Les premières abaissent leurs pentes vers la baie de Douarnenez; les secondes, sous les noms de Menez-Brez, de Menez-Haut, se dessinent dans les Côtes-du-Nord. Ne cherchez pas à saisir aucun détail dans cet immense tableau; le cours des rivières, le contour des vallées, les bourgs, les villes, se laissent à peine deviner; ne vous attachez qu'à l'immensité sublime de l'ensemble, à cette variété de plans successifs, à ce relief des montagnes, des collines, qui déploient sur leurs croupes de longs tapis de verdure et de moissons, tandis que leurs cîmes chauves n'offrent à l'œil que des rocs décharnés. Du point culminant d'où votre regard plane sur un horizon sans bornes, vous pouvez prendre une idée complète du terrain ondulé de la

Bretagne et des milliers de vallons qui la coupent dans toutes les directions, désigner la place des villes de trois départements, montrer du doigt les lieux où les grands événements se sont passés... Au milieu de la nature sauvage et primitive qui vous environne, vous rêverez longtemps aux siècles écoulés sans avoir à craindre d'être troublé par le bruit des hommes, car la solitude est partout autour de vous; tout au plus, à l'orient, sur la route de Carhaix à Gourin, apercevrez-vous d'heure en heure quelque voyageur isolé qui passe, ou quelque chevrier qui conduit son troupeau noir sur la bruyère en chantant un cantique du pays.

Si la Bretagne a des sommets arides, elle a des plaines et des coteaux qui se couvrent des plus riches cultures; c'est la patrie des plus précieuses céréales. Pour ne citer ici que son littoral, on ne peut voir sans admiration la beauté des moissons qu'il produit, et qui lui ont fait donner le nom caractéristique de *Ceinture d'or*. Les courants marins entretiennent dans ses golfes de tièdes brises qui font croître le myrte, le magnolia et les lauriers-roses en pleine terre, et mûrir la figue comme en Provence.

C'est le pays des grands bois de chênes, profonds et sonores sous le souffle de l'orage qui vient ébranler leur cîme. Partout les champs sont entourés de haies vivaces, impénétrables; ces hautes clôtures boisées donnent au pays l'aspect d'une forêt continue. C'est au long de ces abris touffus, tout resplendissants de fleurs au printemps, qu'on aime à suivre les détours

des sentiers, à s'asseoir parmi les fougères, sur les gazons qui tapissent le revers des fossés. Rien n'égale le charme et le mystère de ces recoins ignorés... On se désaltère dans des fontaines limpides, enchâssées comme un cristal dans des bassins de granit, tapissées de mousse, entourées de feuillage; on voudrait être peintre pour reproduire l'humide fraîcheur de ces sites délicieux. On s'égare dans des vallées aux perspectives riantes et solitaires, baignées par des rivières dont les bords charmants le disputent à l'Ellé et à l'Izôle, chantées par Brizeux, et ne le cèdent qu'aux rives de la Rance, qui va se perdre dans l'Océan au pied du Grand-Bé, et salue en passant d'un flot mélodieux la tombe du chantre des *Martyrs*.

« Entre la mer et la terre s'étendent des campagnes pélagiennes, frontière indécise des deux éléments : l'alouette des champs y vole avec l'alouette marine; la charrue et la barque, à un jet de pierre l'une de l'autre, sillonnent la terre et les eaux. Des sables de diverses couleurs, des bancs variés de coquillages, des fucus, des varecs, des goémons, des franges d'une écume argentée, dessinent la lisière blonde ou verte des blés. J'ai vu dans l'île de Céos un bas-relief antique qui représentait les Néréides attachant des festons au bas de la robe de Cérès (1). »

Après avoir contemplé les monuments de la

(1) CHATEAUBRIAND. Salut au grand homme, au grand écrivain, enfant de la Bretagne !.. J'étais encore sur les bancs du collége, lorsque, d'un pinceau bien novice, j'essayai de tracer le portrait suivant des deux écrivains qui étaient alors mes auteurs favoris, Chateaubriand et Bernardin de Saint-Pierre. J'espère que le lecteur

nature, les sites pittoresques et les beaux horizons, on se plaît à chercher des souvenirs pleins d'un mélancolique intérêt, parmi les ruines des cités détruites, Ocismor, Ker-Is, Corseul, Tolente, et

aura de l'indulgence pour l'enthousiasme et l'inexpérience du jeune écolier.

« . . . . Les ouvrages de M. de Chateaubriand sont beaux, harmonieux comme son noble nom, sonores et religieux comme la nef d'une cathédrale quand l'orgue entonne l'*Hymne des Anges*... Je comparerais volontiers encore ce grand écrivain à un fleuve majestueux qui coule dans une belle solitude, quand ses ondes, la cime des grands bois qui ombragent ses bords et les riantes collines d'alentour, sont colorées des reflets d'un magnifique soleil couchant. Mais à cette splendeur de la scène il faut ajouter les bruits qui sortent des grottes et des bocages et se répètent de rochers en rochers, le long du fleuve, et les douces mélodies, et les soupirs de tristesse, et les plaintes qui s'échappent des joncs et des roseaux émus par un souffle mystérieux, à l'heure mélancolique où la lune, rêveuse et solitaire, plane dans l'azur du firmament. Chateaubriand, c'est le Meschascebé avec la pompe inouïe de ses rivages, avec ses murmures indescriptibles, ses brises embaumées et tous les enchantements des déserts...

« Aucun auteur n'égale le grand poëte de la Bretagne pour la grâce des images, le charme de l'expression, l'élégance du tour, la mélodie de la phrase.... » (Suivaient quelques citations).

« Un autre peintre que j'aime aussi beaucoup, c'est Bernardin de Saint-Pierre. Il a moins de chaleur, moins d'élévation peut-être, il a surtout moins de cette poésie ardente et de ces tristesses indicibles de l'âme qui font rêver profondément en lisant Chateaubriand; mais il y a, dans les écrits de l'auteur des *Etudes de la nature*, une noble dignité de ton, une sensibilité douce, une simplicité et une fraîcheur ravissantes. C'est un lac tranquille, au fond d'une fertile vallée, contemplé par une calme matinée de printemps. Tout sourit, tout fleurit, tout chante sur les rives, tout bénit dans des accents divins le Créateur et sa Providence universelle. On dit que Bernardin de Saint-Pierre n'est pas toujours heureux dans les explications qu'il donne des vues de la nature. Ce défaut même fait honneur à la piété de son âme, car il n'étudie les merveilles de la création que pour y chercher des preuves de la Sagesse éternelle.

« Il dit de lui quelque part : « Je ne suis, par rapport à la nature, « ni un grand peintre, ni un grand physicien, mais un petit ruisseau « souvent troublé, qui dans les moments de calme la réfléchit le « long de ses rivages. »

On a lieu de regretter qu'il ne se soit pas rappelé plus souvent cette aimable et modeste profession de foi.

celles de tant d'abbayes fameuses et de donjons féodaux, aujourd'hui recouvertes de lianes sombres, et dans l'enceinte desquelles on n'entend plus, au lieu des chants religieux ou des bruyants éclats du plaisir, que les cris discordants d'oiseaux de sinistre augure. Quel charme triste et doux, au milieu de ces ruines, devant la mer calme et bleue ou sous les ombrages des grands bois, dans quelque site écarté, d'écouter les traditions racontées par un vieillard dans sa langue antique! d'entendre les récits d'un autre âge, les légendes naïves et pleines de merveilles!.. On repeuple ces vieux monuments; on refait dans sa pensée ce monde des temps passés, on prête l'oreille au gémissement de la vague, au murmure du vent dans les feuilles, avec une sorte de saisissement superstitieux dont on a peine à se défendre. On regarde autour de soi si quelque grande figure de solitaire ne passe point derrière les colonnes de granit, au fond des nefs dévastées, avec sa robe blanche et sa figure hâve... Que le son du cor vienne à se faire entendre au loin dans la forêt, on se demande si ce n'est point quelque chevalier qui annonce sa venue, ou quelque seigneur qui arrive à son ancien rendez-vous de chasse...

Presque toutes les abbayes, en Bretagne, ont été bâties au milieu d'admirables paysages. Une des plus anciennes et des plus célèbres est l'abbaye de Saint-Mathieu, fondée au VIIe siècle par saint Tanguy (1),

(1) Né dans un château sur les ruines duquel fut bâti celui de Trémazan, berceau de la famille des Tanguy du Châtel, dont l'un a été inhuminé à Saint-Denis.

sur le cap du même nom qui termine le continent, et que nos ancêtres nommaient *Loc-Mazé de fine terre* (1). Les ruines de cette abbaye dominent de hauts rochers dans lesquels les flots ont creusé d'immenses cavernes. Au moment de la marée montante, la vague se précipite en mugissant au fond de ces gouffres; on l'entend courir avec un bruit sourd dans les grottes profondes, au-dessous de l'abbaye. Le sol frémit sous vos pieds; ce roulement souterrain des flots est si lugubre, qu'il saisit l'âme d'un sentiment d'effroi involontaire. Ce terrible murmure de l'Atlantique, ce spectacle imposant de la vaste mer, ces récifs qui font étinceler au loin leurs jets d'écume, toute cette puissance redoutable qui roule et gronde autour de vous, forment une scène indescriptible qui vous jette dans une sorte d'anéantissement extatique. Immobile et comme écrasé en présence de ce tableau sublime, vous restez longtemps affaissé dans le sentiment de votre petitesse. Tant de bruits solennels, tant de splendeur, ont ébloui, enivré, fasciné vos sens, que, lorsque vous revenez à vous-même, vous n'avez conservé de ce que vous avez vu, de ce que vous avez entendu, que cette impression d'accablement qui suit toutes les émotions en dehors de l'existence vulgaire.

Que dirons-nous maintenant des mœurs si intéressantes, de la littérature populaire si originale des habitants de cette vieille terre d'Armorique? On

(1) C'est le *promontoire de Gobée* de Ptolémée.

n'estime pas à moins de dix mille le nombre de chants qui se transmettent, en Bretagne, de foyer en foyer dans les soirées d'hiver, de vallée en vallée dans les beaux jours, par la voix de ce peuple poëte et chanteur; car les Bretons aiment passionnément à chanter. Ils chantent naturellement comme l'alouette sur la lisière de leurs landes; ils chantent en marchant, ils chantent en travaillant, ils chantent en dansant, ils prient en chantant, à table ils chantent, et dans les veillées qui les réunissent ils ont pour charmer les heures de longs récits qu'ils chantent. On dirait qu'il est resté dans l'âme de ce peuple primitif un rayon de ce soleil d'Orient qui illumina son berceau, au pied de l'Himalaya, flamme inspiratrice tempérée par la mélancolie des solitudes armoricaines.

C'est un charme inexprimable que d'entendre ces airs de vieilles ballades ou de touchantes complaintes, qui, durant les belles soirées d'été, se croisent dans l'espace comme les brillants insectes dans les derniers feux du jour : notes suaves qui vous arrivent apportées par les brises avec les douces émanations du serpolet des collines... « Tout plongé dans cette atmosphère poétique, dit un brillant peintre de la Bretagne, rêveur et enchanté, vous vous avancez au milieu d'une campagne agreste ; vous voyez de grandes pierres habillées de mousses qui se penchent au bord des bois, des ruines féodales accroupies dans les bruyères, sur le flanc des coteaux, et parfois, au haut de la montagne, des figures d'hommes échevelés et étrangement vêtus vous appa-

raissent, et passent comme des ombres entre l'horizon et vous, se dessinant sur le ciel que la lune commence à éclairer. C'est comme une vision des temps passés, comme un rêve que l'on ferait après avoir lu une page d'Ossian. »

Êtes-vous curieux de ces souvenirs des âges éloignés, encore tout empreints de ces mystères et de ces rites druidiques contre lesquels le christianisme était en lutte dans la vieille Armorique, écoutez ces vers étranges que l'on chante dans le pays de Tréguier. C'est Merlin l'enchanteur (1), Merlin le devin, le magicien, le type du druide. Il s'est levé dès l'aurore; il parcourt les bois, les rivages, les prairies, il cherche l'œuf rouge du serpent marin, l'*herbe d'or*, le gui de chêne. Sur ces divers talismans, voyez Pline l'ancien (2).

« — Merlin, Merlin, où allez-vous si matin avec votre chien noir (3) ?
— Je reviens de chercher le moyen de trouver, ici, l'œuf rouge,
L'œuf rouge du serpent marin, au bord du rivage dans le creux du rocher.
Je vais chercher dans la prairie le cresson vert et l'herbe d'or,
Et le gui de chêne, dans le bois, au bord de la fontaine.
— Merlin ! Merlin ! revenez sur vos pas, laissez le gui au chêne,

(1) Les Armoricains écrivent Marzin, les Gallois Myrddhin (prou. Merzlin). Il vivait au ve siècle.

(2) L. XIV, XXIX, etc.

(3) — Marzin, Marzin, pelec'h it-hu,
Ken beure-ze, gand ho ki du ?
etc., etc.

Et le cresson dans la prairie, comme aussi l'herbe d'or,
Comme aussi l'œuf du serpent marin, parmi l'écume dans le creux du rocher.
Merlin! Merlin! revenez sur vos pas; il n'y a de devin que Dieu. — »

Un autre barde du ve siècle est demeuré dans un chant populaire, connu sous le titre de *Prédiction de Gwenc'hlan.* Gwenc'hlan habitait entre Roc'h-Allaz et le Porz-Gwenn, au diocèse de Tréguier. Il fut fait prisonnier et jeté dans un cachot par un prince étranger qui lui fit crever les yeux. Ce chant de mort du barde breton respire la vengeance et surtout la haine des prêtres chrétiens.

« Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte (1).
Quand j'étais jeune, je chantais; devenu vieux, je chante encore,
Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin pourtant.
Si j'ai la tête baissée, si je suis chagrin, ce n'est pas sans motif.
Ce n'est pas que j'aie peur; je n'ai pas peur d'être tué;
Ce n'est pas que j'aie peur; assez longtemps j'ai vécu.
Peu importe ce qui arrivera : ce qui doit être sera.
Il faut que tous meurent trois fois, avant de se reposer enfin (2).

. . . . . .

. . . . . .

Comme j'étais doucement endormi dans ma froide tombe, j'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit.

(1) Pa guz ann heol, pa goenv ar mor,
Me oar kama war dreuz ma dor. etc., etc.

(2) Gwenc'hlan paraît croire aux *trois cercles d'existence* de la théologie druidique. (Docteur Owen's, *Dictionary of the welsh language.*)

Il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel,
Et il leur disait en les appelant :
« Levez-vous vite sur vos deux ailes !
Ce n'est pas de la chair pourrie de chiens ou de brebis, c'est de la chair chrétienne qu'il vous faut !
Vieux corbeau de mer, écoute; dis-moi : que tiens-tu là ?
— Je tiens la tête du chef d'armée (1); je veux avoir ses deux yeux rouges.
Je lui arrache les yeux, parce qu'il a arraché les tiens.
— Et toi, renard, dis-moi, que tiens-tu là ?
— Je tiens son cœur, qui était aussi faux que le mien,
Qui a désiré ta mort, et t'a fait mourir depuis longtemps.
— Et toi, dis-moi, crapaud, que fais-tu là, au coin de sa bouche ?
— Moi, je me suis mis ici pour attendre son âme au passage.
Elle demeurera en moi tant que je vivrai, en punition du crime qu'il a commis
Contre le barde qui n'habite plus entre Roc'h-Allaz et Porz-Gwenn. »

Les Bretons ont des chants mythologiques, nous venons d'en donner deux exemples; ils ont des chants héroïques, des chants historiques, des chants domestiques, des légendes qu'ils chantent, des chants religieux (2). Qu'on nous permette encore de transcrire un chant historique que l'on chante en Cornouaille et dans le pays de Vannes, *les Fleurs de mai*, élégie touchante composée par deux sœurs. C'est un poétique et gracieux usage, dans les pays que nous venons de nommer, de semer de fleurs la couche des jeunes filles qui meurent au mois de mai; c'est le sujet triste et doux du chant qu'on va lire.

(1) Le chef étranger qui fit prisonnier le poëte.

(2) M. de la Villemarqué a publié un recueil de ces chants armoricains, qu'il a traduits en français, et qui lui ont ouvert les portes de l'Institut. Rien n'est plus curieux, plus intéressant, plus varié, que ces produits de la muse celtique et les savants commentaires dont leur collecteur les accompagne.

« Qui aurait vu Jeff sur la grève, les yeux brillants et les joues roses (1);
Qui aurait vu Jeff au pardon aurait eu le cœur réjoui.
Mais qui l'aurait vue sur son lit eût pleuré de pitié pour elle;
Pour la pauvre fille malade, aussi pâle qu'un lis d'été,
Elle disait à ses compagnes assises sur le banc de son lit:
« Mes compagnes, si vous m'aimez, au nom de Dieu, ne pleurez pas.
Vous savez bien, il faut mourir: Dieu lui-même est mort, mort en croix. »
Comme j'allais puiser de l'eau à la fontaine, le rossignol de nuit chantait d'une voix douce:
« Voilà le mois de mai qui passe, et les fleurs des haies avec lui;
« Heureuses les jeunes personnes qui meurent au printemps!
« Comme la rose quitte la branche du rosier, la jeunesse quitte la vie;
« Celles qui mourront avant huit jours, on les couvrira de fleurs nouvelles,
« Et du milieu de ces fleurs, elles s'élèveront vers le ciel, comme le passe-vole (2) du calice des roses. »
Jeffik, Jeffik, vous ne savez pas ce que le rossignol a dit:
« Voilà le mois de mai qui passe, et les fleurs des haies avec lui. »
Quand la pauvre fille entendit, elle mit ses deux mains en croix;
« Je vais dire un *Ave Maria* en votre honneur, dame Marie;
Pour qu'il plaise à Dieu, votre Fils, d'avoir pitié de moi;
Pour que j'aille, sans tarder, attendre mes compagnes dans le paradis. »
Sa prière était à peine finie, qu'elle pencha la tête;
Elle pencha la tête et puis ferma les yeux.
En ce moment, on entendit le rossignol qui chantait encore au courtil:
« Heureuses les jeunes personnes qui meurent au printemps!
« Heureuses les jeunes personnes que l'on couvre de fleurs nouvelles! »

(1) Neb a Wele Jeff ar ann ot,
Drant he lagad, ru he diou chot;
etc., etc.

(2) Insecte brillant qui vit sur les roses, espèce de coccinelle.

Quelle mine féconde de légendes, de pieux cantiques, de traditions merveilleuses, souvenirs des vieux âges, luttes héroïques, cycle d'Arthur, chevalerie, féerie, monde de prestiges et d'enchantements, qui eut son berceau en Bretagne, et qui devint au moyen âge une source inépuisable d'attraits pour l'imagination, de beautés et d'inspiration pour le poëte.

Ainsi donc, si le troubadour provençal peut offrir les palmes qui couronnent sa lyre, et le trouvère français ses lauriers héroïques, la muse armoricaine peut présenter avec non moins d'orgueil les poétiques rameaux du bouleau fleuri, qui paraient le front des anciens bardes, ces incorruptibles dispensateurs de la louange ou du blâme, ces chantres des dieux, du mérite solide, de la gloire et des hauts faits.

On s'oublierait aisément au chant des mélodies bretonnes, mais de nouvelles merveilles appellent notre attention et sollicitent nos recherches.

Quand on voyage en Bretagne, on rencontre sur les bruyères, dans les plaines, sur les promontoires de l'Océan, des monuments mystérieux, ternes et sombres, dont rien dans nos souvenirs ne peut nous donner l'explication..... Pourquoi ces énormes blocs dressés vers le ciel?.... Pourquoi ces alignements, ces cercles d'obélisques gigantesques, ces grottes singulières, formées de pierres colossales qui en supportent de plus colossales encore?.... Ces monuments extraordinaires, nous les avons étudiés, nous sommes remonté à leur origine, bien antérieure à l'époque

des druides; nous en avons tracé la géographie depuis les îles Mariannes jusqu'au fond de la Scandinavie; dolmen, menhir, roulers, stonehenge, kroummleac'h, cairn, ont été l'objet de nouvelles recherches, et toutes les opinions auxquelles leur interprétation a donné lieu ont été appréciées et discutées. Une étude curieuse a été consacrée aux celtæ ou instruments en pierre, et à l'archéo-géologie, science nouvelle qui soulève aujourd'hui des questions graves et de vifs débats entre les savants.

Origine des monuments et, par suite, origine des peuples qui les ont élevés; migrations, itinéraires suivis par les nomades japhétiques; religions, croyances, mythologie antique, traditions primitives; Celtes, Gaëls, Kymris, Gaulois; druidisme, vues nouvelles sur ses pratiques, son organisation, ses symboles; triades, néobardisme, etc., etc.

Au milieu d'un tableau si riche et si varié, il est un point sur lequel il convenait surtout d'insister. La Bretagne a eu ses contempteurs; on a traité ses habitants d'arriérés, d'esprits superstitieux; double accusation, fondée sur un double préjugé, dont il nous a été facile de venger notre pays, et ce ne seront pas, nous le croyons, les chapitres les moins intéressants de notre livre.

La Bretagne a compris de tout temps qu'il est une dignité, une royauté morale et de nobles instincts

que l'homme doit travailler surtout à conquérir sous peine de descendre vers l'ilotisme, et c'est ce qui lui a toujours fait placer les intérêts religieux et moraux au-dessus de tout le reste.

« Ainsi retranché dans ses mœurs nationales comme dans sa presqu'île; défendu par sa langue et par son caractère comme par ses montagnes; dévoué à son Dieu et à sa patrie jusqu'au martyre; fidèle aux souvenirs et aux traditions du passé jusqu'à la superstition; *coutumier* jusqu'à la routine, qui perpétue le mal, il est vrai, mais qui rend le bien éternel, sans rendre le mieux impossible; enfin, de plus en plus humain, moral, honnête et sociable, à mesure que la religion et que l'éducation l'éclairent et le forment, le Breton, toujours le même par le cœur, depuis douze siècles, toujours le front calme et serein, s'avance d'un pas ferme et sûr au milieu des tombeaux, pleins d'échos, de ses pères, vers un point rayonnant du ciel que lui montrent au loin l'Espérance et la Foi (1). »

(1) M. Hersart de la Villemarqué. *Barzaz-Breiz.*

LA BRETAGNE

PITTORESQUE ET ARCHÉOLOGIQUE.

« O landes ! ô forêts ! pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents,
Bretagne, d'où te vient l'amour de tes enfants ? »

LA BRETAGNE

PITTORESQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

I

VUE GÉNÉRALE

Pays de souvenirs,
pays de poésie et de foi.

Aux dernières limites de l'Europe occidentale, dans la péninsule française appelée aujourd'hui la Bretagne, vit une race dite celtique, qui parle encore, au milieu du XIXe siècle, la langue qu'elle parlait dans son berceau, au pied de l'Himalaya, à l'autre extrémité du monde (1).

L'habitant de cette *terre de granit recouverte de chênes*, ainsi qu'on l'a justement nommée, a vu, du haut de ses promontoires, passer durant une longue

(1) Il est aujourd'hui reconnu et démontré que le breton, le gallois, l'erse d'Irlande, le gaëlique d'Écosse, sont bien des rameaux de la grande souche aryane, et parents du sanscrit, du grec et du

série de siècles les peuples et les empires, sans que leur choc ait entamé ses antiques souvenirs et son caractère national, aussi indestructibles que les rochers de quartz qui le protégent contre les flots de son Océan sauvage (1).

C'est le pays des bruyères à la jaunissante verdure, semées de monuments étranges, autour desquels plane l'oiseau marin.

C'est le pays des vieilles forêts druidiques, pleines de mystères et de fantômes, sur la lisière desquelles on respire encore comme un arome de verveine, d'*herbe d'or* et de gui sacré.

C'est surtout le pays des vallées verdoyantes, festonnées d'églantiers et de chèvrefeuilles, où coulent, sous le feuillage du frêne et du saule argenté, d'innombrables ruisseaux aussi transparents que le cristal des fontaines.

La tradition du foyer, la chanson du pâtre et la légende du vieillard; la majesté des grands bois et les menhirs grisâtres sur la lande déserte; les abbayes en

gothique. Voyez les ouvrages de M. Pictet et de tous les philologues modernes, particulièrement ceux de Zeusz, qui nous paraît avoir établi les bases véritables de la philologie celtique.

« On n'a pas vu sans surprise, dit Léhuérou, que des sons qui se répètent depuis deux mille ans dans les chaumières de la Basse-Bretagne et du pays de Galles, se conservent depuis trois mille ans dans la langue sacrée des pagodes de l'Inde. » *Orig. celt.* — D. Pezron, *De l'antiq. de la nation et de la langue des Celtes. Voy.* la note I à la fin du volume.

(1) « Tel que ses inexplicables monuments, le paysan breton reste immobile au sein des tempêtes. » de la Rochemacé, *Études sur le culte druidique.*

ruines et les vieux donjons féodaux avec le lierre qui les drape, et l'oiseau sinistre qui les hante, et la flèche aérienne du hameau, et le pieux cantique du pèlerin, et le nuage qui passe, et la cloche qui tinte, et le vent qui gémit, tout parle, tout prend une voix sur ces bords, où les aspects, les souvenirs, les monuments reflètent une originalité primitive et saisissante.

Poëme admirable, empreint de beautés intimes et cachées, sauvages et grandioses! Chant de druidesse, au fond de ses retraites océaniques, plein de la grandeur des dieux et de la mélancolie des solitudes!

II

LA MER SUR LES CÔTES. — UN DON DE LA PROVIDENCE.

> Apre est la mer de Bretagne dans les remous violents de ses découpures basaltiques.
>
> M.

> Image de l'infini, la pensée aime à s'égarer dans ses profondeurs ; l'inconnu semble habiter dans ses horizons qui fuient toujours devant le regard.
>
> DARRAS.

Vous aimez la mer; vous admirez cette plaine mobile, azurée, murmurante, dont le regard cherche en vain à mesurer l'étendue. Avancez, elle n'est pas loin... Déjà elle s'annonce par l'aspect austère de la nature qui vous environne et que son souffle opprime. Voyez ces herbes rudes et souffreteuses, ces arbres rares, tourmentés, aux attitudes maladives... Ici une puissance redoutable exerce son empire... Mais vous touchez au rivage... Voilà l'Océan! le voilà sous la main du Créateur, qui en soulève et balance la menaçante immensité. Saluez cet éternel monument de la Toute-Puissance. Ne sentez-vous pas que devant cet imposant tableau, votre esprit, transporté d'un religieux enthousiasme, s'agrandit,

s'exalte, devient sans bornes comme les vastes mers que vous contemplez?

A l'époque des syzygies ou grandes marées, surtout si l'impétueux Circius (1), ce terrible vent du sud-ouest, souffle sur la côte, allez contempler du haut du rivage les mouvements de la mer armoricaine; vous verrez le grand courant océanien d'Afrique, d'une vitesse de vingt lieues par jour, soulever au moment du reflux, avec une violence inouïe, d'énormes galets entassés sur les grèves, puis se projeter avec un fracas qui semble l'écroulement du monde, contre des remparts de roches taillées à pic d'une élévation de soixante à quatre-vingts mètres, que vous sentirez trembler sous vos pieds (2).

(1) C'est ce vent qui courbe dans la même direction tous les arbres de la Bretagne, de la Normandie, de toutes les terres voisines de nos côtes. C'est au Circius (le *Kirk* celtique, le *Cers* du Languedoc et de la Provence) que l'empereur Auguste, se trouvant dans la province narbonnaise, consacra un temple, pour condescendre à la superstition des Gaulois. Voy. SENEC. *Quæst. natur.*, l. v. c. 17. —STRABON. IV, 180. — PLIN. l. II et l. XVII. — *Kirk* signifie en armoricain *impétuosité, fougue*, et aussi *ouragan* (ADELUNG. Mithrid., t. II. — CAMDEN., etc.).

Voy. la note II à la fin du volume.

(2) Le courant marin dont nous parlons est le Gulf-Stream. Parti des côtes d'Afrique, il se porte dans le golfe du Mexique, remonte un instant vers le Nord, puis se dirige au Sud-Est et revient se jeter sur l'Europe. Il conserve une chaleur moyenne de 14 à 16 degrés et maintient sur les côtes de Bretagne et d'Irlande une température favorable à la végétation, qui fait croître, dans les environs de Saint-Pol-de-Léon par exemple, des figuiers aussi grands que ceux de la Provence.

Il n'est point de pays plus battu des orages. Une multitude de caps étroits, longs, prolongés par des masses rocheuses, âpres et rudement découpées, partent d'un centre et s'étendent au loin sur la mer. On dirait un débris, une des ruines des vieux mondes. Toute la côte est rongée, minée par les assauts de la vague : elle pénètre dans des grottes profondes, où elle roule comme un tonnerre au fond des gorges des montagnes ; elle jaillit avec fureur sur des millions de rochers.

Suivez, si vous le pouvez, du haut des caps de granit, depuis les terribles rochers de Penmarc'h jusqu'à la pointe du Toull-Inguet, ces lames aux mille formes qui déferlent au milieu des brisants innombrables dont cette côte est hérissée. Elles rappellent sur ces bords, où sévit la tourmente, ces lames gigantesques observées par Durville pendant les tempêtes des mers australes (1). Tantôt on les voit monter de la haute mer, pareilles à des monstres marins, élevant au-dessus de l'abîme leur tête houleuse ; poussées par l'ouragan et fouettant au

(1) Telle est, par exemple, au cap Saint-Mahé, près du Conquet, la violence des coups de vent du Sud-Ouest, qu'à cent cinquante pas au-dessus du niveau de la mer, on y est quelquefois couvert d'écume. C'est là que les amis, les mères, les épouses, les enfants se rendent pour assister au départ des vaisseaux qui sortent pour la guerre ou pour les courses éloignées. C'est là qu'on les attend, qu'on les salue, quand leur retour a été signalé. On les appelle, on les suit le long du rivage, on ne peut les perdre de vue : impatience, cris d'allégresse, mouchoirs agités dans les airs, inquiétude, battement de cœur, tous les genres de sentiments et d'émotions se manifestent sur ce rocher aride et sur ces routes momentanément animées.

loin une pluie scintillante, elles s'élancent en rugissant et battent comme un bélier les pentes des promontoires. Tantôt ce sont d'énormes avalanches qui s'abattent avec un bruit formidable sur l'écueil dressé comme une tour devant elles, et l'engloutissent sous leur masse. D'autres fois elles se glissent, sveltes et rapides comme un serpent, entre les gorges étroites des rochers, où elles pénètrent avec la violence d'un projectile et se brisent en éclatant comme une bombe.

Toute cette côte, la plus curieuse de la Bretagne, présente sans interruption le même spectacle de désolation et de grandeur. Le langage ne peut suffire à décrire tous ces bruits étranges, tous ces phénomènes du mouvement des ondes que semble animer une puissance invisible. Il faut avoir passé des heures au centre de cet horizon d'éternels gémissements; il faut avoir entendu ces hurlements de la rafale; il faut avoir vu l'immense Océan, enveloppé d'un ciel sinistre, rouler sous le souffle de la tempête ses montagnes écumantes, pour pouvoir se rendre compte de tant de sauvages merveilles, pour que des mots puissent nous rappeler quelques traits de ces scènes grandioses, indescriptibles (1). Témoin de ces menaces de nouveaux cata-

(1) « Rien au monde, dit un brillant coloriste, ne peut rendre la majestueuse tristesse d'un pareil spectacle. C'est devant une de ces grandes baies solitaires que l'on comprend les longues existences des premiers chrétiens dans le désert. Il semble, au bruit solennel de cette mer, que votre âme s'associe à la sérieuse nature qui vous environne, qu'elle s'y mêle au point d'en faire partie; que ce cri plaintif de l'oiseau des grèves, ce murmure des vents et des flots, deviennent quelque chose de vous-même, une sorte d'émanation

clysmes, on comprend mieux comment la mer irritée atteste toujours, dans son impétuosité la plus terrible, la puissance de Celui qui lui dit, au jour où il fit alliance avec la terre : « Tu viendras jusqu'ici !.. Ici tu briseras l'orgueil de tes flots ! »

Sans cette main qui la retient et modère sa rage, les continents seraient bientôt devenus le fond de nouveaux abîmes. Ces plages de l'Ouest largement ouvertes aux flots de l'Atlantique, sont incessamment assaillies. Les remparts de granit du Finistère opposent leur barrière à cette violence inouïe des lames qui accourent des extrémités de l'horizon, poussées par les vents en fureur. Le combat est rude ; il dure depuis des siècles. Depuis des siècles, l'Océan déploie contre les obstacles que la nature a dressés devant lui, une puissance d'une force incalculable. Grain à grain il use les rochers, il creuse des cavernes, il ronge, il mine, il entame l'enceinte qui résistait à ses coups, il ouvre une brèche et finit par détacher du continent quelques rochers qui sont devenus Belle-Ile, Sein, Hœdic, Ouessant, etc. ; ou bien il triomphe en creusant de nouvelles baies dans l'intérieur des terres, et c'est ainsi sans doute qu'ont été formées celles de Brest, d'Audierne, de Douarnenez, et tant d'autres moins importantes que la mer a taillées en mille endroits sur la côte de Bretagne.

de votre être ; une mystérieuse communication entre notre monde et je ne sais quel autre monde inconnu ! Devant cette admirable image de l'infini, l'esprit s'élève et s'immobilise pour ainsi dire dans l'extase. »

. . . . . Devant ce cap du monde,
Dont la crête s'élève à trois cents pieds sur l'onde,
Dans ces mornes courants, par le temps le meilleur,
Nul ne passa jamais sans mal ou sans frayeur !
En face, la voici, l'effroi de l'Armorique,
L'Ile-des-Sept-Sommeils (1), Sein, l'île druidique,
Si basse à l'horizon, qu'elle semble un radeau
Entouré d'un millier de rescifs à fleur d'eau !
Ah ! demain, venez voir, entre la pointe et l'île,
Les perfides courants briller comme de l'huile;
Venez voir bouillonner la mer, et, sur les rocs,
Ouvrez encor l'oreille au grand bruit de ces chocs !
L'épouvante est partout sur ce haut promontoire,
Et chacun de ces noms dit assez son histoire.
A gauche, ces rochers de la couleur du feu,
C'est l'Enfer-de-Plô-Goff; sur la droite, au milieu
De ces dunes à pic, c'est l'exécrable baie,
La Baie-des-Trépassés blanche comme la craie;
Son sable pâle est fait des ossements broyés,
Et les bruits de ses bords sont les cris de noyés (2)...

(1) Le poëte fait dériver *Sein* de *Sizun*, contraction de *Siz-Hun*, île des *Sept-Sommeils*. On verra plus loin une étymologie que nous préférons.

(2) Brizeux. Voici un nom que nous citerons souvent.

Ce nom que la fraîcheur ou la force accompagne
Quand il s'agit d'aimer, de peindre la Bretagne;
Ce nom que la bruyère et les genêts fleuris
Suivent de leurs parfums jusqu'au sein de Paris,

dit du chantre de *Marie* un autre poëte breton, M. Ach. du Clésieux.

Parmi les poëtes bretons que nous aimerions à citer parce qu'ils sont les vrais peintres de la Bretagne, qu'ils sont animés du même

Toutefois, si l'Océan a ses jours de colère, il a aussi, même sur les rivages les plus orageux, des jours de calme et tout resplendissants. S'il a des bruits effrayants, il a aussi de mélodieux murmures; si parfois il soulève ses flots comme des montagnes, d'autres fois il déroule avec grâce, sur l'azur de ses plaines doucement émues, mille guirlandes pélagiennes, et déploie sur le sable nacré des grèves ses ondes mollement balancées... L'Océan, c'est un monde où tout est harmonie, où brillent, dans l'éclat d'un beau jour comme dans le tumulte de l'orage, la puissance et la sagesse de Celui qui creusa ses abîmes, et dans la main duquel il ne pèse pas plus, avec son immense cargaison de plantes et d'animaux marins, que le petit globule de rosée que l'aurore suspend comme un diamant à la pointe des herbes qui tapissent les vallons.

Sur ces rivages tourmentés dont nous essayions tout à l'heure de vous peindre les orages, une providence attentive a versé d'inépuisables trésors. Descendez dans ces prodigieux abîmes de l'Océan, dans ce milieu toujours mouvant, toujours poussant sa rumeur, immense empire que parcourent tant de races vagabondes. Parmi ces races, vous en remarquerez une, petite, obscure, pacifique, sociale, qui vient périodiquement chaque année s'engouffrer par légions innombrables dans la baie de Douarnenez : c'est la sardine, cette manne délec-

génie, s'inspirent des mêmes sentiments, la foi, la religion, le culte de la famille, l'amour du pays, nous rappellerons ici, outre MM. du Clésieux et Brizeux, que nous venons de nommer, M. H. Violcau, de Francheville, Em. Grimaud, Stéphane Halgan, Mademoiselle Élisa Morin, le comte de Saint-Jean (pseudonyme), etc.

table du pauvre, que ce port du Finistère distribue presque à toute la France.

> Les mers et leurs détroits, les golfes et leurs anses
> Reproduisent sans fin leurs peuplades immenses (1).

Huit à neuf cents bateaux, montés chacun par cinq ou six hommes, sont employés pendant la belle saison à la pêche de ce poisson précieux, et chaque barque ne rapporte pas moins de quinze à vingt mille sardines par jour. Il faut voir, le matin, partir toutes ces blanches flottilles, semées sur la mer bleue, au soleil levant, et, le soir, assister au mouvement du port à l'heure où s'allument les lanternes et les flambeaux pour le travail du débarquement des sardines. C'est au mois de juin que la pêche en est la plus fructueuse. On l'évalue à deux millions de bénéfice annuel (2).

Ainsi, pendant qu'à pareille époque les mers du Nord se remplissent de millions de morues, de merluches, de colins, de merlans, elles envoient sur les côtes de Bretagne, par myriades, un petit poisson qui

(1) Delille.

(2) Deux appâts servent à la pêche de la sardine, le rogue ou frai de maquereau, qui se fait dans le pays même, et le stockfisch de Norwège, composé d'œufs de morue salés et d'une forte odeur, apporté de Berg par les navires du Nordland. Les sardines sont friandes de ce dernier, aussi les voit-on, alléchées par l'odeur, s'élever en bataillons argentés du fond de la baie, se précipiter avec l'étourderie de la gourmandise sur les filets, se prendre dans les mailles par les ouïes et s'y débattre en frétillant. Au bout de quelques heures on démaille les sardines par milliers en secouant les filets au centre du bateau.

fait une de ses richesses, dont le commerce s'empare et qu'il transporte jusqu'aux extrémités des continents. Quels admirables mouvements s'exécutent ainsi au temps des équinoxes dans le règne animal ! Tandis que les oiseaux, fendant les airs en longues bandes, traversent les forêts, les montagnes et les mers, des hordes de poissons sillonnent le sein des ondes, s'élancent en corps d'armée comme pour envahir les continents, et apportent des nourritures abondantes aux habitants de la terre. Et chose singulière, et toute merveilleuse, dans cet itinéraire si constant, si régulier, chaque espèce semble se donner le mot pour se rassembler, pour choisir sans tumulte les lieux qui lui sont favorables, y revenant chaque année. Qui pourrait ne pas reconnaître la main divine qui les conduit dans ces migrations à travers les mers, qui leur trace d'avance la route qu'ils doivent parcourir, et les ramène ensuite dans leurs antiques et profondes demeures, jusqu'à la saison prochaine?

Vous ne quitterez point ces parages sans aller visiter la belle église gothique de Ploaré, qui n'est qu'à quelques pas de Douarnenez. Du haut de son clocher on domine tout le pays de près de quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer. De ce point élevé l'œil embrasse douze cents villages éparpillés sur un amphithéâtre de rocs à perte de vue. Au milieu s'étend la baie, qui n'a pas moins de douze à quinze lieues de large en circonférence, sur une profondeur de sept à huit. C'est un des plus beaux panoramas agrestes et maritimes que l'on puisse contempler.

III

PAYSAGES. — LES MONTAGNES ET LES VALLÉES. — L'ELLÉ ET L'IZÔLE. — LE LÉONAIS.

> Les arts n'ont rien enfanté d'aussi beau que le muguet des bois, ou la mousse du désert... La nature seule est grande, la nature seule est belle : la beauté première la remplit et l'anime.

Nous avons dit le spectacle émouvant de la mer; la terre aussi a ses scènes qui touchent et remuent l'âme.

On a comparé la Bretagne à un tableau dont le fond est sombre, mais dont le cadre est d'or. En effet le centre de la province présente une suite d'éminences dont la principale chaîne porte le nom sinistre de Montagnes-Noires. C'est une vaste charpente, composée presque exclusivement de granit et de schistes, amoncellement de pierres décharnées, nudité presque absolue, lugubre monotonie, région couverte de landes stériles ou de rochers décomposés par le temps, où il ne croît qu'une herbe courte et chétive, incapable de suffire à la nour-

riture du troupeau affamé qui les parcourt. Tout prend, dans ces tristes parages, l'aspect d'un désert dont rien n'égaie ni ne varie la longue et fatigante uniformité.

Telle est sans doute l'impression qu'on reçoit à la première vue de cette nature désolée. Mais aux flancs de ces hautes collines sont creusés des vallons où coule une eau vive; il en descend mille ruisseaux qui se précipitent avec rapidité et ne tardent pas à former de nombreuses rivières, qui portent la fécondité dans les départements qu'elles traversent. On entend de tous côtés, dans ces vallées, le tictac des moulins, le rustique pipeau des bergers. Des sentiers raboteux sont suspendus sur d'affreux abîmes; des habitations apparaissent çà et là, perchées sur la déclivité des pics comme des nids d'oiseaux de proie; et telle est la hauteur des escarpements sur lesquels elles sont assises, que vous vous sentez pris de vertige quand le regard cherche à mesurer la profondeur qui s'ouvre sous vos pieds... « C'est là, dit Cambry, que je vous invite, justes admirateurs des grandes œuvres de Dieu, à aller, de préférence par un temps d'orage, entendre la voix solennelle du Maître, et les épouvantables éclats de son tonnerre! » Les orages y sont effroyables.

Un aimable et spirituel écrivain breton traversait, il y a quelques années, pendant la mauvaise saison, cette contrée sauvage. Remarquant la morne tristesse du paysage et la pauvre apparence de quelques toits de chaume qui se trouvaient sur son chemin, il songeait aux habitants de ces montagnes et se rappelait l'*O fortunatos* du chantre des *Géorgiques*, dont l'application lui paraissait difficile sous ce ciel d'hiver, au milieu de

ces solitudes. « Et cependant, se disait-il, dans les temps orageux où nous vivons, j'estime encore heureux les habitants de ces modestes fermes. Le bruit des discordes publiques ne parvient pas jusqu'à eux. La langue même qu'ils parlent est leur sauvegarde, et ne permet pas au venin que distillent tant de bouches françaises d'infecter leurs âmes restées pures. Après les jours d'hiver, après les frimas et les pluies, le soleil printanier vient les réjouir. Il y a dans leur verger des pommiers qui se chargent de fleurs, des ruches d'où s'échappent joyeuses des milliers d'abeilles. Il y a des chants d'oiseaux et des nids dans les buissons; il y a de la verdure sur les prés, des fleurs d'or sur les genêts et de l'azur au ciel. La semence confiée à la terre jaillira avec vigueur, et le laboureur jouira de la patiente conquête remportée sur la lande que ses sueurs ont fertilisée. Bientôt l'été ramènera ces belles fêtes que la religion bénit, et dont on ne connaît plus dans les villes les joies innocentes. En attendant le réveil de la nature, ces braves gens aspirent du moins à pleins poumons l'air vif de la montagne; leur labeur journalier est moins rude, et, après tout, ils passent les plus mauvais jours autour du foyer de famille, dans le calme et la paix, étrangers à nos tristes querelles, à nos anxiétés incessantes, indifférents aux révolutions. Décidément leur sort n'est pas à plaindre, et je suis même tenté de l'envier (1). »

Quoi qu'il en soit de ces compensations, si vous aimez les sites charmants, les frais et riants paysages,

(1) *Esquisses*, par ALF. DE COURCY.

vous n'irez point les chercher au fond des Montagnes-Noires, mais vous en descendrez les pentes jusqu'à ces délicieuses campagnes qui se déroulent de tous côtés sous les yeux le long des rives de l'Izôle et de l'Ellé, doux noms qui rappellent les plus doux noms de l'Hellade.

Vous reverrai-je encore, ô fleuve de l'Ellé,
Vous, Izôle, où mon cœur est toujours rappelé !
Eaux sombres de l'Ellé, claires eaux de l'Izôle,
De vos bords enchantés je dirais chaque saule (1) !

C'est l'Arcadie avec ses mœurs antiques et simples, sa vie pastorale, son amour pour les chants et les plaisirs champêtres ; c'est Tempé aux sites si vantés par les poëtes, où résonnent le murmure des eaux, le bourdonnement de l'abeille, les mugissements des troupeaux.

Les rivages de l'Ellé et de l'Izôle, tour à tour riants, déserts, sauvages, vous offrent à chaque pas les aspects les plus variés : c'est le joli bois de l'Abbaye, ce sont les hautes terrasses de Kéblin, d'épais bosquets de noisetiers, la forêt et le vieux château de Karnouët ; c'est l'abbaye de Saint-Maurice, dans une solitude profonde, où l'art et l'industrie surent, au milieu des bois et des rochers, créer des jardins chargés de fruits. Ce sont mille caprices de la nature sur un fond de landes fleuries, de rochers pittoresques au sommet desquels on aperçoit la génisse immobile, ou la chèvre qui broute, dans l'escarpement, les pousses savoureuses des buissons...

(1) Brizeux.

Ce beau paysage vous fascine et vous ôte tout désir d'aller plus loin; il vous prend envie de vous coucher dans l'herbe en fleurs, de vous asseoir sur la mousse, au pied des arbres, pour écouter le frifilis des feuilles et le chant des oiseaux. Qu'il fait bon au sein de ces paisibles solitudes! Comme ici l'on oublie le bruit des cités et leur atmosphère poudreuse!..

Mais écoutez! écoutez!... Là bas, du côté de la forêt, n'entendez-vous pas les sons d'un hautbois qui vibrent, suaves, purs, éclatants, comme une voix humaine?.. C'est l'Homère du pays, le dernier écho des bardes de l'Armorique, c'est Mathurin l'aveugle qui revient de quelque *pardon* (1). Comment s'arracher à cette terre enchantée? Comment dire adieu à ce ciel, à ces champs, à ces bois, à ces vallons?.. Qu'il serait doux de se fixer sous l'ombrage de ces bosquets, de se cacher dans un coin de ces prairies, au bord de cette eau bleue où fleurissent les iris jaunes et les salicaires pourprées!.. Doux rêves! Vœux impuissants! Espérances trompées!.. Il faut nous éloigner... Achevons donc de traverser ce paradis terrestre, mais détournons les yeux et ne nous arrêtons plus (2).

(1) Fêtes patronales. Mathurin est mort en 1859. Il alla à Paris jouer des airs bretons dans un drame breton, *la Clôserie des Genêts*. On voulut l'entendre à la cour du roi Louis-Philippe. *Voy.* la note III à la fin du volume.

(2) Quimperlé, au confluent de l'Ellé et de l'Izôle, a été bâti au lieu même où se trouvait jadis un bois druidique. On cite comme un collége de druides l'église souterraine de l'abbaye de Sainte-Croix, fondée en 550, par un roi breton de Cambrie nommé Guithiern,

Des bords charmants de l'Izôle, transportez-vous sur la côte septentrionale du même département, dans cette riche contrée du Léonais, toute découpée de vallées ombreuses, festonnée de rivières aux gracieux méandres, aux bruits mélodieux et réguliers, dont les eaux portent au loin dans les campagnes l'abondance et la fertilité. Rien de plus pittoresque, rien de plus frais que ces cantons. Partout d'élégantes villas, des bosquets, de vieux manoirs. Ce sont de tous côtés des masses de luxuriante végétation, des oasis de fleurs et d'ombrage au-dessus desquelles on voit monter la fumée des chaumières, ou poindre la flèche brodée d'un clocher de granit. Aucune autre partie de la Bretagne ne vous présentera plus de variété dans les aspects, plus de poésie et d'éclat dans la fraîcheur des campagnes, de plus opulentes feuillées, de plus riantes plages... Contrée bénie, couverte d'églises, de croix, de chapelles, on dirait que le ciel, touché de la présence de tant d'objets sacrés, se plaît à féconder votre sol, à y verser tous les trésors de sa rosée et de son bienfaisant soleil.

On ne donnerait pas une idée complète d'un paysage en Bretagne, si l'on oubliait dans la description ces riches tapis de sarrasin qui s'étendent derrière les hautes clôtures de coudriers et de chèvrefeuilles. Nous ne con-

qui avait volontairement abdiqué. Au moment où nous traçons ces lignes, nous apprenons que cette belle église, qui était en restauration, vient de s'écrouler.

En 808, Charlemagne fit marcher une armée contre les Bretons armoricains; il campa sur les bords de l'Ellé. Il disait, après avoir livré quatre batailles en Bretagne : « S'il me faut donner la cinquième, il ne me restera plus de soldats. »

naissons rien qui annonce mieux la fécondité et la richesse que ces champs de blé noir à la tige de corail, à la fleur de neige, plantés de grands pommiers chargés de fruits, exhalant au loin la douce senteur du miel, et animés par le vague murmure des abeilles qui viennent y butiner tout le jour. Nous n'oublierons jamais les heures délicieuses que nous avons passées dans notre jeunesse, assis, un livre à la main, sur l'orée de ces champs embaumés, prêtant l'oreille aux cris des pâtres dans la colline et aux sauvages modulations de leurs flûtes de sureau, goûtant avec ivresse l'ombre et la fraîcheur durant les plus splendides soleils de l'été, au milieu des plus suaves tableaux de la nature.

Le sarrasin est originaire de l'Asie. Transporté en Afrique, il a été introduit en Europe par les Maures d'Espagne, dont on lui a conservé le nom.

Ah! que la sombre nue aux funestes lueurs,
Planant sur la campagne,
Épargne les blés-noirs, les blés aux blanches fleurs,
Ce pain de la Bretagne (1).

Puisque nous parcourons cette riante contrée du Léonais, poussons jusqu'à la mer, allons saluer l'Atlantique à l'extrémité occidentale du Finistère. Quelle vue de l'Océan! Comme elle est belle, dans les rayons empourprés du couchant, cette couronne brumeuse de rochers qui se déroule à l'horizon! Debout sur la pointe d'un promontoire, appuyé contre un monument celtique, les yeux fixés sur la mer immense, ne sentez-

(1) STÉPHANE HALGAN.

vous pas votre âme s'élever, votre esprit s'agrandir, les blessures de votre cœur se cicatriser? La vie du monde ne vous paraît-elle pas bien étroite, la société bien petite avec ses futiles préoccupations, en face de cette eau et de ce ciel? Placé ainsi entre l'immensité à vos pieds et l'immensité au-dessus de votre tête, que ce doit être peu de chose à vos yeux que ce mouvement et ce bruit qui se fait derrière vous dans la vie! Qui pourrait encore s'occuper du monde, prêter l'oreille à son stérile fracas, quand on entend la voix de Dieu, solennelle et calme, résonner dans les soupirs de l'Océan ?

IV

SOUVENIRS DES BORDS DE LA RANCE. — DINAN. — CHATEAUBRIAND. — LE CHATEAU DE LA GARAYE.

> Épuiserai-je jamais ce qu'une seule vallée contient d'admirable ?
>
> DE S.
>
> Sagesse, puissance ! ces deux mots que l'univers semble redire perpétuellement, je les vois sur le disque de la paquerette des prés, comme sur les astres dont les clartés se croisent dans l'espace.

Je ne vous oublierai point, délicieuse vallée que baigne la Rance, cette perle des rivières bretonnes. C'est dans les sentiers tracés sur vos coteaux, parmi les roches mousseuses et sous l'ombrage des bois qui garnissent vos pentes, que les beautés de la nature se révélèrent à moi avec leurs plus doux charmes. Jeune adolescent, venu à Dinan pour y poursuivre mes études, mais oubliant le thème pour l'amour des beaux sites, je passais quelquefois les journées entières à parcourir les escarpements si pittoresques qui environnent cette ville. Dans mes courses vagabondes, je voulais

m'asseoir sur toutes les roches, jouir de tous les points de vue, qui variaient à chaque pas. Je me blottissais avec une joie enfantine dans chaque recoin ignoré, tapissé de mousses fines, entre deux pierres grisâtres, où mon arrivée effarouchait les lézards, populations autochthones de l'endroit dont j'envahissais la place au soleil. Je causais avec les petites fleurs que je trouvais abritées dans ces retraites solitaires, avec l'oiseau triste ou joyeux, ou l'insecte bourdonnant, qui passaient cherchant aventure. Il fallait si peu de chose pour occuper ma rêverie. C'était le nuage qui flottait à l'horizon, le jeune pâtre qui chantait au loin, le promeneur qui suivait le sentier des prairies, le batelier qui glissait sur les eaux. Puis j'admirais les grosses tours, les hauts et puissants remparts granitiques de la ville féodale qui se dressait devant moi avec ses flèches aériennes, d'où s'échappaient de joyeuses sonneries... Heures fortunées, dont le souvenir m'est resté si doux, où l'eau qui coule, le soleil qui luit, la fleur qui s'ouvre, l'arbre qui se balance, l'oiseau qui chante, suffisent pour remplir nos moments et faire le charme de notre vie !

Passionné pour la lecture, j'emportais toujours avec moi quelque livre de mon goût, que mon professeur me prêtait. C'est parmi ces rochers et ces ombrages des coteaux de la Rance que je lus, un été, avec un charme infini, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem.* Ces pages brillantes me transportaient sur le théâtre où s'étaient accomplis les grands mouvements de l'humanité, dans des contrées pleines des plus beaux souvenirs de l'antiquité profane et sacrée. Je ne pourrais dire à quel point cette lecture exaltait ma sensibilité et mon

imagination. Aussi, quand venait le soir, au moment de quitter ma solitude, rien n'égalait la féerie de mes songes à l'aspect des lointains horizons, tout embrasés des feux du soleil couchant. J'imaginais alors des cités de rubis et de saphir dans les perspectives lumineuses, et je bâtissais des Jérusalem célestes dans la splendeur des nuages confusément répandus au fond du radieux occident. Peu à peu les magiques apparitions s'effaçaient, et l'ombre mystérieuse du crépuscule s'étendait comme un long voile sur la nature. Je rentrais, recueilli et pensif, par la longue rue qui me conduisait chez mon hôte. Je marchais le long des vieux porches sous lesquels causaient, en prenant le frais, les paisibles habitants de la cité encore tout empreinte du moyen âge. Neuf heures sonnaient à la *Tour de l'Horloge;* je prenais mon frugal repas du soir, puis je m'endormais d'un sommeil tranquille, rêvant encore de collines fleuries et de prairies embaumées.

Parler de Chateaubriand, c'est toujours parler de la Bretagne: n'est-il pas un de ses enfants les plus illustres? Grâce donc si je reviens encore un moment à mon auteur bien-aimé.

La lecture de l'*Itinéraire* produisit sur moi une véritable fascination. On me disait que son célèbre auteur avait étudié dans ce même collége, s'était assis sur ces mêmes bancs; on me parlait de Saint-Malo, où il était né; de Combourg, où il avait passé son enfance; de sa renommée, qui était déjà de la gloire... C'était un compatriote, un Breton du voisinage... Tout cela remuait mon imagination. Je n'eus point de repos que je ne m'eusse procuré un exemplaire du *Génie du Christia-*

nisme. Lorsque je me vis en possession de cet ouvrage, ma joie alla jusqu'à l'ivresse. Il y avait des pages que je relisais cent fois, je les savais par cœur, et je ne me lassais point de les répéter comme un chant d'un charme inexprimable. Je puis bien le redire avec M. Guizot, qui, du reste, ne fait qu'exprimer ce qu'ont éprouvé tous les poëtes et tous les écrivains contemporains :

« J'admirais passionnément M. de Chateaubriand, idées et langage : ce beau mélange de sentiment religieux, de poésie et de polémique morale, m'avait puissamment ému et conquis (1). »

Que la religion m'apparaissait belle dans ces pages d'un coloris si brillant, dans ces tableaux d'une solennelle poésie, dans ces descriptions du culte chrétien, qui transportaient mon esprit et mon cœur jusqu'à l'enthousiasme ! Vienne l'*ennemi* plus tard avec ses nuages et ses obscurcissements, il ne parviendra pas à effacer ces premières impressions, à flétrir ces fleurs dont on a respiré le parfum céleste, et l'on ressentira toujours cette heureuse influence sous laquelle se trouvait sans doute M. Michelet quand il écrivait ces lignes :

« Faisons les fiers tant que nous voudrons, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui ; mais qui de nous, parmi les agitations du mouvement moderne, ou dans les captivités volontaires de l'étude,

(1) *Mém.*, t. I, p. 9. C'est encore de Chateaubriand que M. Guizot a porté ce jugement, qui résume toute sa gloire : « Grand et noble esprit qui, soit dans les lettres, soit dans la politique, connaissait et savait toucher les cordes élevées de l'âme humaine. » *Ibid* p. 264.

dans ses âpres et solitaires poursuites, qui de nous entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et comme leur doux reproche maternel?.. Qui voit sans les envier ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la Table divine rajeunis et renouvelés?.. L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste... Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins de cœur au passé, pose alors la plume et ferme le livre, il ne peut s'empêcher de dire: « Ah! que ne suis-je avec eux, un des leurs, et le plus simple, le moindre de ses enfants (1)! »

Le plus brillant génie du siècle, le glorieux fils de la Bretagne n'est plus. L'auteur du *Génie du Christianisme* est mort, les lèvres collées sur l'image du Christ, avec toutes les consolations d'une religion dont son incomparable talent avait célébré toutes les beautés et les grandeurs. Obscur pèlerin, mais l'âme pénétrée d'une tendre et profonde sympathie, j'ai été naguère visiter la tombe où repose, au murmure solennel des mille voix de l'Océan qui saluèrent aussi son berceau, le grand écrivain dont les ouvrages firent les délices de ma jeunesse. « Il n'est pas de plus poétique tombeau : adossé au vieux monde, il regarde le nouveau; il a sous lui l'immense mer, et les vaisseaux passent à ses pieds; point de fleurs, point d'herbe alentour, pas d'autre bruit que le bruit de la mer incessamment remuante, qui, dans les tempêtes, couvre cette pierre nue de l'écume de ses flots (2). » Appuyé contre

(1) *Hist. de France*, t. V, p. 245.
(2) Eug. Loudun.

la grille de fer qui protége le monument et la simple croix de granit qui le surmonte, je rêvai longtemps au néant de l'homme et à la vanité de la gloire qu'il poursuit; devant moi la mer déroulait ses immenses perspectives, et les eaux de la Rance, calmes et bleues, venaient baigner la grève au pied du Grand-Bé (1), et me rappelaient des souvenirs déjà lointains...

Prêt à descendre de l'îlot funèbre, d'une voix émue je murmurai ces mots :

« Adieu, Chateaubriand ! Dors en paix, dors heureux dans ton étroite demeure après une orageuse vie!.. Le jour même où tu naquis, ta mère, dit-on, venue au sommet de ce rocher pour contempler la plage, te sentit tressaillir dans son sein... Ainsi déjà tu préludais à cette destinée qui fit de ton âme un éloquent reflet des splendeurs de la création, et aussi, hélas ! des troubles et des tristesses du cœur, cet autre abîme insondable, tumultueux comme l'Océan aux bruits duquel tu mêlas tes premiers pleurs... »

Je n'ai pu être ramené par la pensée dans des lieux où j'ai passé de si délicieuses journées, dans mon adolescence, ni prononcer le nom de Chateaubriand, une des gloires de mon pays, sans leur adresser ce salut mélancolique qu'on adresse à tous ces souvenirs enchantés du premier âge qui nous suivent à travers la vie.

Maintenant, lecteur, je voudrais parcourir avec vous ces campagnes qui environnent Dinan, couvertes de magnifiques cultures, ces labyrinthes de vallées pleines

(1) Prédestination singulière ! le nom de ce rocher signifie la Grande-Tombe, du breton *bez* ou *bé*, tombeau.

de mystérieux détours où l'on aime à s'égarer, ces grands bois de châtaigniers, ces coteaux aux pentes si agrestes, animés par les troupeaux qui y paissent l'herbe abondante et s'y reposent à l'ombre des vieux chênes, égayés tout le jour par les jeux des bergers et par les airs de leurs naïves chansons.

Dans les beaux jours du mois de juin, souvent je devançais le lever du soleil pour parcourir ces sites enchantés et jouir de ces heures matinales où la terre semble tressaillir d'une joie nouvelle sous les bénédictions d'un ciel propice qui lui verse tous les trésors de la fécondité.

« L'aube pointait, la terre était humide et blanche,
La sève, en fermentant, sortait de chaque branche,
L'araignée étendait ses fils dans les sentiers,
Et ses toiles d'argent au-dessus des landiers :
Première heure du jour, lorsque, sur la colline,
La fleur lève vers toi sa tige verte et fine,
Que mille bruits confus se répondent dans l'air,
Et que vers l'Orient le ciel devient plus clair,
Heure mélodieuse, odorante et vermeille,
Première heure du jour, tu n'as point de pareille ! »

On sait quel rôle jouent dans la vie de l'homme l'influence des horizons et le milieu champêtre dans lequel s'écoula notre première jeunesse. C'est là que l'âme, par un travail tout intime, et comme à son insu, puise et s'approprie ces images, ces bruits, ces lumières, ces ombres, toutes ces harmonies qui viennent se refléter dans notre pensée et se mouler dans notre cœur. Cette union des puissances de notre âme avec les phénomènes

du monde matériel, qui nous environnent et nous pénètrent de toute part, est une loi du Créateur. L'homme, par ses aspirations, par ses relations sympathiques avec les œuvres de Dieu, en devient l'interprète; il est le prêtre qui porte leur hommage et leur encens aux pieds de Celui qui les fit; par lui la montagne a une voix, la fleur des vallées une prière, la nature entière un accent pour glorifier son auteur.

Remontons la vallée de la Rance vers le sud, et gravissons le sentier de cette colline escarpée qui s'élève devant nous; il nous conduit au sommet du *Mont-Parnasse*, d'où la vue embrasse le plus poétique horizon : les eaux de la Rance qui coule à vos pieds, des ruines éparses, des rochers, des cascades, des moulins, des bosquets, de fraîches villas, tout est là groupé pour le plaisir des yeux par la main des muses, dont cette riante colline rappelle le classique souvenir.

Un peu plus loin, voilà Lehon avec les ruines de son château, antérieur au dixième siècle. Cerné d'épaisses murailles et flanqué de huit tours avec un donjon aux jours de sa prospérité, il s'élevait sur un haut monticule isolé. De sa plate-forme on jouit d'un point de vue enchanteur. D'un côté, les yeux se reposent avec délices sur de vertes prairies, sur des bois dont la lumière du jour perce avec peine la sombre profondeur, sur les pins gigantesques qui forment un si beau massif de verdure autour du château de Chêne-Ferron, placé au milieu d'un ravissant paysage. De l'autre côté, on admire les rochers escarpés qui dominent le cours de la Rance, et les ruines saintes d'une vieille abbaye fondée par Nominoé, duc de Bretagne, en 850.

Voyez ce qu'ont fait ici, comme partout, les siècles et la fureur des hommes, plus destructive encore que la main du temps... L'herbe croît maintenant dans le parvis du religieux monument; le lierre balance ses tristes guirlandes sur les murs à moitié écroulés, et les pâles capillaires poussent dans la tombe béante de Beaumanoir... Beaumanoir! voilà un noble nom de Bretagne. C'est celui du chef qui commandait les Bretons au combat des Trente.

Beaumanoir! à ce nom, de glorieux prodiges
Des siècles écoulés réveillent les prestiges:
La pierre des tombeaux a paru se mouvoir,
Et des Trente Bretons les clameurs belliqueuses
Semblent répondre encor, sous ces voûtes fameuses,
A ce grand nom de Beaumanoir (1)!

De quelque côté que vous dirigiez votre promenade autour de la cité de du Guesclin (2), vous y jouirez des plus riantes perspectives.

(1) M. Aubry, de Dinan. Voy. la note IV, à la fin du volume.

(2) Bertrand du Guesclin, dont le nom domine toute la Bretagne, est né à quelques lieues de Dinan. C'est sur la place de cette ville qu'il terrassa son redoutable et perfide adversaire, l'Anglais Cantorbery. Il a une statue sur cette place, et, dans l'église de Saint-Sauveur, un monument sépulcral qui renferme son cœur. Son casque est au musée de la même ville avec la giberne de la Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France, et les pantoufles de la reine Anne, toujours appelée par les Bretons la *bonne Duchesse*.

Du haut du clocher de l'église que nous venons de nommer, on a, dans l'horizon, le berceau de quatre grandes célébrités: Toullier, le Pothier moderne, Broussais, Chateaubriand et Lamennais. Dans notre *Dictionnaire apologétique* nous avons réfuté le matérialisme

Allez au nord, vous y trouverez un chemin tracé sous des tilleuls; il serpente au travers des vergers et mène à la fontaine des eaux minérales. Il est digne de servir d'avenue au vallon charmant dans lequel se trouve la source bienfaisante; mais qui pourrait décrire dignement ce lieu, où la nature a déployé toutes ses grâces! Quelle suavité de pinceau ne faudrait-il pas pour retracer convenablement les beautés de cette jolie colline, dont le sentier sinueux, bordé de charmille et ombragé de tilleuls, de mélèzes et de sycomores, se replie gracieusement au milieu des touffes de rosiers et sous les longs festons du chèvrefeuille qui grimpe au sommet des arbres, descend un instant sur vos têtes, puis de nouveau s'élance dans les airs, qu'il embaume de ses parfums! Et au fond du vallon, qu'il est mélancolique ce silence qui n'est interrompu que par le murmure de la brise qui agite mollement la cime des grands ormeaux, ou qui, frémissante, creuse en légers sillons la surface du ruisseau qui court sur son lit de cailloux, et par le mugissement de la cascade qui tombe en bouillonnant sur son lit de rochers, qu'elle blanchit d'écume! Qu'elles sont fraîches et verdoyantes les prairies qui serpentent à la base de ces collines couronnées de sombres masses de verdure et hérissées d'énormes rochers granitiques qui dominent de toutes parts cette délicieuse vallée (1)!

du médecin physiologiste; dans la *Cité du mal,* nous avons exprimé nos hommages, mais aussi nos regrets et nos tristesses, au sujet des deux derniers écrivains.

(1) Voy. l'*Annuaire Dinannais.* — On peut supposer, non sans vraisemblance, que c'est des rochers granitiques dont nous venons

Nous épuiserions toutes les formules du langage pour redire les prodigualités de cette brillante nature; nous n'y pourrions suffire. Maintenant donc embarquez-vous sur la Rance pour Saint-Malo; mais si vous avez été initié à l'art du dessin, prenez un bateau à votre compte pour faire ce voyage; car vous ne résisterez point à la tentation de vous arrêter vingt fois pour confier à votre *Album* les plus délicieux points de vue dont la nature se soit plu à embellir le cours d'une rivière (1)...

Mais non, ne partez pas encore. Il y a dans cette contrée aimée du Ciel autre chose à admirer que des

de parler qu'a été détaché, lors de la première invasion des Celtes, le beau menhir de dix mètres de hauteur que l'on voit au milieu d'un champ, à la Tremblaye, dans la commune de Saint-Samson, à quelques kilomètres de Dinan. On a trouvé au pied du monument un cône et un anneau de fer. M. Mérimée aurait voulu le voir transporté à Dinan et dressé sur la place du *Champ*. Il trouve à un semblable monument le mérite d'être au moins *infiniment plus national* qu'un obélisque égyptien. J'en conviens, mais il serait tout aussi *muet* pour le peuple, et il faut au peuple des monuments qui *parlent*. Un entrepreneur demandait pour ce transport une somme de 2,500 fr., qui n'a pas été accordée.

Ce menhir est d'un beau granit à gros grain; il est à peu près cylindrique, et c'est sans doute ce qui lui a fait donner le nom de *Tonneraie*. Je me souviens encore de mon extrême surprise lorsque, dans une de mes courses d'écolier, j'aperçus tout à coup, par-dessus un buisson, cette superbe pierre, debout et solitaire au milieu d'un terrain cultivé. Je m'en approchai avec une curiosité inquiète, et je restai longtemps immobile et stupéfait devant cette masse colossale. J'interrogeais tout le monde sur le monument étrange, mais on ne me répondait qu'en balbutiant. L'interprétation des menhirs n'est guère plus avancée aujourd'hui.

(1) *Voy.* la note V, à la fin du volume.

eaux, des bois, des rochers, des vallons. On voit non loin de Dinan une ruine qui fut, il y a un siècle, la demeure élégante d'une noble famille, ruine chère et sacrée, à laquelle vous devez un hommage; car elle rappelle tout ce que la vertu, la bienfaisance, la charité chrétienne ont jamais eu de plus touchant; nous voulons parler du château de la Garaye. Ses derniers habitants ont été le comte Marot de la Garaye et son épouse, née de la Motte-Picquet (1).

Dans les premiers temps de leur union, les fêtes somptueuses, la chasse, les bals, la comédie, tous les plaisirs que le monde recherche, se succédèrent sans interruption au château de la Garaye. Mais il vint un jour où le malheur frappa à la porte de ce palais, qui n'avait retenti jusque là que des chants du plaisir. Des accidents graves, des maladies et la mort de personnes chères, plongèrent M. et Mme de la Garaye dans le deuil. La nuit où un pauvre religieux priait agenouillé auprès du cercueil qui renfermait le corps de M. dePontbriand, beau-frère de M. de la Garaye, celui-ci, frappé de l'air calme du religieux, s'écria dans son désespoir :

« Ah! mon Père, que vous êtes heureux de ne plus rien aimer sur la terre!

— Vous vous trompez, mon fils, répondit le religieux d'une voix émue, j'aime tous ceux qui souffrent; mais je me soumets aux volontés de Dieu, et à chaque coup qu'il frappe je courbe la tête avec résignation. »

De ce moment commence pour M. et Mme de la

(1) Tante de ce la Motte-Picquet qui fut, au siècle dernier, l'un des officiers les plus distingués qu'ait possédés la marine française.

Page 33.

FIGURE 1. — Ruines du château de la Garaye.

Garaye une vie nouvelle. M. de la Garaye part pour Paris, où il passe deux ans à étudier la médecine; puis il revient à son château, qu'il transforme en un vaste hôpital. Cinq médecins y sont attachés; une chapelle est construite pour la commodité des malades, et le chenil devient un laboratoire de chimie. Mme de la Garaye se fait elle-même sœur de charité, soigne les malades de ses propres mains, et leur prodigue des consolations jusqu'à son dernier jour.

Le bruit des vertus et des bonnes œuvres de M. et de Mme de la Garaye parvint jusqu'au roi Louis XV, qui leur fit remettre des sommes considérables. Le vertueux abbé Carron a publié leur histoire sous le titre : *Les Époux charitables*. Mme de Genlis a célébré leur admirable dévouement dans un touchant épisode de son ouvrage *Adèle et Théodore*, où elle propose le comte de la Garaye pour modèle à son royal élève, le duc d'Orléans, depuis roi de France.

Morts dans un âge avancé, les deux époux furent, suivant leur vœu, inhumés dans le cimetière de Taden, leur paroisse, parmi les tombes des pauvres qu'ils avaient secourus. Plus tard la reconnaissance publique voulut consacrer leur mémoire par l'érection d'un mausolée en marbre blanc. La révolution l'a brisé et en a dispersé les débris.

Ruines de la Garaye, de quelle mélancolie votre aspect saisit mon cœur, lorsque, bien jeune encore, j'entendis raconter votre histoire au milieu même des décombres qui jonchent le sol! C'était sur le déclin d'une journée de novembre. Un pâle soleil tombait par intervalle sur les vieux pans de mur encore debout. De temps en

temps il s'élevait autour de nous un faible murmure: c'était le vent du nord qui passait dans la cime des arbres, dont il jetait les dernières feuilles sur les herbes flétries et sur les buissons sauvages qui croissent de toutes parts dans ces lieux abandonnés. Mon imagination repeuplait ces salles, ces cours, ces jardins, ces grands bois, et je croyais encore entendre les joyeux accents du plaisir; puis le bruit des sanglots, puis des hymnes de bénédiction et des chants d'espérance dans l'asile de la piété et de la charité, ces anges du ciel chargés de consoler la terre.

V

ARCHÉOLOGIE. — LES VILLES RUINÉES. — IMPRESSIONS.

> La Bretagne est un muséum complet d'histoire, un cabinet d'antiquités de cent lieues, étalées à la clarté du soleil par les mains du temps. EM. S.

Parmi les travaux qui distinguent notre siècle, il n'en est point de plus intéressants, de plus remarquables que les études archéologiques. Elles ont pris, depuis cinquante ans surtout, un développement immense. Les esprits graves ont trouvé un charme irrésistible à reconstituer le passé, à rechercher l'origine des arts, à en suivre les progrès, à décrire les anciens monuments, à retrouver à l'aide des médailles la suite des souverains ou des événements qu'elles rappellent, à étudier ce moyen âge si riche en institutions et en œuvres inspirées par une foi puissante et par les convictions qui accomplissent les grandes choses.

Ces recherches, qu'aucune difficulté n'arrête, qu'aucun obstacle ne décourage, ne sont pas un simple objet

de curiosité ; elles se lient intimement à toutes les branches de l'histoire, à toutes les sciences, dont elles appellent les secours, et qu'à leur tour elles fécondent. Ces études élèvent l'âme en montrant la fragilité de tout ce qui touche à l'humanité et le peu de traces qu'ont laissé nos devanciers lorsqu'on remonte au delà de quelques milliers d'années. Trois ou quatre mille ans! qu'est-ce dans l'histoire du monde? C'est tout pourtant dans les souvenirs des hommes.

Ce passé, quoique relativement si près de nous, ne nous apparaît qu'enveloppé de nuages. Qui soulèvera le voile qui le cache à nos yeux? Chacun s'efforce d'apporter la lumière et d'éclaicir ce qui est obscur. C'est ainsi qu'on est parvenu à dérober leurs secrets aux hiéroglyphes des pyramides d'Égypte comme aux monuments runiques des races hyperboréennes. Bientôt Ninive nous livrera les mystères de ses inscriptions cunéiformes, et l'histoire contemporaine des patriarches et des prophètes s'éclairera d'un nouveau jour.

Dans ce champ immense de l'archéologie, chacun choisit pour ses explorations le terrain qui convient à ses goûts et à sa capacité. L'un étudie les monuments et l'histoire de sa localité: c'est une église, un château, une abbaye ; l'autre a des vues plus larges, il embrasse un plus vaste horizon, il s'attache à l'histoire de la race humaine, aux migrations, aux transformations des peuples; il recherche à quel degré de civilisation ces peuples étaient parvenus, l'influence qu'ils ont exercée sur les autres nations du globe, les institutions religieuses ou sociales qu'ils avaient fondées. Ce sont ces hautes études qui deviennent la base de ce qu'on appelle

la philosophie de l'histoire, qui n'est autre chose au fond que l'histoire de l'action providentielle de Dieu dans les sociétés humaines (1).

Eh bien donc, si vous êtes antiquaire, si vous aimez à vous occuper des ruines, des monuments des vieux âges, vous en trouverez à chaque pas en Bretagne, et de toutes les époques, depuis les pierres celtiques qui ont donné lieu de nos jours à tant de systèmes, jusqu'aux ruines romaines, jusqu'aux ruines si nombreuses du moyen-âge, jusqu'à celles plus nombreuses encore qu'a faites, sur cette terre sacrée, la révolution française, dont le génie satanique était si essentiellement destructeur. Vous trouverez aujourd'hui dans presque toutes les villes de province des musées archéologiques. Partout le goût et l'étude des antiquités se répandent, et portent à recueillir de tous

(1) « La connaissance approfondie des rapports des monuments entre eux peut avoir d'utiles résultats historiques, et quoique encore au berceau, la philosophie archéologique a déjà jeté des lumières inespérées sur la filiation de certains peuples anciens... Des ressemblances dans les monuments d'architecture, dans les constructions les plus irrégulières, les plus étrangères aux conditions de l'art, ne doivent-elles pas marquer des ressemblances morales chez les peuples qui les présentent, tout aussi bien que les similitudes dans le langage, dans les mœurs et dans les coutumes? Et quand ces monuments ont une physionomie commune, frappante, irrécusable, évidente, ne peut-on pas conclure en plein droit qu'ils sont le produit des mêmes principes, qu'ils ont été érigés par des peuples sortis du même berceau, ou du moins unis par les liens d'une parenté étroite. »

M. l'abbé Bourassé, *Mémoires de la Société Archéologique* de la Touraine, 1843, etc.

Voy. la note VI, à la fin du volume.

côtés les objets qui présentent quelque intérêt historique et artistique. Les cabinets particuliers, les châteaux mêmes, rivalisent avec les musées des villes, et possèdent quelquefois des collections très-remarquables.

Il y a des esprits étroits et vulgaires qui passent avec dédain devant ces collections. Ils n'en comprennent pas l'importance. Ils ne voient pas que c'est au moyen des objets qu'elles renferment que l'on peut connaître, apprécier une époque, juger de ses mœurs, de ses usages, de son degré de culture intellectuelle, de sa civilisation. N'est-ce pas avec de telles données, avec ces matériaux, ces débris, et les travaux, les documents auxquels donne lieu leur étude, que l'on peut écrire l'histoire, éclaircir un point obscur, résoudre un problème, rectifier une erreur accréditée? Il y a dans ces recherches archéologiques un mouvement qu'on ne peut voir sans émotion, qui a été et qui continuera d'être fécond en découvertes précieuses (1). Sous ce rapport, la Bretagne possède de nombreux et infatigables pionniers. Mais aussi quel pays est plus riche en antiquités? Sur quels rivages trouve-t-on plus de villes ruinées, et plus de décombres sur les déclivités des collines?

Il fut un temps où cette belle vallée dinannaise, que nous visitions tout à l'heure, recevait le mouvement et

(1) L'archéologie est aujourd'hui en grande faveur, non-seulement en France, mais en Angleterre et en Allemagne; et ce n'est pas sans raison, puisqu'elle est l'une des faces les plus intéressantes et les plus utiles de la science historique. Le clergé lui-même a déjà produit plus d'une célébrité dans ce genre d'étude (M. l'abbé Bourassé, en Touraine, M. l'abbé Cochet, en Normandie, etc.). Plus de vingt séminaires ont aujourd'hui des cours d'archéologie.

la vie d'une cité opulente, située dans son voisinage, Corseul, l'antique capitale des Curiosolites (1), assise sur le penchant d'une colline.

M. Gagon a trouvé à Corseul des médailles en bronze représentant un guerrier armé, et portant pour légende : *Civitas Curiosolitarum* (Cité des Curiosolites). Il y avait donc une monnaie qui avait exclusivement cours sur ce territoire. Parmi les médailles qu'on y a découvertes au nombre de plus de deux mille, il y en a de gothiques, de grecques et de romaines. Ces dernières remontent à la conquête de César, et finissent au règne de Constantin III. On a extrait du sol des statuettes en bronze de Harpocrate, de Mercure, de Vénus, de Diane, de Cupidon, etc. On a aussi découvert une jolie *romaine* (instrument à peser), des vases de formes variées, un bouclier rond en bronze un peu bombé, représentant une tête hideuse entourée des éclats de la foudre; enfin un sceau d'or, pesant plus d'une once, en forme d'anneau à la chevalière, monté d'un beau lapis ovale sur lequel sont représentés deux guerriers; des *celtœ,* des ustensiles de ménage, des ruines revêtues de stuc aux couleurs brillantes. Dans un espace d'une lieue carrée environ, on découvre des fragments de voies romaines, des bornes milliaires, des restes de constructions grandioses, des débris de murs se croisant dans tous les sens, des fortifications en briques, des traces d'enceintes, quatre pans d'un monument octogone qu'on croit avoir été un

(1) *Cur* pour *kor* ou *ker*, ville, cité, et *sul* ou *soul*, soleil, de *haul*, *houl*, par la permutation de *h* en *s*, comme *henn*, vieillard, changé en *senn*, etc. (Rostrenen, *Dictionn. celt.*)

temple dédié à Mars, des fragments de poteries, une prodigieuse quantité de tuiles, des urnes, des sphinx en granit, des inscriptions funéraires, etc. : monuments irrécusables qui attestent que là vécut une population nombreuse, civilisée, dont quinze siècles recouvrent les cendres (1).

(1) Dans un rayon de quelques lieues autour de Lamballe, appartenant comme Corseul à l'ancien pays des Curiosolites, la plupart des communes offrent des antiquités gauloises ou druidiques et romaines. Ainsi nous trouvons à Quessoy des monnaies des empereurs Probus, Dioclétien, Constantin, parmi lesquelles est une pièce d'or de vingt-deux francs; à Hillion, des pièces de Gallien et de Claude, et, au lieu dit *Grand'ville*, les ruines d'un temple que l'on fait remonter au IIe siècle de notre ère; à Pommeret, des médailles du temps de Néron; à Hénanbihen, plusieurs pièces de monnaies gauloises; à Landehen, un *tétra-drachme,* antérieur au siècle de Périclès, d'une parfaite conservation ; à Saint-Dénoual, douze à quinze cents médailles gauloises de bronze, frappées au marteau, chargées de figures les plus curieuses, probablement symboliques et relatives au culte du soleil. Elles nous paraissent favorables à l'interprétation mithriaque des monnaies gauloises présentée par M. l'abbé Desroches. Voy. son *Histoire des peuples anciens et de leur culte* (Caen 1851).

Nous croyons devoir ajouter quelques détails et quelques explications sur le tétra-drachme trouvé à Landehen. D'un côté est la tête de Minerve, au revers est une inscription grecque. Une chouette y est posée sur un vase renversé; le champ est entouré d'une couronne d'olivier. Minerve ou Pallas-Athéné était fille de Zeus, le dieu suprême; c'était une déesse cosmogonique. Elle personnifie le monde sortant subitement de l'intelligence divine au milieu des profondes ténèbres du chaos. Ses attributs étaient le hibou, symbole des ténèbres primitives; la diote ou petit vase à deux anses, qui figure les eaux primordiales (on connaît l'immense cratère des Cimbres); l'olivier, qui donne la matière de la lumière et qui figure ici

Transportez-vous sur la grève, à l'embouchure de l'Aber-Vrac'h (Havre-des-Cailloux), dans ce beau pays de Léon, dont je vous ai déjà entretenus; c'est ici que s'élevait l'une des plus opulentes villes de l'Armorique. Cette plaine unie que la mer vient d'abandonner fut autrefois couverte d'édifices. Le murmure du peuple, les cris des marchands, le bruit des chariots, les appels des marins, ont retenti sur cette plage, où la mer seule fait entendre maintenant son murmure monotone et solennel. Sous ce linceul de sable dorment les débris de la Tyr armoricaine, là fut la ville du *détroit de Hent,* Tolente(1), dont les vaisseaux couvraient l'Océan. C'était la cité la plus commerçante de toute l'Armorique; elle avait ses rois. Pillée et détruite par les Normands en 875, elle a été recouverte par les flots, qui ont envahi la place qu'elle occupait, et l'on cherche en vain, dit M. Kerdanet, Tolente dans Tolente elle-même.

Ce n'est pas la seule ville qui ait disparu sur ces rivages. A une lieue et demie de Lesneven, M. Miorcec de Kerdanet a découvert en 1829 l'antique ville d'Occismor. La route même qui y conduit était remar-

la lumière elle-même s'éveillant au sein des eaux et des ténèbres. Sa quenouille, sa navette, son péplus font d'elle l'ouvrière du monde, qui a enseigné aux hommes tous les genres d'ouvrages. Ses armes, casque, égide, lance, etc., lui ont servi à dompter les matières rebelles du chaos, et lui servent depuis à terrasser les ennemis des dieux et du monde.

Il serait temps enfin de ne pas prendre pour de pures fantaisies d'artiste tous les symboles de l'antiquité, qu'on traite de puérils faute de les comprendre, lorsqu'ils devraient nous rappeler les grandes traditions de nos livres saints.

(1) De *toul,* détroit, et *Hent*, nom d'une petite île voisine.

quable, il y a encore quelques années, par des pavés, des trottoirs, des débris de colonnes milliaires. M. Kerdanet s'assura par des fouilles que, dans un rayon d'une lieue, il n'existait pas un seul petit espace qui ne fût rempli de débris de briques. Il trouva en outre des fragments de vases antiques ornés de fleurs et de guirlandes. Ici des restes d'édifices, une maison élégante avec son petit jardin, les vestiges d'un hôtel avec son corps de logis et ses ailes latérales. Là l'emplacement du temple de la cité, près de la fontaine d'Icol (*Ar-Coz-Ilis,* l'église maudite ou païenne). Plus loin le cimetière d'Occismor, où M. de Kerdanet trouva en un seul jour, le 8 mai 1829, vingt-neuf urnes remplies de cendres et d'ossements, toutes de fabrique romaine. On en déterra une en verre très-épais assez semblable aux globes de nos lampes. Les habitants de l'endroit disent que l'on y trouve souvent des débris de vase en bronze couverts de caractères et de figures, des médailles, des haches, des épées, des patères, des bagues, des chaînes, des bracelets. Ils nomment cette ville *Oc'h-ar-mor* (proche la mer), nom évidemment identique avec celui d'Occismor. Tout démontre que c'était une ville romaine qui fut sans doute détruite en 409, lorsque les Armoricains se soulevèrent contre les préfets et s'établirent en république (1).

(1) Nous ne nous arrêtons à mentionner ni Rheginea (Erquy); ni Treuss-Trans, à l'embouchure du Gouessan; ni Coz-Yaudet, dans les Côtes-du-Nord; ni Penmarc'h, dans le Finistère; ni Dariorig et plusieurs autres villes également détruites dans le Morbihan. On compte dans le Finistère seulement, dit M. Halleguen, cinq cent trente-six camps romains ou *castels.*

Nous ne devons pas oublier toutefois parmi les découvertes

Parmi ces villes ruinées, il en est une qui porte un nom mystérieux, c'est IS, capitale d'un État puissant mais *tout absorbée en luxe, débauches et vanités* (1),

récentes de ruines romaines faites en Bretagne, celle que l'on doit aux recherches de M. le docteur Fouquet. Cet habile explorateur a découvert en 1853, au milieu du bourg communal de Locmariaker, une habitation gallo-romaine sur laquelle il a adressé à la Société polymathique du Morbihan deux rapports dont il a publié un extrait chez Gauderan, libraire à Vannes. Ce travail, modèle de méthode et de clarté, contient le dessin d'une pièce de monnaie romaine trouvée dans ces ruines; elle est de Magnence, tyran des Gaules, et ferait remonter la fondation de l'édifice romain de Locmariaker au milieu du IVe siècle.

(1) ALBERT LE GRAND, *Vie des saints de Bretagne.*

On dit en Bretagne :

« Depuis qu'est submergé Ker-Is,
On n'a pas trouvé le pareil de Paris. »

On dit encore :

« Quand des eaux sortira Ker-Is,
Dans les eaux entrera Paris. »

Quoi qu'il en soit du jeu de mots, il pourrait bien y avoir au moins quelque rapport entre les deux noms. *Is, Isis, Par-isii, Tam-isis*, etc. ; il y a là un radical dont il serait curieux de connaître le sens. *Quod quid velit, docti examinent.* Pour moi, je pense que ces noms rappellent Isis, la fameuse déesse Égyptienne, qui avait inventé la navigation et était devenue la patronne des navigateurs. Il est prouvé par les monuments que le culte d'Isis a été apporté dans les Gaules; elle avait un temple au Mont-d'Isoure (Loire), et M. de Fréminville, observant le rapport qui existe entre les statues égyptiennes et celle de Quinipili, près Locminé (Finistère), en conclut que celle-ci représente une Isis, divinité, dit-il, dont les simulacres et les autels étaient répandus dans toute la Gaule, notam-

et, en punition de ses crimes, ensevelie depuis une époque qu'on ne précise point, sous les flots de la vaste baie de Douarnenez. La légende y a mêlé les noms de Gradlon, de Dahut ou Ahès, sa fille, livrée à tous les déportements, de Gwénolé, premier abbé du célèbre monastère de Landévének, dont on voit encore les ruines dans un des sites les plus romantiques du Finistère (ve siècle). Les circonstances du récit légendaire portent à croire que la tradition diluvienne a été confondue, dans l'Armorique, avec quelque catastrophe locale dans laquelle les habitants de la contrée périrent à cause de leur corruption, à l'exception de leur pieux souverain. Les Celtes des îles Britanniques citent jusqu'à six villes qui ont été ainsi submergées.

Il est, sur cette côte maudite, des noms sinistres qui reviennent continuellement dans les récits des habitants : c'est *Poul-Dahut* (l'abîme de Dahut), où fut précipitée la fille du roi d'Is; c'est l'*Enfer* de Plôgoff, chaos de rochers où la mer s'engouffre avec des clameurs qui font frissonner les plus hardis matelots; c'est la *Baie-des-Trépassés*, où viennent échouer les débris des navires et les cadavres des naufragés. On y entend la nuit comme des sanglots qui s'élèvent des récifs, et l'on voit glisser dans l'ombre, le long du rivage, de

ment à Rennes, d'après une inscription trouvée dans cette ville, en 1741.

Ces statuettes ou images de femme drapée et portant un enfant, que l'on trouve en si grand nombre dans la rivière de Somme et dans les terrains qui l'avoisinent, est-ce des Isis? Est-ce des madones du moyen âge? Enfin il y avait dans la Babylonie une ville et une petite rivière du nom d'Is. HÉRODOTE, l. I, c. 179.

lugubres oiseaux qui poussent des cris plaintifs pareils à des gémissements d'hommes qui se noient. Dans un jour de tempête, quoique élevé de deux cent cinquante pieds au-dessus de la mer, le *Bec-de-Raz* semble à chaque instant près de s'engloutir dans les flots. La terre frémit sous vos pieds; une écume salée vous couvre, et les hurlements de la mer dans les cavernes des rochers vous jettent dans la stupeur.

Ces lieux, théâtre de tant de scènes saisissantes, paraissent avoir frappé de toute antiquité l'imagination des hommes. Claudien, écho des traditions de son temps, y fait voyager Ulysse, et emploie pour en parler les mêmes images funèbres ou terribles avec lesquelles on les décrit encore aujourd'hui (1). Ce sont, dans le poëte, comme de faibles gémissements d'ombres errantes, ou des plaintes lamentables..., puis des figures de morts, des spectres, de pâles fantômes, qui passent dans l'ombre... le soleil voile ses rayons, le ciel s'obscurcit, les airs retentissent d'un bruit épouvantable, et la Bretagne, au loin, s'émeut du lugubre murmure... *Sensit ferale Britannia murmur.*

Si ces images sombres attristent votre âme, vous

(1) Est locus extremum pandit quo Gallia littus
Oceani prætentus aquis, quo fertur Ulysses, etc.
CLAUDIAN. in Ruf.

C'est dans ces parages que, aux premières menaces de la tempête, se font entendre les criériens ou fantômes des naufragés qui demandent la sépulture, désespérés d'être, depuis leur mort, ballottés par les éléments. Lorsqu'ils entendaient ce murmure sourd qui précède l'orage, les anciens s'écriaient : « Fermons les portes; écoutez les criériens, le tourbillon les suit. »

choisirez le déclin d'un beau jour d'été pour monter sur la pointe du Raz. Après avoir cueilli l'*œillet du poëte*, petite fleur rose qui croît parmi les herbes arides de ces déserts, vous vous assoirez pour jouir des derniers moments du jour, pour rêver à l'aspect du soleil couchant sur l'Atlantique. Vous aurez devant vous l'île de Sein avec le souvenir de ses antiques prophétesses, et le prolongement de ses rochers qui se perdent à l'horizon; à votre droite le haut promontoire de la Chèvre, éblouissant de blancheur, la côte de Brest et l'île d'Ouessant; à votre gauche, le bassin d'Audierne, la pointe de Penmarc'h, de toutes parts la mer immense, agitée par les brises du soir, spectacle sublime, sans bornes, comme le ciel, l'univers, l'éternité.

VI

LES MONUMENTS CELTIQUES.

> Ici, savants et ignorants admirent et interrogent. Qui a fait cela? Comment l'a-t-on fait? Dans quel but l'a-t-on fait? Nul ne le sait, nul ne l'explique. EUG. LOUDUN.

Après les cités détruites, les monuments celtiques doivent exciter au plus haut point notre curiosité et notre intérêt. Mais il faut se hâter : ce que les siècles et la barbarie ont épargné va disparaître devant la civilisation ou ce qu'on appelle emphatiquement le progrès (1). Combien de ces monuments, reliques vénérables d'un passé qui se perd dans la nuit des âges et qui ne fut pas sans grandeur, ont déjà été brisés par le

(1) Progrès chez quel peuple? Et en quoi? Est-ce dans l'art? « J'ai vu, dans la Grèce moderne et à Athènes même, dit un voyageur archéologue, des ébauches faites de la veille qui étaient non moins brutes que celles des peuples les plus arriérés de l'Océanie, et qui différaient assez peu de celles des bancs antédiluviens; et ces figures grotesques, ces modelages informes étaient peut-être l'œuvre des descendants de Phidias et de Praxitèle. »

marteau ou divisés par la scie! Efforçons-nous de sauver ce qui reste. Ce sont les premiers jalons de notre histoire, nos preuves de noblesse, nos titres de propriété. Cette pierre érigée dans la plaine ne témoigne-t-elle pas du travail de nos pères, de la pensée du chef qui dirigeait cette gigantesque entreprise, et prenait ainsi possession du sol? N'est-ce pas le monument de la religion et de la patrie? N'est-ce pas le point de départ de cette suite de trésors artistiques qui remplissent nos musées? Ce sont de grossières ébauches, dira-t-on peut-être. L'art sans doute y est peu de chose, mais le grandiose s'y montre partout; et celui-ci, plus que les combinaisons de l'art, accuse l'élévation de la pensée, du sentiment, du génie. La colonnade du Louvre vous fait plus de plaisir, mais les alignements de Carnac vous remuent davantage. La galerie du Louvre est la conception d'un artiste savant, le monument de Carnac est l'œuvre de tout un peuple agissant sous une même impression de foi, et demandant à la nature elle-même ses plus prodigieuses masses pour en faire l'expression monumentale et immortelle du sentiment ou de l'idée qui le domine.

Oui, ces pierres, idoles ou symboles ou monuments funéraires, méritent aujourd'hui nos respects; elles contiennent toute une suite de révélations. Elles nous initient à la pensée, à la conscience d'un peuple fort, d'un peuple aux hautes convictions, portant en lui un sentiment d'avenir, de foi, d'adoration. « Oui, les premiers hommes qui ont réuni leurs efforts pour dresser cette pierre, qui en ont taillé les angles pour en régulariser la forme ou qui l'ont ébauchée pour lui

donner une ressemblance, par cela seul sortaient de leur poussière. Un rayon d'en haut était descendu sur eux, ils se rapprochaient du ciel, c'était un premier hommage qu'ils rendaient à Dieu. Rendons-le comme eux et ne brisons pas son autel (1). »

Sans quitter le Léonais, où les ruines d'Occismor nous occupaient tout à l'heure, vous trouverez à Plou-ar-zel, non loin de Saint-Renan, le plus beau menhir du Finistère: il est en granit brut et d'un seul bloc, haut de plus de quatorze mètres. « Du pied de cet obélisque sauvage et quarante fois séculaire, regardez autour de vous ces bruyères rougeâtres, ce ciel gris, ces hommes à longs cheveux et à vêtements étranges, qui descendent là-bas la montagne; écoutez la rumeur confuse des flots qui vous arrive par rafales à tra-

Fig. 2. Le Menhir de Kerveac'hton.

(1) *Antiq. celt.*, par M. Boucher de Perthes, t. II, *Avant-Propos*.

vers les landes abandonnées, et dites-moi si vous ne vous trouvez pas saisi d'une impression vague et profonde, s'il ne vous semble pas respirer un air d'une autre époque, et si le fantôme du passé ne s'élève pas devant votre pensée comme une évocation solennelle et funèbre. Là, sous vos pieds, dorment plusieurs générations; cette lande immense fut la *Cité des morts :* elle a conservé encore le nom sonore et triste de *Ker-gloas* (le lieu de la douleur). » Ce menhir immense, est-ce la tombe d'un chef celtique fameux dans sa tribu? Est-ce un de ces *ir-men-sul* (longues pierres du soleil) qu'adoraient nos pères (1)?.. La science est muette, ou balbutie.

Non loin de là est un autre menhir de neuf mètres de haut sur plus de six mètres de circonférence (2).

Si vos pérégrinations vous conduisent à Huelgoat, vous irez voir, dans son voisinage, une des plus belles *pierres oscillantes* (3) de la Bretagne. Ces singuliers

(1) C'est l'opinion de M. de Kerdanet. Il y a toutefois, de ce mot, un eautre étymologie, que nous préférons. Nous pensons qu'*Irmin-sul* est pour *Irmunis-sauls* (de *sauls,* colonne, et *Irmunis* pour *Irmuns,* l'Honorable par excellence, ancien nom épithétique du soleil). *Irmuns* dériverait d'*Arimuns* (scyth.), qui viendrait lui-même du sanscrit *Aryaman*, en ancien norwégien *Iormun.* C'est ainsi qu'on a dit *Irmunis-Grund,* plage d'Irmuns ou du soleil; *Irmunis-triu*, arbre du soleil, etc.

(2) M. le docteur Halleguen compte dans le Finistère 727 monuments celtiques : 266 dans l'arrondissement de Châteaulin, 155 dans l'arrondissement de Brest, 123 dans celui de Quimper, 53 dans celui de Quimperlé, et 130 dans celui de Morlaix. *Les Celtes, les Armoricains*, etc., p. 3. — Menhir, mot à mot *pierre longue. Main*, dit M. Delacroix, est une désignation très-commune autour du pays d'Alaise (Franche-Comté) pour désigner les antiques pierres. *Alaise et Séquanie,* p. 86.

(3) On les appelle aussi *roulers*, de l'anglais *roller*.

monuments se composent de deux énormes blocs superposés; le bloc supérieur, soutenu par un seul point, est en équilibre et oscille au moindre choc. La pierre d'Huelgoat pèse au moins deux cent mille kilogrammes; un seul homme suffit pour la mettre en mouvement. Comment les Celtes sont-ils parvenus à établir une pareille masse en équilibre sur un seul point de sa surface? Cambry est obligé, même après le progrès tant vanté de la science au XVIIIe siècle, de convenir que les Celtes ont fait, en érigeant ces monuments, ce que, malgré toutes nos recherches et nos lumières, nous ne pourrions exécuter.

Citons encore le *Roulers* de Trégunc, près Concarneau; il pèse deux cent cinquante-trois mille kilogrammes; et celui de Perros-Guyrech, près Tréguier (Côtes-du-Nord) qui pèse cinq cent mille kilogrammes. Cette dernière *pierre vacillante* a quinze mètres de longueur sur environ sept mètres d'épaisseur. Elle tourne sur un cône renversé, lequel repose sur une seconde pierre fixée au sol et d'un poids plus considérable encore.

Fig. 3. Roulers de Perros-Guyrech.

On s'assure des oscillations au moyen d'un verre qu'on suspend à quelques lignes de la *pierre branlante;* ce verre est agité, frappé quand elle se meut (1).

Je ne veux vous arrêter ni au monument si remar-

(1) On voit de ces roches depuis l'Angleterre jusqu'en Chine,

quable de Toull-Inguet, décrit par l'amiral Thévenard, ni sur cette lande de Plabennec où M. de Fréminville a compté six cents pierres celtiques pressées dans une enceinte peu étendue, se dessinant sous mille aspects bizarres sur la fraîche verdure des taillis qui les environnent. J'ai hâte de vous faire descendre sur les promontoires du Morbihan, cet immense sanctuaire des Celtes (1). Là vous verrez, à Carnac (2), le spectacle,

jusqu'en Amérique, au Massachussets. Il en existait à Héliopolis, en Syrie, où elles étaient consacrées au soleil. Il y a près d'Harpasa, ville d'Asie, dit Pline, une pierre colossale que l'on meut d'un seul doigt, et qui résiste si on la pousse de tout le corps. Liv. II, c. 38, —*Mém. des Antiq. de France,* t. XII.

C'étaient, croit-on, des *roches-oracles,* destinées à faire subir aux accusés des épreuves décisives. D'autres savants pensent avec plus de raison qu'elles représentaient matériellement la stabilité divine, par l'énormité de leur masse placée sur un seul point imperceptible et rendue immobile par le parfait équilibre de toutes les forces vives.

(1) . . . . . Le Mor-Bihan, qui renferme plus d'îles
Que les autres cantons n'ont de bourgs et de villes;
Et les autres cantons si verdoyants tous trois
N'ont pas tant de forêts ni d'arbres dans leurs bois,
Que l'immense Carnac dans son champ de bruyère
N'a de rangs de men-hir et de tables-de-pierre :
Des îles, des men-hirs, voilà le Mor-Bihan,
Et le grand saint Gildas est roi de l'Océan.

BRIZEUX.

(2) *Carn,* en irland. et en cymr., signifie *hauteur, colline,* d'où *cairns,* amas, monceaux sacrés ou tumulus. Le mot carn ou cairn n'a dû s'appliquer évidemment, et d'après sa signification propre, qu'aux buttes tombales ou tumuli, comme le mont Saint-Michel, Tumiac, Mané-lud, Gavr'énez et tous les dolmens qui ont été à l'ori-

unique au monde, d'une armée de pierres, muets témoins de mille générations éteintes, dont l'histoire n'a gardé aucun souvenir; sphinx gigantesques qui n'ont point jusqu'ici livré leurs secrets; énigme de granit qui s'est jouée de la science. L'étrange monument est là, morne et sombre, se prolongeant, par groupes, sur onze lignes, vers l'horizon, dans une étendue de plus de deux lieues et demie, au milieu du désert qui l'environne, seul avec le sable qui le porte et la voûte du ciel qui l'enveloppe.

Devant cet éternel problème, vous rappelant les temps antiques et les peuples évanouis, il s'élèvera dans votre âme un sentiment indéfinissable, et vous éprouverez une émotion qu'on essaierait en vain de dépeindre.

Allez voir les prodigieuses colonnades (1). A quelque

gine recouverts d'une colline artificielle, et nullement aux menhirs.

On peut voir dans les *Œuvres de Volney* la description des monticules artificiels ou *tumulus* qu'il a remarqués en grand nombre en Syrie. Il parle aussi des *tumulus* de l'Amérique du Nord. (*Éclairciss.*, t. VII.)

Rudbeck assure avoir compté, dans les environs d'Upsal, plus de douze mille de ces collines factices, qu'il appelle collines sépulcrales, et qui renfermaient des ossements, les uns dans des urnes, les autres environnés de roches ou couverts de sable. *Atlant.*, t. I.

On trouve, dit Stralhenberg, une grande quantité de tombeaux dans les déserts qui sont au midi de la Sibérie... Ces tombeaux, dont plusieurs sont aussi hauts qu'une maison, sont ou simplement de terre ou construits de pierres. *Description de l'empire Russe*, t. II. Nous rechercherons plus loin l'origine de ces monuments.

(1) « Les pierres alignées de Carnac, dit M. Batissier, peuvent être rangées au nombre des choses les plus curieuses et les plus extraordinaires qui se puissent voir. »

heure que vous les observiez, à la clarté mélancolique de la lune, aux reflets éclatants du soleil qui se lève ou qui se couche, ou sous un ciel grisâtre d'automne, vous ne pourrez vous défendre d'une impression profonde.

Un observateur sévère, accoutumé à manier des merveilles archéologiques de toutes les époques, et qui certes ne se livre à l'enthousiasme qu'à bon escient, a écrit cette page sur les alignements de Carnac :

« Du haut des dolmens les plus rapprochés d'Erdeven, dit-il, la vue de ces immenses allées offre un spectacle imposant et solennel. Lorsque je montai sur le toit d'un de ces dolmens, le soleil était sur son déclin, et le ciel et la mer à l'ouest se coloraient d'une vive lumière empourprée. Sur ce fond éclatant les peulvens de Kerserho se détachaient vigoureusement en noir, tandis que, du côté de l'étang, le reste des avenues, fortement éclairé, montrait des pierres blanches et brillantes, tranchant fortement sur un sol couvert d'ajoncs et d'herbes sombres. Le contraste était magnifique, et aurait mérité le pinceau d'un Martin. L'idée d'une immense procession, d'une armée en bataille, est la première qui se présente à l'esprit, et sans doute ce besoin naturel de chercher des comparaisons a produit la plupart des hypothèses proposées pour expliquer ce prodigieux monument (1). »

(1) *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France*, p. 237. — Quoique toutes ces pierres soient d'un granit fort dur, plusieurs ont été rongées par le temps, que seconde souvent trop bien la main des hommes ; et leur aspect extraordinaire est encore devenu plus imposant par le lichen d'un vert pâle dont leurs sommets sont couverts. Leur multitude, leurs masses variées, leurs figures bizarres, l'élé-

De Carnac dirigeons-nous à l'est, et passons dans la presqu'île de Locmariaker. C'est, après Carnac, le canton de la Bretagne où se trouve le plus grand nombre de monuments celtiques et dans les dimensions les plus colossales. Sans nous arrêter devant ces dolmens dont les tables ont de huit à dix mètres de longueur, sur quatre à cinq de large et d'un à deux d'épaisseur,

Fig. 4. Dolmen.

hâtons-nous d'arriver devant le roi des menhirs. Il n'a

vation de leurs pointes grises et chargées d'années, le silence de la solitude qui les environne, la vie qui ne s'annonce autour d'elles que par quelques touffes de genêt épineux aux fleurs jaunes, et par le cri-cri du grillon qui rampe à leur pied, tout cela s'accorde pour frapper involontairement l'imagination du voyageur qui ne les visite que par un simple mouvement de curiosité; et plus encore pour remuer fortement l'âme mélancolique du philosophe chrétien qui s'arrête un moment à méditer sur la vanité des choses de la terre, devant ces antiques témoins de mille générations éteintes, dont l'histoire n'a pas même gardé le souvenir. Cf. MANET, *Hist. de la Petite Bretagne*.— Dans la Cornouailles, en Écosse, dans la Scandinavie, le nord de l'Allemagne et en Russie, il existe des alignements de pierres à peu près semblables à ceux que l'on rencontre en France.

Suivant M. King, qui s'est livré sur ce sujet à des recherches

pas moins de soixante-six pieds de longueur sur treize pieds de diamètre (1). Il est brisé en quatre fragments rapprochés sur une même ligne, et l'on reconnaît, en les examinant, qu'ils ont indubitablement fait partie d'une même pierre. Il pèse plus de cinq cent mille livres. On reste stupéfait quand on cherche à se rendre compte des immenses difficultés qu'ont dû présenter l'extraction, le transport et l'érection d'une pareille masse, difficultés que le défaut de machines devait centupler pour un peuple qu'on est toujours tenté de

curieuses et très-étendues, il paraîtrait que très-anciennement plusieurs peuples orientaux auraient eu, comme les Celtes, un respect religieux pour les pierres. *Voy.* le 1er vol. de son ouvrage intitulé : *Muntmenta antiqua.*

(1) Il en existait un de vingt-cinq mètres de hauteur dans la Charente-Inférieure; il a été renversé et scié pour faire de la pierre de taille. Ces dimensions sont loin d'égaler le fût de la colonne de Pompée près d'Alexandrie, qui était d'un seul morceau de granit haut de quatre-vingt-dix pieds avec trente pieds de circonférence. On voit à Balbeck des pierres taillées de soixante-neuf pieds de long sur douze de large et treize d'épaisseur. La pierre qui est au-dessus de la porte d'entrée de la trésorerie d'Atrée, à Mycènes (Grèce), pèse cent soixante-huit mille six cent quatre-vingt-quatre kilogrammes. Elle a huit mètres de long, six mètres de profondeur et plus d'un mètre d'épaisseur.

Dans les peintures égyptiennes et sur les bas-reliefs de Ninive on voit des masses d'un volume aussi énorme, tirées à bras d'hommes au moyen de cordes qui passent sur l'épaule. Ces masses sont placées sur une espèce de radeau roulant, puis dressées à l'aide de machines. N'est-il pas tout naturel d'admettre que nos pères, venus de l'Orient, d'où ils avaient apporté l'usage de ces monuments massifs, en avaient aussi apporté les moyens de les ériger?

Voy. la note VII à la fin du volume.

regarder comme barbare (1). Était-ce un monument commémoratif, un tombeau, le symbole de quelque divinité?.. autant de problèmes.

Ce ne sont pas les seuls. Son mode de brisement n'a pas paru moins inexplicable. Les uns ont dit qu'il s'était brisé en tombant; les autres, que la foudre l'avait renversé. Depuis que nous avons vu ce colosse sur place, nous ne sommes satisfait ni de l'une ni de l'autre explication. Une masse de granit de treize pieds de diamètre, sans aucune veine apparente, n'aurait pu, en tombant, se briser en quatre morceaux, dont un comparativement assez court; les cassures n'en seraient pas unies, nettes et à angle droit, comme elles le sont, sans qu'aucun éclat s'en soit détaché sur les arrêtes, ce qui n'a pas lieu toutefois pour le petit fragment. L'énorme fragment qui paraît avoir été la base du monolithe se trouverait sur la même ligne que les trois autres fragments, tandis qu'il fait, au contraire, un

(1) Il y a eu des transports de menhirs par eau qui ont lieu de nous étonner encore plus que leur voyage par terre. Ainsi on voit à Belle-Ile un menhir d'une hauteur de huit mètres et qui cube un poids de vingt-cinq mille trois cents kilogrammes; or, comme cette île n'est point granitique mais schisteuse, ce menhir a dû nécessairement passer la mer. Cela suppose dans le peuple qui a formé et mené à fin cette entreprise des ressources fort remarquables pour l'âge auquel il faut remonter.

Dans cette île, les pierres debout ou piliers qui supportent les tables des dolmens, étant schisteuses, offrent moins de résistance que le granit; aussi sont-elles disposées par couples et en chevron ou formant ogive, espacées à la base, jointes au sommet. Il y a là de l'habileté, de l'art et du calcul.

angle considérable avec le fragment qui le suit (1).

Il n'est guère possible non plus d'admettre que c'est la foudre qui l'a brisé. Elle l'aurait frappé de haut en bas, comme on l'a cent fois observé pour les clochers, les tours et les arbres foudroyés. La foudre l'aurait-elle frappé en quatre endroits différents, toujours en flanc et à angle droit, sans qu'aucun éclat en eût été détaché? Cela paraît assez invraisemblable (2).

A chaque pas, sur cette terre, les problèmes se pressent avec les monuments étranges qui la couvrent. Sur les pierres de la grotte artificielle et sépulcrale de Gavr'énez (*Ile de la Chèvre*, dans le Morbihan), qu'est-ce que ces traits bizarres, ces courbes concentriques, onduleuses, dessinant des espèces de tourbillons analogues à ceux de la *physique* de Descartes, ou rappelant les tatouages des insulaires de la Nouvelle-Zélande (3)? A côté de ces lignes tourbillonnantes, on

(1) Ce fragment a huit mètres de long, plus du tiers de la longueur totale du menhir.

(2) Ce monument a été l'occasion d'erreurs qu'on a peine à s'expliquer; nous ne les relèverons pas par égard pour les observateurs singulièrement inattentifs ou très-mal informés, qui les ont commises.

Ce gigantesque monolithe est de forme conique. Il rappelle tout à fait l'*aglibolus* des Palmyréniens, figure du soleil, qui, suivant Hérodien, était une pierre conique énorme. D'autres pierres coniques, nommées *agyei*, étaient placées aux portes des maisons, et rappelaient l'*élagabale* des Phéniciens.

(3) Près de l'entrée de la trésorerie d'Atrée, monument cyclopéen ou pélasgique de l'antique Mycènes (Grèce), on voyait dernièrement encore une colonne renversée et couverte d'ornements en

voit, gravés, ici des *celtœ* (1), là des serpents en relief,

Fig. 5. Signes et figures gravées en creux et en relief sur une pierre support à l'intérieur de la grotte de Gavr'énez.

zig-zag d'un dessin fort curieux. Voyez Pausanias sur les monuments de Mycènes.

Il y a au musée de Saint-Brieuc une tuile antique qui porte en creux des dessins analogues à ceux de Gavr'énez. Dans la période gallique, avant la domination des Césars, les dessins en spirales simples et doubles ou en lignes ondulées, sont extrêmement communs. Encore aujourd'hui les dessins dont sont ornées les maisons de Francfort-sur-le-Mein reproduisent constamment les mêmes spirales qui se voient sur les monuments de Gavr'énez.

On sait du reste que les Celtes, les anciens Phéniciens, etc., se tatouaient. Voyez Munk, *Palestine*. Le tatouage n'était pas un simple ornement, ainsi qu'on l'a cru, c'était la biographie de l'homme et celle de ses aïeux.

(1) Du cymrique *kelt*, pierre à feu. Les *celtœ* sont des couteaux en pierre. Dans les temps anciens, l'usage des métaux, particuliè-

plus loin, des rameaux à feuilles alternes, ovales-allongées, parfaitement dessinées. Mystérieux hiéroglyphes qui n'ont point encore trouvé leur Champollion.

En attendant quelque explication plus heureuse, nous hasarderons la suivante au sujet des serpents gravés sur une pierre support de la grotte de Gavr'énez. D'après les rites antiques, quand on voulait préserver un monument de toute espèce de souillure, on peignait des serpents sur la muraille, parce que c'était un animal symbolique et sacré. On voit encore à Rome, au pied d'un pilastre des Thermes de Titus, une peinture représentant deux serpents s'élevant au-dessus d'un trépied sacré et surmontés des douze grands dieux, avec cette inscription que je n'oserais traduire tout entière :

DVODECI. DEOS ET DEANA ET IOVEM
OPTVM. MAXIMV. HABEAT IRATOS
QVISQVIS MIXERIT AVT CACARIT.

On voit une image semblable à Pompéï, sur un mur,

rement du fer, était considéré comme impur, peut-être à cause de leur facile oxidation au contact du sang. Les celtœ sont nombreux dans les grottes sépulcrales, et donnent lieu de penser qu'elles sont la sépulture de prêtres sacrificateurs. Il y en a qui pèsent jusqu'à deux mille six cent vingt grammes, et pouvaient abattre les plus puissants animaux. Les petits servaient à la dissection.

On a trouvé des épées et des haches qui devaient être emblématiques, puisqu'elles étaient en argile cuite, richement dorées et peintes. Nous ne croyons pas du reste qu'elles appartiennent à l'époque celtique primordiale.

Les celtœ se retrouvent chez les peuplades sauvages de l'Océanie.

au coin de la rue dite des *Douze-Grands-Dieux* (1). Ces représentations sont le meilleur commentaire des vers suivants de Perse :

> Hic, iniquis, veto quisquam faxit oletum.
> Pinge duos angues.
>
> *Sat.* I, V, 112-113.

De tels usages devaient remonter à une haute antiquité et avoir été apportés de l'Orient (2).

Malgré l'absence complète de débris humains ou d'ustensiles funéraires, la destination la plus probable de ce monument, dit M. Mérimée, c'est une sépulture. En Suède, en Norwège et en Irlande, on a trouvé dans l'intérieur de certains tumulus des cavernes analogues à celle de Gavr'énez. Elles renfermaient des ossements, quelquefois des squelettes entiers. Il semble que l'intention de ceux qui bâtissaient ainsi un édifice au milieu d'un tumulus, ait été d'isoler le cadavre en lui faisant comme un vaste cercueil.

parmi les antiquités mexicaines et dans les hypogées des anciens Égyptiens, qui les imitaient en bronze. Ces outils en bronze étaient si bien trempés, que la lime peut à peine les entamer.

Il existe au musée de Douai une hache en silex avec une face humaine sur l'un de ses méplats. Nous reviendrons plus loin sur ces instruments et sur leur rôle dans l'antiquité.

(1) Cfr. Jorio, *Plan de Pompéi*, p. 117.

(2) Chez les anciens, le serpent était tout à la fois le symbole des esprits et un sujet d'augures universellement observé. Les Égyptiens, les Phrygiens, les Grecs devinaient par les serpents, et dans l'Inde antique on ne devenait devin qu'en mangeant le foie des dragons. Il est remarquable qu'en hébreu le même mot désigne la divination et le serpent.

Je ne quitterai point tout ce monde de pierres monumentales à l'interprétation desquelles s'exerce chaque jour la sagacité des archéologues, sans vous arrêter un moment au musée des antiquités celtiques et romaines de Vannes, que nous avons visité avec tant d'intérêt sous la direction de M. le docteur Fouquet, savant aimable et zélé, à qui l'archéologie est redevable de très-importants travaux. Vous verrez là les objets curieux trouvés dans une grotte sépulcrale découverte par cet infatigable explorateur dans le beau tumulus de Tumiac (presqu'île de Rhuys). Ce sont:

1° Une trentaine de *celtæ* presque tous en jade axien ou en trémolite dure, dont un mesurait quarante-cinq centimètres de longueur sur trois d'épaisseur et neuf de largeur; il pesait plus de deux kilogrammes et demi (1). Tous sont polis avec une rare perfection.

2° Un collier d'une quarantaine de gros grains, en jaspe, parmi lesquels il en est un de cristal de quartz dépoli.

3° Deux colliers ou bracelets, chacun de cent vingt grains, très-variés de forme et de couleur; un de ces grains est d'un vert bleuâtre magnifique et d'une forme approchant de la gourde.

Les pierres qui composent ces divers colliers ne se trouvent que dans les Alpes; ce qui suppose, dès ces temps reculés, des exploitations, une industrie et des relations de commerce pour des objets de luxe qui paraissent avoir été très-recherchés. Une pareille in-

(1) C'est la hache en silex la plus considérable que l'on connaisse. On en a trouvé de trente-deux et trente-trois centimètres dans le département de la Somme.

dustrie n'exige-t-elle pas l'usage des outils en métal (1)?

4° Enfin un fragment d'un pariétal de crâne humain de six à sept centimètres en longueur et en largeur.

Cette grotte a présenté aussi, gravées sur ses parois, outre un grand dessin de collier à double rang, plusieurs figures si singulières, si bizarres, qu'il est impossible d'en donner une idée sans le secours du dessin. C'est une combinaison de lignes droites et de lignes courbes évidemment intentionnelle, mais ne rappelant rien de ce que nous connaissons. Quant au collier à double rang, si c'est un collier, il y a de l'art et dans le dessin et dans le collier lui-même ou la double chaîne, que ce dessin représente (2).

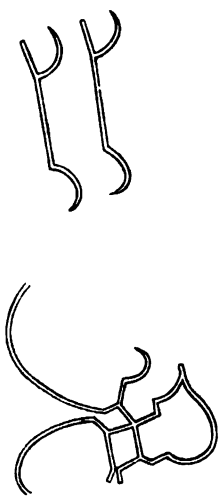

Fig. 6.

(1) « Quelque rudes et grossiers que soient nos *menhirs* et nos *dolmens*, leur érection dénote une civilisation plus avancée que celle des sauvages, à qui tout métal est inconnu. J'ai peine à croire, par exemple, qu'on ait pu, sans ciseaux de bronze, sculpter le granit de Gavr'énez, etc. » M. Mérimée.

(2) Nous ne pouvons méconnaître aussi qu'il y ait de l'art dans plusieurs figures tracées en relief sur quelques pierres de la grotte de Gavr'énez, mais ces figures n'ont aucun rapport avec les caractères des médailles de la période gauloise. On peut donc, croyons-nous, admettre à l'époque celtique l'existence de l'art au moins à un certain degré, et nous pensons qu'on doit attribuer à une prescription religieuse traditionnelle, chez ces races primitives, l'emploi à peu près brut de la pierre dans les monuments sacrés ou funéraires.

Voici la description du beau tumulus de Tumiac d'après M. Fouquet.

La butte de Tumiac a 260 mètres de circonférence à sa base; sa hauteur verticale est de 20 mètres; son diamètre est de 86 mètres 66 centimètres.

Elle est composée de trois couches superposées et disposées ainsi :

Couche inférieure composée de pierres sèches en granit micacé à gros grains, accumulées sans ordre et formant galgal.

Couche moyenne composée en totalité de vase. Cette vase a du être prise dans deux lais de mer voisins et dont un forme l'étang de Pen-Castel.

Couche supérieure ou d'enveloppe formée de terre végétale et de pierres de granit.

Cette couche va en s'amincissant du sommet de la butte à la base (1).

Nous donnons ici la coupe horizontale de cette grotte.

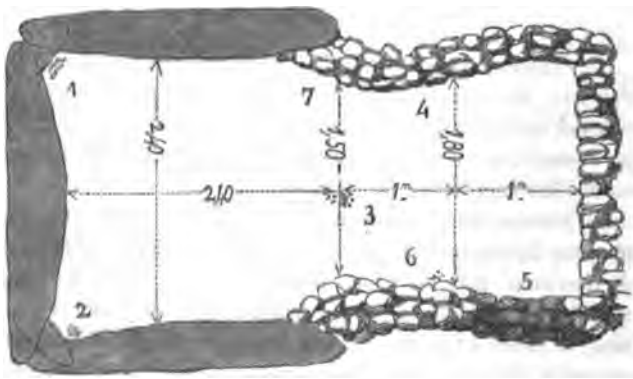

Fig. 7.

(1) Du sommet de cette butte, on jouit d'un admirable pano-

Légende de la coupe horizontale :

(1) Grand collier à gros grains.
(2) Petit collier à gros grains.
(3) Collier à nombreux grains, mais petits.
(4) Fragment de l'os pariétal.
(5) Grands celtœ au nombre de 15.
(6) Petits celtœ au nombre de 15.
(7) Fragment de bois.

La découverte de la grotte de Tumiac, les objets qu'on y a trouvés, les deux colliers d'or, de trois ou quatre centimètres de largeur, trouvés sur un vase en terre cuite contenant des cendres, dans les grottes de Plouharnel (canton de Carnac), prouvent que toutes les *grottes aux fées* et tous les dolmens qui originairement étaient sans doute aussi des grottes sous des tumulus, ont été élevés à grands frais pour servir de tombeaux à des personnages distingués par leur rang ou par leurs fonctions, chefs, guerriers, prêtres ou sacrificateurs (1).

rama, d'un horizon solennel couvert de monuments sacrés. Au nord, l'œil plonge sur tout le Morbihan; à l'est, la vue s'étend jusqu'aux plages du Croisic; au sud, on distingue Houat, Hœdic et Belle-Ile semées sur l'immense Océan, et la presqu'île de Quiberon, terre de deuil, qui s'élève entre une nappe d'eau et une nappe de sable; à l'ouest enfin, Arzon, Locmariaker, Crac'h, Carnac, Erdeven et Plouharnel, terres classiques des monuments celtiques, montrent successivement leurs clochers et leurs tours. On peut compter de Tumiac vingt-sept clochers et un nombre infini d'îles, de presqu'îles et de caps.

Voyez le curieux *Guide des Touristes et des Archéologues dans le Morbihan,* par M. le docteur Fouquet. *Tumiac* viendrait de *tân*, armoric., hauteur, éminence, *tumulus* en latin.

(1) D'après le relevé que nous avons fait sur le *Catalogue ana-*

Les colliers d'or de Plouharnel s'agraffaient derrière le cou au moyen de deux replis faits en sens contraire à leurs extrémités. Par devant, ils portent une douzaine d'incisions longitudinales de cinq à six centimètres de longueur, qui divisent cette partie en autant de lamelles, dans le but évident de permettre à la tête de s'incliner sans éprouver de gêne.

En tenant à la main un de ces curieux colliers que Mme le Bail, de Plouharnel, nous faisait voir dans son petit salon-musée, nous étions tenté de lui adresser les questions que l'abbé Mahé faisait autrefois aux pierres de Carnac: « Eh! parlez donc! que de choses vous devez avoir à nous dire?.. » Mais, comme les pierres monumentales, l'antique ornement était muet. Tout au plus sa forme singulière nous permettait-elle d'entrevoir je ne sais quoi d'étrange et comme fantastique dans les habitudes et les mœurs des peuples de ces siècles reculés auxquels ces colliers doivent appartenir et dont ils semblent garder obstinément le secret.

lytique des monuments gaulois qui existent dans le Morbihan, dressé par M. le docteur Fouquet, il y aurait dans ce département plus de sept cents menhirs, dolmens, autels et tumulus, sans y comprendre les monuments de Lanvaux, de Languidic et de Carnac. Ceux de cette dernière localité se seraient élevés, seuls, primitivement à quatre ou cinq mille.

Mentionnons, dans le *Bulletin* de la Société Polymathique du Morbihan (1861), une fouille de dolmen à Locmariaker, par M. L. Galles; et dans l'*Impartial du Finistère* du 21 septembre 1861, un très-curieux compte-rendu, fait par M. A. de Blois, de la *Fouille d'un tumulus sur les grèves de Penmarc'h.*

VII

BROCÉLIANDE. — LES ORIGINES DE LA CHEVALERIE ET LE CHATEAU DE JOYEUSE-GARDE.—LA VALEUR BRETONNE.

Si nous tombons percés dans le combat, nous nous laverons avec notre sang et nous mourrons le cœur joyeux.

Si nous mourons comme doivent mourir des chrétiens, des Bretons, jamais nous ne mourrons trop tôt.

DE LA VILLE-MARQUÉ, *Barzaz Breiz.*

Office de chevalerie est de maintenir femmes, veuves et orphelins, et hommes mésaisés et non puissants.

DE SACY, *Essai sur la Chevalerie.*

Voici venir, dans les solitudes de notre Bretagne, les chemins de fer qui vont couper ses arrêtes de granit, écraser la fleur de ses vallées, et importer parmi nos populations encore toutes florissantes de vigueur morale les défaillances d'une civilisation depuis longtemps meurtrie dans sa vitalité. Oui,

Le dernier de nos jours penche vers son déclin :
Voici le dragon rouge annoncé par Merlin !..
Ah ! si tu veux garder pure ton étamine,
Aux plus profonds ravins cache-toi, blanche hermine (1) !..

(1) BRIZEUX.

L'heure est donc venue de recueillir, avant qu'ils s'effacent, les traits de ce type remarquable, de les ciseler dans l'or de la poésie et dans l'airain de l'histoire, de redire les traditions de la patrie, les chants du foyer, les monuments, les origines, les mœurs, la psychologie de ce peuple, reflet le plus pur des âges primitifs. Tout est plein d'échos harmonieux et riche de souvenirs sur cette terre des bardes et des druides, des vierges fatidiques de Senn et des fées de Brocéliande (1).

Brocéliande! la poétique et merveilleuse forêt, séjour des prestiges, anciennement consacrée au culte druidique et son dernier asile.

O bois d'enchantements, vallon, source féconde
Où se sont abreuvés tous les bardes du monde!..

On y voit toujours ses cavernes, sa pierre sacrée, sa fontaine de Barenton. Lorsque les rites superstitieux de nos pères furent abolis dans l'Armorique, les populations ne purent se détacher entièrement de ces enceintes révérées, de ces lieux redoutés où s'étaient accomplies, au fond des solitudes, des cérémonies qui avaient vivement frappé leur imagination. Les poëtes s'emparèrent

(1) Célèbre forêt, nommée à différentes époques Bersillant, Berceliande, Brecheliant, Brechelien, Broecklandt (contrées marécageuses); aujourd'hui forêt de Painpont, à huit ou dix lieues sud-ouest de Rennes. Elle a dû réunir très-anciennement les bois de la Hardouinaye, de Loudéac, de Quintin, de Duault, etc., et occuper primitivement tout le centre de la Bretagne sur l'un et l'autre versant des montagnes; au VIIe siècle, quarante mille arpents de bois entouraient encore Loudéac.

des fables, qui vinrent se mêler aux traditions populaires, et ils en firent une sorte de mythologie nouvelle; elle eut pour Olympe non plus les sommets radieux des montagnes, mais les sombres profondeurs de la grande forêt armoricaine. C'est là que les bardes des derniers temps transportèrent, comme dans un nouvel Élysée, les vierges de Senn, les neuf prêtresses consacrées à Koridwen, la déesse mystérieuse des Kymris occidentaux. Ces fameuses prophétesses devinrent, sous les bocages de Brocéliande, les habitantes d'un séjour d'élection, où elles continuèrent, sous le nom de fées, d'entretenir avec la terre des relations de faveur ou de vengeance.

« Réjouis-toi, ô Broeklandt! s'écrie un barde. Tu seras à jamais vantée dans les siècles futurs... Au fond de tes solitudes ignorées, dans tes vallées embellies par toutes les primeurs d'un éternel printemps, les vierges fatidiques sont descendues; et sous l'ombrage de tes chênes centenaires, elles ont fixé pour toujours leur nouvelle demeure (1).

Ces esprits, les Bretons les appelaient des fées.
Or, ces dames, de gaze et de soie attifées,

(1) « Les fées, de même que les nymphes des Grecs, les *fatuæ* des Latins, habitaient au bord des fontaines, au fond des forêts; elles se rendaient notamment visibles près de l'ancienne fontaine druidique de Baranton, dans la forêt de Bréchéliant, célèbre par ses enchantements : *la soule l'en les fées veoir*, écrivait en 1096 le trouvère Robert Wace. » ALF. MAURY, *Les Fées du moyen âge.*

Les uns font dériver *fatua* (fée) de *fari*, parler, rendre des oracles; les autres de *mad, maid,* en construction *fat*, vierge, jeune fille, d'où il résulterait que les Romains connaissaient les fées sous le même nom que les Celtes.

Depuis bien des mille ans au doux pays d'Arvor,
Vivaient, et leurs fuseaux on peut les voir encor :
Enfants (retenez bien), ce sont les grandes pierres
Qui se tiennent debout au milieu des bruyères.
Ces grès, dont nul savant ne sait dire le poids,
Pesaient moins qu'un fétu pour leurs agiles doigts.
Aussi leur tâche était bien vite terminée :
A nos travaux d'un an suffisait leur journée.
Pourquoi ces bons esprits ont-ils quitté nos champs ?
Mes amis, ce secret est celui des méchants (1).

La Bretagne est le berceau de toutes les créations naïves, gracieuses ou passionnées, pleines d'enchantements et de merveilles, qui ont rempli de récits charmants et d'histoires idéales toute l'Europe du moyen âge avec ses vieux castels et ses preux chevaliers (2).

Oui, la Bretagne est le pays où sont nés ces fables qui forment le merveilleux de ces épopées ou compositions héroïques, qui firent les délices de nos pères; tous ces lais bretons qui ont été la base des romans de la *Table-Ronde*, et qui ont bercé l'Europe guerrière

(1) Brizeux, *Les Bretons*, ch. xxi.

(2) L'abbé de la Rue, *Recherches sur les ouvrages des Bardes de la Bretagne armoricaine*. — Voyez surtout le beau livre de M. de la Villemarqué, *Les romans de la Table-Ronde*, ouvrage plein de recherches curieuses et savantes. Consultez en outre, sur les origines de la littérature chevaleresque, Walter Scott, Paulin Pâris, Raynouard, Daunou, Fauriel, Schlegel, etc. « Les recherches de M. l'abbé de la Rue et les découvertes de M. de la Villemarqué, dit M. Ozanam, ne permettent plus de contester l'origine bretonne des romans de la Table-Ronde. » Œuvres complètes, *Mélanges*.

pendant mille ans. La plupart des personnages de ce cycle épique habitèrent le célèbre château de Joyeuse-Garde, sur les bords de l'Élorn (Finistère), que M. de Kerdanet croit antérieur au IVe siècle. Les romans de la Table-Ronde furent écrits en celto-breton avant de l'être en langue romane; ce ne fut que vers le XIIe siècle qu'on les traduisit. Ces faits sont constatés par Geoffroy Montmouth lui-même, traducteur du roman du *Brut y Brenhined* ou *Légende des Rois*. Ainsi il est bien constant que c'est en Bretagne que la chevalerie a pris naissance et qu'elle a brillé de tout son éclat. Les monuments, les traditions, les noms, les indications des plus anciens auteurs, s'accordent pour faire de la Bretagne la patrie de tout ce monde chevaleresque et féerique où puisèrent plus tard à pleines mains le Tasse et l'Arioste.

« Toute la poésie du moyen âge est ici, on la respire dans l'air, on la lit sur les feuilles, on l'entend dans les brises. Le murmure de l'Élorn au bas de la colline, la clochette du cheval qui va trottant le long des coulées, le chant du pâtre qui se perd sur les rochers lointains, tout semble vous parler de ces temps de poésie primitive, tout vous rappelle les romanesques aventures; et tout plein de souvenirs au milieu de cette nature sauvage, vous marchez rêveur, le cœur gonflé d'émotions et tout enivré des parfums du passé (1). »

Écoutez, pour preuve, un récit des conteurs gallois du XIIe siècle, et voyez où ils placent le théâtre des plus mémorables aventures de leurs héros.

(1) *Topographie pittoresque et hist. du Finistère*, p. 28.

Arthur, le roi Arthur, si fameux dans le souvenir des Bretons (1) et des Gallois, repose dans une salle de son palais de Kaërléon (2), assis sur un fauteuil de joncs verts que recouvre un tapis de drap aurore, et accoudé sur un coussin de satin rouge. Pendant qu'il

(1) On connaît ce cri des anciens Bretons, cri d'espérance et d'amour : *Arthur n'est pas mort !..* Les Bretons ont fait un berceau d'ivoire et d'or; ils y ont mis le passé, et le soir, sur la montagne, ils le balancent, en pleurant, au-dessus de leurs têtes, comme un père à qui le désespoir a ôté la raison berce encore son enfant mort depuis longtemps...

Le célèbre Arthur, chef des chevaliers de la Table-Ronde, était petit-fils de Constantin, qui avait eu pour père Salomon, deuxième roi de l'Armorique, massacré en 435 par ses sujets au milieu d'une sédition. Arthur, dont le grand'père paternel avait puissamment contribué à repousser de la Bretagne insulaire les peuples barbares qui s'étaient emparés du pays, aida, par un juste retour, Hoël, son parent et son ami, à chasser de l'Armorique les Francs et les Frisons, qui l'avaient envahie, et contribua ainsi à rendre la couronne à la branche aînée de sa maison.

Les épopées chevaleresques du cycle d'Arthur sont pleines de mythes qu'avaient chantés les bardes kymris, qui étaient eux-mêmes, à ce qu'on assure, les successeurs et les héritiers des druides de la Gaule. Il n'est pas jusqu'à nos contes de fées qui ne contiennent quelques débris des traditions du monde primitif. Cfr. F. DE ROUGEMONT, *Le Peuple primitif.*

(2) A l'époque où les Romains occupaient la Bretagne insulaire, Kaërléon était la capitale du pays des Silures (comté de Monmouth). Au XIIe siècle, cette ville, jadis si splendide, tombait en ruine. Aujourd'hui il ne reste plus que des pans de murailles dont l'épaisseur est de dix pieds et qui ont dû être fort élevés. On trouve dans les campagnes voisines, à plusieurs lieues à la ronde, des fondations qui prouvent que les faubourgs de cette antique cité s'étendaient fort loin.

dort, quelques seigneurs restés près de lui boivent l'hydromel et racontent des histoires. Kénon fait à Kaï le récit de ses aventures; il l'entretient d'un voyage qu'il fit dans l'Armorique et de ce qui lui arriva dans la forêt de Brocéliande. Kénon, qui cherche par le monde quelqu'un qui puisse le vaincre, parvient à une vaste clairière de la forêt, au pied d'une butte au sommet de laquelle il rencontre un grand homme noir.

« Je l'interrogeai, continue Kénon, sur le chemin que je devais prendre, et il me demanda d'une voix de tonnerre où je voulais aller; et je lui dis qui j'étais et ce que je cherchais, et il me répondit: « Prends le sentier qui conduit au bout de la clairière, et gravis cette côte boisée jusqu'à ce que tu arrives au sommet; là, tu trouveras un espace découvert, une sorte de longue vallée (1), et au milieu de cette vallée un grand arbre dont les branches sont plus vertes que le plus vert sapin; et sous l'arbre il y a une fontaine, et au bord de la fontaine (2) il y a un bloc de marbre; et sur ce bloc il y a un bassin d'argent attaché à une chaîne d'argent pour qu'on ne puisse point l'enlever. Prends le bassin et remplis-le d'eau, et verse l'eau sur le bloc,

(1) C'est la vallée de Concoret, qui longe aujourd'hui la forêt de Brocéliande (Painpont), arrondissement de Ploërmel, sur les limites du Morbihan et de l'Ille-et-Vilaine. — Concoret, de kon-kored, *la vallée des fées.*

(2) La fontaine de Baranton ou Berenton, Bellenton, dans les vieilles chartes. On trouvera dans la charte de 1467, conservée aux archives de Painpont, plusieurs articles curieux concernant la fontaine de Baranton et les prestiges de son perron.

et alors tu entendras un grand coup de tonnerre, et il te semblera que le ciel et la terre tremblent de fureur; et une telle averse suivra le coup de tonnerre, qu'il te sera presque impossible de la supporter sans mourir, et l'averse sera mêlée de grêle; et après l'averse le temps deviendra beau. Mais il n'y aura pas une seule feuille de l'arbre que l'averse n'aura enlevée. Et alors un essaim d'oiseaux descendra sur l'arbre; et tu n'auras jamais entendu dans ton pays de chant comparable au leur. Et pendant que tu prendras plaisir à écouter le chant des oiseaux, tu entendras un grand bruit et des plaintes dans la vallée; et tu verras paraître un chevalier monté sur un cheval noir, et habillé de satin noir, et portant au bout de sa lance une banderole de toile noire; et il accourra aussi vite qu'il pourra pour te combattre: si tu prends la fuite, il t'atteindra; et si tu l'attends, aussi vrai que tu es à cheval, il te mettra à pied. Et si tu sors sain et sauf de cette aventure, tu n'as pas besoin d'en chercher d'autres. »

« Je me mis donc à cheminer, tant, que j'arrivai au haut de la côte, et j'y trouvai tout ce que l'homme noir m'avait prédit. Et je m'avançai vers l'arbre: et je vis la fontaine dessous, et le bloc de marbre, et le bassin d'argent attaché à la chaîne; et je pris le bassin et je le remplis d'eau, et je le versai sur le bloc de marbre: et voilà que le tonnerre gronda avec encore plus de fureur que l'homme noir ne me l'avait annoncé, et après le tonnerre l'averse, et en vérité, je te le dis, Kaï, il n'y a ni homme ni bête qui puisse supporter une pareille averse sans mourir, car il n'y a pas un seul de ses grêlons qui ne traverse la chair et la peau jusqu'aux os.

Je tournai la croupe de mon cheval à l'orage, et je couvris sa tête et son cou d'une partie de mon bouclier, tandis que je m'abritais moi-même sous l'autre; et de la sorte je soutins l'orage. Mais, quand je regardai l'arbre, il n'y restait plus une seule feuille (1). Enfin le ciel devint serein, et voici que les oiseaux descendirent sur l'arbre, et se mirent à chanter. Et en vérité, je te le dis, Kaï, ni avant ni depuis, je n'ai entendu de chant pareil au leur. Mais au moment où je prenais le plus de plaisir à écouter les oiseaux, dans la vallée s'éleva une voix plaintive qui venait à moi.

(1) On lit dans la charte dont nous avons parlé plus haut au sujet de la forêt Brocéliande : « Ladite forêt est d'une grande et spacieuse étendue, appelée mère forêt, contenant sept lieues de long et de lez deux, et plus, habitée d'abbayes ou prieurés de religieux et de dames, tous fondés de la seigneurie de Montfort et de Loheac...

« Item en ladite forêt, il y a quatre chasteaux et maisons fortes, grand nombre de beaux étangs et des plus belles chasses que l'on pourra autre part trouver. »

Ces châteaux sont Ysaugouët, Boutavent, Légué et Bellanton, dit aussi la tour de Ponthus; il faut ajouter Comper. C'est à Comper qu'habitait Eudore pendant qu'il commandait en Armorique, « région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents... » On montre à Comper la tour qu'habitait Velléda. Ce château, du XVIe siècle, appartient à Mme de Narbonne.

On attribue aux peuples de race celtique l'idée des forêts enchantées et des fontaines merveilleuses. Tout le monde se rappelle la forêt de Marseille chantée par Lucain (*Phars.*, l. III). La croyance à ces prestiges étranges est antérieure, chez les Gaulois, à l'ère chrétienne, et se perpétua sous diverses formes parmi les Bretons de l'Armorique et du pays de Galles.

« Chevalier, qui t'amène ici? quel mal t'ai-je fait pour que tu agisses de la sorte envers moi et mes propriétés? Ne sais-tu pas que l'orage n'a laissé aujourd'hui en vie dans mes domaines aucun des hommes ni des animaux qu'il a surpris?

« Et là-dessus, je vis paraître le chevalier au cheval noir, et à l'habit de satin noir, et à la banderole de toile noire (1); et nous nous assaillîmes, et l'assaut fut si violent, que je ne tardai pas à être renversé (2). »

Du château de Joyeuse-Garde que nous indiquions tout à l'heure comme rappelant les plus aimables souvenirs, il ne reste plus qu'un portail couronné de lierre et un souterrain obstrué... Au lieu des sons du cor et des brillantes fanfares qui jadis réjouirent ces lieux, on n'y entend plus que le cri plaintif de quelque oiseau de

(1) Le seigneur de Gaël-Montfort.

(2) Voy. *Owenn ou la Dame de la fontaine,* traduit du *Livre-Rouge* d'Oxford, manuscrit du XIVe siècle, par M. de la Villemarqué.

Qui n'a quelquefois cherché à oublier les dures réalités du présent pour se reporter à ces mœurs de la vieille forêt et des antiques châteaux, à ces charmants loisirs, à ce peuple de brillants paladins, de poëtes et de joueurs de harpe, à cette recherche des aventures, de la gloire et des plaisirs, à tout ce monde de féerie et d'enchantements, qui triomphaient en Bretagne à une époque où le reste de l'Europe était couvert d'épaisses ténèbres? Oui, il y eut alors un coin de terre où le flambeau de la poésie brilla d'un incomparable éclat, et où l'imagination la plus féconde se plut à embellir, à parfumer ses riantes créations de ce charme délicat, qu'on chercherait en vain dans les poëmes les plus parfaits de l'antiquité; ce coin de terre, ce pays fut la Bretagne, qui devait ainsi s'illustrer par tous les genres de gloire.

bruyère, ou le son monotone des conques de quelques pâtres qui se répondent de vallée en vallée, bruits mélancoliques qui se perdent dans l'espace comme la voix du génie attristé de ces vieilles ruines, pleurant sur ces âges de courtoisie, de vaillance et de gloire chevaleresque, que les générations ne verront plus renaître.

Tous les siècles ont laissé dans ce noble pays de Bretagne des sillons de gloire, depuis l'héroïque lutte des Armoricains, il y a deux mille ans, contre le conquérant des Gaules, jusqu'au combat des Trente, au chêne de Mi-Voie (1), jusqu'aux bandes guerrières des paysans soldats de notre époque révolutionnaire, alors que la Bretagne retrouva pour chanter les compagnons des Cadoudal, des Tinténiac et des Cornouailles, l'inspiration des âges glorieux où un barde chrétien s'écriait :

« On ne meurt jamais trop tôt quand on meurt en faisant son devoir. »

Calmes et froids en apparence, mais d'une énergie indomptable, ces hommes d'Armorique ont mérité de tout temps le mot de Napoléon : « Corps de fer et cœur d'acier (2). »

Bretagne de l'Arvor, que ta lutte fut belle,
Au joug des conquérants terre toujours rebelle !

(1) Un siècle après, on disait encore en parlant des plus belles batailles : « On s'y battit comme au combat des Trente. »

(2) «Nos Bretons ont toujours été gens de guerre, et *seuls* qui, par privilége spécial entre tous les peuples de la Gaule, se sont dispensés de la domination des Francs. Vaincus par Clovis, Chilpéric et Dagobert, tributaires même, mais jamais subjugués. » PASQUIER, *Recherches*, etc. Liv. I.

Durant onze cents ans, combattant sous tes rois
Et sous tes ducs guerriers, tu défendis tes droits :
Nul vainqueur n'enchaîna la douce et blanche hermine,
D'elle-même elle offrit sa royale étamine
Et sa couronne d'or où l'on voyait fleurir
La devise : « PLUTÔT QUE SE SOUILLER MOURIR (1) ! »

(1) BRIZEUX, *Les Bretons*, ch. XII.

VIII

LE CHRISTIANISME EN BRETAGNE.

JEAN-BON-SAINT-ANDRÉ : Je ferai abattre vos clochers, afin que vous n'ayez plus d'objets qui vous rappellent vos superstitions d'autrefois.

UN PAYSAN BRETON : Vous serez toujours obligé de nous laisser les étoiles, et on les voit de plus loin que notre clocher.

« Lui aussi sans doute (Télémaque) implore les dieux. Tous les hommes ont besoin du secours des immortels. »

Paroles de Pisistrate dans Homère, *Odysée*, III, 48 (1).

Mais cette terre de Bretagne a reçu les émanations d'un ciel propice; elle a été fécondée par le Christianisme. Si c'est la terre de la poésie et des hauts faits, c'est surtout la terre des héros chrétiens, couronnés de l'auréole sainte. Aucune autre nation ne s'est jetée avec plus d'effusion dans les bras du divin Crucifié et

(1) Melanchthon regardait ce vers comme le plus beau qu'ait fait Homère.

ne lui est restée plus fidèle (1). A peine l'Évangile est-il descendu sur les rivages de l'Armorique qu'on voit s'élever de tous côtés des oratoires, asiles des premiers croyants, lesquels deviendront bientôt des églises et des monastères. A la grotte des solitaires, dans les bois, succèdent les vastes abbayes, peuplées d'innombrables serviteurs de Dieu. Partout le culte du Christ triomphe des divinités celtes, et les représentants du bardisme cèdent pour toujours la palme au cantique, à l'hymne sacré des chrétiens (2).

On s'étonne du nombre de saints qu'a fournis la Bretagne. C'est qu'on oublie l'histoire des premiers siècles, alors que les îles Britanniques étaient en proie aux invasions, et que le Saxon enfonçait sa griffe, comme dit saint Gildas, sur le sol qu'il était venu défendre (3).

(1) « Le soleil, dit le P. Maunoir, n'a jamais éclairé canton où ait paru une plus constante et invariable fidélité dans la vraie foi qu'en Bretagne. » Il est certain que tout ce qu'elle a eu de noble et de beau dans son indépendance, dans ses institutions et ses mœurs, la Bretagne le doit à la religion catholique.

(2) Telle était l'austérité des mœurs des druides, que le Christianisme, suivant la parole d'Origène, put s'implanter sans obstacle sur la terre britannique... La plupart de nos saints d'Armorique avaient été les disciples des prêtres de Hu Cadarn.

Plusieurs causes, dit V. Frick, favorisèrent le triomphe du Christianisme dans les Gaules : le dogme de l'unité de Dieu; la hiérarchie sacerdotale; le principe de la rédemption de l'homme par la vie de l'homme; les honneurs divins rendus dans le pays de Chartres, par les druides mêmes, à une vierge qui devait enfanter (*virgini parituræ*); enfin la perspective du martyre, qui ne pouvait ébranler ces âmes fortement trempées. « *Commentatio de Druidis.* »

(3) Infixit ungues quasi pro patria pugnaturus. *De excidio Britanniæ.*

Quand on songe à la cruauté des Pictes, des Normands et des Saxons, on comprend que ceux qui voulaient se vouer à la vie contemplative et religieuse aient été forcés d'abandonner un pays ravagé par des guerres continuelles. Ils franchirent le détroit, et vinrent demander un asile à l'hospitalière Armorique, qui leur offrait dans ses îles, dans ses déserts, des retraites aussi sûres que profondes. Même langue d'ailleurs, mêmes mœurs, origine commune, toutes les sympathies se réunissaient pour faire de l'Armorique une nouvelle Thébaïde (1). Les émigrations devinrent nombreuses et fréquentes; l'Armorique reçut ses frères et confondit toutes les origines sous une seule et même dénomination. Le repos dont jouissait l'Armorique, la généreuse hospitalité, la ferveur des chrétiens des premiers siècles, expliquent suffisamment le grand nombre des saints bretons, et c'est une des gloires de la Bretagne d'avoir religieusement conservé la mémoire et le culte des saints qui peuplèrent ses solitudes et qui furent ses premiers apôtres.

C'est surtout au XVIe siècle qu'on voit se produire en Bretagne un mouvement religieux immense. Il sembla un instant que le peuple entier, dominé par sa foi ardente, s'était précipité à genoux et qu'il avait transformé toutes ses actions en prières. C'est à cette époque que furent élevés, au bruit des hymnes pieux, ces nombreux calvaires, ces chapelles, ces églises, qui

(1) Telle était l'ardeur pour la vie religieuse, à cette époque, que sainte Ninnoc, issue d'une maison souveraine, eut dix frères et deux sœurs qui renoncèrent, comme elle, au monde pour embrasser la vie contemplative.

couvrent encore la province, et sur lesquelles on voit se dérouler en arabesques variées avec un art infini le dur granit pétri et façonné comme de l'argile. On mit en œuvre pour l'érection de ces monuments sacrés tout ce que l'intelligence humaine peut inventer de ressources, tout ce que l'adresse manuelle et l'habileté des artistes purent fournir de secours. Quinze mille ouvriers firent vœu de ne travailler qu'aux églises; on les voyait parcourir la Bretagne, leurs outils sur l'épaule et le chapelet à la main, mêlant des cantiques populaires au son du *bigniou* qui marchait à leur tête. Ils allaient ainsi de village en village, offrant aux prêtres leur temps et leurs marteaux. Les uns se vouaient uniquement à la construction des chapelles dédiées à la sainte Vierge; les autres s'imposaient l'obligation de sculpter chaque jour un nombre déterminé de feuilles de chêne, de trèfles ou d'arabesques, c'est ce qu'ils appelaient le *chapelet du picoteur* (1).

Ces artistes cosmopolites transmettaient à leurs fils

(1) Parmi tant de monastères célèbres dont les ruines jonchent le sol de la Bretagne, nous nous bornerons à mentionner ici la magnifique abbaye de Beauport, près Paimpol (Côtes-du-Nord), dont les imposantes ruines s'élèvent au bord de la mer. Son histoire serait longue. Décrivons seulement en quelques mots le paysage qui de ce point s'offre aux yeux, et qui suffira pour vous donner une idée de ce délicieux pays auquel sa fertilité et sa richesse ont fait donner le nom de *Ceinture-d'Or*. Si, vers le déclin d'un beau jour d'été, vous allez vous placer au milieu de l'église de cette abbaye à moitié détruite et qui n'a plus aujourd'hui pour toit que le ciel, vous jouirez d'un coup d'œil ravissant. Les voyageurs empruntent toutes les couleurs de la poésie pour redire leurs impressions. « A l'horizon, dit M. Buron, Bréhat, entouré de ses mille rochers et de ses deux cents

la science, le goût, les arts, les procédés, la poésie, qui les guidaient dans l'exécution de ces merveilleux travaux. Les statuaires, les imagiers chargés de la pein-

voiles, flotte entre la brume et l'Océan, semblable à une île de nuages. Les cloches des chapelles tintent l'*Angelus*, les conques des bergers se répondent du haut des collines; les merles sifflent dans les sureaux, l'alouette descend du haut des airs avec son cri joyeux... Ajoutez à cela le soleil couchant jaillissant en rayons pourprés à travers les dentelures du cloître, le vent soupirant dans les ruines, et, au loin, sur la route, un vieux prêtre s'en allant péniblement son bréviaire à la main, et vous jouissez de la plus douce sensation que le voyageur puisse éprouver en face de la nature. »

L'auteur d'ailleurs si froid des *Notions historiques sur le littoral des Côtes-du-Nord*, après une traversée de Bréhat à Beauport pendant une belle soirée de juillet, ne peut retenir son émotion au souvenir du tableau admirable qu'il a contemplé : « Quelle plume rendra jamais la magnificence de ce spectacle et la suavité des impressions que nous éprouvâmes pendant les deux ou trois heures que dura la traversée? Nous ne pensions pas, nous sentions. Combien je portai doucement la vie dans ces courts instants, que je compterai au nombre des plus heureux ! »

L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, M. F.-Robert de la Mennais, avait formé le projet de réunir à Beauport les écrivains distingués de notre siècle et d'y fonder une imprimerie.

« Si ce rêve grandiose, dit M. Jollivet, se fût réalisé, qui peut dire ce qu'eût produit cette réunion d'hommes illustres renonçant aux distractions du monde, ne vivant plus que pour l'étude, se communiquant chaque jour, à toute heure, leurs idées et leurs travaux! - - - De ce coin reculé de la Bretagne la lumière allait jaillir et se projeter sur l'univers entier; car les sciences, les arts, la littérature, auraient été représentés là sans doute par leurs noms les plus célèbres ! Enfin Beauport allait renaître de ses cendres plus imposant encore qu'autrefois; mais Dieu ne l'a pas voulu. » *Les Côtes-du-Nord*, t. I.

Le même projet, formé par le même homme, a échoué de même

ture des vitraux n'étaient point de froids copistes, de serviles imitateurs des modèles grecs ou de la perfection de la nature; ils étaient créateurs, puisaient dans leur génie, pour les saints personnages qu'ils représentaient, un idéal de pureté et de béatitude intermédiaire entre la vie animée et la vie céleste; sur les tombeaux l'extase, le sommeil du juste inspirant des pensées d'espoir et de consolation : ce n'est plus l'art antique, reflet brillant du polythéisme; c'est l'art chrétien, sublime inspiration de cet âge où une foi vive enveloppait toutes les professions. Aussi, en rencontrant tant d'églises somptueuses au fond des déserts de cette province, tant de clochers légers et transparents qui depuis des siècles bravent les tempêtes, le voyageur se surprend à croire, avec les bons habitants de la Bretagne, que jamais sans doute les fées n'en abandonnèrent le sol fatidique.

Deux siècles après, dans les jours de la *terreur*, quand la révolution couvrait la France de ruines et de sang, et que tout homme suspecté de religion passait au compte du bourreau, la piété bretonne fut plus ingénieuse que la persécution. Écoutez :

« Minuit sonne : une lueur vacillante brille au loin sur l'Océan; on entend le tintement d'une cloche demi

à Malestroit (Morbihan). Dieu veut être cherché avec simplicité et humilité, à la manière des petits enfants présentés pour modèles dans l'Évangile : il y avait trop *de l'homme*, pas assez *de Dieu* dans ces grands projets; Dieu ne les a pas bénis.

Le génie n'est qu'un roseau qu'un souffle brise s'il ne fléchit sous la main de Dieu qui l'incline.

Voy. la note IV à la fin du volume.

perdu dans le grand murmure des flots. Aussitôt de toutes les criques, de tous les rochers, de toutes les anfractuosités du rivage, surgissent de longs points noirs qui glissent sur les vagues. Ce sont des barques de pêcheurs chargées d'hommes, d'enfants, de femmes, de vieillards qui se dirigent vers la haute mer; toutes cinglent vers le même point. Déjà le son de la cloche se fait entendre de plus près; la lueur lointaine devient plus distincte; enfin, l'objet vers lequel accourt cette population réunie apparaît au milieu des vagues!.. C'est une nacelle sur laquelle un prêtre est debout, prêt à célébrer la messe. Sûr de n'avoir là que Dieu pour témoin, il a convoqué les paroisses à cette solennité, et tous les fidèles sont venus; tous sont à genoux entre la mer qui gronde sourdement et le ciel tout sombre de nuages!.. »

Que l'on se figure un pareil spectacle! La nuit, les flots, deux mille têtes courbées autour d'un homme debout sur l'abîme; les chants de l'office saint, et entre chaque répons les grandes menaces de la mer murmurant comme la voix de Dieu!

Et ce qu'ils ont été, les Bretons le sont toujours. Quel recueillement, quelle gravité dans le maintien de ces hommes et de ces femmes agenouillés sur le pavé des églises! ce n'est qu'à la Trappe qu'on voit une absorption aussi complète de l'être humain dans une pensée qui le remplit: il semble que toutes les fonctions de leur vie soient anéanties; immobiles dans leur prière, ils demeurent en cette contemplation absolue où l'on se représente les saints, envahis par un sentiment de vénération, de soumission et d'humilité, où l'homme

disparaît et où il ne reste plus que le chrétien. Voilà ce qui est plus expressif que tous les monuments; ces actes journaliers d'une dévotion toujours égale montrent l'état habituel de l'âme (1).

On a fait grand bruit de ce que l'on appelle la superstition des Bretons. Nous avons longtemps habité la Normandie, l'Orléanais, la Touraine, le Berri, et partout nous avons trouvé dans le peuple de ces provinces tout autant d'idées étroites, routinières et de superstitions proprement dites qu'il puisse y en avoir en Bretagne, avec cette différence que la Bretagne a conservé sa foi vive et pure et les vertus qu'elle inspire, tandis que les provinces que je viens de nommer ont beaucoup de superstitions avec une foi vacillante et peu de religion éclairée et pratique. Au reste, pour les abus qu'il y aurait à déplorer sous ce rapport dans un pays ou dans un autre, ce n'est certes pas au Christianisme qu'il faut s'en prendre. « Son action dans cette contrée (la Bretagne) comme partout, dit une autorité qui ne peut être suspecte sur ce point, a été bienfaisante et civilisatrice. S'il n'a pas encore extirpé tous les vices, il n'en a pas créé un seul. »

« Comparez cette population croyante, continue le même écrivain, à celles de nos villes qui ont entendu *la voix de la philosophie*. Mettez près d'un de nos loyaux Bretons, *craignant l'enfer*, le gamin de Paris sans foi, ni mœurs, ni loi, et qui n'a plus peur que du sabre du garde municipal. Avec notre instruction

(1) *Voy.* sur ce sujet les belles pages de M. Loudun, *Bretagne*, I et II.

publique incomplète, notre propagande philosophique qui abat sans édifier, croyez-vous que le paysan ait beaucoup à gagner en abandonnant toutes ses croyances pour acquérir l'éducation bâtarde de votre peuple en France? — Non, ne condamnez pas légèrement cette foi vive de l'homme des campagnes... En portant la main sur les superstitions, ne passez pas jusqu'aux croyances; et, en attendant que les philosophes aient constitué une morale préférable à celle du Christianime, un système religieux mieux lié et plus avancé, permettez à l'homme qui souffre et qui est pauvre de s'agenouiller et de croire que quelqu'un voit ses souffrances et sa pauvreté. Vous pouvez refuser le titre d'électeur au misérable paysan breton, mais laissez-lui Dieu et son âme : ce n'est plus rien pour vous, mais c'est encore tout pour lui (1). »

Vous qui criez si haut contre la superstition, esprits superbes du XIXe siècle, vous ne croyez plus à l'action spéciale de la Providence dans le monde, mais vous croyez sinon au fatalisme astrologique, du moins au fatalisme phrénologique de nos matérialistes contemporains, vous croyez à la divination, aux sympathies et aux antipathies occultes, aux influences magiques, aux jours propices

(1) Ém. Souvestre. — Combien il est à regretter que l'auteur d'une aussi éloquente page n'ait pas porté dans son livre *Les derniers Bretons*, cette dignité dans les idées, dans les appréciations et dans le langage, qui s'y fait trop rarement remarquer! Avec son beau talent, il aurait fait de la Bretagne un tableau noble et vrai... Mais l'infortuné avait bu bien jeune encore à la coupe empoisonnée qui flétrit la foi dans les âmes. Il lui manquait la première qualité d'un historien de notre catholique Bretagne.

ou funestes. Vous avez en grande pitié la croyance aux poulpiquets de nos villageois bretons, et vous ne prenez pas garde que vous admettez le jeu mystérieux de forces occultes, l'intervention capricieuse d'esprits subalternes, par exemple, l'évocation des morts, les conjurations de puissances invisibles, la toute-puissance magnétique d'une âme humaine sur une autre âme, une intuition spontanée qui peut embrasser tout le domaine de l'inconnu, la vision s'opérant par toutes les parties du corps à travers tous les obstacles et à toutes les distances, la science infuse des maladies et des remèdes chez d'ignorants somnambules, en un mot toutes ces folies si facilement propagées parmi les *esprits forts* de notre temps en Angleterre, en France, mais principalement aux États-Unis et en Allemagne. Dans ce dernier pays surtout, des philosophes, des médecins, des savants, pour qui *surnaturel* et *absurde* sont des mots synonymes, acceptent de toutes mains ces merveilles comme les choses les plus simples du monde, et ils les expliquent par le *côté ténébreux de l'activité polaire de l'esprit humain :* explication infiniment lucide et satisfaisante, tout à fait à la hauteur des prodiges dont elle prétend indiquer l'origine. Superstitions pour superstitions, j'aime encore mieux nos poulpiquets bretons; au moins ces petits nains malicieux sont amusants dans les récits de nos veillées, tandis que vos imaginations ne sont que de pédantesques fadaises auxquelles il ne manque qu'un Molière ou un la Bruyère pour en peindre le ridicule.

Préfèrerait-on à notre poétique et religieuse Bretagne les campagnes *civilisées* qui environnent Paris ?

« Ici, dit un observateur judicieux, ici, ni religion, ni arts, ni costumes, ni langue; ils n'ont plus l'ignorance qui retient dans le bien; la science qui vous y ramène, ils ne l'ont pas encore. La science est belle pour les peuples comme pour les individus, mais c'est lorsque le cercle est entièrement parcouru, et qu'on revient perfectionné à son point de départ. »

Non, ne me vantez plus vos campagnes de France!
J'ai vu par l'avarice ennuyés et vieillis
Des barbares sans foi, sans cœur, sans espérance,
Et, l'amour m'inspirant, j'ai chanté mon pays (1).

(1) Brizeux. — Quoi qu'en aient dit certains économistes, savoir lire et écrire n'est pas le critérium le plus irréfragable de la moralité et de l'intelligence d'un peuple, témoin les Siamois, par exemple, qui sont à coup sûr le peuple le plus avili de la terre parmi les nations relativement civilisées, et qui pourtant savent tous lire et écrire. Ritter, *Erdkunde*, *Asien*, t. III, p. 1152.

« Quelles ténèbres dans notre société à côté de tant de lumières! Puisqu'on éclaire d'urgence les rues, ne serait-il pas d'utilité publique d'éclairer les consciences? Il importerait seulement que cette matière première de connaissance imposée aux rebelles qui conspirent de ne jamais savoir ni lire ni écrire, fût saine et simple. Un mauvais lait peut vicier le meilleur sang; si cette multitude qui répugne encore à l'alphabet ne devait sucer que le venin de ces histoires qui ne sont que des pamphlets, ou de ces doctrines doucereuses et anti sociales qu'on pourrait appeler l'absinthe des idées, mieux vaudrait pour elle croupir dans son état primitif. Frélatez, si vous le voulez, le gâteau, mais ne frélatez pas le pain des intelligences; ne rendez pas la nourriture plus terrible que l'inanition. » Xavier Aubryet, dans le journal *La Presse*.

« Maçons, si vous voulez que votre blanche école
Ne tombe pas au vent comme un jouet frivole,
Dès la première assise, à côté du savoir,
Mettez la foi pratique, et l'amour, et l'espoir. »

Voy. la note VIII à la fin du volume.

IX

LES PARDONS. — AURAY ET LE CHAMP DES MARTYRS. — LE PÈLERINAGE DE SAINTE-ANNE.

> La France donna la mort à leur action et des larmes à leur courage ; tout dévouement est héroïque.
> NAPOLÉON Ier. *Mém.*, les Émig. de Quiberon.

> Il est une voix consolante qui nous dit d'aspirer à d'autres biens que les biens terrestres ; c'est un avant-goût des choses heureuses, et comme une première odeur de la région des élus.

Les *Pardons* sont les grandes solennités en Bretagne; ce sont avant tout des fêtes religieuses. Dans ces jours consacrés au culte de quelque saint patron de la contrée, la religion déploie toutes ses pompes. L'église est décorée avec soin, parée de fleurs et de feuillages. Les jeunes filles en blanc, des enfants en tuniques blanches, portent des corbeilles et sèment des fleurs; des hommes robustes élèvent dans les airs les étendards sacrés; les vieilles bannières brodées d'or, d'argent et de soie, les croix, les châsses étincellent au soleil; les statues peintes ou dorées, les dais ornés de riches broderies et surmontés de plumes, s'avancent, au milieu de deux files, d'un pas lent, marqué par le chant des

cantiques. D'innombrables pèlerins ont fait de longs voyages et sont venus accomplir les vœux formés pour implorer une grâce, ou remercier Dieu de celles qu'ils ont obtenues; priant et gravement recueillis, ils suivent l'immense procession.

Parmi les nombreux Pardons établis en Bretagne, il n'en est point de plus célèbres que celui de Sainte-Anne d'Auray (1). Mais avant de parler de ce pieux pèlerinage, arrêtons-nous un moment à la charmante petite ville qui lui a donné son nom.

Voyez comme elle apparaît gracieuse et riante sur la colline où elle est bâtie, en amphithéâtre. Baignée par un bras de mer, elle se dresse au-dessus des mâts et des voiles qui passent entre ses deux quais et paraissent encombrer son petit port. C'est une ville du moyen âge par sa foi religieuse comme par sa structure. Les congrégations laïques, les hospices, les maisons de retraite, les couvents, les œuvres de charité se multiplient dans cette petite ville de six mille âmes, composée de familles d'une vertu et d'une probité antiques.

Une superbe tour dite de *Bethléem*, de deux cent

(1) Après le Pardon de Sainte-Anne, au diocèse de Vannes, les plus beaux sont ceux de Notre-Dame de Folgoat en Léon, de Rumengol en Cornouailles, et de Saint-Jean-du-Doigt en Tréguier. Une foule de pèlerins s'y rendent de tous les points de la Bretagne, chantant des cantiques et édifiant les populations qu'ils traversent. C'est à ces grandes assemblées qu'il faut se rendre pour embrasser d'un coup d'œil les costumes variés, élégants ou bizarres, des divers cantons de la province; on ne peut rien voir de plus pittoresque.

quinze pieds d'élévation, attirait autrefois les yeux du voyageur; elle a disparu, ainsi que l'église du XIVe siècle qu'elle surmontait avec élégance. D'un château-fort adossé aux flancs si pittoresques du Loc, il ne reste plus que des souterrains oubliés et quelques arcades croulantes. Le Loc, que nous venons de nommer, est un coteau escarpé, surmonté d'un belvédère et transformé en promenade, d'où la vue découvre de tous côtés les plus belles perspectives.

Au levant, c'est une longue route serpentant au milieu des landes au-dessus desquelles s'élèvent les clochers de Ploeren, de Plougoumelin, de Baden, de Vannes, et au delà ceux de Sarzeau et de Saint-Gildas-de-Rhuys; au midi, c'est ce bras de mer de trois lieues de longueur, qui porte le nom de rivière d'Auray, encaissé entre des collines couvertes de sombres rochers et de bouquets de bois plus sombres encore. On aperçoit des maisons de campagne dispersées çà et là, l'Ile-d'Artz, l'Ile-aux-Moines, les grèves de Locmariaker; et plus loin Belle-Isle, Houat, Hédic. Au couchant, c'est Carnac et ses mystérieux monuments; c'est Quiberon, et sa plage de désolante mémoire, dont la Chartreuse, qu'on aperçoit au nord, vient compléter le sanglant souvenir.

La Chartreuse est un ancien monastère occupé aujourd'hui par une école de sourds-muets. Son origine remonte à celle de la chapelle de Saint-Michel-du-Champ, fondée par Montfort sur le champ de bataille où périt Charles de Blois, où du Guesclin rendit à Chandos sa vaillante épée. Destinée de tout temps aux guerriers tombés dans nos luttes fratricides, la Char-

treuse protége encore les restes des victimes de Quiberon. Ici nos souvenirs s'assombrissent et notre âme s'enveloppe de voiles funèbres.

Le champ des Martyrs est à peu de distance de la Chartreuse. A son extrémité s'élève un petit temple, de style grec, dans lequel on ne peut pénétrer sans une impression douloureuse. Cette sombre avenue de sapins dont une colonne en granit surmontée d'une croix marque l'entrée; cette arène de sinistre mémoire, apparaissant des terrasses qui l'entourent; ces marais aux herbes noires; l'inscription du portique:

HIC CECIDERUNT!
C'est ici qu'ils tombèrent!

le bruit du vent dans les arbres verts, s'élevant, s'affaiblissant, s'éteignant comme les derniers gémissements de voix expirantes; la solitude, la désolation qui règnent partout alentour, oppressent le cœur, et remplissent les yeux de larmes amères...

Cette petite chapelle qui est devant vous marque exactement la place où s'est accompli le dernier acte, sanglant, horrible, du drame de Quiberon. C'est à cette place, qu'à cinq cents pas d'intervalle, la chevalerie et la noblesse de France se virent tranchées dans leur racine et dans leur fleur. Quatre mille prisonniers du Fort-Neuf croyaient leur vie assurée par la commisération de Hoche; mais Tallien et la Convention, sans respect pour la parole donnée, les livrèrent à des commissions militaires chargées de les juger et de les exécuter sous les ordres du général Lemoine.

Enfermés dans les églises, on allait les prendre vingt par vingt, pour les conduire devant les commissions, qui prononçaient sur-le-champ leur sentence. Chaque jour on en amenait quarante, soixante, cent, dans ce pré solitaire, au bord de ce marais silencieux, sous l'ombre épaisse de ces châtaigniers qui dérobaient au ciel l'exécution. Les victimes se rangeaient d'un côté, les bourreaux de l'autre. Pas une parole, pas une plainte; la détonation mortelle se faisait entendre, multipliée par les échos de la vallée, puis un roulement funèbre des tambours pour couvrir les derniers gémissements des mourants... Et le val de Kerso retombait dans son profond silence!.. Mais quittons ces lieux funestes qui oppressent l'âme de tristesse et de deuil. Allons faire notre pèlerinage à Sainte-Anne. Tournons notre pensée et notre cœur du côté du ciel. Après ces lugubres scènes qui viennent de passer devant nos yeux, on éprouve le besoin de se reposer dans l'espérance d'un monde meilleur.

Si, par un beau jour de printemps, vous prenez par la vallée du Kerso pour vous rendre d'Auray à Sainte-Anne, vous y rencontrerez tous les agréments que présentent avec profusion dans cette saison les vallées de la Bretagne. Ce sont de riantes prairies où le ruisseau de Brech promène ses eaux de détours en détours, et porte de moulin en moulin le travail et la joie; des rochers pittoresques, des massifs de bois d'une délicieuse fraîcheur, où le cri joyeux des oiseaux se perd dans le bruit des cascades et les coups retentissants des battoirs aux mains des laveuses; près d'elles des enfants qui courent et qui jouent, tout blancs de farine,

mêlant au tic-tac du moulin, aux clapotements des eaux, des chansons et des cris de plaisirs. Ici c'est un vieux pont délabré d'où pendent des guirlandes de mousse verte; là ce sont des buissons d'aubépine en fleurs et tout parfumés, abritant sous leur ombre des tapis émaillés de primevères dorées et de pâquerettes blanches. C'est la retraite de mille oiseaux; le rossignol y chante tout le jour, le rouge-gorge s'y promène sur les sentiers, l'hirondelle glisse sur l'eau, la linotte gazouille sur la branche, l'alouette dans la nue. C'est partout un harmonieux ensemble d'eaux limpides, d'herbes fraîches, de landes fleuries, d'ombrages ondoyants et de toits de chaume, gracieusement encadrés par des collines en amphithéâtre et doucement éclairés par le plus beau ciel.

On se dit, chemin faisant: Il ne se peut faire qu'il n'y ait, dans ces campagnes, de la paix, du bonheur; une douce influence d'en haut s'y fait partout sentir; il doit y avoir, dans le voisinage, quelque sanctuaire d'où s'exhale un encens divin qui parfume ces bords, réjouit et vivifie les cœurs... Pendant que ces réflexions vous occupent, nous arrivons à Sainte-Anne.

La réédification de cette église, dédiée à la mère de la sainte Vierge, remonte au commencement du XVIIe siècle. Sous le règne de Louis XIII, un bon paysan de la paroisse de Pluneret, Yves Nicolazic, habitait un petit village nommé *Ker-Anna* (village-d'Anne), du nom d'une très-ancienne église de Sainte-Anne détruite depuis plus de neuf cents ans. Il n'en restait qu'un souvenir confus et quelques débris dans un champ appelé le *Bocenno*. La tradition d'une antique

chapelle bâtie à cette place, au temps des Romains, s'était conservée dans le pays, et de tout temps l'on avait remarqué que, dans cette partie du champ du Bocenno, la charrue n'avait pu passer sans se rompre et les bœufs sans s'effrayer (1). Aussi avait-on soin de recommander au nouveau fermier qui entrait dans le Bocenno de prendre garde à l'endroit des ruines.

A ce fait, qui paraissait surnaturel, il s'en joignit plusieurs autres non moins inexplicables. Nicolazic entendit dans son champ une mélodie mystérieuse, et vit en même temps une grande lumière qui s'étendait de ce champ jusqu'au village de Ker-Anna. Une autre fois, environ une heure après le coucher du soleil, son beau-frère et lui, s'étant rencontrés en ramenant leurs bœufs près de la source visitée maintenant par tous les pèlerins, aperçurent, le visage tourné vers la fontaine, une femme d'un aspect vénérable « vêtue, dit la « légende, d'une toile de fin lin, blanche comme neige, « telle que les évangélistes nous décrivent le vêtement « de Jésus transfiguré sur le Thabor. » Effrayés, les

(1) Selon dom Lobineau, cette chapelle serait tombée de vétusté en 699. On peut supposer qu'elle eut de l'importance, si l'on considère qu'elle était située sur le bord d'une voie romaine (Voir la description de la *Voie romaine de Vannes vers Port-Louis*, page 110 de l'ouvrage *Le Morbihan*, par Cayot-Delandre), dans un lieu qu'il est facile de reconnaître pour une station considérable, aux nombreux débris de briques à rebord qu'on y retrouve à chaque pas, et aux inégalités du sol qui décèlent des ruines; enfin si l'on se rappelle le nom de *Ker-Anna*, que portait autrefois ce village, et qui prouve que, malgré une interruption de plus de neuf siècles, la tradition avait religieusement conservé le souvenir du culte qu'on y rendait à sainte Anne.

deux laboureurs s'enfuirent; puis ayant réfléchi et s'étant un peu rassurés, ils revinrent sur leurs pas pour voir ce qu'était devenue cette dame qui leur avait paru si majestueuse, mais ils trouvèrent la source déserte, sans aucune trace de l'apparition.

Dans la suite, Nicolazic fut favorisé bien des fois encore de la même apparition, soit au bord de la fontaine, soit dans sa grange ou dans sa maison bâtie en partie de vieilles pierres provenant de l'antique chapelle. Une nuit du mois d'août qu'il s'était couché sur la paille de sa grange, il entendit, vers minuit, comme le bruit confus d'une grande multitude arrivant de tous les côtés. Surpris, il se lève, ouvre la porte de la grange, parcourt des yeux la campagne, mais au lieu de l'immense foule qu'il s'attendait à voir et des voix innombrables qu'il avait cru entendre, il ne distingua que les prairies solitaires, voisines de sa demeure, et le murmure du vent dans les châtaigniers. Rentré dans sa grange, Nicolazic se mit à prier, et tout à coup la dame mystérieuse parut devant lui, tout éblouissante de lumière. Cette fois elle lui dit son nom et parla de la chapelle du Bocenno, la première qui eût été bâtie en son honneur en Bretagne. De plus, elle le chargea d'aller raconter au recteur de Pluneret, dom Rodüez, tout ce qu'il avait vu et entendu.

Nicolazic s'y décida, mais, comme il s'y était attendu, il fut traité de visionnaire. Le bon paysan ne perdit pas courage. Sur ces entrefaites, eut lieu la découverte de la statue de la sainte, enfouie dans le Bocenno depuis plus de neuf siècles. Il en conçut l'espoir qu'une église qu'on lui enjoignait de bâtir, serait prochainement érigée.

Cette découverte, qui avait été précédée de tant de prodiges, fut accompagnée de circonstances merveilleuses dont Nicolazic ne fut pas seul témoin. Un flambeau, tenu par une main invisible, guidait les cinq laboureurs qui le suivaient à quelques pas, et, quand ils furent entrés dans le Bocenno, cette lumière surnaturelle s'éleva et s'abaissa trois fois avant de disparaître, à la place où le nommé Le Roux, ayant ouvert une tranchée, rencontra la sainte image (1). Dès la même semaine, un nombre considérable de personnes accourent pour la contempler. Nicolazic trouvait déjà dans cette affluence une justification de la vision plusieurs fois renouvelée, par laquelle il lui semblait entendre autour du Bocenno les pas et les cantiques d'une grande multitude (2).

En mars 1625, l'évêque de Vannes, messire Sébastien de Rosmadec, après une enquête sévère sur tout ce qui s'était passé, décida l'érection de la chapelle actuelle, qui est une croix latine dans le style renaissance. La première pierre fut posée cette même année, le jour même de la fête de sainte Anne, au milieu d'un concours de trente mille pélerins. Les dons pleuvaient au pied de l'image vénérée. Bientôt l'église

(1) M. de Fréminville prétend (*Antiquités du Finistère*, t. Ier, p. 76) que cette statue était une image de Cybèle. « Je ne sais, dit le savant Cayot-Delandre (*Le Morbihan*, etc., p. 184), sur quoi s'appuie cette prétention, qu'on a le droit de regarder comme hasardée jusqu'à ce que son auteur en ait fourni la justification. »

(2) Hippolyte Violeau, *Pèlerinages Bretons* ; — Le P. Arthur Martin, *Pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray* ; — Cayot-Delandre, *Le Morbihan* ; — Buron, *La Bretagne catholique*.

s'éleva, et avec elle la maison des Carmes destinés à veiller au culte de la sainte et à exercer l'hospitalité envers les pélerins. Peu de temps après l'arrivée des Pères, on construisit, pour abriter les pieux voyageurs accourant de toutes les parties de la Bretagne et de plusieurs autres provinces, les galeries couvertes qui entourent la cour des deux côtés de la *Scala Santa* (1). Le bâtiment ainsi nommé, parce qu'il est construit sur le modèle de la *Scala Santa* qui se voit à Rome près de l'église de Saint-Jean-de-Latran, présente, entre deux voûtes placées l'une au-dessus de l'autre, un autel servant à la célébration des saints mystères les jours de grandes assemblées, quand l'église ne peut suffire à contenir la multitude des assistants. L'élévation

(1) Mot italien qui signifie *escalier saint*. C'est à Rome un portique qui présente cinq arcades de front avec trois rampes d'escalier. Celle du milieu passe pour être faite de quelques degrés de la maison de Caïphe, apportés de Jérusalem à Rome, et sur lesquels Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait passé, lorsqu'il fut transféré de Caïphe chez Pilate. Ces degrés, au nombre de vingt-huit, sont recouverts d'autres degrés, faits de marbre, qui ont pour objet de les conserver. La *Scala Santa*, qu'on monte à genoux, est un sujet journalier de dévotion et de pèlerinage à Rome.

Avant la révolution, on voyait à la *Scala Santa* de Sainte-Anne, un précieux groupe de statues en pierre représentant le mystère de l'*Ecce-Homo*. La faux du vandalisme ne pouvait respecter ces souvenirs. Les statues pleines de vie ont été brutalement brisées. Celles de la Sainte-Famille qui les remplacent aujourd'hui, ont été tirées en 1815 d'un ancien et magnifique retable des Cordeliers d'Auray, qui est également tombé sous des mains barbares; et toute cette cour de Sainte-Anne, si heureusement inspirée aux Carmes par des souvenirs orientaux, s'est laissé partout déformer par des constructions profanes.

de l'autel de la *Scala Santa* permet à vingt mille personnes d'y suivre des yeux les cérémonies de la messe; et la disposition des deux escaliers, placés l'un à droite, l'autre à gauche de l'autel, prévient la confusion, quand, se suivant à la file, les communiants se succèdent à la Table sainte. Quant à Nicolazic, qui pourrait redire sa joie et son bonheur, quand il vit sa *bonne dame et maîtresse* honorée à Ker-Anna, comme il le désirait si ardemment! Comblé des témoignages de considération dont la foule aimait à l'entourer, il s'y déroba et alla se cacher dans une petite métairie, à Pluneret, où il vécut vingt ans encore, bénissant Dieu et faisant le bien.

Il est enterré dans l'église de Sainte-Anne, au pied d'un pilier qui sépare la chapelle de la Vierge de celle dite de Sainte-Anne, à l'endroit même où il découvrit la statue de la Sainte.

Glorieuse mère de la Vierge Marie, de la femme *bénie entre toutes les femmes* (1), qui prophétisa il y a dix-huit siècles que *toutes les générations l'appelleraient bienheureuse* (2), il m'a été donné de prier, de

(1) *Benedicta tu in mulieribus;* la Salutation angélique.

(2) *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes;* cantique de Marie, *Évang. de S. Luc*, I, 48. Quoi! une pauvre et obscure jeune femme, cachée au fond de la Judée, s'écriait il y a dix-huit siècles, dans un chant d'allégresse et de bénédiction, que *désormais toutes les générations la diraient bienheureuse...* Et pourquoi? *Parce que le Seigneur avait fait en elle de grandes choses : Quia fecit mihi magna qui potens est...* Lecteur incrédule, entre les mains de qui peut-être tomberont ces pages, permettez-moi de vous le demander, qu'eussiez-vous dit si vous aviez entendu ces prophétiques paroles dans la bouche de Marie il y a

me prosterner sur les dalles de votre chapelle sainte, de contempler ce sanctuaire vénéré où éclatent de toutes parts, en *ex-voto*, les témoignages de la reconnaissance des pieux pélerins que vous avez exaucés, consolés; illustre patronne de la Bretagne, ne cessez d'accorder votre protection toute-puissante à cette belle province qui vous a toujours honorée d'un culte si fervent. Obtenez-lui de conserver la foi, la piété, l'attachement aux bonnes et saintes traditions, la gravité des mœurs chrétiennes, qui font la force, la dignité des peuples, et leur plus solide bonheur (1).

dix-huit cents ans? Avouez-le, vous n'auriez point eu de termes assez énergiques pour qualifier une telle extravagance et pour exprimer votre pitié... Eh bien! pourtant, regardez autour de vous; dites-moi, *s'est-il fait de grandes choses en Marie ?*.. Est-il vrai que *toutes les générations l'ont appelée bienheureuse ?*.. Répondez... Expliquez-nous cet étrange mystère; expliquez-nous le *Magnificat*... Il est facile de crier sus aux dévots, mais il serait bon aussi de *lire quelquefois dans ses Heures* et de se donner la peine de les comprendre.

(1) Pour plus de détails sur les *Pardons et Pèlerinages en Bretagne*, nous renvoyons à la note III, à la fin du volume.

X

AUX CONTEMPTEURS DE LA BRETAGNE.

> La vie des champs, sans aucune contestation, touche de près à la sagesse ; on dirait qu'elles sont de même sang et de même race.
>
> COLUMELLE.

> Bretagne, ô vieilles mœurs, noble rusticité,
> Ensemble harmonieux de force et de beauté !
>
> BRIZEUX.

Pour répondre à d'injustes préventions contre les beautés naturelles de notre pays, nous avons essayé de redire la poésie de nos rivages, la fleur de nos landes, la fécondité de nos vallées, la profondeur de nos bois. On ne peut voir sans émotion le caractère étrange et grandiose de nos monuments, ni écouter sans intérêt les récits merveilleux de nos légendes ou les airs de nos chansons d'autrefois; même les plus indifférents trouvent un charme secret dans cette vague mélancolie qui semble empreinte dans tous les aspects de notre Bretagne, cette vieille terre, chargée de tant de souvenirs, éternellement battue par les vents et les flots de son Océan sauvage. Nous n'avons point oublié la première vertu des peuples bretons, la foi chrétienne, cette

conviction sublime, qui porte en haut tous les instincts de l'âme et lui communique la force, la dignité, un calme heureux, la douce sérénité des plus saintes espérances.

« Ah ! si tant de voyageurs qui passent inattentifs et distraits, avaient, comme nous, cueilli la paquerette et le bleuet dans nos champs ; et dans nos landes, la bruyère rose et la gentiane bleue ; s'ils avaient suivi dans nos vergers l'abeille butinant sur les pommiers en fleurs ; s'ils avaient, avec nous, fléchi le genou dans nos chapelles, dont les flèches élancées vers le ciel semblent y porter nos actions de grâces et nos modestes vœux ; ils verraient des mêmes yeux que nous nos champs, nos bois et nos vallées, et ne jetteraient plus l'insulte à ceux qui aiment, rêvent et prient dans cette pittoresque Bretagne, qui, pudique épouse et tendre mère, ne révèle ses touchantes beautés et ses trésors cachés qu'à celui qui la chérit et qu'à ceux qu'elle a nourris (1). »

(1) M. Fouquet, *Guides des Touristes dans le Morbihan.* « Avec ses landes si pauvres et ses guérets si fertiles, ses gracieuses prairies et ses âpres rochers, avec cette nature moitié sauvage et moitié cultivée, avec ses vallons où vous jouissez d'une paix si profonde, tandis que la tempête mugit autour de vous, avec cette mer souvent si terrible, mais parfois si engageante et si belle, avec ce ciel nébuleux entremêlé de jour, où le soleil est si doux ; la Bretagne a plus de charmes pour certaines imaginations que les jardins les plus irréprochables, que les campagnes où il ne reste pas un pouce de terre à défricher, que les rivages où le ciel ni la mer ne sauraient prendre un air sombre et menaçant. C'est pour ses enfants surtout que ce pays a un attrait inconcevable ; il n'en est point au monde où l'homme soit plus attaché au sol qui l'a vu naître. » Aug. Billiard.

Mais voici un autre genre de reproches que l'on s'est cru en droit d'adresser à la Bretagne. Les enthousiastes à courte vue des lumières du XIXe siècle se sont plaints de la persistance des Bretons à repousser les innovations qui auraient pu améliorer leur bien-être, et de leur résistance à ce que le siècle présent appelle le progrès matériel.

« La Bretagne, se demande M. Aur. de Courson, est-elle donc peuplée de barbares, réfractaires à toute civilisation? Cette croyance a régné jusqu'à ces derniers temps; c'est hier seulement que des hommes graves et savants, étrangers à notre province, ont protesté contre ces calomnies du passé.

« Deux hommes, dont personne ne conteste le mérite et la science, ont parcouru la Bretagne en 1840 et en 1841. Une savante compagnie leur avait confié la mission d'explorer l'Armorique au triple point de vue moral, agricole et industriel. On s'attendait, sans nul doute, à des plaintes amères sur l'abrutissement d'une population courbée, depuis treize siècles, sous le joug du catholicisme et de la féodalité. La lecture du rapport de MM. Villermé et de Châteauneuf causa au sein de l'Académie des sciences morales le plus profond étonnement : Quoi! ces paysans qui pratiquent avec tant de fanatisme la *religion du moyen-âge;* quoi! les fils de ces brutes à face humaine qui répondaient aux commissaires de la Convention : « Faites-nous donc bien vite guillotiner, afin que nous ressuscitions le troisième jour. » Quoi! ces hommes qui *déshonoraient la guillotine!* voilà que deux savants économistes, fort peu suspects assurément d'exaltation poétique, viennent

célébrer leur énergie, leur loyauté antique, leur noble fierté, la sincérité et l'élévation de leurs croyances? Il y avait là de quoi bouleverser les systèmes les mieux arrêtés. La publication des chants populaires de l'Armorique, recueillis et traduits par M. de la Villemarqué, a porté le dernier coup aux accusations sans fondement des calomniateurs de la vieille province catholique. Ainsi, tandis que, dans les départements les plus voisins du centre de la civilisation, les classes populaires, vivant d'une vie toute matérielle, adonnées à tous les vices qui dégradent, sont descendues au dernier degré de l'échelle morale et intellectuelle, aux extrémités de la France un peuple se rencontre doué de l'imagination la plus brillante, et qui, par son énergie, sa foi inébranlable et sa haute moralité, semble former comme une race à part au milieu des types effacés et des mœurs abâtardies d'une civilisation toute matérielle (1)! »

Nous avons quelquefois entendu des hommes à vue étroite exalter l'industrie au détriment des pays qui sont restés jusqu'ici plus agricoles que manufacturiers, et qui ont ainsi mérité aux yeux de ces esprits superficiels l'injurieuse épithète d'arriérés. Est-ce donc l'industrie qui forma les beaux caractères des Romains de la République, célébrés par Corneille? Est-ce à elle que nous devons le grand siècle de Louis XIV et toutes ses gloires? Avez-vous remarqué, parmi les populations,

(1) *Histoire des Peuples bretons*, couronnée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. M. Villermé écrivait à M. de Courson :

« Si je parlais bas-breton, c'est parmi vos compatriotes que je voudrais vivre. »

dans les districts manufacturiers et les grands centres industriels de l'Angleterre, plus de culture intellectuelle, plus de dignité morale, moins de misère et de vices dégradants ?.. L'expérience en est désormais acquise, l'agriculture est, après la religion, l'élément moralisateur par excellence. Il n'y a plus d'illusion à se faire; dans les pays d'industrie, le niveau de la moralité baisse, la misère augmente, et à côté des grands succès on signale les grands périls.

Malheur à qui n'a pas de son âme souci !
Dans le progrès, dans l'art, la gloire et l'industrie,
Que me fait ma raison si mon âme est flétrie (1) ?

(1) Ach. du Clésieux. Nous avons déjà nommé ce poëte moraliste, un des hommes dont s'honore le plus la Bretagne. Le château de Saint-Ilan qu'habite M. du Clésieux, situé à quelques kilomètres du chef-lieu des Côtes-du-Nord, rappelle et consacre le nom d'un barde irlandais devenu chrétien, et l'un des premiers propagateurs de l'Évangile chez les Biducéens, ancien nom des habitants de Saint-Brieuc. Ce château est assis sur une falaise escarpée, parmi des rochers et des arbres qui en rendent l'aspect très-pittoresque. M. du Clésieux est poëte et poëte religieux, doué d'un vrai talent. Sa voix inspirée chante aujourd'hui le Christ et les saintes tristesses de l'âme aux mêmes lieux où Ilan redisait sur sa harpe il y a quatorze siècles les louanges du même Dieu et sans doute les mêmes ennuis du cœur. Pour donner une idée du ton et de la mélancolie qui règnent dans les poésies de M. du Clésieux, je citerai ces quatre vers :

Nous passons, et nous et nos songes,
Et nos plaisirs et nos erreurs;
Et le tissu de nos mensonges
Se brise enfin dans les douleurs.

M. et Mme du Clésieux sont la providence des pauvres qui les

Il y a une royauté morale et de nobles instincts que l'homme doit travailler à conquérir sous peine de descendre vers l'ilotisme; eh bien! ce sont les travaux agricoles, de concert avec les croyances religieuses, qui placent l'homme dans les meilleures conditions pour s'élever à cette hauteur morale dont nous parlons. Le contact habituel des populations agricoles avec la nature, les tient constamment en face de Dieu, qui se révèle à leur cœur à travers tous les phénomènes dont elles sont témoins chaque jour. Toutes ces forces bienfaisantes ou fatales qui fécondent ou désolent les campagnes, leur parlent avec éclat du Maître souverain dont elles dépendent et qui seul les tire à son gré des trésors de ses vengeances ou de ses miséricordes. Rien ne peut voiler son intervention, ni dans les succès qu'elles recueillent ni dans les calamités qu'elles éprouvent.

Il n'en est pas ainsi dans les grandes industries. Ici trop souvent l'homme ne voit que lui-même. Ces vastes machines, c'est son œuvre; les merveilles qu'elles produisent, c'est son génie qui les fait éclore; les cata-

environnent. Ce sont les fondateurs de la belle colonie agricole de Saint-Ilan, ruche, dit M. Loudun, d'où se sont déjà élancés des essaims nombreux d'agriculteurs, mère féconde dont les enfants sont destinés à couvrir un jour l'Armorique de leurs associations laborieuses, réalisant, sans emphase et sans discours, l'alliance fraternelle du riche et du pauvre, avec la charrue et sous le signe de la croix.

L'agriculture est le fondement de la vie humaine. *Non oderis opera laboriosa, et rusticationem creatam ab Altissimo :* Ne dédaignez pas les travaux pénibles ni les soins de l'agriculture qui fut créée par le Très-Haut. L'Ecclésiatique, vii, 16.

strophes qu'elles subissent, c'est encore à lui-même qu'il les attribue ; c'est le résultat de ses imprévoyances ou d'autres causes funestes mais toujours purement humaines. C'est l'homme lui-même qui se contemple dans tout ce jeu des mécanismes ; il n'y a pas de place pour l'action divine ; aussi finit-il souvent par n'y plus croire. Tout s'explique à ses yeux par sa puissance ou sa faiblesse et par les lois fatales qu'il a entrepris de dompter et de s'assujettir.

Ce scepticisme est impossible chez l'homme livré aux travaux des champs. Constamment en présence du spectacle de la nature, il conserve le sentiment profond d'une Providence qui s'impose comme forcément à ses convictions. Ce sublime apostolat de la nature a d'autant plus d'efficacité que la voix perverse des docteurs de mensonge, habitants des cités, n'est pas là pour en contrebalancer l'influence. Il vient chaque dimanche éclairer son intelligence, fortifier son cœur aux religieux enseignements du prêtre vénérable, de l'humble curé de son village qui l'invite à servir Dieu de concert avec les cieux et la terre qui lui en racontent la gloire (1).

Après six jours d'ennuis et de rudes travaux
Pour le pain nécessaire et pour tant d'autres maux,
Il est doux, lorsque luit le matin du dimanche,
De voir en beau costume, habit bleu, coiffe blanche,
A la messe du bourg venir ces travailleurs :
Ils marchent sérieux par les sentiers en fleurs,

(1) « La prière, a-t-on dit, semblable aux battements du cœur, entretient la vie. Le peuple breton croit et prie ; une force est au dedans de lui, la religion, source de sa virtualité, qui atteste que non-seulement il existe, mais qu'il vit. » Eug. Loudun.

A travers les grands blés, au bord des vertes haies,
Humant à pleins poumons la senteur des futaies,
Et ravivés par l'air, l'aspect de chaque lieu,
Ils entrent souriants dans la maison de Dieu (1).

Fatigues du corps qui modèrent les rébellions des sens, frugalité dans la nourriture qui en prévient les brutales excitations; simplicité modeste, répandue autour de lui, qui laisse reposer en paix son cœur et son imagination; régularité de vie qui lui fait trouver le bonheur dans un attachement invariable à l'esprit de famille; oubli des lassitudes du jour, au retour des champs, le soir, au foyer, lorsqu'il voit accourir dans ses bras ses jeunes enfants, espoir adoré de son avenir, sur le front desquels rayonne, avec la santé, le charme de l'innocence : où est le vrai bonheur s'il n'est là ?

Il est bien d'autres considérations que nous pourrions ajouter. Par exemple, où trouve-t-on, en général, un plus souverain bon sens que chez nos agriculteurs quand ils n'ont pas été pervertis par un trop fréquent contact avec les villes? Ils sont exempts de ces ambitions chimériques, ce fléau populaire de notre temps ; ils sont contenus dans leurs désirs, modérés dans leurs vœux. L'esprit pratique leur fait repousser ces utopies qui promettent aux populations industrielles la fortune sans travail et le bonheur sans sacrifices. Eux, ils ont été instruits aux leçons de la Providence; ils savent bien que la terre ne se féconde que par les sueurs, que le froment ne germe que par les larmes,

(1) Brizeux.

que nul arbre ne porte de bons fruits qu'après qu'on en a taillé les rameaux. Observateurs judicieux des choses, ils ne donnent jamais accès dans leur esprit à ces rêves fantastiques qui promettent la jouissance sans peine et sans travail.

Habituellement calmes d'esprit, dégagés de passions mauvaises, pleins de respect pour les enseignements de leurs pères, ils se forment par là une rectitude de jugement qui les met ordinairement en possession d'une saine expérience. Il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des vieillards, véritables patriarches, qui vous étonnent par la haute sagesse de leur raison. Ils possèdent bien mieux qu'une foule de lettrés la science de la vie. Ils apprécient les événements avec plus d'exactitude et d'un point de vue plus élevé. Ils prononcent des sentences, ils citent des proverbes où la profondeur de l'observation se produit dans un langage embaumé de la poésie la plus pittoresque. Enfin ils savent rester invariablement fidèles à la cause de l'ordre et de la tranquillité. Pleins d'un religieux respect pour les droits et les pouvoirs établis par la Providence, on ne les verra jamais se jeter dans les révolutions comme provocateurs ou comme complices; ils sont, au contraire, dans les commotions politiques, comme l'ancre qui retient le vaisseau social sur son lest et l'empêche de courir aux écueils (1).

(1) Les considérations que nous venons de présenter, ne sont que des réminiscences de celles qui ont été faites souvent par nos plus éloquents évêques dans les discours qu'ils ont prononcés lors de l'inauguration de quelque chemin de fer ou de quelque grande

Ainsi se vérifie cette parole d'un ancien : « La vie des Champs, sans aucune contestation, touche de près à la sagesse ; on dirait qu'elles sont de même sang et de même race (1).

Il semble, quand on se donne la peine d'aller au fond des choses, que le lot de la Bretagne n'est pas tant à dédaigner. »

« Tout travail est béni ; mais nous autres Bretons,
Dieu nous fit laboureurs : tels qu'il nous fit, restons. »

manufacture. Des esprits bornés se récrient fort contre ces considérations ; ils ne voient et ne peuvent comprendre que les intérêts matériels ; les intérêts moraux sont nuls pour eux. Dût périr la civilisation sous les ruines de l'ordre moral, et eux retourner à la barbarie, s'ils y vont en chemin de fer, ces braves gens croiront que la société est arrivée à l'apogée de la gloire et à la réalisation du beau idéal social.

(1) Vita rustica sine dubitatione proxima et quasi consanguinea sapientiæ est.. COLUMEL. 11, *præf.*

Voy. la note IX, à la fin du volume.

LA BRETAGNE

CELTO-GAELIQUE

ESSAI SUR LES MONUMENTS

Relligiosa silex. . . . . .
CLAUDIAN., *De Rapt. Proserp.*, l. I.

Nec insignem lapidem ponetis in terra vestra, ut adoretis eum.
Levit., cap. XXVI, v. 1.

L'investigation, aujourd'hui très-avancée, des antiquités celtiques, slaves, germaniques, lithuaniennes, etc., nous rejette de jour en jour les débris de vieux mondes, les épaves des siècles sur le rivage du temps. Cela sert à notre instruction autant que les faunes et les flores des époques géologiques qui ont précédé l'ère actuelle du globe.
Bon D'ECKSTEIN.

Si, nous appuyant sur les données combinées de la linguistique, de l'histoire et de l'archéologie, nous remontons le cours des âges et la ligne des émigrations pour découvrir le point de départ ou le berceau de la famille indo-européenne à laquelle nous appartenons, nous sommes conduits sur le plateau de la Bactriane, dans l'Asie centrale, entre la mer Caspienne et le nord de la chaîne de l'Himalaya (1). Là, aux premières lueurs de la tradition, nous apercevons, au milieu des agrégations sociales qui s'y sont formées, deux courants d'émigrants, qui se sont produits dans les temps qui précèdent l'histoire : l'un s'en va vers les contrées du sud-est et jusque par delà le Gange, pour y former des monarchies; l'autre se dirige particulièrement à l'ouest, vers l'Europe, soit par le sud de la Caspienne et l'Asie méridionale, soit par le nord et l'Oural. Ces dernières tribus paraissent continuer les goûts primitifs de l'homme; elles répugnent aux habitudes sédentaires; elles dédaignent le séjour des villes et préfèrent la vie nomade dans le voisinage des montagnes ou le long des fleuves, avec leurs troupeaux et leurs grands chariots qui portent leurs familles et leurs trésors.

Nous nommons celtique (peut-être du gaélique *coillte*, forêt) la race à laquelle appartiennent ces peuples pasteurs. Mais nous devons faire observer qu'avant d'avoir été connus sous le nom de Celtes (Keltes) et ensuite de Galls ou Gaëls (2), Gaulois, ils avaient été désignés par celui de Scythes (Skythes) ou de Celto-

(1) Du sanscrit *hema*, neige; *alaya*, lieu. C'est l'ancien Imaüs.
(2) Contracté de *Gouezel*, pays forestier, sauvage.

(1) Du sanscrit *nema*, neige; *aidya*, lieu. C'est l'ancien [illegible]

(2) Contracté de *Gouezel*, pays forestier, sauvage.

Page 121.

FIGURE 9. — Monuments de l'île Tinian (Iles Mariannes).

Scythes, nom que les Grecs donnaient indistinctement à toutes les nations qui habitaient le long du Danube et au delà de ce fleuve jusque dans le fond du Nord (1).

Afin de rendre plus sensibles les itinéraires des tribus japhétiques et leur point de départ, nous emploierons la figure suivante, que nous empruntons à M. Pictet.

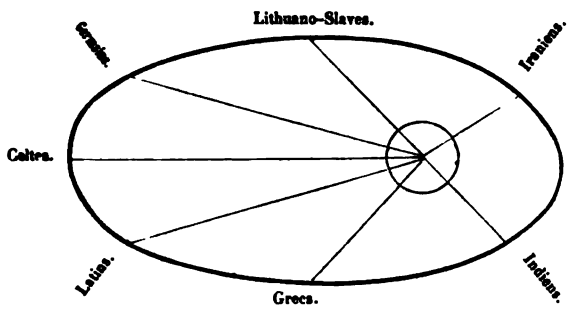

Fig. 8. Ellipse pour faire comprendre les migrations des peuples de race japhétique.

Cette ellipse avec les lignes qui la traversent, reproduit les positions géographiques des principaux peuples de la grande famille indo-européenne ou aryanne. Le foyer de l'ellipse ou petit cercle représente la Bactriane, berceau commun, et les lignes qui partent de ce centre indiquent les directions que ces peuples ont d'abord suivies. Les Iraniens, après avoir gagné le nord-est, en sont redescendus plus tard pour venir occuper l'Iran. Les Ario-Indiens ont pénétré dans le Caboulistan et de là dans l'Inde du nord. Les autres

(1) C'est ce que dit positivement Strabon : Veteres Græcorum scriptores, universas gentes septentrionales, Scythas et Celto-Scythas appellaverunt. » *Geogr.* l. IV.

peuples ont gagné successivement les diverses contrées de l'Europe où nous les trouvons fixés plus tard. Quel a été l'ordre chronologique de ces migrations ! On ne pourrait le déterminer que par conjecture. Toutefois les Celtes paraissent s'être séparés les premiers. Il est même très-vraisemblable que la première rupture de l'unité n'eut lieu qu'entre deux grandes tribus aryannes, les Aryas proprement dits, et les Celtes ou Scythes ou tout autre nom, et de ces derniers seraient sortis tous les rameaux qui, sous différentes dénominations, ont peuplé l'Europe et quelques parties de l'Asie.

« Des indices de plus d'un genre, tirés soit des langues, soit des données géographiques, tendent à montrer que les Celtes et en particulier le rameau gaëlique ont été les premiers émigrants vers les contrées lointaines de l'Occident (1). »

M. J. Oppert dit sous forme de doute : « Les langues celtiques se rattachent au sanscrit, mais elles ont avec lui un rapport plus éloigné : furent-elles donc parlées par des populations qui les premières se détachèrent de la souche commune, et surtout de cette partie dont plus tard sortaient les Indiens (2)?»

Diodore de Sicile nous montre les Celto-Scythes au bord de l'Indus; Ammien-Marcellin les identifie sous

(1) PICTET, *Les Origines indo-européennes*, p. 33. — *Voy.* SPIEGEL, dans les *Beitraege*, etc., de Kuhn et Schleccher, I.

Toutefois quelques autres savants, parmi lesquels il faut compter M. J. Oppert, pensent que les Basques ont précédé en Europe les *Celtes ariens*. *Discours d'ouverture* au cours de sanscrit, par M. J. Oppert (1857).

(2) *Ubi supra.*

le même nom aux Perses; Anquetil Duperron a très-heureusement rapproché les dieux des deux nations, rapprochement déjà commencé par Homère. Les Mèdes sont des Iraniens, et les Iraniens sont des Scythes primitifs. La langue Zend, l'antique idiome sacré des Mages, eut son berceau dans l'Arye, à côté du sanscrit, et le nom royal, Yemschid, est rapporté par E. Burnouf à Jama- Schaëta, *Scythe brillant* (1).

Depuis les temps les plus reculés de l'antiquité jusqu'au VIe siècle de notre ère, dans le mouvement de l'Orient vers l'Occident, ce sont des flots de peuples qui se succèdent et se superposent à d'autres flots; mais sous des noms divers, c'est toujours la même race à des stations différentes, ayant fait un pas vers le midi pour chercher du soleil ou de l'agriculture; vers l'occident pour chercher de l'espace et des pâturages, tantôt modifiant ses mœurs par une industrie, une arme nouvelle, le perfectionnement d'un procédé; tantôt échangeant son nom contre une épithète orgueilleuse, contre le nom d'un chef illustre, d'une tribu vaillante; subissant, à travers les âges, les influences des sites, des latitudes, du contact des tribus étrangères avec lesquelles elle formait des alliances ou des relations de commerce. De là, en Europe, à toutes les époques, ce

(1) M. Bergmann vient de faire rentrer les anciens Scythes dans la famille aryanne. *Voy.* son livre intitulé *Les Scythes.* (Colmar, chez Deckers.)—*Voy.* PLUTARQUE, *Vie de Marius.*—STRABON l. I. « Galates, Gaulois, Celtes, tous ces peuples étaient les mêmes, c'est-à-dire des Scythes, qui ont longtemps ravagé la terre avant de se fixer quelque part. » Le savant géographe Gosselin, *note* sur Strabon, l. I.

réseau de peuples nombreux dont l'histoire reste incomplète, obscure, souvent impossible (1).

C'était l'orgueil des anciens Grecs et Romains de ne vouloir rien de commun entre eux et les étrangers, Germains, Gaulois, etc., qu'ils appelaient barbares et dont ils faisaient des sujets, des esclaves, des gladiateurs. Quel n'eût pas été leur étonnement d'apprendre que leurs poétiques idiomes, que la langue d'Homère et celle de Virgile touchaient de si près à celle de ces nomades détestés comme les ennemis des dieux et des hommes? Le christianisme ne pouvait rien faire de plus hardi que de reconnaître chez les peuples germaniques les frères des Romains et des Grecs, et la science moderne ne pouvait rien tenter de plus honorable que de ressaisir les preuves de cette parenté. Il était réservé à la philologie, à une étude qui passe pour oiseuse et stérile dans l'esprit des savants superficiels, d'arriver à des découvertes si fécondes, de contredire toutes les conjectures des matérialistes, d'établir la communauté d'origine entre ces races blondes aux yeux bleus, à la grande stature, qui erraient dans les solitudes du Nord, et les peuples brunis par le soleil, d'une plus

(1) Aussi en abordant ces dernières limites de l'horizon, ces lointains de l'histoire, où toutes les teintes se confondent en une teinte vague, uniforme, dans laquelle les objets deviennent indistincts et s'effacent, combien de fois n'est-on pas tenté de répéter avec notre poëte :

Titans, Celtes, Bretons, de ruine en ruine
Comment donc remonter jusqu'à votre origine,
Race des premiers jours? Sous vos noms différents,
Comment suivre vos pas, hommes toujours errants?

petite taille, d'un sang bouillant, qui bâtissaient des villes, creusaient des ports, ouvraient des écoles sous le ciel lumineux du Midi. Il reste assurément beaucoup à faire pour ramener à la même unité les races dispersées sur le reste du globe; mais il suffit que tous les travaux historiques du XIXe siècle tendent à la démonstration du dogme chrétien de la fraternité, de la solidarité universelle. Il faut bien que l'avenir ait des questions à résoudre, et que la vérité, en s'éclairant toujours, conserve assez de difficultés autour d'elle pour tenir en haleine l'activité méritoire de l'esprit humain (1).

La langue que parlent aujourd'hui les populations de la péninsule armoricaine démontre suffisamment leur origine aryanne. Toutefois nous pouvons à cette preuve en ajouter une seconde qui vient la corroborer.

(1) *Cfr.* les belles *Études* d'Ozanam sur les peuples germaniques.

La similitude des institutions premières de l'Occident, dit M. de Champagny, fournit une preuve nouvelle de sa parenté, incontestablement établie par l'étude des langues, entre toutes les races qui ont peuplé l'Europe. Si j'osais, j'irais plus loin encore : la tribu d'Israël elle-même subdivisée en clans (*cogitationes* dans la vulgate), et en familles, la tribu d'Israël n'est pas bien loin de nous. Ne serait-ce pas là la forme primitive sur laquelle se seraient groupées, quand elles se formèrent en peuples, les branches diverses de la famille de Noé, gardée par chacune plus ou moins longtemps, plus ou moins fidèlement, selon qu'elle a vécu plus ou moins exempte de révolutions, plus ou moins mêlée au progrès du monde? Et l'étude des institutions nous mènerait-elle en définitive où nous mène l'étude des langues, au fait si vainement attaqué de l'unité du genre humain?

qui dressèrent le plus grand nombre de ces [illegible]

LUCIEN DUBOIS, *Les Dernières découvertes dans l'Afrique centrale.*

Page 124.

FIGURE 10. — Monuments de l'île de Rota (îles Mariannes).

Pour arriver au premier point de départ de la race celtique, il nous suffira de remonter vers l'Orient les lignes de monuments dont elle a marqué ses pas dans ses migrations.

Nous arriverons ainsi sur les hautes terres de l'Asie centrale, dans l'angle formé par la rencontre de l'Imaüs et du Paropamisus (1). C'est la région ouest du haut Kashgar, au nord-ouest de Kashmir, dans le voisinage de la première station connue des Pandous, souche primitive des Celtes (2). Non loin de là est la première grande cité troglodyte, la cité sacrée, Bamian (Adrepsa), au nord de laquelle commencent et divergent les monuments dont nous nous occupons. A partir de ce point, une ligne de ces monuments suit le flanc méri-

(1) Les compagnons d'Alexandre l'appelèrent *Caucase* parce qu'ils le regardèrent comme une prolongation du Taurus. Toutes ces contrées, au nord et à l'ouest de l'Inde, jusqu'aux limites de la Perse et du Turkestan, ont été, dans les temps les plus reculés, non-seulement le siége de la civilisation indienne, mais encore le berceau de puissants royaumes et de nombreuses dynasties.

(2) « Dans le village de Supar-Punji, je vis plusieurs centaines de monuments grands et petits, tous formés d'une pierre plate massive supportée par des pierres mises de champ, de manière à former une sorte de pièce couverte... On en rencontre près de tous les villages, sur la montagne. » *Jorney accross the Pandua Hills*, by cap. WALTERS, Esq. (*Asiatic. Researches*), t. XVII, p, 409. — C. RITTER, t. V. — HAWKESWORTH, t. IV. — R. HOARE, *Hist.* du Wiltshire. — MAUNDRELL, *Voyages*, etc. — Selon le capitaine James Low, il y a dans l'Indoustan des routes qui sont bordées de dolmens. « Ce furent les Celtes et les Aryas, leurs frères, qui dressèrent le plus grand nombre de ces singuliers édifices. » LUCIEN DUBOIS, *Les Dernières découvertes dans l'Afrique centrale.*

qui dressèrent le plus grand nombre de ces singulières [illegible]

LUCIEN DUBOIS, *Les Dernières découvertes dans l'Afrique centrale.*

Page 121.

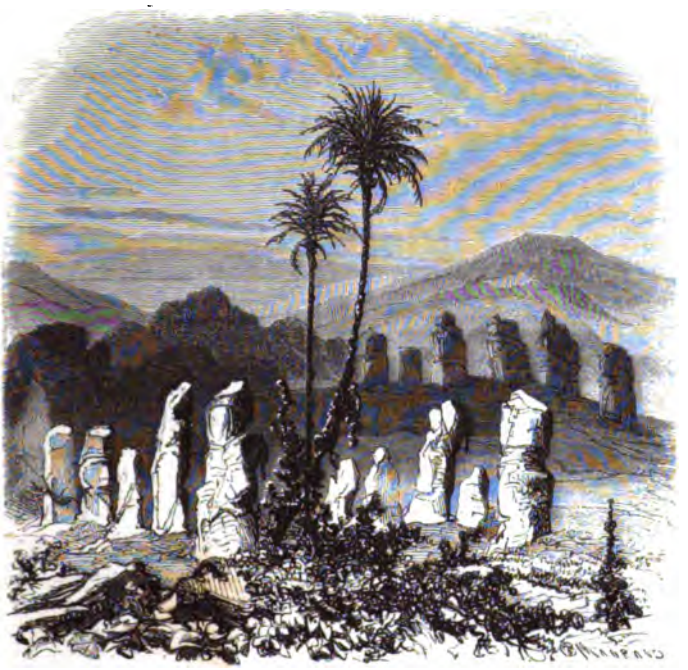

FIGURE 10. — Monuments de l'île de Rota (îles Mariannes).

dional de la chaîne du Paropamisus (Indou-Khouch), qu'elle franchit au nord pour entrer dans l'Arménie, tandis qu'une autre ligne descend l'Indus jusqu'à la mer. Cette ligne se divise en deux nouvelles lignes, dont l'une va à l'est, et l'autre se dirige vers l'intérieur de la Perse méridionale (1). La ligne de l'est suit la côte jusqu'au Coïmbatoor (2), et de là jusqu'en Chine et dans les îles de l'océan Pacifique (3).

Donnons une idée, en passant, de ces monuments lointains et d'origine inconnue.

Arrivé aux îles Mariannes, J. Arago, dans sa

(1) Un dolmen complet, qui existe à Darab, en Perse, a été décrit par sir Ouseley.

(2) Au centre du Dek-Kan (Hindoustan), on rencontre dans le district d'Hyderabad, près d'Oupulgatt, des enceintes de pierres brutes dressées sur le sol en forme de cerclès. Les naturels les appellent *Rakchasas*, c'est-à-dire *maisons des géants*. M. Congrève a rencontré beaucoup de kroummleac'hs sur les Neilgherry, dans le voisinage de la grande chaîne des Ghates, près d'Outramaloor, district de Chingleput, près du mont Saint-Thomas, etc. *Mémoires des antiquaires de France*, M. Biot. Vol. xix.

Thom. Moore (*Hist. d'Irlande*) nous peint l'étonnement d'un voyageur breton qui, côtoyant le Malabar, apercevait sur le rivage des dolmens dont l'aspect le transportait par la pensée dans sa patrie et lui rappelait les bruyères et les rivages de l'ancienne Armorique où il avait vu de semblables monuments.

(3) Passant en Amérique, nous aurions pu observer dans les monts Alleghany, sur la route de Philadelphie à Pittsburgh, un cercle régulier de pierres ayant cent pieds de diamètre; les cercles de pierre qui se rencontrent en Pensylvanie, près de Brownville et que M. Josiah (*Antiq. Améric.*, 1835) compare aux Domhringh ou aux *cercles du jugement* des anciens habitants du Danemark, etc. Ed. Biot, *Mém. des antiq. de France*, t. XIX et t. XI.

Promenade autour du Monde, interroge l'alcade :

« Voici, sur la plage, des pierres oblongues : alcade, que sont ces pierres? — Les pierres des antiques. — Et ces pilastres surmontés d'une demi-sphère? — Les pilastres des antiques. (Voy. fig. 9.) — Et cette longue file de colonnes sur deux lignes parallèles?—Tout cela a été bâti par les antiques.—Quel était ce peuple? Qu'est-il devenu? A-t-il émigré? S'est-il éteint?—Je l'ignore.» (Voy. fig. 10.)

Les monuments observés par Cook, Kotzbüe, etc., dans l'île Vaïhou ou de Pâques, sont des espèces de statues de forme extrêmement bizarre, hautes de dix, quinze et vingt pieds, dont le buste est surmonté d'une sorte de coiffure de quatre à cinq pieds de diamètre, qui rappelle le *psenth* des dieux égyptiens. (Voy. fig. 11.) Kotzebüe y vit, au bord de la mer, un grand nombre de piliers d'une seule pierre surmontés d'une dalle blanche (1).

Reprenons notre itinéraire. La ligne de l'ouest suit l'Helmend, à travers le désert de l'Iran jusqu'à Persépolis, et gagne le haut Tigre jusqu'à la rencontre de la ligne du Paropamisus, sur les hautes terres de l'Arménie, « contrées, dit Fréd. Schlegel, qui furent de tous temps le rendez-vous des peuples et le théâtre de leurs migrations (2). »

On a compté plus de cent cinquante dolmens sur ces diverses lignes.

(1) Les moraïs de l'Océanie, consacrés aux divers ordres de divinités, sont formés de pierres quelquefois énormes. WIGHT; TH. MOORE, etc.

(2) *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens*, p. 81.

Page 124.

Figure 11. — Monuments de l'île Vaïhou ou île de Pâques (Océanie).

Deux lignes nouvelles partent de l'Arménie. L'une de ces lignes côtoie le nord de l'Asie-Mineure, passe en Grèce (1) et en Italie; l'autre longe les rivages de la Méditerranée, en Asie (2) et en Afrique.

Arrêtons-nous un moment dans cette dernière contrée. Des monuments celtiques y ont été récemment découverts (3). Les derniers voyageurs dans cette partie du monde en ont trouvé à Kessara, dans la régence de Tunis. M. Barth, en 1849, dans ses excursions entre Tripoli et le Fezzan, rencontra, à sa grande surprise, des trilithes et cercles de pierres levées, qui lui parurent se rapprocher d'une manière frappante des kroummleac'hs et des cercles celtiques, et par leur destination évidemment religieuse. Le même voyageur découvrit d'autres blocs antiques du même genre, au cœur même du désert. Qui a dressé là, se demande-t-il, ces singuliers monuments, dont les analogues se retrouvent en Asie, en Circassie, dans l'ancienne Étrurie, dans toute l'Europe (4)?

(1) On peut voir, dans le t. II, pl. 69, de l'Expédition scientifique de Morée, des ruines, près de Mycènes, connues sous le nom de Clytemnestre et d'Egysthe, fort ressemblantes à nos dolmens.

Voyez un passage remarquable de Fourmont dans les *Mémoires de l'Académie des Inscript.*, t. XV.

(2) Mac Donald a vu, en 1836, à quelques milles de Kara-Issar, dans l'ancienne Cappadoce, une trentaine de roches énormes, placées verticalement, et il les compare à celles du cercle de Stonehenge, près Salisbury.

(3) M. Biot, *Mémoires des antiquaires de France*, vol. XIX.

(4) Barth compare l'un de ces kroummleac'hs au célèbre monument de Stonehenge (*Voy.* le paragraphe suivant). Nous ne pouvons omettre de faire ici un curieux rapprochement : il existe chez les

D'anciens voyageurs (STRABON, l. XVII) ont trouvé en Égypte des vestiges de monuments qu'on rapporte aux Celto-Scythes, des trilithes, par exemple, ou lichavens. Cette découverte n'a rien qui doive surprendre. On sait que ces peuples, près de deux mille ans avant notre ère, conquirent la basse Égypte, où ils régnèrent pendant plusieurs siècles. Ce sont les Hik-Sos (prononcé *Schotz* par les hébraïsans) ou *pasteurs,* rappelés si souvent avec une épithète insultante sur les monuments égyptiens sous le nom de Schéto (CHAMPOLLION), légère altération de Scythes ou Schytes, identifiés aux Celtes pour les mœurs et les caractères physiques par Strabon (l. I), Ptolémée, Pline et Tacite. A côté des noms, nous avons, sur les mêmes monuments (bas-relief de la tombe d'Ousiréi Ier), des portraits qui rappellent

habitants du comté de Salisbury une tradition populaire qui veut que les pierres du monument de Stonehenge aient été jadis apportées d'Afrique par un puissant magicien. Un savant géologue croit, en effet, avoir reconnu à ces pierres une origine étrangère et peut-être africaine. — *Voyages et découvertes dans l'Afrique sept. et cent.* (1849-1855) par H. Barth, 4 vol. Paris, chez Bohné. — *Voy. Anc. et Mod.*, par Charton, t. I.

La même tradition existait en Irlande au sujet d'un monument connu sous le nom de la *Danse des Géants,* MYVYRIAN, t. II, p. 277. — M. DE LA VILLEMARQUÉ, *Myrdhinn,* p. 106. C'est ce même monument qui aurait été, suivant une légende, transporté par Merlin dans le comté de Salisbury. Serait-ce un souvenir d'anciens rapports avec les Sémites ?

On trouvera dans le premier volume des *Mémoires* de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine (1861) une excellente notice de M. André, président de la Société, sur les monuments de pierres brutes de la province d'Alger, qui ont avec nos monuments celtiques une ressemblance frappante.

tout à fait les traits distinctifs des tribus Scythes, leur teint blanc et rose, leurs cheveux châtains ou blonds (1). Ceci pourrait aider à expliquer la présence du Sphinx dans les monuments de la Russie méridionale, dont nous allons nous occuper tout à l'heure.

Revenons à notre itinéraire.

Les deux lignes de monuments celtiques qui suivent les rivages de la Méditerranée en Asie et en Afrique, arrivent, l'une par les Alpes (2), l'autre par la côte ouest de l'Espagne (3), dans le bassin de la Loire,

(1) Ces nomades conquérants d'une partie de l'Égypte n'étaient pas aussi barbares qu'on l'a supposé, comme on s'en convaincra en relisant l'histoire du patriarche Joseph, qui fut intendant de l'Égypte sous un de ces rois pasteurs. Suivant Justin, les Scythes étaient plus anciens que les Égyptiens: *Superatis Ægyptiis antiquiores semper visi Scythæ*. L. II, c. I.

(2) Sur les monuments celtiques des Alpes, voir Héricart de Thury. (Dans Cambry, *Monuments celt.*, p. 238.)

M. Mérimée a décrit les dolmens et les menhirs de la Corse. « Si l'on compare, dit-il, les pierres levées de la Corse avec celles de la France, il sera difficile de trouver des caractères qui les distinguent. » *Voyage en Corse*, p. 33.

M. Ch. Lenormant (*Voyages*, t. II) et M. Mérimée ont visité les monuments antiques de l'Ile de Malte, qui offrent des rapports évidents, d'une part, avec les monuments dits cyclopéens et pélasgiques, de l'autre avec les *dolmens*, les *menhirs*, les *cercles de pierre* et les autres antiquités celtiques, soit de France, soit de la Grande-Bretagne.

(3) « On peut assurer, dit Mendoça de Pina, que les *Antas* (dolmens dans l'ouest du Portugal) sont les monuments les plus anciens de l'Espagne et même du monde entier. » *Conf. de l'Acad. roy. d'hist. portug.* 1733. — Suivant Varron, les Celtibères d'Espagne étaient sortis des Scythes Ibériens, placés au pied du mont

qu'elles descendent jusqu'à la mer, nouveau point de leur réunion (1). Elles couvrent alors les rivages de l'Océan dans la direction du nord, traversent la Grande-Bretagne et s'étendent jusqu'en Norwège, leur extrême limite (2).

Si à présent nous revenons sur nos pas, jusqu'à notre premier point de départ, au pied de l'Himalaya, nous trouvons une troisième ligne de monuments celtiques qui prend sa direction par le nord-ouest, et se mêle, sur une grande étendue, aux nations finnoises et gètes. Les tribus celtes qui suivirent cette route, remontèrent l'Oxus, atteignirent les monts Ourals et de là gagnèrent à l'est, jusqu'à la Sibérie et au fleuve Amour, et à

Caucase. Ils aimaient les vêtements de couleurs variées et semés de fleurs éclatantes, suivant Diodore de Sicile, l. v. C'est encore le goût des Bas-Bretons de nos jours. — Voir Twiss, *Voyage en Espagne*.

(1) « On trouve, dit Cambry (*Monuments celt.*), un très-grand nombre de menhirs au midi de la Loire, depuis Blaison jusqu'à Saumur. Ce pays en est presque couvert. » — « Malgré les ravages des siècles et les efforts des hommes, dit M. Bodin, ce qui nous reste aujourd'hui de nos monuments celtiques peut donner une idée du grand nombre de ceux qui existaient autrefois... Tous ces monuments sont placés sur la rive gauche de la Loire... On estime que depuis un siècle, on en a employé plus de quarante au pavé de la levée et à celui de la ville de Saumur. » *Recherches sur l'Anjou*.

(2) Suivant Scheffer (*Voyage en Laponie*), les Lapons, même encore aujourd'hui, ont des divinités de pierre qu'ils interrogent comme des oracles; ils montraient au voyageur une pierre brute et lui disaient : « Voici notre dieu Storiunkare, » nom norwégien qui signifie *le puissant Seigneur*. Comme il est esprit, on ne lui élève aucune statue; on lui consacre des pierres brutes de figure étrange, et les sacrifices qu'on lui offre se célèbrent sur une montagne sainte. Mone, t. I.

l'ouest jusqu'à la Russie européenne, la Pologne, la Baltique (1), etc.

A l'exception d'un petit nombre, observés aux États-Unis, on ne connaît point de monuments de cette classe dans aucune autre direction.

Parmi ces grandes lignes d'émigrations celtiques que nous venons de retracer, celle qui passe au nord de la Caspienne donne lieu à quelques observations importantes, que nous devons présenter ici avant d'aller plus loin.

Tous les tombeaux de la Russie méridionale et de la Sibérie paraissent être l'ouvrage d'un même peuple (2). Les uns sont de parfaits *tumuli* d'une hauteur énorme; d'autres sont environnés de grosses pierres. Ce qui surprend, c'est que, dans les environs de ces tombeaux,

(1) Les Sarmates (de *saure*, nord, et *mat*, Mèdes. *Mèdes du nord*, en lithuanien), et les Scythes (les Sakas du *Ramâyâna*, du *Mahâbhârata* et des monuments assyriens) appartiennent à cette grande ligne du nord-ouest de l'Asie et de l'Europe, et constituent une seule et même chaîne de nations primitivement aryanes; mais moins heureuses que celles de l'Inde et de l'Iran, elles ne trouvèrent dans le partage du monde que des territoires déjà fortement occupés.

(2) Pallas, t. III, p. 420, et t. IV.—Ed. Biot, *Mém. des antiq. de France*, t. XIX. — M. Delpon, dans son savant ouvrage sur le département du Lot, couronné par l'Académie des sciences, fait remarquer que les Tartares de l'Irtisch donnent le nom de *Gramat* aux monticules consacrés à la mémoire des guerriers morts; or, Gramat est le nom d'une localité dans le département du Lot, aux environs de laquelle les monuments funèbres ou tombelles, rapportés aux Celtes, sont très-multipliés. On a trouvé dans plusieurs dolmens du Lot des épées et des poignards de cuivre.

on ne trouve ni rochers ni montagnes qui aient pu fournir ces grandes pierres; il faut qu'elles aient été transportées d'une distance immense par des efforts prodigieux. Les habitants actuels de ces contrées n'auraient aucun moyen de les élever. On trouve dans ces déserts des restes d'ossements enveloppés de feuilles d'or. Les plus riches de ces tombeaux se trouvent sur les bords du Volga, du Tobol, de l'Irtish et de l'Obi; les plus pauvres sont au delà du lac Baïkal (1).

On a appelé ces monuments *tchoudes* ou *daours*, parce qu'on en faisait honneur aux Finnois. On trouve dans les *tumuli* des squelettes souvent accompagnés de têtes de chevaux, et à côté une selle, une bride, des étriers, des monnaies avec l'empreinte d'une rose, des miroirs de cuivre comme dans les tombeaux étrusques. Pallas a vu des inscriptions sur des pierres tumulaires. W. G. Grimm signale entre les caractères de ces inscriptions et les runes germaniques une ressemblance incontestable. On remarque au nombre des ornements les plus curieux des cornes de bélier, de cerf, d'élan, d'argali en or ou en cuivre; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est d'y trouver de nombreuses figures de sphinx; on les voit sculptées aux manches des miroirs, ou taillées en relief sur des pierres. On sait que cet impénétrable symbole se voit gravé sur les murailles de Persépolis, qu'on le rencontre partout en Égypte et jusque sur les croupes du Cithéron chez les Grecs. Il semble appartenir en commun à la

(1) W. Tooke, *Archéol.*, t. VII.

race blanche, et particulièrement à la race aryane (1).

Les uns ont cru que cette contrée était l'Uttara-Kourou de la tradition brahmanique; les autres, que c'était l'Harmonia des Hellènes, patrie des Hyperboréens (Lassen), d'où étaient venus les habitants primitifs de la Grèce (2); d'autres encore, le lieu des origines de la race blanche (Gobineau). C'est là aussi que Buffon et Bailly ont placé un peuple (Tartare?) qu'ils supposent arrivé à un degré de civilisation contesté par Abel Remusat (*Rech. sur les langues des Tartares*).

Pour nous, nous regardons ces monuments comme appartenant à une race Celto-Scythe venue de l'Iran par la voie que nous avons indiquée. Les recherches modernes tendent à dissiper le nuage qui semblait planer jusqu'ici sur ces steppes du nord de l'Asie. Tout récemment, dans son *rapport* sur les monuments de Babylone et de Ninive, M. Oppert a écrit ces lignes : « C'est, je le répète, dans la Russie *cis-ouralienne* qu'il faut chercher les descendants du peuple que les rois Perses jugèrent assez important pour lui accorder l'insigne honneur d'immortaliser sa

(1) Le sphinx paraît avoir été, dans la haute antiquité, un symbole solaire, imberbe et ailé en Assyrie, Grèce, Étrurie; barbu et sans ailes en Égypte.

(2) Les anciens Grecs appelaient hyperboréens des peuples celtes, gaëls ou kymris, qu'ils plaçaient dans une contrée heureuse, située *au delà du souffle de Borée,* dans un climat d'une douceur inaltérable. C'est dans leur contact avec ces peuples, durant quelque voisinage primordial, au bord du Pont-Euxin, que les Doriens, dont l'origine remonte à dix-sept siècles avant notre ère, auraient reçu leur Apollon et les rites de son culte.

langue sur les rochers de Bisoutoun et d'Ecbatane (1).»

Maintenant que nous avons tracé les itinéraires de ces familles japhétiques, parties les premières de l'antique berceau des Aryas, leurs frères, il serait du plus vif intérêt de pouvoir les suivre dans leurs longues migrations, au pied des chaînes de montagnes, au bord des fleuves et sur le rivage des mers, qu'elles savaient franchir comme de hardis navigateurs. Ces races nomades, méprisées des peuples riches, fixés dans de splendides métropoles devenues des foyers de dissolution, possédaient un fond de vertu qui était une source de vie mise en réserve par la Providence pour régénérer le monde dans le sang et les larmes, par la chasteté et la sobriété. Ces barbares avaient reçu la force et l'énergie; devant eux s'ouvrait l'immensité des déserts. Leurs mœurs étaient simples; adonnés à un travail facile, à une spéculation sagement limitée, ils connaissaient peu de livres, peu d'inventions étrangères, mais ils avaient un grand attachement aux traditions clairement énoncées. Ils formaient et tenaient en réserve de puissantes tribus, souvent en guerre, toujours en mouvement, qui versaient leurs générations braves et pures au sein des nations épuisées. Ils

(1) *Voy.* notre *Dictionnaire de Linguistique*, art. CUNÉIFORMES. — Dans la recherche et l'appréciation des monuments dits celtiques, répandus sur le globe, on se tromperait si l'on s'attendait à trouver partout et à toutes les époques, identité dans toutes les formes et tous les caractères de ces monuments; il n'y a qu'un certain nombre de caractères essentiels; et, dans cette unité, on remarque partout nuance et variété, suivant les pays, les temps, les mœurs, le progrès des arts ou le degré de civilisation des peuples qui ont élevé ces monuments.

préféraient la contemplation religieuse, la vie pastorale, les travaux de l'agriculture, aux entreprises commerciales, et ce n'était pas sans colère et peut-être sans envie qu'ils voyaient les immenses caravanes traverser leurs solitudes, pour aller porter aux grandes villes les plus précieux produits des pays lointains, et y introduire ainsi avec la richesse le luxe, la mollesse et tous les vices insolents dont un Dieu vengeur leur réservait un jour le châtiment terrible.

Les guerriers, couverts d'une armure d'or, de cuivre, ou de corne, l'épée au côté, l'arc et le carquois au dos, et à la main une lance pesante, cheminaient à travers les solitudes sur des chevaux lourdement caparaçonnés, escortant et surveillant d'immenses chariots aux roues de bois plein, couverts d'un large toit. Dans ces grandes machines étaient renfermés leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, leurs richesses. Des bœufs gigantesques les traînaient pesamment sur le sable ou l'herbe de la steppe (1). Ces tribus nomades ont

(1) C'étaient de telles maisons roulantes qui transportèrent vers le Penjâb (la contrée des cinq fleuves) les familles des premiers Aryans. L'énorme véhicule des émigrants américains rappelle aujourd'hui ces antiques constructions ambulantes. Si nous ne trouvons aucun vestige d'habitation ou de bâtiment civil qu'on puisse rapporter à l'époque où furent érigés, en Bretagne, les monuments celtiques qui la couvrent, c'est probablement parce que les peuples qui l'occupaient alors y avaient apporté leurs habitudes nomades. Au reste, même dans les temps les plus florissants de l'art, les maisons des particuliers les plus riches et les plus distingués parmi les Grecs, étaient de la plus grande simplicité. Qu'on juge de ce qu'elles durent être aux époques les plus anciennes, à l'époque, par exemple, où l'oracle de Delphes était consulté dans une cabane de lauriers. Voyez PAUSANIAS.

pour guides les chaînes de montagnes et les fleuves, dont elles suivent les sinuosités. Cependant, dans ces âges reculés, que d'obstacles à vaincre sur ces rives dont le séjour est devenu si célèbre dans les poétiques récits de l'Orient ! Les forêts en interceptaient les bords marécageux, et, sous leurs ombrages, ce beau soleil de l'Asie qui en fertilise et dore les plaines, devait développer de funestes exhalaisons. Au lieu d'un murmure doux et prophétique préludant aux mélancoliques amours du rossignol et de la rose, aujourd'hui enchantement des jardins dressés sur ces bords, c'étaient le rugissement des bêtes féroces et le cri sinistre de l'oiseau de proie qui ébranlaient ces solitudes inconnues (1).

On voudrait s'arrêter, avec ces nomades primitifs, aux haltes qu'ils font dans les diverses contrées qu'ils traversent, assister à leurs luttes intestines, aux guerres qui s'engagent dans leur contact avec les peuples voisins; on désirerait connaître leurs dieux, leur culte, leurs mœurs, leur génie, les dégradations ethniques qu'ils subissent, les révolutions qui éclatent, et tout cet ensemble d'actes sociaux et de mouvements

(1) Le lecteur aura sans doute remarqué que la géographie des monuments celtiques nous les montre le long des fleuves, des chaînes de montagnes ou des rivages de la mer. On en peut conclure que les nomades celtes prenaient pour guides, dans leurs voyages, ces grands accidents du sol aux environs desquels ils pouvaient toujours se rallier ou se grouper, soit pour repousser quelque agression, soit pour reprendre leur marche. Il y avait aussi nécessité pour eux de suivre les lieux garnis de pâturages, et ils ne les quittaient qu'après les avoir épuisés. STRABON, liv. VII.

qui constituent la vie des peuples en marche sous l'œil de Dieu et sous la main de la Providence. Ce serait l'Odyssée non plus d'un héros seulement, mais de toute une race dans ses pérégrinations séculaires à travers les déserts et leur vaste solitude (1)... Ce fut le sujet d'une grande épopée dont nous avions conçu le plan autrefois, et pour l'exécution de laquelle le temps et le souffle nous ont manqué jusqu'ici.

Un des buts que nous nous proposions dans cette composition était de faire ressortir la marche de l'humanité

(1) Dès avant le xe siècle qui précéda notre ère, M. Munch, le plus récent historien de la Norwége, nous montre les régions pontiques comme incessamment parcourues et dominées par des nations de cavaliers aryans qui se succédaient les unes aux autres, courbant les populations de ces contrées sous leur puissance comme le vent d'est fait plier les épis sous son souffle. *Det norske folk Histoire.*

Parmi les causes de ces émigrations de races, on doit compter les querelles religieuses, la rivalité des sectes et des prêtres, celle des rois ou des grands et des héros issus des dieux. C'est ce qui ressort évidemment de la lecture des poëmes indiens. C'est ainsi que la guerre s'alluma entre les Pandous ou Pandavas (Celtes), les fils de la lune ou de l'élément aqueux, et les Kourous ou Kouravas, fils du soleil et partisans d'un culte sémitique ou de l'élément igné. Ardjoun, un des chefs des Pandous, est défendu et protégé par Chrisna, le héros du Mahâbhârata, et qui n'est autre que le dieu Wichnou dans sa huitième incarnation.

Les premiers chants du Vêda nous font remonter jusqu'à la période aryanne où les Indiens et les Perses vivaient ensemble et adoraient les mêmes dieux; la séparation des deux peuples paraît avoir été une conséquence de la préférence des Perses pour les divinités morales, par opposition aux divinités physiques qui symbolisaient la nature. Cf. Albrecht Weber, *Derniers résultats des travaux sur l'Inde antique.*

dans son évolution religieuse, morale et sociale; de constater la supériorité de la race sémitique et l'infériorité relative des descendants de Japhet, lesquels n'ont trouvé la vraie civilisation que dans l'influence sémitique; accomplissement frappant de la prophétie de Noé:

« Que Dieu étende les possessions de Japhet et qu'il « habite dans les tentes de Sem! » (GEN., IX, 27.)

C'est en effet sous les tentes de Sem que Japhet a trouvé le salut. Cette vérité est confirmée par tous les travaux de la science ethnographique. Si, depuis quelques siècles surtout, nous admirons chez les Indo-Européens la variété et le mouvement, la beauté du génie et l'éclat des arts, « ne l'oublions pas, dit un éminent observateur, pour déployer le spectacle splendide que nous offrent leurs civilisations successives, ils ont dû être fécondés à plusieurs reprises par l'esprit sémitique. Car, si ce n'est pas à sa seule influence que l'on peut attribuer cet esprit d'analyse et de simplification qui caractérise notre époque, et qui éclata d'abord dans les idées religieuses du monde européen il y a dix-huit siècles, c'est à lui seul, c'est à l'esprit sémitique que la société moderne doit ses mœurs de famille, sa haute morale, son honneur et sa dignité, et ce qui est plus que tout cela, son SALUT (1). »

« Nul peuple n'était assez grand, dit Mommsen, pour enfanter à lui seul la merveille de la civilisation grecque, et plus tard celle de la civilisation chrétienne. Pour de telles créations, il a fallu que les idées

(1) *Aperçu général de la science comparative des langues*, par BENLOEW, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.

et l'esprit de la race sémitique s'implantassent, pour fructifier, dans le sol indo-européen (1). »

Revenant à la prophétie de Noé, nous demanderons par quel instinct miraculeux le patriarche a pressenti que la postérité de Japhet se dilaterait sur tous les champs du monde et de l'histoire, couvrant de ses rameaux vigoureux l'Europe et l'Asie septentrionale, les contrées les plus peuplées de l'ancien continent, et envoyant ses fils, comme un flot inépuisable, sur toutes les plages du monde nouveau, à mesure que le genre humain étendait par ses découvertes successives la sphère du monde habitable. Sagacité, intuition, instinct, eussent-ils pu produire un tel résultat, et peut-on se refuser à reconnaître dans ce fait surhumain une évidente prophétie (2)?

Ce serait dépasser les limites dans lesquelles nous désirons nous renfermer que d'entreprendre de discuter la série des causes qui poussèrent de siècles en siècles les peuples vers l'occident, et qui les firent atteindre

(1) *Histoire romaine*, Berlin, 1857.

(2) Voir la réfutation du *prophétisme* de M. Renan dans l'*Histoire générale de l'Église*, par M. Darras, t. I, p. 319. Il n'est pas une ligne du récit biblique qui n'ait laissé sa trace dans les souvenirs du genre humain. W. Jones, *Asiatic. Researches*, t. III, p. 262. — Clavigero, *Storia del Messico*, t. IV, p. 16. — Rollin, *Traité des Études*, 4e part.

Remarquons en passant la grande analogie phonique qui existe entre le nom de *Pradjapati*, c'est-à-dire *Seigneur des créatures*, que les Hindous donnent à *Brahmâ*, considéré comme *pouroucha, premier homme*, et, les noms du *Japhet* de la Bible et du *Japet* de la mythologie grecque, donnés l'un et l'autre comme les ancêtres des habitants de l'Europe et de la haute Asie.

graduellement les finistères européens. Nous revenons à leurs monuments et nous essayons d'en donner une interprétation.

Pour ce qui concerne les dolmens, nous l'avons déjà dit, nul doute que ce ne soit des tombeaux, et non des autels, comme on l'a cru longtemps (1). On comprend, à la seule inspection de leur forme, que le peuple qui les a élevés appartenait à cette antique race aryane qui admettait la croyance à l'immortalité

(1) On se fondait, pour soutenir cette opinion, sur certaines cavités, certaines rigoles que l'on montrait sur la table de ces monuments, et qui ne sont que des accidents naturels. D'ailleurs cette opinion est en contradiction évidente avec le témoignage de Diodore de Sicile, qui affirme que la victime était debout, puisque c'était d'après *sa chute* que les druides tiraient leurs présages. *Voy.* l. v, 31.

Et puis, que signifieraient toutes ces allées couvertes qui précèdent les dolmens, et qui devaient conduire à l'intérieur ? Ne supposent-elles pas que les dolmens étaient recouverts d'une épaisse masse de terre et de cailloux, comme on le voit encore à Mané-Lud (Locmariaker), à Tumiac, Gavr'énez, Carnac, etc., etc. ?

D'autres circonstances combattent encore la supposition des dolmens-autels : les parois des pierres supports et de la pierre toiture sont unies et polies à l'intérieur, tandis que l'extérieur est à peine dégrossi.

Les dolmens se trouvent surtout près des côtes et des rivières, distribués en groupes considérables. Ainsi, en Danemark, certaines paroisses sur le bord de la mer en ont des *dizaines* et même des *centaines*, tandis que dans l'intérieur des terres, ils sont rares ou manquent absolument. Malgré de nombreuses destructions, le petit Danemark possède encore plusieurs milliers de dolmens. Si ces monuments avaient été des autels, comment expliquer leur réunion près des côtes, leur rassemblement par groupes en certains endroits, et leur absence totale dans d'autres localités?

de l'âme non-seulement comme une opinion vraisemblable ou comme une découverte à la suite d'une longue et successive méditation, mais comme une certitude solide et tellement claire, que la pensée d'une autre vie est le motif régulateur qui préside à toutes les actions des Indiens ; elle est le but, elle est l'âme de la constitution, des lois, des réglements et des usages les plus ordinaires de la vie (1).

« La mort et le jugement d'outre-tombe sont les deux points de la vie d'un Hindou, et on peut dire, à l'indifférence avec laquelle il porte communément l'existence présente, qu'il n'existe que pour mourir. Il y a là d'évidentes similitudes avec cet esprit sépulcral de l'Égypte, tout porté aussi vers la vie future. Le parallèle est facile entre les deux ordres d'idées ; ils partent certainement d'un sommet commun. Ce dédain de l'existence, cette foi solide et délibérée dans les promesses religieuses donnent à l'histoire d'une nation une logique, une fermeté, une indépendance, une sublimité que rien n'égale. Quand l'homme vit à la fois, par la pensée, dans les deux mondes, et en embrassant de l'œil et de l'esprit ce que les horizons du tombeau ont de plus sombre pour l'incrédule, les illumine d'éclatantes espérances, il est peu retenu par les craintes ordinaires aux sociétés rationalistes ; et dans la poursuite des affaires d'ici-bas, il ne compte plus parmi les obstacles la crainte d'un trépas qui n'est qu'un passage d'habitude. Le plus illustre moment des civilisations

(1) Voyez les ouvrages des Indianistes, et en particulier Fréd. Schlegel, *Essai sur la langue et la philosophie des Indiens.*

humaines est celui où la vie n'est pas encore cotée si haut qu'on ne place, avant le besoin de la conserver, bien d'autres soucis plus utiles aux individus (1).

Eh bien, la construction du dolmen est une image du monde terrestre dans son rapport avec l'âme humaine destinée à un monde supérieur. Le ciel semble s'étendre au-dessus de notre tête comme une voûte surbaissée, qui était pour les Hébreux et pour Homère comme de cristal ou comme d'airain, expression tirée de l'aspect métallique du ciel pendant les longs mois d'été dans les pays tropicaux. Océan supérieur pour les Égyptiens, bouclier rond pour les Grecs, les Italiens, les Chinois, les Wendes, les cieux sont figurés par une caverne chez les Hindous, dans Platon, etc.; par des dolmens ou cavernes artificielles chez les Celtes. Il y a souvent une ouverture pratiquée dans la pierre du fond pour figurer la porte par laquelle l'âme passe de ce monde ténébreux dans le ciel tout resplendissant de lumière (2). L'avenue souterraine qui conduit à la grotte sépulcrale représente le chemin de la vie. Porphyre nous dit que la grotte est le symbole du monde, et il ajoute que les plus anciens temples, ceux de Jupiter en Crète, de Bacchus à Naxos, de Mithras, etc., étaient des cavernes.

(1) Gobineau, *De l'inégalité des races humaines*, t. II, c. II.

(2) Par exemple, le dolmen de Truy (Eure). Dans d'autres dolmens, les pierres qui forment l'enceinte et supportent la table sont coniques et laissent des jours entre elles; ces jours ou vides ont la même signification que l'ouverture particulière dont nous parlions tout à l'heure.

Fig. 12. Dolmen de Bagneux (1).

Ainsi ces monuments, plus vieux peut-être que les pyramides de l'Égypte, et jusqu'en ces derniers temps

(1) Ce dolmen, situé près de Saumur (Maine-et-Loire), a vingt mètres de longueur, sept de largeur et trois de hauteur. La plus grande table a sept mètres et demi de longueur sur sept de largeur, c'est-à-dire plus de cinquante-deux mètres carrés. « L'imagination effrayée à la vue de tels monuments, dit M. de Caumont, se demande comment des peuples dans l'enfance de la civilisation ont pu remuer des masses si énormes. » Reconnaissez la puissance des convictions religieuses. Ce sont elles qui transportent les montagnes.

Le célèbre Dolomieu ayant fait fouiller ce dolmen en 1775, n'y trouva rien, mais il constata que les pierres de support entraient en terre d'environ trois mètres. Quarante siècles et peut-être davantage se sont écoulés depuis que le dolmen de Bagneux est élevé. Combien de temples construits à grands frais par des rois puissants et des artistes célèbres ont été détruits, relevés et renversés encore depuis ce laps de temps, sans qu'un seul atome se soit détaché des quinze pierres qui forment celui-ci! — Il n'y a que le beau dolmen de Korkouno, dans les alignements de Carnac, que la Bretagne puisse opposer à celui de Bagneux.

aussi mystérieux qu'elles et aussi inexpliqués, donnent lieu aux plus sérieuses réflexions, et consacrent dans leur forme les magnifiques traditions de vie future et d'immortalité (1).

« Où sont, s'écriait mélancoliquement un pieux historien à la vue de ces monuments funèbres et des colonnades de peulvans qui les accompagnent à Carnac, où sont les générations qui dressèrent ces pierres gigantesques comme on aligne un plan de rosiers dans un parterre de fleurs?.. Ces hommes ont senti, comme moi!.. Comme moi, ils ont lutté avec la vie!.. Et comme eux, demain peut-être, j'aurai aussi achevé de descendre ce fleuve du temps qu'on ne remonte jamais! Comme eux, bientôt je ne serai plus rien parmi les êtres éphémères qui peuplent ce globe; le brouillard des années aura voilé mon nom de ses ténèbres, et le monde, insensible à mon absence, indifférent à mon souvenir, rira sur ma cendre!.. Mais je ne porterai pas sans fin cette humiliante flétrissure de la mort. A l'heure solennelle où les nations de tous les âges s'étonneront de se retrouver rassemblées, je me relèverai

(1) Constatons ici la différence entre le Romain civilisé du temps d'Auguste et le barbare qui dressa ces tumulus et ces dolmens des rivages du Morbihan : « Je me mets peu en peine d'avoir un tombeau, disait Mécène, la nature ensevelit ceux qu'on abandonne : *Nec tumulum curo, sepelit natura relictos.* Le culte des morts, la divinité des ombres, leur retour sur la terre, leur séjour auprès des tombeaux, sont la base de toutes les théologies septentrionales. Le culte des Mânes était de la première antiquité chez les Grecs, puisqu'on le trouve établi chez les Pelasges longtemps avant leur communication avec les Égyptiens.

de mon lit d'argile, ce ferme espoir repose dans mon sein, pour m'envoler vers vous, Seigneur, dans le ciel, ma patrie (1). »

Ce corps est au tombeau comme un grain dans la terre,
Il ne se détruit pas, il germe!.. et quelque jour,
Comme l'épi nouveau jaillit de la poussière,
Ce corps s'élancera de sa couche de pierre
Pour aller refleurir dans un autre séjour (2) !

Il faut que, dès la plus haute antiquité, les habitants de ces rivages de l'extrême occident, de cette péninsule armoricaine, aient joui d'une grande célébrité pour leur piété envers les dieux, les honneurs qu'ils rendaient aux morts et les sanctuaires qu'ils consacraient par l'érection de tant de monuments; il faut que les esprits en aient été fortement frappés au loin, pour que les anciens aient placé dans ces mêmes parages leur Élysée ou Iles-des-Bienheureux. C'est là en effet qu'étaient les Iles-Sacrées, demeure des génies, séjour des héros, archipels où l'on vénérait des divinités mystérieuses, où s'accomplissaient les rites les plus étranges (3).

(1) L'abbé Manet, *Hist. de la Petite-Bretagne*, t. I. — *Voy.* la note X, à la fin du vol.

(2) Legouvé.

(3) Lisez les pages curieuses de Plutarque (*De Oraculorum defectu*); — Eusèbe (*Præp. ev.*, l. v.); — Procope (*De Bello goth.*, l. iv.)

L'occident, regardé comme la demeure où le soleil allait se reposer, devint également le lieu de la demeure des dieux en général; et par conséquent les hommes vivant dans l'occident, dans le voisinage et

Venu, à notre tour, sur cette terre des Celtes, au milieu de ces débris des vieux âges, consacrant les antiques croyances, nous n'avons pu les contempler sans émotion.

Un soir, après une longue journée d'été employée à parcourir l'immense théâtre des monuments d'Erdeven (1), je me dirigeais sur le bourg de Plouharnel pour y passer la nuit. Arrivé aux environs du village de Sainte-Barbe, je m'assis sur un petit tertre pour jouir des derniers moments d'un beau jour dans cette contrée solitaire. Le soleil descendait dans l'Atlantique au fond d'un horizon sans bornes, et ses derniers rayons frappaient de riches teintes les menhirs nombreux répandus sur la bruyère. Dans la pourpre dont les feux du couchant revêtaient les pierres étranges, à leur aspect tout fantastique sur un fond de sombre verdure, on eût dit que les *géants*, endormis depuis quarante siècles dans les noires ténèbres de leurs *tumulus*, avaient soulevé l'énorme table de granit qui les recouvre, pour venir reprendre un moment, aux lieux où ils vécurent, leurs robes de fêtes, leurs bracelets de jaspe, leurs carcans d'or, et jeter un dernier regard sur cette région sévère où ils ont laissé de si étonnantes traces de leur passage.

Je me rappelais la vive peinture que M. de Freminville a tracée de ces monuments, de cette *cohorte de*

sous la protection des dieux, passèrent pour les plus justes et les plus heureux de la terre. C'est ainsi que l'occident devint une espèce de *Paradis terrestre*. Voy. *Les Chants du Sôl.*—BERGMANN, etc.

(1) *La Grère*, en breton.

géants pétrifiés, comme il les appelle. « Le nombre de ces pierres, leurs figures bizarres, l'élévation de leurs pointes grises, allongées et mousseuses, qui se dessinent d'une manière tranchante sur la noire bruyère dont la plaine est couverte, enfin la silencieuse solitude qui les environne, tout frappe, tout étonne l'imagination, tout pénètre l'âme d'une vénération mélancolique pour ces antiques témoins des événements qui signalèrent des siècles si reculés. »

L'heure et le lieu ne pouvaient être plus favorables aux graves pensées. Je songeais donc aux colosses innombrables qui avaient passé devant mes yeux pendant la journée, au prestige religieux qui les consacrait à l'époque où ils furent érigés. « Quelle dépense de forces ! me disais-je ; quel prodigieux travail ! De quel énergique et profond sentiment ne devaient-ils pas être animés ceux qui entreprirent de détacher de la carrière, de transporter au loin, et de planter dans le sol ces milliers de blocs, d'un volume si énorme, que nous avons peine à croire que ce soit là une œuvre de l'homme!.. Voilà pourtant ce qu'ils ont fait, ces peuples primitifs que nous appelons barbares !..

« Et nous, avons-nous un grain de cette foi qui transporte les montagnes, une étincelle de cette charité qui vivifie et régénère les nations?.. Élevons-nous seulement, à la gloire du Dieu que nous adorons, une simple croix de bois dans le carrefour de nos chemins (1), nous, dont

(1) Ceci ne s'adresse pas à la Bretagne, car dès que l'on entre en Bretagne, la physionomie du pays change, et ce signe de changement, c'est la croix. C'est par milliers que la révolution a détruit ou

les pères érigeaient, comme un monument de religion, six mille obélisques de granit sur la lande de Carnac (1)?

« Adieu, me disais-je encore, en les saluant une dernière fois; adieu, monuments des vieux âges!.. Vous serez longtemps encore, pour les races qui viendront vous contempler, un sujet de stupéfaction. Dans la débile impuissance de leur décrépitude, elles ne pourront comprendre l'étonnante vigueur de conviction du peuple qui souleva vos masses gigantesques, et les dressa vers le ciel comme un hommage et comme une adoration.»

Je ne voyais, en résumé, dans les monuments de Carnac, qu'un grand acte de foi, foi en DIEU par l'érection de milliers de menhirs que chaque principale famille se faisait sans doute un devoir de contribuer à élever sur le *territoire sacré* (2); foi en LA VIE ÉTERNELLE (3), par la construction symbolique de grottes

mutilé les croix dans cette province, et l'on a calculé qu'il en eut coûté plus d'un million de francs pour les restaurer ou les rétablir dans le seul département du Finistère.

« Mille croix de pierre, dressées à tous les carrefours, disent au voyageur la piété des ancêtres; le salut respectueux, accompagné d'un signe de croix, qu'elles reçoivent de chaque passant, disent la piété des descendants. » L. BURON.

(1) Un savant anglais a calculé que la population entière du Morbihan, aidée de toute l'armée de César, eût à peine accompli l'érection du monument de Carnac en y consacrant douze années de travail. BATHURST, *Archæolog.*, vol. XXV, p. 221.

(2) Ce que nous appelons *menhirs*, les Anglais l'appellent *rocks-idols* (rochers-idoles).

(3) « L'immortalité de l'âme était reconnue par tous les peuples celtes, et cette doctrine était parmi eux d'une antiquité à laquelle

sépulcrales ou dolmens qui consacrent si solennellement la piété envers les morts. N'est-ce pas la foi en ces deux dogmes fondamentaux qui est l'éternel pivot des sociétés humaines? Voilà aussi, croyons-nous, les deux leviers qui ont soulevé ce monde de pierres et accompli ce prodige qui étonne notre âge.

La nuit descendait. Je repris mon chemin vers l'hôtellerie. La solitude était profonde sur la bruyère; on n'entendait aucun bruit hors les cris de quelques hulottes qui se répondaient par intervalles du côté des bois, et la rumeur incessante et monotone de l'Océan derrière les falaises de Plouharnel.

Dans la soirée, la lune parut à l'horizon au-dessus des bois de sapins; je voulus revoir les menhirs à sa clarté fantastique. On éprouve un saisissement involontaire lorsqu'on se trouve, à ces heures nocturnes, au milieu de ces pierres colossales, que l'ombre semble grandir encore. Si un nuage rapide vient à passer, à voiler ou à découvrir tout à coup le disque de l'astre lumineux, baignant ainsi d'ombre et de lumière les masses grisâtres répandues sur la bruyère, l'œil, trompé, croit les voir exécuter de mystérieux mouvements. Malgré soi, l'imagination se reporte vers les scènes des âges antiques, alors que des populations entières venaient religieusement se recueillir et prier (1)

l'histoire ne remonte point. » PELLOUTIER, *Hist. des Celtes*, l. III, ch. 17.

(1) « On attribuait à ces prières une puissance *magique* et un pouvoir irrésistible jusque sur la Divinité. » V. *Les Chants de Sôl*, p. 70. Traduct. de Bergmann.

parmi les monuments que leur foi avait érigés. Ce qui vient favoriser encore ces rêveries pleines de sentiments qu'on ne peut définir, c'est le passage d'un vent subit qui vous apporte comme un écho des flots qui bruissent sur les grèves, ou le hurlement d'un chien dans le lointain, ou le cri soudain d'un oiseau de nuit qui vient de saisir sa proie... Puis il vous semble qu'il y a dans l'ombre, autour des fantômes de granit, comme des voix indistinctes, comme un entretien vague, insaisissable, d'esprits, de génies, enfants de l'air, de la terre et des eaux... C'est la brise qui court avec des gémissements indéfinissables à travers la forêt de peulvans et les touffes d'ajoncs épineux; mais vous avez beau chercher à raisonner vos sensations, vous êtes sous l'empire d'illusions étranges que vous ne pouvez dominer.

II

CULTE PRIMITIF, SYMBOLIQUE ET UNIVERSEL DE LA PIERRE BRUTE.—LE BÉTHYLE.—LE MENHIR.—LE KROUMMLEAC'H. — VUES INTERPRÉTATIVES. — LE STONEHENGE DE SALISBURY.— LETTRE DE M. ALEXANDRE BERTRAND.

Le menhir, qui se rencontre sur toute la surface de l'ancien monde, qu'est-ce, si ce n'est le monument de l'humanité primitive, un vivant témoignage de sa foi au ciel?

ERN. RENAN.

La première destination de ces pierres fut de s'élever comme les monuments de la manifestation sensible de Dieu à l'homme, et d'en perpétuer le souvenir.

G. DES MOUSSEAUX.

Nos ancêtres n'auraient-ils pas planté ces pierres pour objet de quelque culte, ou cérémonie religieuse, et en guise d'idoles?

LE PELLETIER, *Dict. de la langue bret.* art., PEULVAN.

La science des religions est à peine sortie de l'enfance. Il y a un siècle les cultes païens n'étaient considérés que comme de pures absurdités, indignes d'un sérieux examen. On ne voyait dans les croyances de l'Égypte que les dieux crocodiles ou les dieux porreaux; le culte des Celtes n'était regardé que comme une adora-

tion stupide de grosses pierres et de grands chênes, et la mythologie de la Grèce n'obtenait faveur qu'en considération des poëmes d'Homère et des chefs-d'œuvre de Phidias (1). Enfin quelques savants ont protesté contre ces opinions superficielles, et, se refusant à admettre que l'imagination eût fait tous les frais des croyances des peuples, ils se sont appliqués à chercher de nouveaux systèmes d'explication de la fable. Malheureusement leurs préoccupations ont fait échouer leurs efforts. Ils ont voulu trouver le sens de la mythologie dans la religion seule des Grecs et des Romains. Mais

(1) Un des plus grands obstacles à la découverte de la vérité, c'est l'esprit de système; je ne parle que de l'esprit de système au service d'hommes instruits, riches d'un fonds d'idées et de savoir. On a étrangement abusé des Égyptiens et des Phéniciens dans l'érudition du XVIIIe siècle; puis on en est revenu, partiellement, puis avec excès, si bien que tout a fait place à la grécomanie. Celle-ci s'efface à son tour. Les grandes découvertes de Champollion ont remis l'Égypte en vogue; il y a eu de l'égyptomanie; mais le temps y ramène l'équilibre. Les beaux travaux de Movers ont remis la Phénicie en faveur; même exagération, mais qui n'aboutira plus aux utopies du passé, et qui trouvera infailliblement son point d'équilibre. Aujourd'hui l'on semble près de faire prédominer la Babylonie et l'Assyrie sur le reste du monde, grâce à d'admirables découvertes, suivies partiellement d'énormes présomptions, qui finiront également par trouver leur équilibre.

« Il y a, dit le baron d'Eckstein, une histoire qui précède l'histoire; on peut la trouver par la comparaison combinée des familles de langues, des familles de croyances, des familles d'institutions, des familles de mœurs, en procédant sans vouloir tirer une conclusion d'aucune partie isolée de tous ces départements de la science critique d'un vieux monde. » *Sur les sources de la Cosmogonie de Sanchoniaton.*

la mythologie confuse de la Grèce et de Rome, loin de pouvoir expliquer les religions, ne peut elle-même se comprendre qu'à la faveur de lumières empruntées à d'autres systèmes théologiques assez récemment étudiés. Telle est la circonstance défavorable qui a frappé de stérilité les théories interprétatives des anciens mythologues, tels que l'abbé Bannier, Jean Leclerc, Larcher, Clavier, Boulanger, Bailly, Guérin du Rocher, Court de Gébelin, Dupuis, Bergier, etc. D'autres savants, Heeren, Abel Remusat, M. Cousin, etc., tout préoccupés de leur propre théorie, ne paraissent pas avoir distingué plus nettement ce que les fables ont de vrai ou de faux, d'essentiel ou d'accessoire.

Aujourd'hui la connaissance que l'on a acquise de la mythologie des différents peuples orientaux, et particulièrement des Hindous, a ouvert une carrière nouvelle et d'autres aspects à la critique. On a découvert une foule d'analogies et de rapports entre la théogonie grecque et la théogonie brahmanique. Il arrive souvent que les noms sont homophones. Cette précieuse connaissance et celle des hiéroglyphes ou des caractères égyptiens ont ruiné presque tous les anciens systèmes que l'on avait imaginés pour expliquer la mythologie égyptienne, grecque et romaine. Les savants sont devenus plus circonspects, et ils attendent pour se prononcer qu'ils aient terminé les investigations qui se poursuivent au fond de ces immenses panthéons et de ces ruines qui s'étalent maintenant à tous les regards (1).

(1) C'est dans cette direction qu'a été composé le savant *Dictionnaire universel de Mythologie*, publié par M. l'abbé Migne, faisant partie de sa troisième Encyclopédie.

Dans l'état actuel de la science des religions, seul le principe du symbolisme répand quelques lueurs sur ces grands problèmes, car seul il donne la raison de l'existence de cette variété de sens dont les fables ont paru susceptibles; et qui sont moins le sens véritable que ses nombreuses applications (1). C'est donc au symbolisme que nous recourrons pour jeter quelque lumière sur un sujet que les archéologues ont regardé jusqu'ici comme rempli de difficultés désespérées (2).

Les races primitives avaient le sentiment de l'éternité de Dieu et de son immutabilité; ils en découvraient le sceau sur les flancs informes de la pierre, et c'est ce qui les porta à la choisir pour être le symbole de la Divinité. Aussi la pierre est-elle le plus ancien monument que les hommes aient érigé aux dieux. Elle tint lieu

(1) Tout est symbole dans l'œuvre de Dieu ou dans la création, et c'est au moyen des choses de la nature ou de la création que Dieu a voulu se faire connaître symboliquement aux premiers hommes.

(2) « La mythologie des peuples indo-européens, dit M. Renan, n'est que le reflet des sensations d'organes jeunes et délicats, sans rien de dogmatique, rien de théologique, rien d'arrêté. » Mais qu'étaient donc devenus les pères et les mères de cette population de marmots aux *organes jeunes et délicats*, qui s'amusent à des *reflets de sensations?*

« Autant vaut expliquer le son des cloches, ajoute M. Renan, ou chercher des figures dans les nuées que poursuivre un sens précis dans ces rêves de l'âge d'or. » *Études d'hist. relig.*, p. 15. Certainement l'Institut de France n'est point responsable de ces soufflets donnés à tour de bras, par un de ses membres, au sens commun de toutes les générations humaines. On ne voit pas ce que nous pouvons gagner à l'importation chez nous des idées absurdes et grossières des Woss, des G. Hermann et des Lobeck, qui ont si audacieusement menti à l'histoire et scandalisé toute l'Allemagne.

d'idole jusqu'à la renaissance des beaux-arts chez les peuples qui avaient le plus souffert de la grande dispersion (1). Pour rappeler constamment à leur esprit la présence de leurs dieux invisibles, ou dieux secondaires, agents du Dieu suprême, ils dressèrent et groupèrent avec symétrie, dans des terrains consacrés, un nombre considérable de grandes pierres qui devaient rester à jamais un objet de vénération et transmettre aux générations futures un témoignage de leur foi vive et de leur piété (2).

(1) « La question de ce qu'on appelle la dispersion des langues ne présente point de difficultés sérieuses. Rien de plus dispersé en effet que les idiomes qui devaient se parler sur notre globe à une époque peu avancée de l'humanité. Plus tard, avec la naissance des premières civilisations, nous voyons souvent la même langue parlée sur une vaste étendue de terrain; puis nous voyons ces vastes agglomérations de peuples se dissoudre, et leur langue se diversifier, sans toutefois perdre les traces d'une identité primitive. » BENLOEW, *Aperçu général de la science comparée des langues* (1858).

(2) Cfr. M. de Rougemont, *Le Peuple primitif.*

Le culte des astres, particulièrement du soleil, qui fut primitivement le symbole du Dieu suprême, se rapporta d'abord aux esprits conducteurs de ces grands corps célestes, opinion partagée par les Juifs (D. CALMET, *Gen.*, I, 18), par Platon (*Epinomis*), par Virgile (*Æneid.*, VI, 725), par toute l'antiquité. Mais cette *milice du Ciel* (*Deuter.*, XVII, 3) usurpa bientôt les droits du Dieu auteur de toute vie et de toute lumière; elle ne tarda pas à prendre la première place dans les hommages et l'adoration des mortels, qui finirent par regarder ces esprits, attachés aux sphères des cieux, comme autant de divinités propices ou malfaisantes. Nous ne serions pas éloigné de croire qu'il y a quelque chose de ce culte des esprits-astres ou milice céleste dans ces innombrables menhirs et ces krouummleac'hs qui s'élèvent dans toutes les contrées qui furent occu-

« L'absence d'idoles, les pierres non taillées, l'absence de formes dans l'architecture, en d'autres termes l'interdiction à l'homme de modifier par les combinaisons de son imagination l'œuvre du Créateur, ou de se représenter matériellement les puissances divines, sont-ce là des traits particuliers à nos aïeux ? L'histoire nous atteste le contraire : c'est là le caractère général de cet âge religieux de l'humanité, qu'on pourrait nommer à juste titre l'Église primitive, dont on pourrait retrouver la trace chez les premiers Indiens, à la Chine et partout, et qui apparaît manifestement dans les traditions des Perses, des Hébreux, des Teutons et de tous les nomades confondus par les Grecs sous le nom de Scythes. Les voyageurs ont retrouvé dans les régions les plus diverses les aiguilles de pierres brutes et les dolmens, et, sur la pensée du monde patriarcal, les livres saints des Hébreux répondent au nom de tous (1). »

pées lors des premières migrations des peuples partis de l'Orient. Voyez au livre de la *Sagesse* (XIII, 2) la véritable origine de l'idolâtrie.

(1) H. MARTIN, *Hist. de Fr.*, t. I. De ces traits, communs aux Gaulois avec tant de peuples japétiques et sémitiques, sinon avec tout le monde primitif, on a fait un mérite aux premiers qui, dans l'antiquité classique, auraient été fidèles à les conserver en présence de ces cultes de l'art, de la forme, de l'imagination, qui constituent l'idolâtrie grecque, étrusque et latine.

Je ne doute pas, dit M. Ed. Biot, que des recherches ultérieures n'achèvent de démontrer que divers peuples asiatiques ont eu l'habitude de disposer autour des tombeaux des enceintes de pierres semblables à celles de l'Europe... J'ai voulu seulement réunir quelques faits... pour les rapprocher des découvertes du même genre que l'on a récemment signalées en Algérie et dans l'Amérique du Nord. *Mém. des Antiq. de France*, t. XIV et t. I.

Les anciennes idoles des Grecs, à l'origine de l'art, étaient si défectueuses et si bizarres, qu'au rapport d'Athénagore (1), l'homme le plus sérieux ne pouvait les regarder sans éclater de rire. Rappelez-vous les monuments de l'île de Pâques, fig. 11.

« Dans les temps les plus reculés, dit Pausanias, tous les Hellènes en général rendaient des honneurs divins à des pierres brutes nommées *Kiones*, qui leur tenaient lieu de statues (2). » Puis il ajoute : « En commençant cet ouvrage, je trouvai que les contes

(1) XIV, *init.*, p. 614.

(2) L. VII, 22, et IX, 24. — Pausanias vit encore debout les trente pierres carrées de Pharæ, portant chacune le nom d'une divinité. Suivant le même auteur, les trois Grâces elles-mêmes avaient été figurées dans le principe par trois pierres brutes. L. IX, 27, 28.— RAOUL ROCHETTE, *Archéol.*, p. 303.—C'est encore Pausanias qui nous apprend que « le simulacre d'Hercule dans son temple d'Hyette, en Béotie, n'est point une figure taillée, mais une pierre grossière à l'antique. Le dieu Cupidon des Tespiens, dont l'image est extrêmement ancienne, n'est aussi qu'une pierre brute : chez nos premiers ancêtres, ajoute-t-il, les pierres recevaient les honneurs divins... tellement que les plus grossières sont les plus respectables, comme étant les plus anciennes. » PAUSAN, l. II et IX.

Le peu que nous savons, dit Creuzer, du culte secret des anciens Grecs, des rites, des symboles qui s'y rattachaient, suffit pour prouver que la substance y était tout, la forme rien, et le beau sacrifié au mystique.

Le culte des pierres se perpétua dans le *Terme*, qui rappelle tout à fait notre menhir. Ammien Marcellin (XVIII, 2) définit les Termes : Des pierres longues, des bornes consacrées au soleil. Lactance (*De Fals. Relig.* l. I, 20) dit : *Lapidem colunt informem atque rudem, cui nomen est Terminus :* On révère une pierre brute et informe, à laquelle on donne le nom de *Terme*.

grecs décelaient une crédulité bien stupide, mais j'ai changé de façon de penser. » Pourquoi Pausanias a-t-il changé d'opinion sur les anciens Grecs qui adoraient les dieux sous le symbole des pierres? C'est qu'il a découvert de hautes et vénérables traditions, cachées par les sages antiques sous ces symboles qui ne semblaient d'abord annoncer qu'une grossière barbarie.

Pausanias nous dit encore (1) que l'oracle de Delphes avait été fondé par des Hyperboréens qui ne voulaient pas qu'on représentât la Divinité sous la forme humaine. Ces Hyperboréens, quelle que soit la contrée où on les place, ne sont autres que des Celtes ou descendants de Japhet, fixés soit au bord des grands fleuves du Nord, soit dans les îles et presqu'îles de l'extrême Occident (2).

« On trouve dans toute l'Asie une multitude de pierres sacrées; elles furent les premiers dieux avant

(1) *Phocion*, v.

(2) Anciennement, suivant Clément d'Alexandrie (*Strom.* I), l'image d'Apollon n'était à Delphes qu'une simple colonne.

Les symboles ou emblèmes du dieu soleil furent, dans une haute antiquité, la *flèche*, qui représentait symboliquement les rayons du soleil; le *chaudron*, qui servait à la *divination* inspirée par le dieu soleil; et enfin les *perches orientées*, symbole du *domicile* du dieu soleil, et par suite du dieu lui-même qui y présidait. Pour comprendre l'origine de ce dernier symbole, il faut se rappeler que les anciens avaient la coutume, dans leurs voyages, de marquer par un monument ou signe commémoratif la place où ils avaient passé la nuit. C'était une grosse pierre, un tronc d'arbre, une perche fichée en terre, etc. : signes qui devinrent les symboles du *repos*, du *domicile*, de la *journée* de voyage. Ces signes grossiers furent depuis transformés par l'art des différents peuples en *cônes*, en *stèles*, en *colonnes*, en *obélisques*, etc. De là les *obélisques* placés à l'entrée des temples égyptiens, les *colonnes* placées au portail des

l'origine des statues (1). » Ce savant est frappé de l'ordre ternaire donné à ces pierres. « Par leur grandeur, ajoute-t-il, on exprimait celle de la Divinité, qu'elles représentaient. »

Le célèbre académicien Falconet disait à propos des pierres sacrées : « Voici de nouvelles fables ; c'est la philosophie la plus ancienne qu'il y ait peut-être au monde (2). »

Quinte-Curce parle d'une pierre obéliscale sous la forme de laquelle le soleil était adoré dans la Bactriane. Le culte luni-solaire est une des premières aberrations de l'esprit humain dans cette contrée (3).

On sait que les anciens Romains juraient par Jupiter-

temples phéniciens, et, en imitation de celles-ci, les deux colonnes nommées *Iakin* (solide) et *Boas* (fort) à l'entrée du temple de Salomon. Le soleil étant censé faire chaque jour sa journée de chemin et arriver au repos, à son domicile, à l'occident, on imagina aussi qu'il y avait à l'*occident*, deux *colonnes* symboles du repos ou du domicile, placées à l'extrémité du chemin du soleil d'orient en occident. Ces colonnes étaient *orientées*, et pour cela il fallait en placer au moins *deux* dans la direction du nord au sud. C'est pour cela qu'il y avait *deux colonnes* d'Hercule dans le *pays du soir* ou *Hespérie*, et que les *colonnes orientées* des peuples germaniques (TACIT., *Germ.* 34) et scandinaves formaient également la *paire*.

Dans les religions *naturelles*, le soleil est le dieu le plus généralement adoré ; il a été divinisé chez tous les peuples japhétiques. Conçu d'abord comme dieu *zoomorphe* (de forme animale), le soleil devint dans la suite une divinité *anthropomorphe* (ou de forme humaine).

(1) D'HANCARVILLE, *Recherches sur l'origine et les progrès des arts de la Grèce.*

(2) *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, t. VI.

(3) *Voy.* Les Poëmes indiens.

Lapis ou Jupiter-Pierre. « Eh quoi ! dit Ennius, jurerai-je par Jupiter-Lapis, à la manière ancienne des Romains (1)? »

Le Jupiter Casius d'Égypte et de Syrie avait, ainsi qu'on le voit sur les médailles, une pierre brute pour simulacre. Chez les Scandinaves, des alignements de pierres tenaient lieu de temple ; toutes les idoles s'appelaient *Hærgr,* qui signifie *pierre* (2).

Un des plus profonds scrutateurs des religions antiques, M. Charles Lenormant, n'a trouvé partout, dans les cultes païens, que l'adoration de la nature sous une forme plus ou moins complexe (3). Dans ce système d'une divinité *panthée,* à la fois *une* et *plusieurs,* trouve naturellement place la croyance qui reconnaissait dans une pierre la *Magna Mater* (Cybèle) elle-même. Si toute pierre, par sa composition solide et sa

(1) Quid igitur! jurabo per Jovem Lapidem Romano vetustissimo ritu? — *Voy.* Polybe, liv. III. — On dit qu'il fut ainsi nommé de la pierre dont on assommait la victime dans les traités.

(2) *Mém. des Antiq. de France,* t. II. On a trouvé près de Clèves une inscription avec ces mots : HERCULI SAXONO (à Hercule Pierre). Cette inscription est de quelque Romain qui, voulant désigner par un nom latin le dieu *Wodan,* que les peuples du nord honoraient dans des sanctuaires formés de grosses pierres brutes, avait cru devoir lui donner le nom d'Hercule comme dieu de la guerre, et le surnommer *Saxonus* à cause du culte religieux qu'on lui rendait au milieu de grandes pierres dressées en son honneur.

HERCULI SAXONO SACRUM est une inscription trouvée aussi sur un autel, au commencement du XIXe siècle, auprès de Pont-à-Mousson.

(3) *Étude de la religion phrygienne de Cybèle.* Saint Augustin réduit tous les dieux et les déesses à l'âme ou l'esprit du monde, *animus mundi,* en tant qu'il a quelque propriété.

cohésion de molécules semblables, est un symbole de cette cohésion vitale qui forme l'attribut le plus religieux de la divinité panthéistique, il s'ensuivra que le symbole de la pierre a dû être appliqué à tous les dieux indistinctement. Or, nous trouvons effectivement que partout une pierre brute ou grossièrement taillée a été la première figure de la Divinité. (Nous avons cité plus haut Pausanias.) C'est ce qu'explique l'expression générique de *Béthyle* donnée par les Sémites aux pierres sacrées : *La demeure de Dieu,* BETHEL. Telle était, suivant M. Lenormant, la signification des *pierres branlantes,* qu'adoraient nos pères les Celtes, de la pierre sacrée de Delphes, des pierres ointes des carrefours de la Grèce et de Rome, comme les pierres coniques sous la figure desquelles était vénérée la Venus-Astarté, compagne de Baal-Cronus. Voilà par quels rapprochements inattendus M. Lenormant aimait à montrer que dans ce vaste ensemble qui à lui seul embrasse déjà, comme on voit, la plus grande partie de l'ancien monde, non-seulement le fond des idées elles-mêmes, mais encore les applications de détail, se lient, se croisent et s'interprètent les unes par les autres.

Strabon remarque expressément que, dès la plus haute antiquité, tous les promontoires de l'ouest et du sud-ouest de l'Europe étaient consacrés à l'érection de colonnes ou temples, et appelés par des noms religieux d'origine celtique. Au rapport du même auteur, Artémidore raconte que, voyageant en Espagne, il avait observé en beaucoup de lieux, particulièrement sur les promontoires, un grand nombre de pierres dressées, trois par trois, quatre par quatre; que sur ces terri-

toires il n'était permis ni de sacrifier, ni de se rendre la nuit, parce que, disait-on, pendant la nuit ces lieux sont occupés par les dieux (1). Les habitants ajoutaient qu'ils tenaient cela de leurs ancêtres.

Il me semble que ceci nous met tout à fait sur la voie de la véritable interprétation de tous ces groupes de menhirs dressés sur nos rivages, et ainsi rattachés au culte de la Divinité, qui les consacrait par sa présence. « Toute cette côte du Morbihan en est comme parsemée, et l'on ne peut s'empêcher de la considérer tout entière comme une terre sacrée (2). »

Les Syriens et les Égyptiens dressaient de grandes pierres pour lesquelles ils avaient un respect qui allait jusqu'à l'adoration. Appulée nous apprend qu'on les baisait, qu'on les saluait, qu'on les oignait d'huile (3).

« Un amas carré de pierres ou une colonne sur le haut d'une montagne, le Carmel (*champ de Dieu*, hébr.) ou le Casius, voilà, dit M. Hœfer, les temples primitifs chez les anciens Phéniciens (4). » « C'est sous

(1) Fas ibi non esse sacrificare, neque noctu eum locum adire, quod ferunt eum nocturno tempore a diis teneri. STRAB. l. III.

(2) M. MÉRIMÉE, *Notes d'un voy.*, etc., p. 233.

(3) Pour rendre grâces à Dieu de son apparition, Jacob dresse une pierre; il y offre du vin et y répand de l'huile (*Gen.*, XXXV, 14, 15). Sans doute ce culte était bien antérieur à Jacob.

« Le menhir, chez les Celtes, était un symbole qui figurait l'unité, la force, la puissance du Dieu suprême. » *Origines de certaines croyances et pratiques*, etc., par M. l'abbé Mouillard, dans le *Bulletin* de la Soc. archéologique du Morbihan (1859).

(4) *Phénicie*, p. 73, 82, etc. « Entre la Judée et la Syrie, dit Tacite, est le Carmel; c'est le nom tout à la fois d'une montagne et d'un dieu. Ce dieu n'a ni statue ni temple; ainsi l'ont voulu les fon-

la forme de pierres, ajoute le même savant, qu'on adorait primitivement les dieux. » Les anciens Phéniciens nommaient ces pierres *Bethyles*, et Sanchoniaton en attribue l'invention au dieu Cœlus. On les croyait animées de la présence de quelque déité ou génie, et tombées du ciel.

« Les statues des dieux, dit M. Munck, d'abord des blocs et des pierres informes, se perfectionnèrent avec les progrès de l'art... Dans les endroits où les patriarches avaient reconnu plus particulièrement la manifestation de la Divinité, ils posaient des pierres en monument et ils les consacraient avec de l'huile, et ces monuments restaient toujours pour eux un objet de respect et de pieux souvenir (1). »

dateurs de son culte : il n'a qu'un autel et des adorations. » *Histoires*, l. II, N° 78.

Nicolas de Damas décrit les pierres rangées en grand nombre sur le mont Liban et qui avaient été autrefois les grandes divinités du pays. Les Chananéens et les Phéniciens consultaient les pierres comme des oracles; de là la *lithomancie* ou divination par les pierres, pratiquée généralement. Dans le poëme des *Pierres*, attribué à Orphée, il en est fait mention d'une qu'Apollon donna à Hélénus le Troyen. Cette pierre, dit le poëte, s'appelle *siderites*, et a le don de la parole.

L'origine du culte des pierres remontait, chez les Phéniciens, au dieu Memrume, fils des anciens Géants, qui le premier rendit hommage à deux pierres qu'il avait consacrées l'une au Vent, l'autre au Feu. Après sa mort, ses enfants érigèrent en son honneur une pierre, qu'ils adorèrent, et qui donna lieu à l'établissement de fêtes annuelles. C'est le premier exemple connu d'un culte religieux rendu à des hommes morts.

(1) *Palestine*, p. 93, 150. — THOM. MOORE, *Hist. d'Irlande*, t. I. — La *Genèse*.

Suivant Clément d'Alexandrie, les Arabes adoraient anciennement une grande pierre (1) informe et grossière qu'ils nommaient *Mana* ou *Menat* (Voyez le Coran). « Les premières idoles, dit M. Lucien Dubois, furent des pierres, symbole de force (2). »

Les obélisques égyptiens travaillés par l'art et chargés d'inscriptions, succédèrent aux monolithes bruts primitifs, mais sans changer de destination; ils étaient dédiés à une ou plusieurs divinités (3).

Les monuments celtiques sont le produit de la force et le triomphe des obstacles. On travaillait alors sur le plan de la nature, qui ne fait rien que de simple, de nécessaire et de durable. Les proportions exactes, les belles formes introduites depuis dans les monuments, font sans doute des impressions plus agréables: sont-elles aussi profondes? Dans ceux même qui ont plus de droit à l'admiration publique, et qui s'élèvent majestueusement au-dessus de la terre, la main de l'art

(1) Arabes antiquitus lapidem adorabant. MAXIM. TYR. — ARNOB. l. VI.

(2) *Les dernières Découvertes dans l'Afrique centrale.* (1849-1855.)

(3) CHAMPOLLION-FIGEAC, *Égypte,* p. 78.—PLINE, l. XXXV, 15, dit expressément qu'ils étaient consacrés au soleil, et que c'est ce que signifie leur nom dans la langue égyptienne. Sur le culte rendu primitivement par les Égyptiens aux pierres sacrées, voyez Jablonski.

C'est un fait admis par tous les archéologues, que le culte des pierres a été commun à toutes les premières races. M. Boucher de Perthes voit un arrangement symbolique dans la disposition de ces énormes menhirs se déroulant à travers les plaines et les vallées pour y retracer en caractères gigantesques l'histoire des événements passés. (*Antiq. celt.* t. I, p. 499). Qui lira cette histoire?

cache celle de la nature, et l'on n'a substitué que la magnificence à la grandeur (1). Les modifications artistiques que le ciseau fit subir avec le temps à la pierre Bethel (*maison de Dieu*, hébr.), dans les contrées orientales, contribuèrent à rendre le culte profane et mesquin. Il en fut ainsi de son expression dans le langage; Creuzer fait observer que les anciens hymnes des Grecs sont infiniment supérieurs à ce que leur génie a produit postérieurement. Il n'en fut pas ainsi particulièrement dans l'extrême Occident, où la noble simplicité des mœurs primitives conserva au culte quelque majesté et lui fut longtemps comme un préservatif et une sauvegarde, jusqu'à l'envahissement définitif des arts, qui le rejetèrent dans leur dédaigneuse élégance (2). Alors, comme on l'a très-bien observé, l'idée divine, dont le Béthyle était l'expression, s'éclipsa sous l'influence des passions humaines, ainsi que s'éteint en tombant du ciel sur la terre la lumière météorique de l'aérolithe (3).

(1) Les Celtes sans doute ne furent pas des architectes élégants, mais du moins ils surent fonder pour l'avenir. Tous les monuments de l'art et de la civilisation auront été renversés que ceux de la barbarie seront encore debout; et ces menhirs, ces dolmens qui dominaient nos campagnes quand nulle cité n'y apparaissait, s'y montreront encore lorsque depuis longtemps les cités en auront disparu. Souvenir ou symbole, n'oublions pas que, pour conserver son type, l'architecture primitive doit avoir eu aussi ses principes et ses règles.

(2) Les stoïciens proscrivaient les idoles et les temples, par la raison que ces choses sont les œuvres de l'art, et non de la nature, laquelle seule est sacrée. *Voy.* CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*.

(3) « Le symbole du Béthyle rivalise d'antiquité avec le feu. Le

Lancé sur la voie du progrès, l'art avait fini par oser accuser et combattre la grossière configuration des dieux. L'art, à mesure que les traditions s'effaçaient, s'était attaqué à la pierre brute, s'étudiant à la revêtir d'une élégance et d'une majesté de forme qui permissent à l'homme de ne point se croire trop stupide lorsqu'il laissait fléchir son genou. Presque partout le génie profane, doué de grâce et de souplesse, s'évertuait contre l'inflexible génie des mystères. Les efforts de ce dernier maintinrent néanmoins en quelques lieux à la Divinité cet antique aspect qui d'abord excita les sarcasmes de Pausanias, et qui plus tard reçut ses hommages. Mais la religion, qui avait conservé quelque connaissance des dieux primitifs, ne les expliquait plus guère qu'à un fort petit nombre de privilégiés, et se gardait bien de les révéler à tous (1).

Béthyle est un aérolithe. La pierre que le grand Dieu de la nation lançait du haut des cieux et du monde invisible sur la terre, était un témoignage palpable de son existence, un message muet qu'il adressait à ses adorateurs, un gage vénéré de sa faveur. On plaçait dans son temple le Béthyle, qui le représentait, mais qui n'était nullement le Dieu lui-même, au moins dans l'origine. » M. DE ROUGEMONT, *Le Peuple primitif*, t. I, p. 44.

Ces pierres informes étaient adorées des Orientaux, qui les regardaient comme une représentation de la Divinité avant l'âge de la sculpture. On les croyait fabriquées et animées par Uranus ou le Ciel. EUSEB. *Præp.*, l. I. Le rite religieux de les frotter d'huile se retrouve fréquemment partout, et il en est fait plus d'une fois mention dans Homère et dans Strabon.

(1) G. DES MOUSSEAUX, *Dieu et les dieux*, p. 110. De là l'origine des mystères dès la plus haute antiquité, et les initiations. « Il est certain, dit M. Guigniaut, que les mystères d'Eleusis en particu-

Les pierres employées par les Hébreux comme autels sont brutes. Sans cette dernière condition, elles sont répudiées comme impropres aux usages sacrés. « Vous dresserez au Seigneur votre Dieu, dit Moïse, un autel de pierres où le fer n'aura pas touché... de pierres informes et non polies (1). » L'autel du temple de Jérusalem que l'on éleva au retour de la Captivité, était en pierres brutes (2); il en fut de même pour celui que Judas Machabée rétablit après la profanation d'Antiochus Epiphane (3).

lier eurent une influence morale et religieuse, qu'ils consolèrent la vie présente, enseignèrent à leur manière la vie à venir; qu'ils en promirent les récompenses aux initiés, sous certaines conditions, non-seulement de pureté et de piété, mais aussi de justice, et que, s'ils n'enseignèrent pas également le monothéisme, ce qui eût été la négation du paganisme lui-même, du moins ils s'en rapprocherent autant qu'il était permis au paganisme de s'en rapprocher. Ils entretinrent, ils nourrirent dans les âmes, à titre même de mystère, de culte épuré de la nature, le sentiment de l'infini, de Dieu après tout, qui résidait au fond de la croyance populaire que l'anthropomorphisme mythologique tendait sans cesse à effacer. » (V. *La Symbolique* de Creuzer.)

Suivant Boulanger, la doctrine des mystères roulait sur l'état de l'homme ici-bas, sur son état futur, sur l'origine du monde, sur sa fin, et sur l'avénement du dieu de la fin des temps. *De l'Esprit de l'antiquité dans ses usages*, etc.

« Ouvre ton âme à la lumière, s'écrie l'Hiérophante, et marchant dans la voie droite, contemple le Roi du monde. Il est un, il est né de lui-même; de lui tous les êtres sont nés. Il est en eux, autour d'eux, il a les yeux ouverts sur tous les mortels, et nul œil mortel ne le voit. » CLÉMENT D'ALEX., p. 36.

(1) *Exode*, XX, 25. — *Deutér.*, XXVII, 5, 6. — *Lev.*, XXVI, 1.

(2) I, ESDRAS, V, 8.

(3) I, *Machabées*, IV, 46. — « Pour avoir la clef de l'architec-

Le culte symbolique des pierres brutes a été celui des patriarches, et remonte certainement au déluge, s'il n'est antérieur, comme le feraient penser les colonnes de Seth et les haches en pierre trouvées en si grand nombre dans les terrains diluviens. « Le culte de la pierre, dit M. B. de Perthes, a probablement existé chez les peuples antédiluviens comme chez les peuples postérieurs. » Jacob, en consacrant la pierre de Béthel, ne faisait que ce qu'avaient pratiqué ses pères. Autrement c'eût été une invention arbitraire, une innovation sans portée, en matière de culte; car, dans ces âges primitifs, surtout dans la race élue et fidèle, rien ne se faisait que par tradition ou par une inspiration supérieure. Dieu ne réprouva la pierre que lorsque l'art la façonnait en statue ou en idole.

« Abraham et Jacob ne firent qu'imiter une pratique établie avant eux; ils suivirent une coutume ancienne et générale, en usage alors, et conforme à la rustique simplicité de leur siècle. Le vrai Dieu voulut bien adopter et sanctifier pour lui ce culte simple, par une condescendance pareille à celle dont il a souvent usé pour

ture de la Gaule, dit M. J. Reynaud (Art. DRUIDISME dans l'*Encyclop. nouv.*), ce sont les livres de la Judée qu'il faut ouvrir. » La question nous paraît beaucoup plus générale. Cette architecture de *la Gaule* se trouve sur les bords de l'Obi comme sur les rives de l'Indus, à Kandy (Ceylan) comme en Angleterre. On ne peut en attribuer l'origine à une influence du peuple hébreu, dont elle a certainement précédé l'existence. D'un autre côté, cette architecture peut-elle être appelée *druidique*, comme la nomme encore M. Reynaud? Nous ne le pensons pas.

la façon de penser peu éclairée du peuple choisi (1). » Mais lorsque le Béthel, *demeure de Dieu*, fut devenu le Bethaven, *demeure du mensonge*, les Hébreux en abolirent parmi eux le culte traditionnel.

Cette proscription de la pierre taillée et façonnée nous instruit de la nature des superstitions que pratiquaient les nations voisines de la Judée. On voit d'après ces passages de l'Écriture et d'autres que nous n'avons pas cités, que le culte des pierres était généralement répandu, que les idées primitives étaient oubliées, et que de simples monuments étaient devenus l'objet de l'adoration des hommes (2).

(1) *Dictionn. de philos. anc. et mod.* Art. FÉTICHISME.

(2) S. AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, l. VIII, 23.

« Vous n'érigerez, dit Moïse, aucune pierre insigne en votre terre pour l'adorer. » (*Lévit.* XXVI, 1.) Cette *grande pierre plantée en terre*, les Juifs infidèles n'étaient tentés de l'adorer que parce que ce genre d'idolâtrie était établi chez leurs voisins, les Philistins, les Moabites, les Ammonites, etc.— Jacob honorait, et n'adorait pas la pierre de *Béthel* (maison de Dieu). Ce monument désignait prophétiquement la *maison de Dieu* ou l'Église que nous honorons nous-mêmes. Les Irlandais n'adoraient pas, à l'origine leurs *Bothal* ou *maisons de Dieu*, ni les Mexicains leurs *Téocalli* ou *maisons de Dieu*, ni les Égyptiens la déesse Athôr ou *Hat-Hôr*, *maison d'Hôr* ou de *Dieu*. Toutes ces choses désignaient symboliquement les sociétés religieuses que Dieu habitait, qu'il divinisait par sa présence, lorsqu'elles se conformaient aux prophéties naturelles.

Le culte de la pierre s'est retrouvé jusque chez les sauvages de l'Amérique. Les Natchez de la Louisiane avaient une pierre conique précieusement conservée dans une enveloppe de plus de cent peaux de chevreuils, ainsi que les anciens enveloppaient certains béthyles dans des toisons. La pierre dévorée par Saturne était enveloppée de langes. On connaît le culte que les Lapons et les Samoyèdes rendent encore aujourd'hui aux béthyle sou pierres graissées. Voy. *Dictionn. de philosophie anc. et mod.* Art. FÉTICHISME.

Il y a lieu de croire que la pierre a été le plus ancien symbole, et des recherches faites par plusieurs savants (le rabbin Drach, etc.) nous conduisent à penser qu'elle fut le symbole du *Christ,* du *Désiré des nations;* et c'est ce qui explique comment le souvenir de la grande promesse de *Celui qui devait venir,* et le symbole qui en perpétuait l'espoir, furent portés dans tous les lieux où se répandirent les colonies issues des fils de Noé. Qu'on veuille bien se rappeler que *Messie* en hébreu, et *Christ* en grec, signifient *oint,* et que toutes ces pierres consacrées recevaient une onction. Il y a ici un ordre de figures et de symboles sur lesquels nous n'insistons pas, mais qui méritent de fixer l'attention des orientalistes et des mythographes.

Cette sorte de monuments, dit Scaliger (*in Euseb.*), aimée de Dieu dans l'origine, lui devint ensuite odieuse, parce qu'elle fut corrompue par les usages idolâtriques qu'en firent les Chananéens. Au troisième siècle de notre ère, Arnobe, le maître de l'éloquent Lactance, adorait, avant sa conversion, les pierres consacrées comme une substance devenue dieu; et Clément d'Alexandrie dit que les anciens adoraient toutes les pierres ointes (1).

(1) Si quando conspexeram ex olivi unguine lapidem sordidatum adulabar, affabar et beneficia poscebam. ARN., l. I. — On entourait de bandelettes la pierre antique au pied de laquelle on offrait un sacrifice :

Et lapis illic
Si stetit antiquus, quem cingere sueverat error
Fasceolis. . . . . .

PRUDENCE, contre Symmaque. (Ve siècle.)

Voy. encore MINUTIUS FELIX; CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.*,

Ainsi donc nous sommes conduits à admettre que, dans ces nombreux et étranges groupes ou cercles de *pierres levées*, les unes simples, les autres triples, que la race celtique a laissés après elle sur tant de rivages, les menhirs isolés ou les enceintes qu'ils forment par leur assemblage, étaient consacrés à la Divinité, dont ils rappelaient les principaux attributs, ou dont ils devenaient les symboles indestructibles et comme les sanctuaires aux yeux de populations encore fidèles aux traditions primitives (1). Au moins rien ne nous oblige à en faire des monuments d'idolâtrie. Et si nous nous

l. VII; FLOR., l. I. — « Les Celtes, et notamment les habitants de la Gaule, partageaient avec les Grecs et les Romains le culte des pierres, qui même continua bien des siècles après l'établissement du christianisme. » L'abbé MAHÉ, *Essai sur les antiquités du Morbihan*, p. 32. — Ce culte est proscrit par le second concile d'Arles (452), le concile de Tours (567), le onzième et le douzième concile de Tolède; par les capitulaires de Charlemagne, par Edgard, roi d'Angleterre (967), par Canut au XIe siècle, etc. Quelles devaient être ces pierres restées des objets de superstition populaire sous le règne du christianisme? Des menhirs sans doute beaucoup plus communs dans l'Occident qu'on ne le croit aujourd'hui. « Les menhirs, dit M. de Caumont, étaient des espèces d'idoles regardées comme l'emblème de la Divinité. » *Cours d'antiquités monum.* t. I, p. 69.

(1) On a supposé encore que chaque pierre représentait une divinité, et que, par exemple, le monument de Carnac formait comme l'assemblée générale des milliers de divinités en honneur dans le pays. Ainsi l'Armorique aurait eu son Panthéon non point artistement travaillé comme celui de la Ville éternelle, mais jeté sans art comme un chef-d'œuvre de la force, à une époque où l'on ne croyait mieux honorer les dieux qu'en leur consacrant des masses prodigieuses, images de leur puissance et de leur immortalité.

reportons au temps de la première émigration des Celtes, nous trouverons qu'à cette époque reculée, les Indiens, leurs frères, dont ils s'étaient détachés, n'avaient pas de temples; ils leur préféraient les forêts sanctifiées par les anachorètes ; les plus anciens temples sont bouddhiques (1). Et quant aux images de la Divinité, elles étaient primitivement un objet de mépris (2).

Tous les peuples, à l'origine, ont repoussé les images de la Divinité. « Le culte primitif, dit Mommsen, était hostile aux images (3). » Dans l'origine, les temples égyptiens ne renfermaient aucune image travaillée; la

(1) L'origine du Bouddhisme remonte au milieu du VIe siècle avant Jésus-Christ. L'idolâtrie date, en Chine, de l'introduction du Bouddhisme, vers l'ère chrétienne. La Chine avait été jusque-là monothéiste.

(2) *Voy.* tous les Indianistes, et en particulier l'art. INDE dans l'*Encyclop. mod.* — On attribue généralement l'invention des statues à Dédale (1400 av. J.-C.), mais il paraît qu'il les réforma et les perfectionna seulement. Avant lui elles étaient tout d'une pièce, les jambes collées l'une contre l'autre et les bras attachés sur le côté, comme on en rencontre encore beaucoup parmi les anciennes figures égyptiennes.

Les figures des premières divinités, dit Millin, étaient informes; la Junon de Thespis, la Diane Patroa, le Jupiter Milichius de Sicyone, la Vénus de Paphos, n'étaient que des pyramides ou des colonnes. » *Dictionn. des Beaux-Arts.* Art. COLONNES.

D'après Hérodote, ce serait aux Égyptiens qu'il faudrait faire remonter les premières statues. C'est à partir de Néchao, dixième roi depuis Ménès, que les Égpytiens, selon Manéthon, trouvèrent le moyen de fabriquer les dieux, c'est-à-dire les idoles, qui sont des momies artificielles, comme les momies sont des cadavres idolifiés.

(3) *Hist. rom.*, t. I.

pierre des dieux y était brute (*axoanoi néoi*). LUCIEN et STRABON, l. XVII.

Les divinités grecques et orientales, dit Dulaure, n'existaient point du temps de Numa (1). On sait que les livres trouvés dans la tombe de Numa furent condamnés au feu, parce que, si la connaissance de ce qu'ils contenaient était venue jusqu'au public, on aurait été contraint de remonter vers une forme de culte plus primitive et de renverser la puissance des dieux devenus statues.

Numa, qui était Sabin, et par conséquent d'origine celte, avait défendu aux Romains de faire des images de la Divinité, et de lui attribuer la forme de l'homme ou des animaux (2). « Il croyait, dit Plutarque (*in* NUM.), que des choses basses et viles ne sont pas propres pour en représenter d'autres plus excellentes, et que la Divinité ne peut même être conçue autrement que de la pensée (3). » Ce fut, suivant Strabon, Tarquin l'Ancien, grec d'origine, qui inonda Rome, mais non sans de longues oppositions, d'idoles et de superstitions étrangères (4).

(1) STRABON, *Géogr.*, XV.

(2) CLÉM. D'ALEXANDRIE, *Strom.*, l. I, c. 15.

(3) « A partir de Numa, dit encore Plutarque, il n'y eut point, durant cent soixante-dix ans, d'images des dieux dans les temples de Rome. »

(4) STRABON, *loc. cit.* — Varron assure que ceux qui ont introduit les simulacres n'avaient point communiqué une erreur reçue de leurs pères, mais qu'ils l'avaient créée : *Errorem non tradiderunt, sed addiderunt.* S. AUG., *De Civ. Dei*, IV, 31.

« Les Perses, dit Hérodote (1), n'élèvent ni temples, ni statues, ni autels, parce qu'ils ne croient point, comme les Grecs, que les dieux participent de la nature humaine. » Ce fut Artaxercès Mnémon (Darius fils d'Ochus) qui le premier introduisit parmi les Perses, vers la fin de la quatre-vingt-treizième Olympiade, des simulacres des dieux de forme humaine (2).

Ce qu'Hérodote dit des Perses, Tacite le dit des Germains (3).

Les Celtes partagèrent ces sentiments et regardaient les statues élevées aux dieux en Italie et en Grèce comme une profanation (4). C'est ce qui explique l'incendie des temples et la destruction des idoles qui signalèrent tant de fois, dans les anciens temps, les invasions des peuples appelés *barbares* par les Grecs et par les Romains. Ces prétendus barbares ne faisaient pas la guerre au ciel, mais au culte sacrilége des idoles, qui leur paraissait un outrage à la Divinité.

Longtemps avant la fondation de Rome, le mont Tarpéien était dominé, protégé par une pierre sacrée connue sous le nom de *terminalia*. Numa voulut qu'on la vénérât sans la souiller du sang des animaux (5). Les

(1) L. I, 131.

(2) Clém. d'Alexandrie, *Cohort. ad Gent.*

(3) *Germ.*, IX.

(4) Les images et les statues ne commencèrent à s'introduire que très-tard, et après la conquête, dans les Gaules. Les unes leur vinrent des Carthaginois, les autres des Romains, d'autres des Grecs, qui les avaient eux-mêmes reçues des Phéniciens et des Égyptiens.

(5) Prudence, poëte chrétien du ve siècle, décrit la superstition dont le dieu Terme était l'objet. (*Adversus Symm.*)

peuples celtes avaient de même des sanctuaires ou lieux consacrés, et de peur qu'on ne troublât l'action de la Divinité qui y résidait, ils y transportaient un grand nombre de grosses pierres. Ils prenaient cette précaution non-seulement pour avertir les passants qu'il y avait là un territoire sacré, mais encore pour empêcher que la charrue n'y passât et ne remuât une terre où la Divinité rendait ses oracles (1).

« C'eût été une profanation, dit un antiquaire, de labourer le champ où les cérémonies religieuses avaient été célébrées; et, pour empêcher qu'il ne fût souillé par quelque usage profane, on le couvrait de pierres d'un énorme volume. Voilà quelle est l'origine de ces amas de pierres dont on découvre encore les restes dans quelques endroits de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne (2). »

Ces blocs, dressés isolément ou en grand nombre, comme à Carnac, ou jonchant le sol comme à Pleuherlin (Morbihan), ou à Plabennec (Finistère), avaient donc aussi pour objet de consacrer un territoire, une rivière, un bois, une colline, d'annoncer ou de placer sous la protection de la Divinité les funérailles illustres, les tombeaux des prêtres et des chefs (3). « Les aligne-

(1) Keysler, *Antiq. select. sept.*, p. 129. — Voir plus haut un passage de Strabon.

(2) *Encyclop. méthod.*, Dict. d'antiq. *art.* Celtes. Nous pouvons citer les pierres de la bruyère de Plabennec (Finistère) et celles de la lande de Lanvaux ou de Haut-Brambien (Morbihan).

(3) Dans des temps postérieurs « les inscriptions sépulcrales nous apprennent que, non-seulement la place occupée par le tombeau était religieuse, mais qu'il y avait encore un espace à l'entour qui

ments de Carnac sont entremêlés de *tumulus* et de *dolmens* ou *grottes aux fées*, suivant la nomenclature vulgaire, qui sont de vrais caveaux ou tombeaux de famille; toute la plaine est couverte de tumulus et de dolmens détruits ou debout, » dit M. Mérimée. « Que les alignements de Carnac et d'Ardeven soient des temples, je le crois, dit le même savant; car je ne connais que la religion qui ait pu produire un effet aussi prodigieux (1). »

L'érection de la pierre sacrée obéliscale dans le voisinage des monuments funèbres semble dire que ce

jouissait de ce privilége. » MILLIN, *Dictionn. des Beaux-Arts*, art. TOMBEAU.

« Les pierres verticales ou menhirs, dit Émile Souvestre, se remarquent partout près des buttes tumulaires (barows, galgals, dolmens); elles servaient sans doute à les sanctifier. » *Lettre* à M. Boucher de Perthes, Paris, 17 février 1845.

« Vous qui aimez les traditions des premiers âges et les débris de l'antiquité, dit le même auteur, allez voir les *peulvans* de Bienzy, de Sarzeau, de Quiberon et de Gourin; allez mesurer le *menhir* de Loc-Maria-Ker, qui s'élève à plus de soixante pieds, et sous lequel des troupeaux se mettent à l'ombre; allez vous asseoir sur les *barows* et les *galgals* de Tréhorentec; allez visiter la pierre de Plougoumelin, sur laquelle on prêtait serment; allez voir les *grottes aux fées* et les *dolmens* de Quiberon, de Saint-Nolf, de Sulniac, d'Elven, de Caso, de Pluherlin, de Ruffiac, de Saint-Jean-Brevelay, de Plaudren; mais hâtez-vous. »

(1) *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France.* M. Pictet a démontré au moyen de mots de la langue irlandaise, d'origine sanscrite, l'existence chez les Celtes de l'adoration et du culte à une époque préhistorique, et la haute antiquité du sacrifice. *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*, p. 172. Voir notre *Dictionnaire de Linguistique*, colonne 1308.

coin de terre touche au ciel ! « C'est une circonstance qui se représente souvent, dit M. Mérimée, que le voisinage des tumulus et des peulvans. »

Ce serait ici le lieu de discuter l'opinion qui veut que les menhirs de Carnac soient des monuments funéraires, et celle du docteur anglais Deane, qui rattache à l'ophiolâtrie cette armée de pierres où il voit un *Dracontium* ou image du serpent. Les raisons présentées par MM. Mérimée, de Courson, etc., pour réfuter l'une et l'autre interprétation, nous paraissent décisives (1). On vient de voir sur quelles considérations nous fondons notre opinion personnelle.

Nous avons pu constater pour un grand nombre de menhirs qu'ils ne pouvaient être des cypes funéraires, car ils reposent presque immédiatement sur le granit. C'est qu'en effet, ainsi que l'a observé M. Mérimée, « le terrain d'Ardeven, aussi bien que celui de Carnac, est une couche énorme de granit recouverte à peine en quelques endroits d'un peu de terre végétale (2). »

Assurément si les pierres de Carnac sont des cypes funéraires, il fallait que les Celtes de ces bords fussent très-riches en grands hommes pour peupler un tel Panthéon ; notre civilisation, dont nous sommes si fiers, est loin de produire de tels résultats (3).

(1) Voyez la note XI, à la fin du volume.

(2) *Notes,* etc., p. 255.

(3) « Comment ne point décider, en ouvrant un peu largement les yeux, qu'il est absurde de soutenir que ces pierres ne sont que des tombeaux, ou qu'elles ne marquent que des lieux de réunion et de conseil ? » Telle est la décision un peu vive de M. G. des Mousseaux au sujet des menhirs. Il décide de même que le dolmen ou la

Quelques savants, Worsae, de Gobineau, etc., ont recours à une race finnoise qui aurait passé, par le détroit de Behring, de l'Amérique dans l'ancien continent, aurait couvert l'Europe de ses tribus sauvages et y aurait élevé tous les monuments jusqu'ici, suivant eux, improprement dits celtiques. Nous avouons avec M. Henri Martin, que le peuple mystérieux auquel M. Worsae attribue les monuments celtiques nous paraît tout aussi imaginaire que ces *Dracontia* ou temples du serpent, dont quelques archéologues anglais ont prétendu couvrir le monde primitif.

Nous serions trop long si nous entreprenions d'exposer toutes les explications qui ont été données des monuments qui nous occupent. En voici une tout récemment publiée, que nous n'omettrons pas parce qu'elle est courte et curieuse. Suivant cette interprétation nouvelle, c'est à ces vénérables monuments de la Gaule que l'Orient a emprunté les noms de ses plus vieilles fêtes mensuelles. Les *mèns* sont les pierres brutes qui composent les cercles et les lignes d'un

table de pierre, est un autel... Ici il se trompe très-évidemment. Le savant investigateur dit dans un autre endroit : « Cette pierre Beth-el (Maison-de-Dieu. Voy. la *Gén.*) nous poursuit sous la variété de ses noms et de ses formes... Partout où pénètrent nos investigations, nous la retrouvons soit à fleur de terre, soit aux dernières profondeurs des fondements de tous les cultes. » *Dieu et les Dieux*, p. 439. On peut dire en effet que les descendants des trois fils de Noé ont semé la pierre sacrée dans tous les plis de la terre, et qu'on la retrouve depuis les extrémités de l'Orient jusqu'aux limites où notre Finistère oppose aux vagues de l'Atlantique le dernier grain de sable du continent occidental.

al-manach écrit sur le sol, du *menec* de Carnac, du *témêné* des Grecs; la *tol* chez les Séquanes, la *dol* ailleurs, sont des pierres plates. Du *mèn* correspondant à chaque nouvelle lune, les Grecs ont fait le nom de celle-ci, *mênê*, et le nom de la fête, *néoménie;* on en a aussi composé le mot *mensis* des Latins. De la *tol*, que l'on retrouve encore plantée à côté du *mèn*, dans certains cercles de pierres, pour noter le mois, l'année ou le siècle, la Bible a conservé *tolad*, ou témoignage de la pierre, la néoménie hébraïque (1).

Nous croyons peu à un calendrier si prodigieusement dispendieux et si peu portatif.

Les menhirs de Carnac et leurs alignements rappellent les seize cent soixante piliers, hauts de onze pieds, disposés en échiquier, que l'on voit à Lowa-maha-paya, dans l'île de Ceylan.

Arrivons aux kroummleac'hs. Les kroummleac'hs de grande dimension sont souvent accompagnés d'alignements de menhirs et de tumulus, comme à Stonehenge en Angleterre, et dans toute la Bretagne (2). On croirait qu'il a existé primitivement chez les Celtes des terres

(1) Voy. *Alaise et Séquanie*, par M. Delacroix.

(2) Nous citerons le kroummleac'h semi-circulaire de Menec, à l'extrémité des alignements de Carnac; celui de Kermevan, à cinq lieues de Brest, aux dimensions très-vastes; un autre, près de Crozon (Finistère) de forme carrée; celui de Kergonan, dans l'Ile-aux-Moines (Morbihan), etc.

Ces enceintes circulaires, formées de gros rochers de seize pieds de haut, portaient le nom d'Ættestupa chez les anciens Scandinaves, qui allaient y porter des offrandes. Il en existe une près de Raunum en Westro-Gothie.

sacrées, et des tribus entières revêtues, comme chez les Hébreux, de fonctions sacerdotales. On a supposé que Carnac, où les pierres sont brutes, est d'une date antérieure aux Stonehenges, qui sont formées de pierres grossièrement polygonales. Ici cinq trilithes de plus en plus hauts, symboles mystérieux jusqu'ici inexpliqués. Au dedans de ces trilithes est un ovale formé de trente pierres plus petites; en dehors un cercle de quarante; enfin un cercle extérieur compte trente pierres énormes, chacune du poids de trente à quarante mille kilogrammes, qui en supportent d'autres à vingt pieds de hauteur, formant une espèce d'architrave (1).

Le cercle de pierres brutes ou kroummleac'h figurait le péribole sacré des anciens temples; on le remplaça, à la naissance des arts, par un mur ou par des colonnes. Il devint l'origine des cirques et des forums.

« On trouve en Suède, près d'Upsal, dit Bodin, de grosses pierres, au nombre de douze, rangées en cercle, et une élevée au milieu. De pareils monuments se voient en divers endroits de l'Europe, et même en Asie. Dans son voyage de Perse, Chardin nous apprend qu'il y en a un près de Tauris... L'Anjou possédait encore, vers le milieu du XVIIIe siècle, une réunion de

(1) L'extrémité supérieure des pierres de support était taillée de manière à présenter des saillies qui s'emboîtaient dans les impostes où des trous avaient été pratiqués. Les pierres-supports avaient été plantées dans des cavités creusées au milieu d'une roche crayeuse, et l'on avait eu soin de les assujettir solidement dans ces espèces d'alvéoles avec des silex brisés étroitement tassés.

On a découvert des vases ainsi entourés de silex, usage qui paraît s'être perpétué jusqu'à une époque rapprochée du moyen âge.

pierres disposées comme celles dont parlent ces auteurs. (*Rech. hist. sur l'Anjou...* t. I.) L'un de ces kroummleac'hs était situé près de Saumur, l'autre dans les bois de Baugé. »

Kroummleac'h avait été jusqu'à ces derniers temps le nom du monument que nous appelons aujourd'hui *dolmen* (voyez à ce sujet les dissertations de M. Pictet sur le *culte des Cabires*, etc.); et ce que nous nommons *kroummleac'h* portait le nom de *temple circulaire*. M. Pictet s'efforce de rattacher ce dernier monument au culte des Cabires en Irlande. Le nombre déterminé de pierres, souvent de douze, qui forment les cercles, serait une figure symbolique des Cabires, et le pilier central désignerait le Dieu suprême, connu en Irlande sous la dénomination de *crom-cruath*, lequel, suivant M. de Rougemont, serait un dieu solaire.

Aneurin et Taliesin, bardes gallois du VIe siècle, se servent, pour désigner ces monuments, de l'expression *cylch byd*, qui se traduit par *cercle du monde*. Malgré tous les efforts de la science, il faut bien reconnaître que nous n'avons pas jusqu'ici de renseignements suffisamment authentiques sur le sens des *cercles de pierres* si fréquents chez les peuples Celtes. L'opinion la plus vraisemblable les rapporte au culte, et en fait des temples. Les temples, comme on sait, ont été chez tous les peuples les premiers et les plus remarquables de tous les édifices publics. Ils n'ont jamais été, surtout dans les premiers temps, que d'une grandeur médiocre. Leur destination n'en exigeait pas une plus considérable, parce que les prêtres seuls y entraient; le peuple se rassemblait à l'entour. De même qu'il y a des

kroummleac'hs carrés, et d'autres circulaires, il y avait aussi des temples de l'une et l'autre forme. Les menhirs qui composent les kroummleac'hs sont devenus les péribolos, les périptères, les hypèthres, les péristyles, carrés ou ronds, de ces temples, à la naissance des arts.

« Dans les temps reculés, dit Millin, les colonnes ne furent que des soutiens grossièrement taillés; ces supports ne se changèrent en colonnes élégantes que peu à peu, à mesure qu'on fit des progrès dans l'art de travailler la pierre. » *Dictionn. des Beaux-Arts*, art. COLONNE.

Je sais bien qu'on a fait des kroummleac'hs un thême du ciel, une image de la sphère inférieure du monde; mais cette opinion même confirme l'interprétation qui en fait en même temps des temples. Ces monuments, en reproduisant ainsi une figure symbolique de la création matérielle, frappaient les esprits, et rappelaient aux hommes la puissance, la sagesse, la grandeur infinie du Créateur. Ce symbolisme dénoterait-il, chez les Celtes, des rapports primitifs avec les Chaldéens dans les régions du Caucase, ou serait-il le résultat de traditions ou d'observations communes?

Quoi qu'il en soit, les cercles divins étaient en usage chez la plupart des peuples pour figurer les sphères et leur cours dans l'espace. On connaît le cercle de pierres présidées par Hermès Arcadien, les enceintes sacrées de la Cappadoce, de l'Inde, de la Chine, des insulaires de la Malaisie et de la Polynésie. Nous avons figuré plus haut un cercle de menhirs, un kroummleac'h très-remarquable, observé dans une des îles Mariannes.

Saluons, en terminant, puisque nous l'avons nommé, cet imposant monument de Stonehenge (potence de pierre), ce majestueux kroummleac'h, un des plus extraordinaires que l'on connaisse. (Fig. 13).

« Nul ne se trouvait là, écrit un savant français qui l'a visité, pour répondre aux questions qui se pressaient dans notre esprit; nul pour nous dire avec autorité quelle force magique avait promené, avait suspendu ces roches et les retient dans cet éternel aplomb. Ce problème, dont nous avons souvent cherché le mot, est peut-être un de ceux auxquels la science a donné trop de solutions diverses et douteuses pour qu'on le regarde comme définitivement résolu; il est encore, et malgré des in-folios écrits pour le résoudre, un des dépits de la civilisation moderne (1). L'orgueil de la science étonnée se demande, en contemplant Stonehenge, quel pouvoir, dans ces temps réputés barbares parce qu'ils furent suivis de la barbarie, a pu manier, en se jouant, le poids de ces énormes roches. Chaque savant nouveau passe à côté du monument antique, et, comme pour soulager les douleurs de son impuissance, jette en passant ses conjectures sur le monceau de celles qui les ont précédées. Le savant passe, et l'incertitude reste.

« Si ce n'était nous écarter de notre sujet, quel charme nous éprouverions à décrire l'impression produite en nous par la vue de cet unique monument, par l'aspect de ces colosses de pierre qui se soulèvent au loin et se dressent comme des fantômes sur le sommet du plateau dont l'immensité forme le morne désert de

(1) *Voy.* sur un point analogue l'*Acad. celt.* N° 8.

Page 181.

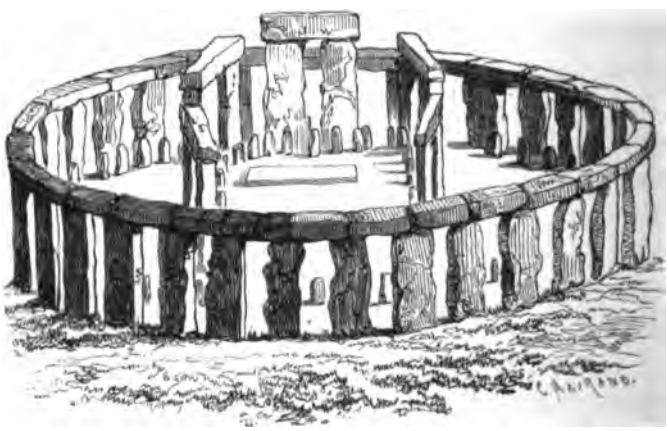

FIGURE 13. — Stonehenge de Salisbury (Angleterre).

Saluons, en terminant, puisque nous l'avons nommé,

ainsi une sorte d'image du monde, ce temple immense et merveilleux que le Créateur a élevé lui-même à sa gloire, et où il a déroulé un spectacle d'une souveraine magnificence, qui dut puissamment frapper l'esprit des peuples pasteurs aux époques anciennes (1); car, nous le répétons en finissant, avec M. Mérimée : « Il n'y a que la religion qui, dans ces temps primitifs, ait pu produire des effets aussi prodigieux. »

Nous en étions là de nos recherches sur les monuments celtiques et de nos essais d'interprétation, lorsque nous avons voulu connaître le résultat des investigations de quelques savants occupés comme nous depuis longtemps de ces études ardues. Parmi les réponses qui nous ont été faites, nous avons distingué surtout celle de M. Alexandre Bertrand, dont le *Mémoire* vient de recevoir de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres des honneurs solennels. Voici ce que cet éminent archéologue répondait le 20 juin 1162 à la lettre que nous lui avions adressée :

(1) Le Trismégiste dit que le monde est le livre de la Divinité et le miroir dans lequel Dieu se manifeste clairement. Orphée dit dans ses livres que le monde est une musique admirable qui annonce et loue Dieu. Saint Augustin et saint Grégoire disent que ce sont des signes par lesquels Dieu se fait connaître, et les sons d'un murmure divin.

« La création est une révélation. En ce sens la nature est un grand livre toujours ouvert, offrant à quiconque le lit dans un esprit de sainteté patriarcale la révélation primitive. Là se trouve inscrite la sagesse des anciens jours. » Le baron D'ECKSTEIN, *Catholique*, t. XIII, p, 437.

« Monsieur,

« Je voudrais pouvoir répondre à votre question de manière à vous satisfaire complétement; mais malheureusement les monuments que vous me citez d'une manière particulière, les *Menhirs* et les *Kroummleac'hs,* sont justement ceux pour lesquels je ne suis arrivé qu'à un résultat négatif: je veux dire que les faits relatifs à ces monuments, après avoir été recueillis et classés par moi avec tout le soin dont j'étais capable, ne m'ont conduit à aucun résultat certain, pas même à un résultat probable. Une seule chose ressort de ce classement, c'est que les hypothèses faites jusqu'ici ne reposent sur rien de solide. Si on laisse de côté les affirmations vagues et les théories qui ne sont fondées que sur un ou deux faits isolés; si l'on s'en tient à un petit nombre d'observations faites avec critique et en dehors de tout système préconçu, on ne peut affirmer que ce qui suit:

« 1. Les pierres désignées, dans les divers ouvrages qui traitent de ces matières, sous les noms de menhirs, peulvans, pierres levées, etc., n'ont pas toutes le même caractère, la même destination, la même origine. On ne peut arriver à leur égard, dans l'état actuel de nos connaissances, à aucune conclusion générale.

« 2. Elles peuvent se classer de la manière suivante:

1° Pierres tombales.

2° Pierres limitantes.

3° Pierres objets de légendes populaires.

4° Pierres associées à d'autres monuments antiques, dolmens, kroummleac'hs ou tumulus.

5° Pierres faisant partie d'alignements.

« Or les pierres des deux dernières catégories seulement méritent le nom de menhirs, c'est-à-dire peuvent être regardées avec quelque vraisemblance comme ayant été élevées à une époque très-ancienne, et dans un but qui paraît être religieux. Mais comme le caractère des monuments auxquels les menhirs sont associés est lui-même obscur, il en résulte que nous devons être très-réservés en ce qui concerne les menhirs eux-mêmes, et que nous devons nous borner, *nous appuyant sur les faits*, à formuler les propositions suivantes :

« 1° Les menhirs, dans leur généralité, ne sont point des pierres tombales. — Les fouilles faites au pied de ces monuments n'ont, du moins jusqu'ici, donné aucun résultat qui permît de leur assigner cette destination.

« 2° Les menhirs ne sont point des autels ; aucun fait, aucun texte ne conduit à cette conclusion.

« 3° Ce sont *très-probablement* des monuments commémoratifs et religieux ; l'étude attentive de tout ce qui a été observé jusqu'ici par ceux qui se sont occupés de ces monuments ne nous apprend pas autre chose.

« Nous pouvons ajouter seulement que les menhirs d'un caractère bien constaté ne se trouvent guère que dans le N.-O. et l'O. de la France, c'est-à-dire dans les mêmes contrées que les dolmens, et que par conséquent on peut attribuer aux uns et aux autres une origine commune.

« Les pierres tombales, les pierres limitantes et la plupart des pierres objets de légendes populaires, confondues avec les menhirs dans presque tous les

Mémoires que nous avons dépouillés, sont, en général, d'une époque beaucoup moins reculée, et n'appartiennent pas à une contrée plutôt qu'à une autre. Elles sont aussi fréquentes dans l'Est que dans l'Ouest de la France. On en trouve notamment beaucoup dans le Jura. Elles n'ont, à nos yeux, aucun rapport avec les monuments de la Bretagne, de la Vendée, de la Vienne, etc., c'est-à-dire avec les menhirs proprement dits.

« Quant aux kroummleac'hs, le nombre en est si limité en France, et la conservation si imparfaite, qu'il serait bien présomptueux de prétendre, avec des éléments si incomplets, en déterminer le caractère et la destination. Je n'ai recueilli que trente-quatre indications de kroummleac'hs, je n'en ai vu personnellement que quatre. C'est en Danemark, où ces monuments sont beaucoup plus nombreux et beaucoup mieux conservés, qu'il faut les étudier. Jusqu'à nouvel ordre, nous devons donc nous en tenir à l'opinion des Danois pour ce qui est de ces monuments.

« L'étude des dolmens et des tumulus m'a conduit à des résultats beaucoup plus satisfaisants, et qui indirectement jettent quelque jour sur la question des menhirs et des kroummleac'hs, etc., etc. »

Nous renvoyons, pour les développements sur les dolmens et les tumulus, au *Mémoire* couronné par l'Académie des Inscriptions, et dont M. Alexandre Bertrand prépare en ce moment la publication, attendue avec impatience par le monde savant.

III

LES CAIRNS OU CARNS, LEUR ORIGINE ET LEUR DESTINATION CHEZ LES ANCIENS PEUPLES. — CARNAC DÉSIGNE-T-IL DES CAIRNS ET DES MENHIRS? EXAMEN CRITIQUE DE QUELQUES OPINIONS BASÉES SUR L'ÉTYMOLOGIE DE CE MOT; FAUSSE APPLICATION ET FAUSSE INTERPRÉTATION. — FOUILLES DANS LE MONT-SAINT-MICHEL DE CARNAC ET NOUVELLES DÉCOUVERTES.

En fait, le *Mound* scythique, le *Tépé* tartare, le *Barrow* teutonique et le *Cairn* celtique, tous ont conservé la forme monumentale qui fut en usage avant celle des pyramides, parce qu'elle était moins artificielle; et une preuve de cette antiquité résulterait clairement de la simple circonstance de sa liaison avec les pyramides d'Égypte, si le témoignage d'Hérodote était moins explicite pour placer l'époque reculée de leur existence parmi les peuples septentrionaux.

CLARKE, *Voyages*, t. V, c. 5. — HÉROD, l. IV, 74. — LENORMANT, *Mém. sur les antiq. du Bosph. Cimmérien.*

Un de mes amis qui court le monde pour satisfaire son goût, je dirais presque sa passion, pour les monuments de la nature et de l'art, m'écrivait d'Auray (Morbihan), le 10 juillet 1862 :

« Grande nouvelle et grande joie, mon cher ami, parmi les archéologues et les celtophiles bretons.

— Quoi donc? allez-vous dire. L'Atlantique aurait-il abandonné et mis à découvert les ruines de l'antique et superbe Ker-Is, sur les côtes du Finistère, ou celles de la riche et puissante Tolente, sur les rivages de la Manche?...

— Non, ces cités fameuses sont toujours sous les flots qui les ont recouvertes... Mais il s'agit d'une nouvelle qui n'excitera pas moins de curiosité et d'intérêt parmi les savants que celle qui nous annoncerait que quelqu'une de ces villes abîmées vient d'être exhumée des sables qui l'ensevelissent depuis tant de siècles... M. le Fèvre, préfet du Morbihan, toujours empressé de seconder le zèle de nos sociétés savantes, vient d'ordonner des fouilles dans le plus beau tumulus connu, la butte de Carnac ou le Mont-Saint-Michel, comme on le nomme dans le pays. On s'attend à trouver dans les entrailles de cette colline factice les débris des vieux âges, de ces objets qui ont appartenu à cette race de *géants* qui a élevé les énormes menhirs et les dolmens qui couvrent toute cette contrée depuis Carnac jusqu'à Erdeven, c'est-à-dire sur un espace de deux lieues et demie. Vous avez vu au Musée de Vannes les curieux *celtæ*, les colliers, les bracelets de jaspe, trouvés sous le tumulus de Tumiac, et si bien décrits par M. le docteur Fouquet dans son Rapport à M. le préfet du Morbihan. On espère que le Mont-Saint-Michel fournira des antiquités qui ne seront pas moins remarquables. »

J'adressai aussitôt à mon correspondant la lettre suivante pour lui faire part de mes réflexions sur la nouvelle qu'il venait de m'annoncer.

« J'apprends, mon cher ami, avec le tressaillement de joie d'un véritable celtomane le projet d'ouvrir le Mont-Saint-Michel de Carnac. C'est à son sommet que j'ai fait mon début dans l'étude des monuments qui couvrent cette terre sacrée. Ne sera-ce pas une chose étrange que de voir les vieux Gaëls sortir de la nuit de leurs sépulcres, après un sommeil de quarante siècles, pour assister au passage de nos convois de chemins de fer, nouvelles merveilles au milieu des merveilles non moins étonnantes, mais empreintes, il en faut bien convenir, d'une tout autre grandeur morale, que nos pères ont semées sur ces rivages de l'extrême Occident...

« Ne pouvant deviner ce que renferme ce magnifique tumulus, je me suis borné à rechercher l'origine de son nom et sa véritable interprétation.

« Une chose qu'on ne peut s'empêcher de remarquer, et qui est particulière aux monuments celtiques de la Bretagne, c'est que le nom qu'ils portent aujourd'hui est une appellation tirée de leur forme ou de leur combinaison, mais qui n'indique nullement leur destination. Ce sont des noms empruntés au breton actuel, ce qui pourrait faire croire que cette langue n'était pas celle des hommes qui les ont érigés. Menhir (pour *mean-hir*) signifie seulement *pierre-longue;* Peûl-van (pour *peûl-mean*) se traduit par *pilier-pierre;* Dolmen (pour *taôl-mean*) veut dire *table de pierre;*

Kroumm-leac'h est composé de *kroumm*, courbe, courbé, et de *leac'h*, lieu, *lieu courbé, arqué*, c'est-à-dire *où il y a des pierres disposées en cercle;* ainsi des autres. On dirait une nomenclature dressée par des enfants qui nomment ce qu'ils voient d'après les apparences, et qui n'ont pas la moindre idée de la destination des monuments qu'ils ont sous les yeux. La race qui les a érigés aurait-elle disparu subitement, ou n'aurait-elle rien transmis à celle qui la remplaçait?... Admettrons-nous l'opinion de M. d'Omalius d'Halloy?

« Il est probable, dit ce savant, que les peuples qui « parlent actuellement des langues celtiques ne sont « pas des descendants purs des anciens Celtes, mais « qu'ils sont le résultat du mélange de ces derniers avec « les Araméens, que nous supposons les avoir précé- « dés dans le midi de l'Europe, et avec les Latins « et les Teutons, qui les ont soumis postérieure- « ment (1). »

« Mais ce n'est là qu'une pure conjecture. L'obscure question des rapports antiques de la race sémitique et de la race iranienne dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate, n'a pas encore reçu une solution satisfaisante; à plus forte raison celle des mêmes races dans le bassin de la Loire.

« Je reviens à Carnac. Il n'est pas douteux pour moi que ce mot ne soit le même que *carn* ou *cairn*, qui, en irlandais et en cymraeg ou gallois, signifie *hauteur, éminence, colline* (2), exactement le sens de *tumulus*,

(1) *Éléments d'Ethnographie*, ch. II.

(2) Le principal promontoire de l'Irlande, le *Sacrum promon-*

qui ne signifie pas autre chose lui-même que *tertre, élévation de terrain, terre amoncelée*, et par extension *tombeau*.

« Le cairn celtique est le *Mont-Sacré*, le mont primitivement consacré au soleil. Appollon ou le soleil était surnommé *carnæus* chez les Latins, *karneios*, chez les Grecs, et *carn* semble bien être le radical de ces surnoms, qui s'appliquent au dieu honoré sur les hauteurs. On sait que le soleil a été le premier objet du culte des Sabéens et probablement de l'idolâtrie tout entière; il a été adoré comme l'emblème de la Divinité suprême chez tous les peuples.

« Le culte du soleil avait en lui-même quelque chose

torium de Ptolémée, porte encore aujourd'hui le nom de *Carne-Soir-Point*, c'est-à-dire la *Pointe-du-Mont-Sacré*. Une autre localité dans le même pays se nomme *Cairne-Grainey*, le Monceau-du-Soleil, de *Graian*, soleil, d'où l'épithète de *Gryneus*, *Grainneus* et *Grannus*, surnom d'Apollon, qui se lit dans une inscription trouvée en Écosse, dans le Lotlhen, rapportée par Napier et par Cambden (SCOTIA, p. 689). De là encore *K'noc-Greine, Tuam-Greine* (Collines-du-Soleil); *K'noc* pour *Karnoc, Tuam* pour *Tum* ou *Tûn*, hauteur, éminence. Les *cairns* ou collines factices sont très-nombreux en Irlande. Le même mot désigne les mêmes monuments dans le pays de Galles (Angleterre). Le journal de Camarthen du 8 mai 1825 rapporte que M. Holfort venait de faire percer un *cairn*, et qu'on y avait trouvé des ossements humains dans un vase de terre.

Voyez GRUTER, *Inscriptions*; — SCALIGER, *Epist.* l. I, épist. 67; — RYCHIUS, *Not.* ad Tacit. — VIRG. *Æneid.* IV, 345. — PICTET, *Les Origines indo-européennes*, p. 74.

« L'Irlande a conservé dans sa topographie un beaucoup plus grand nombre de noms celtiques qu'aucun autre pays. » CHALMER, *Calédonia*, t. I.

d'élevé et de grand; et il est probable que, dans le principe, une pensée coupable n'en altérait pas la majesté. Cet astre splendide aura été simplement pour les premiers peuples le symbole de la gloire et de la majesté de Dieu, l'instrument et l'image de sa bienfaisance et de sa providence. Le sabéisme est mêlé dans une foule de systèmes religieux de l'ancien et du nouveau monde, et l'on sait que chez les Celtes de la Gaule, de la Germanie, de l'Irlande, etc., les astres avaient une part notable des hommages et du culte que l'on rendait à la Divinité.

« Le cairn celtique est le même que le *mound* scythique, le *têpê* tartare, le *barrow* teutonique, le *tumbos* grec, le *tumulus* latin, le *nur-yal* des Cuthéens, le *nur-hag* des habitants de la Sardaigne, le *teocalli* mexicain. Tous ont conservé la forme monumentale qui fut en usage avant celle des pyramides, parce qu'elle était moins artificielle. Ces mots ne signifient que *hauteur, éminence*, et les monuments qu'ils désignent ne paraissent avoir eu d'abord d'autre destination que de servir au culte du soleil. Mais cet astre étant regardé comme l'auteur de la vie, l'usage s'établit d'élever des tertres ou éminences factices sur le lieu où l'on avait placé les cendres ou la dépouille des morts illustres, riches ou puissants, et deles consacrer au soleil. Chez les Scythes, on élevait au-dessus du sépulcre des rois et des nobles une butte d'une hauteur proportionnée à l'honneur qu'on voulait ou qu'on devait rendre au mort (1). C'est ainsi

(1) LENORMANT. *Mém. sur les antiquités du Bosphore Cimmérien.* — HÉROD., liv. IV, 71.

que les *cairns*, les *barrows*, les *tumuli*, etc., devinrent synonymes de tombeaux ou lieux de sépulture (1).

Dans les plus anciens temps, les monuments funèbres des Grecs ne consistaient qu'en un *tumulus* ou butte de terre qui s'élevait en cône, et qu'on couvrait quelquefois de pierres. Dans la contrée où était l'ancienne Troie et sur la côte de l'Hellespont, on a trouvé plusieurs de ces *tumuli* (2). Il y avait déjà, du temps de la guerre de Troie, de ces *tumuli*, regardés comme des monuments très-anciens : tel était celui d'Œsyétès ; tel était encore le tombeau commun de Zéthés et d'Amphion à Thèbes (3). Quelquefois ces *tumuli* étaient entourés de pierres : tels étaient le tombeau d'Œnomaüs, près d'Elis ; celui des Phœziens, en Arcadie (4) ;

(1) « Presque tous les peuples primitifs ont cherché à décorer et à protéger les sépultures par des monticules. » M. l'abbé Bourassé, *Archéol. chrétienne*, p. 48. « Quelques critiques, dit-il ailleurs, ont pensé que les *cairns* ou tumulus celtiques n'avaient pas toujours eu une destination funéraire, mais qu'ils avaient servi pour le culte du soleil. Ils s'appuient sur ce que les peuples, livrés à la superstition du sabéisme, allumaient du feu sur les hauteurs naturelles ou factices, croyant faire plaisir à la divinité qu'ils honoraient. » Voyez les *Mémoires de la Soc. arch. de la Touraine*, 1843, etc.

D'après une tradition recueillie par M. de Pommereul, le Mont-Saint-Michel de Carnac aurait porté jadis le nom de *Tun-Belen*, tertre ou colline de *Belen* (l'Apollon Gaulois). Ceci confirmerait ce que nous avons dit plus haut, la consécration au soleil de ces hauteurs artificielles renfermant en même temps dans leur sein une grotte sépulcrale.

(2) *Voy.* l'ouvrage de Lechevalier *sur la Troade*.

(3) Pausanias, l. ix, c. 17.

(4) *Idem*, l. viii, c. xi.

et celui d'Œpytus, sur le mont Sépia, aussi en Arcadie, dans l'endroit où il avait été tué par un serpent. A l'occasion de ce dernier, Pausanias dit qu'il y a fait d'autant plus d'attention, qu'Homère en fait mention lorsqu'il parle des Arcadiens; mais il ajoute qu'il n'en a plus trouvé qu'une butte de terre entourée de pierres. La butte tumulaire de Tydée, près de Thèbes, était couverte de trois pierres brutes.

La combinaison du dolmen et du cairn a été signalée dans presque tous les pays. On en a trouvé des spécimens dans le Latium, en Italie, près de Civita-Vecchia à vingt-deux milles de Rome, non loin de l'ancienne Alsium et de Santa-Marinella. Il en existe encore un à Chiusa, un autre près de Pratina, sur l'emplacement de Lavinium (1).

« Ceux de ces monts sacrés qui sont artificiels, « dit Thomas Moore (2), ont été appelés généralement « *barrows* ou *cairns*, suivant qu'ils sont formés de « terre ou de pierres; et quoiqu'ils aient été employés à « divers usages, comme à la promulgation des lois, à « l'élection des rois ou chefs, etc., on pense qu'ils ne « furent dans l'origine que de simples tombeaux, tels « que l'on en peut voir dans tous les pays du monde, « lesquels, comme monuments funéraires, précédèrent « les pyramides elles-mêmes... Les antiquaires signa-

(1) On a trouvé dans des tumulus américains des têtes renfermant des dents fausses. Un dolmen récemment ouvert, près de Mantes, a fourni le corps d'un homme adulte dont le tibia, fracturé en flûte, présente une soudure artificielle.

(2) *Hist. d'Irlande*, t. I.

« lent en différentes parties de l'Irlande des monu-
« ments semblables, comme le grand barrow de New-
« Grange (1), etc. On trouve dans l'antiquité des

(1) *Voyez* Gough's Camden, vol. III; — King, *Munimenta antiqua*, t. I. Ce dernier écrivain, en parlant de New-Grange, dit que « ce monument se rapporte si complétement aux détails que nous connaissons sur les barrows asiatiques de Patrocle et d'*Halyattes*, à la description des barrows tartares et des rois Scythes, qu'en lisant les détails des uns on croirait lire ceux de l'autre. » (Liv. 1er, ch. vi.) Le savant antiquaire ajoute : « De cette ressemblance entre les anciennes et presque patriarcales coutumes usitées dans l'Orient avec ces ouvrages aborigènes que l'on trouve à l'Occident, en Irlande, en Bretagne, etc., nous pouvons naturellement inférer que ces monuments funéraires sont presque sans exception l'ouvrage des hommes qui se fixèrent les premiers dans ces contrées. » (*Ibid.*)

Le tumulus de New-Grange est un des plus considérables que l'on connaisse; il représente une masse de quatre millions de quintaux. Le grand dolmen de New-Grange est non-seulement orné de lignes spirales, comme celui de Gavr'ênez, il a encore des entrées à ogives.

On peut voir, planche 4 de la *Grèce*, par Pouqueville, de grands tumulus, près du cap Sigée, que l'on croit être les tombeaux d'Achille et d'Ajax, d'une ressemblance frappante avec les buttes de Carnac et de Tumiac. Près de cet endroit sont d'autres tumulus qu'on désigne comme ceux de Patrocle et d'Antiloque, conformément aux indications données par Homère.

Parmi les monuments celtiques que dénombre Keferstein dans le Hanovre, on compte deux cent quatre-vingt-dix constructions en pierre, trois cent cinquante groupes de terre, cent trente-cinq tumulus isolés, etc. *Ansichten*, t. I, p. 132.

Les cairns appartiennent surtout aux contrées pierreuses. On en voit beaucoup dans le sud-ouest de la Suède, aucun dans le Danemark.

« preuves nombreuses que les *cairns* et les *barrows* « étaient consacrés au soleil (1). »

« Le mot *carn,* dans le sens que je viens d'expliquer, ne s'est pas conservé dans le dialecte armoricain, mais ce dialecte possède un autre mot qui en est le synonyme et a la même signification, c'est le mot TUN, *hauteur, colline;* il se trouve avec une légère modification dans *Tumiac,* autre butte funéraire dans le Morbihan, ouverte, comme vous le savez, en 1853. *Tûn* a été emprunté au celtique par les Latins, qui en ont fait *tum-ulus,* lequel a aussi le sens d'*éminence* ou *tertre artificiel,* comme je l'ai remarqué plus haut. *Dune* en vient évidemment, ainsi que *dun* dans plusieurs noms de villes bâties sur des hauteurs ou en amphithéâtre: Lug-*dunum,* Château-*dun,* Issou-*dun,* Uxello-*dunum,* etc. Ce qui démontre une fois de plus que l'ancien gaulois était un dialecte celtique comme l'armoricain.

« Maintenant, mon cher ami, vous savez ce que c'est que *ek, ec, ac,* qui termine Carn-ac, Tum-iac, etc. Ces syllabes, ainsi placées à la fin des mots, marquent, en breton, la possession, et peuvent se traduire par cette phrase : *Où il y a du... de la... des...* Ainsi Carnac

(1) Silius Italicus représente le dieu du soleil comme se plaisant près des feux des *cairns.*

Quum pius Arciteneus *incensis* gaudet *acervis.*

Les *Puniques,* l. v, vers 176.

Parmi les différentes sortes de cairns qu'on voit dans la Cornouailles (Angleterre), il y en a un que l'on appelle *Karn Leskig* ou le *Karn* de *Burnings* ou des feux. — Concarneau, en Bretagne, veut dire à la lettre, *Conque-des-Promontoires.*

veut dire littéralement : *Où il y a des carns*, ou *contrée des carns*. Le pays de Carnac est en effet la région des dolmens, et les dolmens sont des tombeaux dont la plupart ont été mis à nu par la destruction du monticule artificiel qui les recouvrait à l'origine et qui constituait le *carn* (1). *Tum-iac* veut dire *où il y a un tumulus*, une *colline tumulaire* ou factice.

« Remarquons encore, à propos de cette suffixe *ac*, qu'elle se trouve comme mot gaulois, avec le sens du latin GENS, *famille, souche*, mais sous la forme *ack*. *Ach* en gallois signifie aussi *race*, comme l'atteste un Vocabulaire du XIe siècle (2). Nous ne serions point étonné qu'il se trouvât des étymologistes qui, s'emparant de ces mots, traduisissent Carnac et Tumiac par *tombeau de famille*.

« Au moment où l'attention des savants va se concentrer sur le monument de Carnac à propos de la fouille qu'on y fait, je pense qu'il conviendrait d'être fixé sur la véritable signification de son nom. Je viens de vous dire mon sentiment; j'attends le vôtre. »

La réplique ne se fit pas attendre. Mon correspondant m'écrivit courrier par courrier une lettre dont voici un extrait :

(1) Suivant Varron, toute chambre sépulcrale marquée des caractères du dolmen a été primitivement recouverte d'un tumulus détruit postérieurement.

(2) Voyez *Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine*, par Aurélien de Courson. Paris, 1840. p. 424.

« Ainsi, mon cher ami, vous voilà lancé dans l'interprétation du monument de Carnac sur la simple étymologie de son nom. Vous me semblez courir une voie bien chanceuse. Ne feriez-vous point un peu de l'étymologie comme on fait quelquefois de la statistique, à un point de vue préconçu et en forçant plus ou moins les rapports ou les chiffres?

« On peut trouver bien des choses dans ce mot mystérieux de Carnac, qui a déjà donné tant de tablature aux archéologues. Ainsi, pour vous, en abordant le monument de Carnac, c'est le Mont-Saint-Michel qui vous aura probablement le plus frappé; de là le point de vue où vous vous serez placé pour en donner une interprétation.

« D'autres, comme M. de la Villemarqué, ont traduit *Carnac* par *amas de pierres*, et ne voient dans ce monument qu'un cimetière gigantesque où chaque tombeau est marqué par un menhir (1).

« Pour d'autres encore, *Carnac* veut dire *contrée des sépultures*, fondant leur interprétation sur les mots *carnac, carnel,* qui, en celtique, suivant eux, veulent dire *charnier, ossuaire, dépôt d'os*, etc. Le cimetière de Lorient se nomme Carnel.

(1) « *Bulletin archéologique de l'Association bretonne*, t. II, p. 94. Je dois vous dire, pour être complet, que le système présenté par M. de la Villemarqué au congrès de l'Association bretonne, tenu à Lorient en 1848, fut fortement combattu au même Congrès par M. de Courson. Si de tels hommes, d'un talent et d'une érudition qui ont imprimé un mouvement si remarquable aux recherches archéologiques en Bretagne, sont si peu d'accord sur les origines de Carnac, combien ne devons-nous pas être réservés, nous autres nouveau-venus sur ce terrain. »

« Voilà les principales opinions généralement adoptées en Bretagne. Nulle part le mot *Carnac* n'est restreint à la signification que vous lui donnez, et qui exclut les menhirs. Vous voulez connaître mon sentiment, je vous envoie celui des archéologues du pays. Pour moi, si je pouvais en avoir un, je me rangerais, je crois, à celui que je viens d'exposer en dernier lieu. Mais j'attendrai le résultat final de vos élucubrations philologiques avant de me prononcer. Vous aurez fait beaucoup pour me décider en votre faveur si votre réponse aux théories que je vous envoie est satisfaisante. »

Je sais ce que c'est que la ténacité, je pourrais dire l'obsession d'une opinion dans laquelle on a vieilli. L'évidence la plus palpable ne suffit pas toujours pour faire tomber une longue prévention; rien de plus opiniâtre. Aussi je ne me dissimule point le peu de chance que j'ai de faire prévaloir un sentiment que l'on regardera peut-être comme une nouveauté téméraire. Quoi qu'il arrive, j'interviens dans la question sans aucun parti pris, complétement désintéressé, d'ailleurs plein d'estime et de sympathie pour les savants qui ont publiquement professé sur ces matières un sentiment différent du mien; j'ai consciencieusement pesé les arguments, discuté les preuves, examiné les opinions de ces archéologues célèbres, que je me plais à proclamer mes maîtres. Si donc j'émets ici, sur ces questions, des idées qui s'écartent de celles que ces éminents auteurs ont soutenues, c'est que je cède à des convictions irrésistibles, basées sur des preuves qui me

paraissent si claires, si décisives, que je ne puis m'expliquer qu'elles n'aient pas frappé les savants qui se sont occupés de ces antiquités celtiques.

Ces réflexions faites et ces explications données, je reproduis ici la lettre que j'adressai à mon correspondant.

« Vous avez bien raison, mon cher ami, on a fait et on fait toujours de mauvaises étymologies et de mauvaise statistique, comme tant d'autres choses qu'on fait mal, et qu'il faudrait bien faire; mais telle est la débilité de notre esprit, l'infirmité de notre science. Les savants sont tous un peu comme les pots voyageurs de la Fontaine (pardon, mon ami, de la comparaison) :

Mes gens s'en vont à trois piés
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.

Faut-il pour cela renoncer à l'étymologie et à la statistique? Je ne le pense pas, ni vous non plus sans doute; seulement il nous faut tâcher d'en faire de bonnes.

« Certainement l'étymologie d'un nom n'est pas toujours suffisante pour expliquer l'usage ou la destination d'un monument; mais lorsque ce nom est donné dans différents pays parlant des dialectes d'une même langue originelle à des monuments de même nature, l'analogie devient un guide qu'il serait peu sage de

repousser. Ainsi c'est un fait de linguistique accessible à tout le monde, que *carn* ou *cairn* en irlandais et en cymraeg ou gallois, signifie *colline, hauteur, éminence,* ou ce que nous appelons avec les Latins *tumulus*. Ces monts naturels ou factices étaient, dans une haute antiquité, chez tous les peuples de la race japhétique, consacrés au soleil. Ceci n'est plus une question. Maintenant Carnac est-il une de ces collines artificielles? Je le pense, et je pense aussi que son nom est d'origine celtique et non latine, comme quelques personnes semblent le croire, parce que *carn* ou *cairn*, désignant, en Irlande et chez les Gallois, ces sortes d'éminences tumulaires, me conduit à admettre qu'il est également la racine du mot *Carnac* comme désignant chez nous un monument de même nature.

« Je vous dirai entre parenthèses, mon ami, que, dans ma visite aux monuments de Carnac, la butte Saint-Michel n'attira pas le moins du monde mon attention. Son sommet me servit seulement d'observatoire pour promener sur le magnifique panorama qui m'environnait la longue-vue que me prêtait un de MM. les vicaires de Carnac qui m'accompagnaient. Je n'avais garde alors de m'occuper de cette colline; je ne savais pas encore qu'elle fût factice et pût recéler des tombeaux.

« Examinons maintenant les systèmes sur lesquels vous appelez mon attention.

« Notre savant compatriote, M. de la Villemarqué, l'une des illustrations de notre Bretagne, peut à la rigueur traduire *Carnac* par *amas de pierres*, en négligeant toutefois la suffixe *ac*. C'est ce qu'a fait aussi

Cambry, qui dit avec raison que *carn* et *cairn* en gallois signifient *cumulus, agger lapidum*. Mais M. de la Villemarqué, aussi bien que Cambry et ceux qui se rangent à leur opinion, se sont trompés sur l'application du mot. Ni en irlandais ni en gallois les mots *carn* et *cairn* ne s'entendent des monuments auxquels ces auteurs les rapportent. Pour ceux-ci, les *amas de pierres* sont les menhirs répandus ou groupés sur la surface du pays. C'est une grave erreur. Ce n'est pas là du tout le sens de *carn* ni en Irlande ni dans le pays de Galles, où il n'y a, aux environs des *cairns*, rien qui rappelle la grande scène des menhirs de Carnac. Dans ces deux contrées, ces mots désignent simplement des éminences factices, formées de pierres ou de terres accumulées (1). La traduction latine de Cambry est parfaitement exacte : CUMULUS, dit Gardin Dumesnil, *est un assemblage de plusieurs choses placées les unes sur les autres ;* AGGER, suivant le même auteur, *se dit d'un amas de terre, d'une terrasse;* ainsi *agger lapidum* signifiera un *entassement de pierres* (2). Je vous le demande, mon ami, est-ce possible d'employer ces mots pour désigner des blocs dispersés sur les bruyères? Le prétendre, évidemment ce ne serait entendre ni le latin, ni le gallois, ni l'irlandais.

« De tout ceci je me crois parfaitement autorisé à

(1) Girard, dans son *Itinéraire de Cambrie*, traduit CARN par *rupes, mons*. Cette traduction ne peut s'appliquer aux menhirs; car *rupes*, suivant Gardin Dumesnil, *se dit d'une grande masse de pierres qui tiennent à la terre ou au fond de la mer*. Synonymes latins, 2154.

(2) V. *Synonymes Latins*, 50-550.

conclure que le mot *Carnac* ne doit s'entendre que des collines artificielles, formées d'une accumulation de pierres, de terre ou de vase et de sable, qui recèlent dans leur sein une ou plusieurs grottes funéraires, comme Tumiac, Gavr'énez, Mané-Lud, etc. (1). Carnac a donc signifié à l'origine et doit signifier encore aujourd'hui exclusivement la *contrée des carns* ou des *tumulus*, sans aucune relation aux menhirs. La nécessité d'une classification exacte des monuments celtiques exige cette distinction. Il y a à Carnac des monuments de nature très-diverse; on a commis une grave erreur en les confondant sous une même dénomination, dénomination fausse, comme on vient de le voir, pour toute une catégorie de ces monuments.

« Maintenant, mon cher ami, j'arrive à votre opinion personnelle, ou du moins à celle que vous préfèreriez si vous pouviez faire un choix. Cette opinion consiste à interpréter le mot *Carnac* dans le sens de *contrée des sépultures*, en l'appliquant aussi bien aux menhirs qu'aux dolmens. Vous vous appuyez sur ce que *carnel*, en tout dialecte celtique, veut dire *charnier*,

(1) Telle est en effet la composition du Mont-Saint-Michel de Carnac, comme nous l'écrivait, le 23 juillet dernier, un de nos collègues de la Société Polymathique du Morbihan, M. le docteur Fouquet, un des plus savants et des plus zélés archéologues dont s'honore notre province. M. Fouquet terminait ainsi sa lettre :

« ..... Pour en finir, mon cher collègue, je vous tiendrai au courant des fouilles faites à Carnac dans le Mont-Saint-Michel. Ces fouilles sont commencées, et nous donnent, comme pour Tumiac, de la vase et des pierres accumulées sur une élévation de terrain naturelle. Nous devons donc penser qu'au Mont-Saint-Michel, nous trouverons, comme à Tumiac, un dolmen ou grotte sépulcrale. »

ossuaire, dépôt d'os. Et de fait, ajoutez-vous, le cimetière de Lorient se nomme Carnel.

« 1° Si *Carnac* veut dire *contrée des sépultures, ac* signifiera *contrée* et *carn, sépulture.* Mais alors de quelle langue faites-vous venir *carn?..* Est-ce du latin *caro, carnis?..* Mais ce mot n'a en aucune manière le sens de *sépulture,* ni au propre ni au figuré. Il signifie *chair, viande,* et pas autre chose. Il faudrait donc traduire *contrée de la chair...* Quel nom pour désigner des monuments où l'on ne voit que des pierres debout et des dolmens sous lesquels on a trouvé quelquefois un peu de cendre dans un vase ou quelques débris d'ossements!.. Et puis quelle précision pour interpréter un ensemble de monuments dont pas un en particulier ne porte un nom qui rappelle son usage ou sa destination réelle! Combien n'est-il pas plus vraisemblable qu'il en est du mot *Carnac* comme de ceux de menhirs, de dolmens, de kroummleac'hs, etc., et que ce mot ne désigne autre chose que ce que le monument qu'il nomme paraît être à la première vue, c'est-à-dire une *hauteur,* une *éminence,* un *tumulus.*

« 2° Vous formez de *Carnac* un mot hybride, empruntant une moitié du mot au latin, et l'autre moitié au celtique. Est-il vraisemblable que le mot ait été fabriqué ainsi originairement? La création d'un tel mot est contre nature, contre toutes les règles de la philologie, contre les lois qui ont présidé à la formation des langues.

« 3° Pourrez-vous prouver que les mots *cairn* et *carn,* employés par nos voisins d'outre-mer, sont aussi d'origine latine? Si vous ne le pouvez pas, vous laissez

subsister, contre votre opinion, la vraisemblance que le *Carnac* du Morbihan n'a pas été originairement autre chose que le *carn* celtique irlandais et gallois. Ici l'analogie, à tous les points de vue, est si frappante, qu'elle vous écrase.

« 4° Enfin vous ajoutez que *carnel*, nom du cimetière de Lorient, veut dire, en dialecte celtique, *charnier, ossuaire*. etc Il est vrai que *carnel* a le sens que vous lui donnez, mais ce mot n'est point celtique. C'est un mot que l'armoricain, dans quelques cantons de la Bretagne, a emprunté, comme plusieurs autres, à la langue d'oïl, et qui est de création assurément bien postérieure à l'origine de Carnac. Si vous voulez vous donner la peine d'ouvrir les ouvrages français du XIIe et du XIIIe siècle, manuscrits qui pour la plupart ont été imprimés et publiés, vous trouverez à chaque page les mots *car, char, charn, carn* (chair); *carnel, charnel, carneil, carnelement; charnier, carner, carnail; caroigne, carongne*, etc., tous mots que j'extrais d'ouvrages que j'ai sous les yeux, et qui tous dérivent directement de CARO, CARNIS, parce qu'ils appartiennent à une langue romane, et sont par conséquent de formation toute moderne (1).

(1) « Au lieu de lire les ouvrages français du XIIe et XIIIe siècle, qu'on n'a pas toujours sous la main, vous trouverez les mots que je viens de vous citer et plusieurs autres, groupés à l'article CHAR dans le *Glossaire étymologique* de Burguy, qui forme le tome III de sa *Grammaire de la Langue d'Oïl*.

» Si vous rejetiez l'origine latine ou romane de *carnac* et *carnel*, vous retomberiez en plein celtique, et vous seriez obligé d'admettre le *carn* irlandais et gallois avec son sens précis et si nettement déterminé, ou de vous jeter dans un arbitraire assurément fort peu scientifique. »

« Mon ami, entrer dans une pareille voie pour remonter à nos origines celtiques, ce serait certainement faire fausse route et suivre un chemin qui ne pourrait aboutir qu'à l'erreur. . . . . .

. . . . . .

« Eh bien ! infatigables fouilleurs de vieilles ruines et de vieux monuments, où en êtes-vous à Carnac? Votre pioche n'a-t-elle point déjà heurté quelque cercueil de pierres, enseveli depuis quatre mille ans sous cette montagne de main d'homme? N'avez-vous point vu, le soir, passer dans la nuit autour du monument quelque ombre gigantesque de ces primitifs habitants de l'Armorique, de ces fils robustes de l'antique Japhet, qui remuaient si facilement ces masses de granit dont l'énorme volume effraie nos débiles générations et jette notre imagination dans la stupeur? Oh! vous avez dû avoir quelques visions étranges, entendre quelques voix, quelques plaintes inconnues sortir de ces profondeurs souterraines, demeure respectée depuis tant de siècles, et que vous êtes venus troubler, audacieux profanateurs des tombeaux de nos pères... Que ces vieux Celtes vous le pardonnent... C'est par amour pour la science que vous troublez ainsi leurs cendres. Les anciens, vous le savez, gravaient des serpents sur la pierre des tombeaux pour les protéger contre la profanation et rappeler aux vivants le respect pour les morts; vous les avez trouvés reproduits sur une pierre de la grotte de Gavr'énez, mais les serpents sculptés ne vous font pas peur et ne vous arrêteront pas... »

Le départ d'Auray de mon correspondant ne lui

permit de répondre à cette lettre qu'environ un mois après. Voici cette réponse :

« Mon cher ami, votre dernière lettre ne m'a point trouvé à son adresse. J'étais parti pour Brest, où elle m'est parvenue un peu tard. Je vous avoue qu'elle m'a fortement ébranlé. J'incline pour votre sentiment. Je pars prochainement pour l'Irlande, où je ne perdrai pas de vue les monuments de l'époque celtique et les traditions qui s'y rattachent. Je serai attentif à vérifier les données très-satisfaisantes que vous m'envoyez sur l'origine des *carns*, parmi lesquels il faut classer le Mont-Saint-Michel à l'exclusion des menhirs, auxquels le mot Carnac ne doit plus être appliqué, étymologiquement parlant.

« Comme il y a quelques semaines que j'ai quitté Auray, je ne puis vous dire où en sont les fouilles dans le carn susdit, mais elles doivent être avancées sinon terminées.

« Adieu, mon cher ami. Si nous fouillons avec quelques succès en Bretagne dans les vieux tumulus, vous fouillez, vous, assez heureusement dans les vieilles traditions. Je vous écrirai d'Irlande. Quelle joie si mes courses et mes recherches sur cette vieille terre pouvaient me conduire à quelque bonne petite découverte archéologique! Je m'empresserais de vous en faire part. »

Cette réponse ayant tardé à m'arriver, je m'adressai dans l'intervalle à M. le docteur Fouquet, pour le prier de me faire connaître le résultat des fouilles

faites au Mont-Saint-Michel. Quelques jours après, M. Fouquet m'écrivait avec cette obligeance aimable et empressée qu'on ne lasse jamais, la curieuse et intéressante lettre qu'on va lire.

« Vannes, le 12 septembre 1862.

« MONSIEUR ET CHER COLLÈGUE,

« Vous me demandez si nos fouilles dans la butte de Saint-Michel, à Carnac, ont obtenu enfin quelque résultat. J'ai le plaisir de vous annoncer qu'elles ont parfaitement réussi, et que le puits de huit mètres, creusé au centre de ce vaste tumulus, nous a conduits à un dolmen de très-petite dimension, contenant, comme celui que nous avons trouvé dans la butte de Tumiac, du terreau de bois, cent vingt grains de colliers, quelques débris d'ossements, et trente-sept *celtæ* d'une très-grande pureté de forme et de taille.

« Le dolmen souterrain de cette butte de Saint-Michel est tout à fait primitif, et c'est le plus petit que nous ayons jamais rencontré. Il diffère de tous ceux que nous connaissions, en ceci, que ses parois verticales ne se composent pas de pierres debout, mais de blocs de granit placés les uns sur les autres comme ils ont dû sortir de la carrière.

« Ce genre de dolmen est-il plus ancien que les autres? Sa simplicité le donnerait à penser; et l'on pourrait même croire que plus le monument extérieur est beau et grand, plus le monument intérieur d'un tumulus est petit et mesquin. C'est ce que nous avons

jusqu'ici observé. La magnifique grotte de Gavr'énez n'est recouverte que d'un très-petit galgal, et les deux grottes de Tumiac et de Saint-Michel supportent d'énormes collines factices.

« La butte de Saint-Michel, comme celle de Tumiac, se composait de vase et de pierres, mais dans des proportions différentes. A Tumiac, il y a beaucoup de vase et peu de pierres; à Saint-Michel, au contraire, il y a beaucoup de pierres et peu de vase. C'est du reste la proportion que l'on trouve dans les matériaux sur place, dans les deux communes d'Arzon et de Carnac.

« Je m'abstiens d'une plus longue description et de toute autre observation. Je dois laisser à l'un de nos membres, chargé des fouilles (M. le sous-intendant Galles), le soin d'un rapport complet que notre bulletin archéologique mettra sous vos yeux en 1863. Bientôt le résumé de nos délibérations en séance vous portera l'extrait du rapport de M. Galles.

« Je tenais seulement à satisfaire votre juste curiosité scientifique, et c'est dans ce but que je vous adresse ces quelques mots sur notre fouille à Carnac.

« Recevez, cher collègue, les assurances de mon respect et de mon affectueuse confraternité.

« FOUQUET, D.-M.

« Conservateur-adjoint des Musées de Vannes,
ancien Président de la Société Polymathique du Morbihan, etc. »

Si nos élucubrations philologiques et archéologiques ont déterminé dans l'esprit du lecteur une conviction

qui ne laisse plus aucun doute, nous ferons observer que ce serait une coïncidence remarquable que la découverte de ce dolmen tout primitif, caché au fond du *carn* de Saint-Michel, et la découverte de la véritable interprétation ou application du mot *Carnac*, lequel renfermerait le nom réel et primordial de ce tumulus gigantesque; ce qui mettrait fin à toutes les conjectures qui ont été faites jusqu'ici, et à celles qui pourraient être essayées encore sur ce mot, depuis longtemps objet de scientifiques débats.

IV

CELTÆ OU HACHES ET INSTRUMENTS DIVERS EN PIERRE; LEUR UNIVERSALITÉ, LEUR USAGE, LEUR CONFECTION, ETC. — ARCHÉO-GÉOLOGIE OU HACHES MÊLÉES AUX DÉBRIS D'ANIMAUX FOSSILES DU DILUVIUM; TEMPÉRATURE DU GLOBE A CETTE PÉRIODE; CRANES D'HOMMES ANTÉ-DILUVIENS, ETC.

> La hache a joué le plus grand rôle dans l'industrie primitive.
>
> TROYON, *Cités Lacustres.*
>
> Ces haches de pierre, ustensiles d'abord, armes ensuite, puis symboles religieux, on les retrouve de siècle en siècle, à toutes les périodes de la famille humaine, et, pour ainsi dire, depuis les premiers âges du monde jusqu'à nos jours.
>
> BOUCHER DE PERTHES.

Nous venons de nous occuper de monuments gigantesques, d'en rechercher l'origine, d'en interpréter le symbolisme religieux. A ces monuments celtiques qui nous ont étonnés par leur masse et leur nombre, s'en associent d'autres d'un bien moindre volume, mais qui remplissent dans la science un rôle d'une importance

qui mérite toute l'attention de l'archéologue : nous voulons parler des haches ou celtæ, des couteaux en pierre, instruments en os, poteries, etc., dont nous avons déjà dit quelque chose dans un paragraphe précédent (1).

On a trouvé des *celtæ* en grand nombre sur tous les points de la Bretagne (2). On en rencontre souvent dans les fouilles que l'on fait dans le Morbihan. Dans une localité de ce département, à Arzon, on a trouvé sous un rocher des celtæ disposés en cercle autour d'un centre commun. En 1809, près de Sarzeau, on a trouvé une hache en jaspe vert d'un travail parfait; elle a vingt centimètres de longueur, c'est une des plus remarquables que l'on connaisse; elle était avec vingt-cinq autres à une profondeur de deux mètres.

Dans la forêt d'Avangon, près Châtelaudren (Côtes-du-Nord), on a trouvé, il y a quelques années, à fleur de terre, 28 celtæ renfermés dans une espèce de chambre cylindrique et disposés dans cet espace sur deux rangs, les tranchants tournés vers le centre.

(1) « Quelque minimes que puissent paraître les données fournies par des monuments secondaires, dit un éminent archéologue, il ne faut cependant jamais oublier que les faits ont une importance immense, parce qu'ils apportent toujours des témoignages authentiques et irrécusables. » M. Bourassé, *Mémoires*, etc.

(2) « La vieille terre d'Armorique, dit l'écrivain que nous citions tout à l'heure, est plus fertile en objets de cette nature, comme en toute espèce de monuments d'origine gauloise, que tous les autres pays d'Europe. » — C'est principalement dans le pays compris entre la Seine et la Garonne qu'on a trouvé les dépôts de celtæ les plus considérables et les formes les plus variées.

A Caden (Morbihan) on en a déterré un nombre considérable qui étaient de cuivre; on en a même trouvé à Crac'h, sur la route d'Auray à Locmariaker, qui étaient en fer. Ces dernières découvertes infirment l'opinion de quelques savants qui veulent établir des âges qu'ils dénomment d'après la matière, pierre, bronze, fer, qui aurait exclusivement servi à faire les instruments employés par l'industrie des races ou peuples antiques, à ces divers âges (1).

Mercure, divinité infernale, était armé d'une hache de pierre; Jupiter en tenait une à la main en place de foudre. Le silex était l'emblème du souverain des dieux, parce qu'il donne le feu par la percussion; de là la pensée qu'il venait du ciel et le nom de *pierre de foudre* (*Donnerstein* chez les Germains). On le regardait comme un produit du ciel et une émanation du tonnerre (2).

(1) *Voy.* la Note XII, à la fin du volume.

(2) Près d'Épinal, on a trouvé des haches de pierre placées en rayon autour de la tête d'un squelette humain et formant auréole. Les Scandinaves mettaient une hache de pierre sous la tête de leurs guerriers morts. De ces faits il résulte que les anciens attachaient une idée religieuse non-seulement aux haches de pierre elles-mêmes, mais encore à l'arrangement qu'ils leur donnaient.

Le serment prêté sur la pierre était regardé par les anciens comme le plus saint et le plus inviolable. Savary (*Lettres sur l'Égypte*) rapporte que les Arabes, lorsqu'ils signaient un traité, s'ouvraient la paume de la main, teignaient de sang le bord de leurs robes et en frottaient sept pierres placées au milieu d'eux. M. V. Simon (*Mém. de l'Acad.* de Metz 1855) trouve là une explication de la disposition des haches rangées en cercle et de la réunion de plusieurs haches dans un seul tombeau.

Les haches de pierre étaient employées pour les serments; elles l'étaient pour la dédicace religieuse des tombeaux, et comme témoignage de l'engagement que l'on prenait de veiller à leur conservation et de rendre des devoirs aux morts. On les regarde communément aussi comme des couteaux de sacrifices; on pense que la matière et la forme en étaient commandées moins par la commodité que par des motifs mystiques et superstitieux.

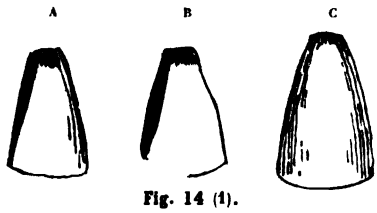

Fig. 14 (1).

On sait que les celtæ étaient en usage dans toute l'antiquité, et leur emploi ne suppose point, comme on l'a prétendu, un état inférieur de civilisation. Sephora, la femme de Moïse, s'en servit pour circoncire son fils (*Exode* IV, 25), et Dieu commande à Josué de se faire des couteaux de pierre pour circoncire les Hébreux à Galgal (JOSUÉ, V, 2).

Les embaumeurs d'Égypte ouvraient les flancs des cadavres avec une pierre d'Éthiopie aiguisée (2). Ovide,

(1) Trois petites haches celtiques trouvées A à Abbeville, B près de Naples, C dans l'Inde non loin de Calcutta.

(2) HÉRODOTE, l. II, c. 86.

Juvénal, Catulle, Plutarque parlent de couteaux de pierre. On voit sur un bas-relief de Persepolis des personnages qui tiennent en main ces instruments. A Rome, on remarque aussi sur un bas-relief un Gaulois qui lève le bras pour frapper avec une arme de la même forme, fixée dans la main par des courroies.

Chez les Romains, les alliances se faisaient par le ministère d'un des féciaux qui s'appelait *Pater patratus;* les contractants frappaient un porc avec une pierre, et de là l'expression latine *ferire fœdus,* pour dire *faire alliance.* Tite-Live (l. I) regarde cet usage et la formule de prière employée dans cette circonstance comme plus anciens que Hostilius Tullus (1). A l'époque de Scipion l'Africain, on voit les féciaux envoyés en Afrique pour sanctionner un traité recevoir l'ordre d'emporter avec eux des pierres de silex ou cailloux sacrés (2).

Un Mémoire lu en 1723 à l'Académie des Sciences par M. de Jussieu, prouve que, chez les Romains, ces mêmes pierres, connues sous le nom de *Céraunia* ou *pierres de foudre,* passaient pour avoir une origine mystérieuse et même céleste. Les Chinois connaissaient depuis l'antiquité la plus reculée les *pierres de foudre,* qui ne

(1) Si prior defecerit publico consilio, dolo malo, tu, illo die, Jupiter, populum Romanum sic ferito, ut ego hunc porcum hodie feriam. — Servius dit que ce porc était une femelle, et qu'il était frappé avec un *silex,* sorte de pierre qui était l'emblème de Jupiter... A feciliabus inventum ut silice feriretur ea causa quod antiquum Jovis signum lapidis silicem putaverunt esse.

(2) ... Ut privos lapides silices secum ferrent. Tit. Liv., l. xxx, c. 43.

diffèrent en rien de nos haches celtiques, et qui, suivant eux, garantissent d'accidents les lieux où on les place (1). D'où viennent ces idées superstitieuses, sinon de ce que les plus anciennes traditions ne peuvent indiquer les auteurs de ces haches, auxquelles on attribue ainsi des vertus surnaturelles?

On a trouvé près d'Amiens quelques haches de forme très-régulière avec des gaines ornées d'arabesques au pointillage, que M. Boucher de Perthes croit contemporaines des dolmens et des menhirs (2).

Enfin, suivant M. Alexandre de Humboldt, « on trouve partout, en remuant la terre, des haches en jade, depuis l'Ohio jusqu'aux montagnes du Chili... Les Mexicains et les Péruviens, ajoute-t-il, se servaient encore de haches de pierre, lorsque le cuivre et le bronze étaient assez communs parmi eux (3). » Ces haches étaient ornées d'hiéroglyphes. M. Alcide d'Orbigny a aussi recueilli dans les Andes des haches de pierre d'une origine très-ancienne. On en a trouvé en Afrique, surtout en Algérie, mais on ne les croit pas anciennes.

(1) On voit à la Haye, dans le beau musée japonais du docteur Siebold, des haches anciennes en silex et en jade, provenant du Japon, absolument semblables à celles qu'on trouve dans nos pays. — On en possède aussi qui viennent du Groënland; elles ont la même forme, la même taille, et probablement la même destination que celles de nos contrées; mais au lieu d'être en silex, elles sont en schistes fort durs.

(2) En Franche-Comté, à Alaise, dans la Séquanie, « partout, dit M. Delacroix, se montrent les haches de pierre. »

(3) *Vues des Cordillères*, t. II.

Quant à l'Océanie, les armes et les instruments en pierre y sont en usage de temps immémorial, et un capitaine de vaisseau avec lequel je me trouvais dans le salon de Mme le Bail, à Plouharnel, me disait qu'il en avait trouvé dans toutes les îles de la mer du Sud, dans la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Calédonie, etc. (1). Cet officier était persuadé que les haches et couteaux en pierre n'étaient point, comme on le croit communément, une invention des peuples océaniens, mais une industrie traditionnelle qui remontait, comme la parole et la religion, aux premiers âges du monde, à l'origine même de l'humanité. Cette opinion, qui nous parut d'abord hasardée, nous la partageons aujourd'hui, et les découvertes faites dans les terrains diluviens paraissent la confirmer de manière à ne plus permettre le doute (2).

On sait aujourd'hui qu'il y avait dans la confection des haches celtiques des idées traditionnelles et religieuses, un type consacré dont on s'écartait rarement.

(1) M. Bourassé possède une hachette de serpentine verte admirablement travaillée, polie avec le plus grand soin, qui vient d'une peuplade sauvage de la Caroline du Sud. En la plaçant à côté de nos hachettes gauloises les plus finement exécutées, elle offre une similitude complète.

(2) « Il est remarquable de voir ces idées natives de l'industrie, quelque grossières qu'elles puissent paraître, être venues dans la pensée de tous les peuples, quant aux formes à donner aux premiers instruments, ainsi qu'à la nature et au genre des minéraux ou des roches à employer dans leur fabrication; un consentement aussi unanime sur un point aussi essentiel de notre existence est une preuve de plus en faveur de l'unité de l'espèce humaine. » *Annales de philosophie chrétienne*, ve série, tome VI.

Elles n'étaient pas toutes destinées à servir d'instruments de mort dans les sacrifices; il y en avait qui servaient d'ornement à l'intérieur des dolmens ou des sépultures. Elles y étaient placées pour rappeler par leur nombre, par leur position et leur dimension, la vie du défunt et les événements auxquels il avait pris part, etc. (Voyez plus haut la description de la grotte de Tumiac.) Aussi avaient-elles une valeur basée sur la difficulté de leur confection, la perfection de l'œuvre et la qualité de la matière; celle-ci variait depuis le jaspe et le porphyre, la calcédoine et le cristal de roche, jusqu'à la pierre la plus commune, jusqu'à la craie et même le bois.

Il est impossible de méconnaître l'art et le talent dans la perfection de certains morceaux, la netteté de leur tranchant, l'élégance de leur forme. D'où nous sommes autorisés à croire que les populations primitives avaient d'autres industries, d'autres œuvres dont elles pouvaient se glorifier, mais qui n'ont pas laissé de traces, parce que la matière qui les composait n'a pu résister au temps. Quoi qu'on en ait dit, nous ne pouvons guère, par exemple, leur refuser l'usage du fer. Comment expliquer sans outil de ce métal la confection de haches en agathe, en cristal de roche, en pierres les plus dures, pièces achevées qui font l'ornement de nos musées et des cabinets des curieux? C'étaient les joyaux de cette époque. Il est certain qu'il serait difficile de mieux faire même avec nos outils d'acier et nos compas de proportion.

Ceci nous amène à rechercher comment se fabriquaient les instruments en pierre dits celtiques.

Les silex sont de la même nature que les agates, mais leur pâte est moins fine, leurs couleurs moins vives et leur translucidité moins grande. Les acides ne les attaquent point, mais ils perdent au feu leur transparence et leur solidité. La manière dont les silex blonds se débitent sous le choc du marteau les a fait rechercher par tous les peuples de l'antiquité, qui en fabriquaient des haches, des coins, des couteaux, des casse-têtes, des dards pour leurs flèches (1). On commençait par choisir un éclat favorable à la forme et à la dimension de l'instrument projeté, on l'ébauchait à grands traits, puis à très-petits coups, et parvenu au point où la pièce n'était plus que finement raboteuse, on procédait enfin à l'opération du polissage : nous ignorons absolument par quels procédés; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les haches ou casse-têtes sont taillées avec une précision remarquable; que leurs tranchants sont vifs et décrivent une belle courbe; que les arêtes en sont bien senties, et que, secondés par tous nos procédés, et par toutes les matières dures dont nous nous servons pour user et polir, il nous serait difficile de produire des instruments de silex plus parfaits.

« Quelle patience! s'écrie M. Jouannet, quel temps, quelle adresse ne demandait pas un semblable travail! J'ai compté plus de deux cents petites écailles enlevées sur une flèche qui n'avait guère plus d'un pouce sur six

(1) On a divisé en six types, dont nous n'indiquons que les principaux, les formes artistiques, symboliques et industrielles des habitants primitifs des Gaules.

lignes; et cependant je ne voyais là que la plus faible partie du travail, la dernière trace du fini (1). » La forme compliquée des flèches devait présenter en effet des difficultés sans nombre, et cependant il suffit de voir ces dards pour se convaincre qu'ils ont été taillés par des procédés analogues à ceux que l'on met en usage aujourd'hui pour la taille des pierres à fusil. Les haches à la forme pyramidale, terminées d'un côté par une pointe mousse, et de l'autre par un tranchant acéré dont le fil décrit une portion d'ellipse, sont de petits monuments qui ont échappé à toutes les révolutions, et qui sont faits pour exercer à la fois la sagacité des savants, des antiquaires et des artistes.

De quelle matière était l'instrument ou le ciseau qui servait à la taille des silex? Était-il lui-même de pierre? Était-il de bronze, ou de fer? Il y a des archéologues qui veulent qu'il ait été de silex; mais a-t-on fait des expériences à ce sujet? Aucune.

Les belles haches polies, qui sont toujours assez rares, étaient offertes aux dieux ou aux morts, pour accomplir un vœu ou une expiation. Ces chefs-d'œuvre de l'époque sont souvent annoncés par un cortége d'instruments de moindre valeur, ou bien par des cendres qui indiquent une cérémonie religieuse ou funèbre, un sacrifice, usage auquel ces haches semblent exclusivement propres. Les plus petites, de quelques centimètres de longueur seulement, étaient percées pour être portées comme amulettes. Ce qui prouve bien qu'elles avaient une autre destination que les combats ou les actes de

(1) Voy. l'*Annuaire* du département de la Dordogne (1849).

violence, c'est qu'on en fabriquait en craie, en bitume et même en bois. On a supposé aussi qu'elles étaient une sorte de monnaie, un mythe ou symbole religieux dont la signification nous est inconnue. On s'est même demandé si ces haches, par leur dimension, leur matière, l'ordre dans lequel on les plaçait, ne constituaient pas une sorte d'alphabet hiéroglyphique ou langue sacrée chez les Celtes. On sait que les Scythes correspondaient au moyen d'ustensiles de ménage ou de faisceaux d'armes, comme aujourd'hui les Orientaux à l'aide de bouquets de fleurs (1).

Enfin on pense qu'on fabriquait aussi des haches pour la montre ou pour payer un tribut. La pierre qu'on y employait variait selon les pays : c'était le granit, le porphyre, le jaspe, le marbre, la serpentine, la calcédoine, le jade, le grès, etc., mais partout on préférait le silex quand on le rencontrait.

On a des haches en silex gris, blanc, noir, jaune, rougeâtre, ou même accidentées et portant des empreintes de coquilles. Pour les couteaux, les poignards et généralement les instruments servant à couper ou

(1) Dans cette opinion, les alignements de Carnac et le monument d'Avebury (Angleterre) ne seraient qu'une vaste inscription, un hymne, un poëme en l'honneur de la Divinité.

« Le sol des Gaules est recouvert des cendres de cent générations, mais les morts parlent de loin; espérons qu'un jour leur voix sera entendue. Durant combien de siècles n'a-t-on pas considéré comme inexplicables les hiéroglyphes de Thèbes et de l'Égypte? Cependant on les a expliqués. Peut-être aussi trouvera-t-on la clef de ces symboles des Celtes et de leurs inscriptions subterranées. » M. Boucher de Perthes, *Antiq. celt.*, t. I, p. 133.

percer, c'étaient les silex que l'on employait de préférence.

Pour découvrir l'âge des haches, type le plus tranché parmi les ustensiles en pierre, il faut considérer le gisement, c'est-à-dire la profondeur où elles ont été découvertes. On en rencontre depuis les terrains diluviens jusqu'à l'époque romaine, et même, dit-on, jusqu'à l'invasion des Normands.

Oui, s'il faut en croire de récentes explorations, il existe des traces de l'homme remontant à une antiquité bien plus reculée que la période celtique. On a rencontré des monuments de l'industrie humaine jusque parmi les ossements d'animaux antédiluviens. Ces débris organiques sont principalement des ossements d'éléphants (*elephas primigenius*), de rhinocéros, d'hippopotames, de rennes, de megatherium et autres mammifères dont les races, aujourd'hui détruites ou étrangères à nos climats, sont caractéristiques du terrain appelé par les uns diluvien, par les autres étage subapennin, le quatrième de l'époque tertiaire (1).

(1) *Terrains tertiaires supérieurs* de MM. Dufresnoy et Élie de Beaumont; *Limon antédiluvien* de Marcel de Serres; *Ancien pliocène* de Lyel; *Alluvions anciennes* de Beudant.

Avant de pénétrer dans les alluvions anciennes, nous aurions pu explorer les alluvions lentement déposées par les cours d'eau actuels, lesquelles gardent aussi des reliques de l'industrie humaine, et forment comme un immense musée que les fouilles modernes ont à peine effleuré encore. Les eaux des lacs et des fleuves cachent elles-mêmes, sous leur nappe bleue ou jaunâtre, de véritables trésors archéologiques, composés de tous les objets abandonnés par les peuplades riveraines. Ainsi, M. Troyon a retrouvé dans les bassins

Cette époque est le règne des pachydermes; elle se distingue de l'étage falunien, qui la précède immédiatement, par l'apparition de quatre-vingt-treize genres d'animaux qui se montrent pour la première fois, et dont trente-un genres naissent et s'éteignent dans l'étage subapennin sans arriver à l'époque actuelle.

lacustres des Alpes et du Jura une civilisation disparue qui ne se bornait pas à la Suisse, mais s'étendait au loin sur la Gaule et l'Italie.

M. Troyon fait remonter à deux mille ans avant notre ère la construction des habitations lacustres de Chamblon par les colons primitifs de l'Helvétie.

On a retiré vingt-cinq mille objets environ de la seule bourgade aquatique de Concise, située sur le lac de Neuchatel; la couche historique étendue au fond du lac a une puissance de plus d'un mètre.

Les restes de cent cinquante villages ont déjà été découverts.

Désormais c'est un fait acquis à la science qu'une race de chasseurs, d'agriculteurs et d'industriels vivait dans l'Helvétie huit ou dix siècles avant la guerre de Troie, et commerçait avec des peuples établis en Germanie et sur les bords de la Baltique. Le climat de l'Helvétie n'a pas sensiblement varié depuis quatre mille ans. Les arbres et les plantes qui y croissent aujourd'hui y croissaient alors; les mêmes fruits cultivés et sauvages servaient à l'alimentation des hommes : ce qui réfute les déluges polaires, hypothèse proposée par MM. Adhémar, le Hon et de Jouvencel.

Ils adoraient la Divinité sur les hautes collines, au pied des blocs erratiques et des menhirs qu'ils érigeaient en grand nombre. Ils élevaient aussi des tombelles de dix, vingt et trente mètres de hauteur, qui témoignent de leur profond respect pour leurs morts.

Ces peuples étaient de petite taille et plus remarquables par leur agilité que par leur force; c'est ce que l'on suppose au moins d'après leurs bracelets, qui sont étroits, et leurs épées, dont la poignée est courte.

Nous avons encore, dans le même terrain, deux cent douze espèces de plantes qui ne se sont montrées dans aucun des terrains précédents (1).

Maintenant de nouvelles questions se présentent. On trouve des ossements d'éléphants dans toute l'Europe, en Sibérie, à la Nouvelle-Zemble, jusqu'au Groënland, dans tout le nord de l'Asie, en Amérique, jusque dans l'île Melville, par 75° de latitude nord, là où la température descend jusqu'à 50° au-dessous de la glace. Pour nourrir les énormes animaux herbivores de cette période des alluvions anciennes, lesquels ne se trouvent plus maintenant que dans les régions tropicales les plus favorisées sous le rapport de la végétation, la nature, dit-on, devait offrir, dans ces mêmes contrées aujourd'hui si inhospitalières, la flore la plus variée et la plus luxueuse. On ne peut donc guère supposer que ces régions hyperboréennes étaient alors ce qu'elles sont maintenant, puisqu'à notre époque elles ne fourniraient aucun végétal propre à la nourriture de ces grands pachydermes (2).

On ne peut admettre que les éléphants fossiles trou-

(1) C'est depuis lors aussi que les palmiers ont cessé de végéter en Europe et que les plantes dicotylédones se sont prodigieusement accrues.

(2) L'éléphant trouvé près de l'embouchure de la Léna en 1799 avait encore ses chairs, qui furent dépecées par les chiens des Jakoutes du voisinage. Le cou était garni d'une longue crinière, et la peau couverte de crins noirs et d'un poil ou laine rougeâtre. Cette dernière circonstance, ainsi que la présence du renne dans le même terrain, ferait supposer une température moins élevée que ne semble l'exiger le régime des éléphants. D'un autre côté, le

vés en si grand nombre dans tout le nord y ont été transportés par les eaux. S'il en avait été ainsi, ils seraient, comme tous les corps qui ont subi ce transport, usés par le frottement; ils sont au contraire si bien conservés, qu'on trouve des ossements de jeunes animaux qui présentent encore les éminences cartilagineuses les plus déliées et les plus fragiles. Supposer que les squelettes ayant été transportés entiers, chaque os, en particulier, a pu rester intact, ce serait tomber dans une difficulté également insoluble; car il s'ensuivrait qu'on dût trouver les os de chaque squelette enfouis dans un même lieu, tandis qu'au contraire les tas d'ossements formés des débris d'animaux d'espèces et de races très-différentes, ne fournissent jamais de quoi recomposer le squelette complet d'aucune espèce particulière.

De ce que nous venons de dire on a conclu que les animaux des alluvions anciennes ont été victimes d'une révolution subite, qu'ils ont été saisis tout à coup par une température glacée qui en a parfaitement conservé les chairs (1).

renne, qui ne peut vivre dans le climat de Paris, aurait été commun en France à l'époque antédiluvienne.

Voir la note XIII, à la fin du volume.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg renferme le squelette d'un rhinocéros fossile trouvé en 1771 sur les bords du Vilhouï à quelques pieds de profondeur, et si parfaitement conservé, qu'il était également recouvert de ses chairs et de sa peau, garnie de poils gris et noirs très-fourrés.

Voir la note XIV, à la fin du volume.

(1) Nous ne croirons point, jusqu'à nouvelles preuves, à cet abaissement soudain et extraordinaire de la température. Nous suspen-

Tel est le monde souterrain au milieu duquel auraient été découvertes, dans beaucoup de localités, un grand nombre de haches en pierre (1), d'instruments en os, de grains de colliers et de bracelets en pierre dure cal-

dons notre jugement. Il y a ici un problème auquel nous ne connaissons pas de solution naturelle ou scientifique satisfaisante. Nous renvoyons à la note XIII pour les essais d'explication qui ont été présentés.

Voici toutefois les paroles textuelles de Cuvier : « C'est le même instant qui a fait périr les animaux et rendu glacial le pays qu'ils habitaient. Cet événement a été subit, instantané, sans aucune gradation. » *Disc. sur les révol. du Globe,* p. 16, 3e édit.

(1) M. Boucher de Perthes en possède près de quatre cents entières et bien faites, appartenant au diluvium. — On a eu recours à diverses théories pour expliquer la formation de ces haches et leur présence dans les bancs diluviens. On a supposé que la silice liquéfiée, ayant été lancée dans l'espace par un volcan, était retombée dans l'eau, où elle aurait pris la forme de larmes que ces haches présentent. D'autres ont prétendu que les silex, frappés par la gelée, s'étaient fondus en forme de haches ou de couteaux taillés. D'autres encore ont avancé que ces haches avaient pénétré de la superficie du sol aux couches les plus profondes du diluvium; mais comme le terrain est disposé par couches horizontales, toute introduction venant de haut en bas dessine une ligne perpendiculaire qui devient immédiatement visible. Dans cette supposition on trouverait des haches à toutes les profondeurs et dans toutes les couches, tandis qu'elles se rencontrent dans la couche la plus profonde, et jamais dans les couches supérieures.

L'objection la plus sérieuse nous paraît être celle-ci : Pourquoi ne retrouve-t-on pas les os de l'homme antédiluvien dans ces mêmes bancs où l'on rencontre ses œuvres et les débris si nombreux des mammifères ses contemporains?

La réponse que l'on a faite d'abord à cette objection ne nous semble pas satisfaisante, et ne repose que sur des conjectures qui laissent à désirer du côté de la vraisemblance.

Nous citerons plus loin quelques faits tout récents qui fourniront une réponse, s'ils sont définitivement acceptés par la science.

caire, dont quelques-uns sont garnis d'un fragment annulaire de métal jaune, lesquels, suivant quelques savants, accusent de la manière la plus positive l'existence de l'homme et sa contemporanéité avec les grands herbivores dont nous avons nommé les principaux, mammifères fossiles regardés par Cuvier comme antédiluviens, c'est-à-dire comme ayant existé avant ce dernier cataclysme, dont tous les peuples ont gardé le souvenir.

Outre les objets que nous avons nommés plus haut, on aurait trouvé encore un grand nombre de pierres ou silex purement symboliques, représentant des figures de mammifères, d'oiseaux, de poissons, etc. ; espèces de miniatures des *mastodontes*, des *megatherium*, des *megalonix*, des *palæotherium*, etc., au milieu desquels vivaient les hommes de ce temps-là. Car il paraît que les tailleurs de haches de l'époque antédiluvienne avaient des loisirs, et qu'ils s'amusaient à fabriquer en silex, avec des instruments de silex, des images de ces animaux gigantesques qui peuplaient alors les forêts et les eaux de l'Europe, et dont les naturalistes géologues de notre siècle ont reconstruit les squelettes énormes.

M. B. de Perthes en a pu composer tout un musée. Et comme à cet égard les choses devaient probablement se passer dans le reste du globe comme dans le département de la Somme, jugez de l'état du monde civilisé à cet âge de la pierre siliceuse.

On distingue facilement les haches diluviennes des haches postdiluviennes : les premières ne sont jamais polies. Elles ont la figure d'une amande ordinairement aplatie, un peu large à sa base. Elles sont grossièrement tranchantes, taillées par petits éclats, longues de cinq à

vingt centimètres, mais plus ordinairement de douze sur huit de largeur et trente de circonférence. C'est de cette taille qu'on en a trouvé des centaines dans les bancs diluviens. M. Doucet, savant géologue d'Amiens, disait dans un rapport qu'il adressait à l'Institut : « Une preuve incontestable de l'extrême antiquité de ces silex taillés, c'est la présence ou la formation sur ces haches de ces cristaux de carbonate de chaux, qui sont, on pourrait dire, propres aux silex des bancs de terrain de transport ou alluvion anciens. Ces cristaux, mamelonnés ou plats, sont pour nous ce que la patine est pour la médaille, la statuette ou tous autres objets en bronze, la preuve ou le signe impossible à nier de leur antique origine. »

Les vestiges humains appartiennent non-seulement au terrain diluvien, mais au terrain diluvien *inférieur*, qu'il ne faut confondre ni avec le lehm ou loess, ni avec les gisements des brèches osseuses, ni avec les cavernes à ossements et autres dépôts qu'on peut nommer *terrains diluviens supérieurs* (1).

(1) M. Boucher de Perthes émet des idées qui lui sont très-particulières sur les races d'hommes qui existaient au temps de la formation des bancs diluviens inférieurs. « Ils n'ont plus, dit-il, leurs héritiers sur la terre, et nous n'en sommes point les fils; car, de même que tous les autres mammifères, leurs contemporains, ils furent anéantis : hommes antédiluviens, ils ont appartenu à des temps en dehors de toutes les traditions et de tous les souvenirs. Le chaos, puis le néant, les séparent de la création actuelle. » *Antiq. celt.*, t. I, p. 243, 245, 344. Ces spéculations nous paraissent singulièrement aventureuses. Il en est ainsi de plusieurs autres idées qu'il formule çà et là, et dont les conséquences nous semblent peu en harmonie avec la foi chrétienne, dont pourtant l'auteur fait profession expresse.

Citer ici les noms des archéologues et géologues qui ont fait ces découvertes et en ont constaté l'authenticité, indiquer toutes les localités où ces recherches ont été faites avec un complet succès, nommer les brochures, les journaux, les revues qui à différentes époques ont signalé ces intéressantes découvertes, serait beaucoup trop long. Dès 1838, M. Boucher de Perthes, d'Abbeville, avait soumis à l'appréciation de M. Alexandre Brongniart (1), le savant collaborateur

(1) Puisque j'ai nommé M. Alexandre Brongniart, qu'il me soit permis de payer ici un tribut d'hommages et de gratitude à sa mémoire. Il était président de la société Géologique de France, lorsque je fus présenté à cette Société par M. de Blainville. M. Brongniart avait lu le petit ouvrage que je venais de publier sur la Géologie dans ses rapports avec la révélation. Il témoigna à M. de Blainville le désir de me voir. Je me rappelle encore une partie de l'entretien dont il voulut bien m'honorer. « Vous avez, me dit-il, l'esprit synthétique; on voit, en vous lisant, que vous recherchez plus les lois et les causes des phénomènes que les faits eux-mêmes... Il est vrai qu'en ce moment la science est encombrée de faits et d'observations qui demandent à être coordonnés et rangés sous les lois qui les ont produits et harmonisés; c'est le côté philosophique, ou si vous voulez, religieux, des sciences physiques et naturelles... Elles n'ont de sens, elles n'ont de raison, que par ce côté... La création est un grand poëme, une immense épopée; la science véritable a pour but d'en saisir l'unité, c'est une tâche sublime... Avant que cette unité soit constituée, la nature ressemble aux *membra disjecta poetæ* d'Horace... » Mais il ne convient pas que je m'oublie ici dans ces souvenirs, qui sont trop personnels pour que j'y arrête plus longtemps le lecteur. Toutefois je ne puis résister au désir de citer les paroles d'un autre grand naturaliste, dictées dans le même sens que celles que voulait bien m'adresser l'illustre et modeste Alexandre Brongniart : « Il y a, dit Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire, il y a par delà les travaux de classification un autre but

de Cuvier, les premières haches diluviennes qu'il avait découvertes dans le bassin de la Somme. L'archéologie et la géologie s'en émurent, l'académie des Sciences a enfin prononcé sur l'authenticité des haches qui ont été trouvées près d'Abbeville et d'Amiens; à Paris même, dans le bassin de la Seine; à Toulouse, dans le bassin de l'Ariége et de la Garonne; à Creil, à Précy (Oise); à Arcy-sur-Cure, par M. le marquis de Vibraye; en Angleterre, dans la caverne de Brixham, à Hoxne; en Danemark, par M. Worsae, etc.

A Abbeville, en 1853, le docteur Rigollot, d'abord incrédule, entreprend de nouvelles recherches, et il retrouve à Saint-Acheul, ainsi qu'à Abbeville, des haches en silex dont il fait l'objet d'un *Mémoire* qui lui ouvre les portes de l'Institut. « Tous ces silex, dit-il, sont travaillés de la même manière, c'est-à-dire qu'avec une adresse, nous n'osons dire un art, qui souvent nous étonne, on est parvenu, en en détachant les éclats, non-seulement à les dégrossir, mais à leur donner la forme la plus convenable aux usages pour lesquels ils étaient destinés, armes ou outils.

« En majeure partie, ils se ressemblent par leur forme

à atteindre : c'est la connaissance des rapports des choses; telle est la vraie science, la haute histoire naturelle. Tout ce qui y prélude est du métier, n'est qu'un acheminement à un grand et important résultat. Les idées philosophiques forment toujours la véritable moisson à retirer du grand champ de la nature : magnifique récompense des plus nobles efforts; trésor des âmes fortes, sur qui se fondent les progrès de la civilisation, les indéfinis perfectionnements de la raison humaine. » *Mémoire du Muséum*, t. X, p. 184.

générale, qui est le plus ordinairement un ovoïde aplati, dont la partie supérieure ou le gros bout, qui est mousse, est resté dans son état primitif, et dont les bords et la pointe sont aussi tranchants que le permet une industrie qui n'avait jamais songé à les polir.

« D'autres ressemblent à un poignard; d'autres encore ont la forme d'une pyramide triangulaire dont les arêtes sont creusées fort irrégulièrement par les éclats conchoïdes du silex...

« Quand on a vu quelques-uns de ces cailloux, on les reconnaît tout de suite comme appartenant au diluvium. Je ne saurais dire quel était leur emploi...»

En 1858, M. Geoffroy-Saint-Hilaire présente lui-même à l'Académie une série de silex taillés qui provenaient des fouilles d'Abbeville. En 1859, un membre de la société Royale et de la société Géologique de Londres, M. Prestwich, accompagné de plusieurs autres savants anglais, fait deux voyages en Picardie dans le but de s'assurer par lui-même de la vérité des faits. Il constate que des instruments en silex, œuvre de l'homme, ont été trouvés dans des terrains vierges associés à des débris de mammifères de races éteintes (1). Un peu plus tard, MM. Lartet, Verneuil, Colomb,

(1) M. Prestwich ajoute que la période à laquelle ces fossiles appartiennent était une des dernières des temps géologiques, et antérieure au temps où la surface de la terre avait reçu sa configuration actuelle. Le chef de l'école géologique d'Angleterre, M. Ch. Lyell, attribue la formation des bancs qui renferment les haches et les ossements de mammifères qui nous occupent, à des dépôts successifs produits par de très-anciennes rivières n'existant plus aujourd'hui. Or, comme les bancs de Saint-Acheul, Saint-Gilles, Moulin-

le marquis de Vibraye, recueillent de belles haches en pierre avec des débris d'*elephas primigenius* dans les sablières de Grenelle et de Clichy (Seine) (1). Enfin, M. Lyell, président de la société Géologique de Londres, écrivait à M. le marquis de Vibraye :

« J'ai récemment fait une visite à Abbeville et à Amiens pour savoir si les haches en silex qu'on trouve là étaient vraiment trouvées dans la partie inférieure du diluvium de la Somme, comme on a toujours dit. J'ai obtenu soixante-cinq de ces haches, dont deux étaient trouvées quand j'étais à Saint-Acheul.

« Je suis sûr, d'après leur gisement, qu'elles sont aussi anciennes que les éléphants d'espèces éteintes et plusieurs autres animaux fossiles trouvés dans les couches de sable et de gravier au-dessus et quelquefois avec les instruments en silex.

« M. le professeur Hébert m'a dit que vous aviez trouvé

Quignon, etc., s'élèvent jusqu'à trente-trois mètres au-dessus du niveau de la Somme, on a été conduit à admettre une série considérable de siècles pour la formation de ces terrains. Dans cette hypothèse, la découverte des haches à de telles profondeurs et dans de telles conditions, ne pourrait être invoquée comme une preuve scientifique du déluge mosaïque. Ce serait une formation antérieure à cet événement miraculeux.

(1) Le 7 juillet 1862, M. E. Robert adresse à l'académie des Sciences une lettre sur le gisement celtique de la montagne Sainte-Geneviève. L'auteur annonce qu'il a reconnu, au milieu des terrassements qui s'effectuent en ce moment dans le Luxembourg, des objets celtiques analogues à ceux qu'il a ramassés en 1845 dans les terrains de Meudon et de Marly; d'ailleurs aucun vestige qui puisse indiquer la présence de l'homme sur la terre pendant la période quaternaire.

un crâne humain (une mâchoire) au-dessous d'un éléphant fossile (en effet trois molaires étaient supérieures à la mâchoire)... Ne pourriez-vous m'écrire une lettre que je pourrais lire à la société Géologique de Londres?.. Si nous trouvons en quinze années à peu près mille instruments en silex faits et travaillés dans la vallée de la Somme au temps de l'*elephas primigenius*, il faut bien avoir le crâne de ces mêmes hommes... (ou toute autre dépouille) (1). »

Eh bien! on *a eu* en effet des ossements humains extraits des terrains diluviens caractérisés par les silex ouvrés. M. le marquis de Vibraye a trouvé dans la couche inférieure du diluvium une mâchoire et des dents d'homme; et un autre savant explorateur, M. Lartet, a inséré dans les *Mémoires* de la société Philoma-

(1) Les mots entre parenthèse sont ajoutés comme explications par le marquis de Vibraye.

Parmi les savants qui se sont occupés de la question des haches antédiluviennes, nous mentionnerons MM. de Saulcy, Littré, de Caumont, H. Martin, vicomte de Pibrac, Victor Simon, Ed. Hébert, Ed. Lambert, Hyp. Boyer, Geffroy, G. Pouchet, de Rouen, Alfred Maury. « L'homme, dit ce dernier savant, a laissé la preuve de son existence à une époque dont l'antiquité ne saurait encore être calculée, mais qui dépasse toutes les prévisions et contredit même les inductions historiques. » On comprend, après de telles affirmations, si la question mérite d'être mûrement examinée. *Voy.* M. Lartet, *Note sur l'ancienneté géologique de l'espèce humaine.*

M. Taylor, voyageant en Asie en 1860, annonçait qu'à la suite de plusieurs fouilles qu'il avait opérées sous les ruines de Babylone, il avait trouvé de nombreux outils en silex, haches, couteaux, etc., lesquels, d'après les dessins joints à son rapport, différeraient peu, quant à la forme, de ceux trouvés en France.

thique de Paris (1861) un travail d'une haute importance, dans lequel il signale la découverte d'une station humaine, avec sépulture contemporaine de grands mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière période géologique. Cette découverte a été faite dans une grotte profonde, aux environs d'Aurignac (Haute-Garonne). Ce sont des crânes humains associés à de nombreux ossements d'*elephas primigenius*, de *rhinoceros tichorhinus*, de *cerf gigantesque*, de *renne*, d'*ours*, d'*hyène*, etc. On a recueilli dans cette même excavation de nombreux objets travaillés en os, propres à différents usages.

En présence de ces découvertes et de ces faits d'une authenticité qui paraît irrécusable, il semble que le doute ne soit plus permis, et qu'il en faut conclure nécessairement la contemporanéité de l'homme et des animaux fossiles que les plus savants géologues naturalistes ont nommés antédiluviens. Ainsi on ne pourrait plus dire avec M. Beudant : « Il est à croire que les dépôts qui ont couvert nos continents et qu'on a nommés *diluvium*, en les regardant comme le résultat du déluge universel dont le récit est dans la *Bible*, n'ont pas de rapport avec ce fait imposant; car, nulle part, en Europe du moins, il n'y existe de débris humains, qui cependant s'y seraient évidemment conservés, tout aussi bien que ceux des éléphants et de tous les animaux qui ont péri dans la catastrophe (1). »

(1) *Géologie*, p. 250. — Ceux qui admettent que c'est au déluge mosaïque qu'appartient la formation des terrains qui contiennent les haches et les grands mammifères que nous avons mentionnés,

Il n'en reste pas moins à éclaircir une série de questions qui se rattachent à ce fait capital, mais qu'il n'est pas de notre sujet d'aborder ni de résoudre.

Toutefois nous ne pouvons terminer ce paragraphe sans faire une réflexion qui se sera sans doute présentée d'elle-même au lecteur. Quelle idée devons-nous nous faire de ces habitants des Gaules antédiluviens? Si nous en jugeons par les monuments de leur industrie, en quoi différaient-ils du sauvage actuel? Ainsi ils étaient partis de l'Orient, ils avaient traversé d'immenses contrées et s'étaient arrêtés dans les forêts de l'Occident, disputant aux animaux qui les peuplaient une lamentable existence. « Vous creusez, c'est la barbarie; vous creusez davantage, c'est la barbarie encore; et si de loin en loin quelques changements apparaissent, c'est pour tomber plus bas; là rien ne change plus : nous avons dépassé l'homme agreste, l'homme sauvage, nous sommes arrivés à l'homme mécanique, à l'homme réduit à l'instinct, à l'homme qui fait ce

ont à expliquer, par son action soudaine, la stratification de ces terrains et leur puissance de plus de cent pieds dans certaines localités. Or, avec une catastrophe subite, instantanée, on n'obtient pas de couches, mais un produit où tout est bouleversé, mêlé, confondu. Aussi avons-nous vu les savants que nous avons cités, Prestwich, Lyell, Alf. Maury, Boucher de Perthes, etc., admettre un nombre considérable de siècles, *plusieurs centaines de siècles*, suivant Boucher de Perthes, pour la formation des terrains caractérisés par les instruments en silex. Qu'y a-t-il de commun entre ces centaines de siècles et le déluge mosaïque, et même l'époque de la création de l'homme, suivant la Genèse? Voyez *De l'Homme antédiluvien*, page 35, 43 et passim. La direction imprimée en ce moment à ces recherches nous paraît hostile au Livre sacré.

qu'il a vu faire, comme l'oiseau fait son nid et l'ours sa tanière (1). » La déchéance originelle explique seule cette dégradation, ici d'ailleurs systématiquement exagérée. Pourquoi nous étonnerions-nous de rencontrer l'état sauvage ou barbare à une période où nos traditions sacrées nous peignent l'humanité comme engagée universellement dans une voie de corruption profonde? Le premier châtiment des peuples corrompus, toute l'histoire l'atteste, n'est-il pas de les conduire à d'irréparables désastres, à la barbarie, à la ruine (2)?

(1) M. Boucher de Perthes, *Antiq. celt.* t. I, p. 447. C'est avec regret que nous voyons un auteur sérieux et savant comme M. Boucher de Perthes adopter des théories renouvelées de Lamarck et de son école, théories qui ne soutiennent pas l'examen devant les progrès d'une saine physiologie, et depuis longtemps ridiculisées par les plus éminents philosophes naturalistes, Cuvier, Flourens, Milne-Edward, etc. Nous lisons ceci dans la note 105e de son deuxième volume : « Un être veut saisir un objet; pour y parvenir ou accomplir sa volonté, il se servira de sa main. Il usera également de cette main si elle n'a pas de doigts, mais elle lui sera moins utile que si elle en avait. S'il a conçu cette utilité, s'il veut avoir des doigts aux mains, si cette volonté passe de génération en génération ou de métamorphose en métamorphose, si elle est toujours dirigée vers le même but et si la main est exercée en conséquence, ce désir et cet exercice persévérant doivent, à la longue, modifier la forme de la main et lui donner des doigts. »

M. B. de Perthes émet sur la physique du globe des idées comme celles-ci : « A une période torride a succédé un climat modéré, amenant, par un refroidissement lent, la période glaciale, qui elle-même nous a progressivement ramenés à la température moyenne, laquelle nous conduira de nouveau, après une succession de siècles, à la chaleur tropicale. »

(2) Il ne faut pas d'ailleurs, ainsi qu'on l'a remarqué, un temps bien long pour faire d'une famille civilisée une horde sauvage :

Toutefois, à aucune époque du monde, nous n'admettons un état sauvage pour l'espèce humaine tout entière ; il n'a jamais été que partiel et pour des peuplades isolées par suite de quelque catastrophe. Aussi, nous ne disons point d'elles avec quelques philosophes, que ce sont des peuples qui commencent, nous prétendons au contraire que ce sont des peuples qui finissent, nations qui peut-être eurent, à l'origine, une civilisation relative, mais qui de révolution en révolution, de vice en vice, de malheur en malheur, sont tombées à cette agonie abjecte où nous les voyons descendre et disparaître.

En terminant ce chapitre, qu'on nous permette une observation. Nous ne mettons nullement en doute la science et la bonne foi des explorateurs et des savants

qu'elle cesse de se livrer à un travail régulier, qu'elle abandonne le labour et la culture, qu'elle renonce aux troupeaux, et ne vive que de chasse, à la troisième génération elle diffèrera peu, quant aux mœurs, des Peaux-Rouges et des Nouveaux-Zélandais. Si la marche de la civilisation est lente, le retour vers la barbarie est prompt.

Quant aux productions exhumées jusqu'ici de l'industrie antédiluvienne, « il ne faudrait pas conclure de leur imperfection, dit un éminent historien, que cette industrie fût par là même dans un état d'indigente pauvreté. La pierre, habilement travaillée par des procédés dont on a pu retrouver la trace, se prêtait, sous la main de ces générations primitives, à presque tous les usages. Des pointes de flèches aussi acérées que le meilleur javelot figurent par milliers dans ce musée lapidaire. Des lames de pierre dont les siècles n'ont pas émoussé le tranchant serviraient encore maintenant aussi bien que l'acier le mieux trempé. Enfin il n'est pas jusqu'aux manches en bois ou en os de tous ces instruments dont on ne soit parvenu à réunir quelques échantillons. » *Hist. génér. de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras, t. I, p. 242.

dont nous avons cité les noms, les conclusions et les travaux. Cependant, et quoi qu'on en puisse penser, nous ne pouvons prendre un parti ni exprimer une décision sur la question des haches dites *antédiluviennes*. Nous n'avons voulu être, à cet égard, que simple historien (1).

(1) Dans la séance de l'académie des Sciences du 8 septembre 1862, M. Eug. Robert a signalé sur le tracé du boulevard Sébastopol, rive gauche, un dépôt de sables fluviatiles où se trouvent disséminés un grand nombre d'objets celtiques ou gallo-romains, qui recèlent des sépultures quelquefois dans un grand état de désordre, et dans lesquels sont entassés des ossements de grands animaux et des outils en pierre de toute sorte. Il lui semble impossible que l'on ne compare pas ces dépôts de la rive gauche de la Seine aux dépôts de la rive gauche de la Somme à Saint-Acheul. N'est-il pas naturel, dit-il, que les aborigènes de ces époques soient souvent descendus sur le rivage, y aient établi leur industrie à côté de ces cailloux roulés, leur matière première, qu'ils se proposaient de transformer en ustensiles nécessaires aux usages de la vie? Dès lors ces outils de pierre, enfouis dans le sol au milieu d'ossements gigantesques provenant de races disparues, ne sont plus une preuve de cette antiquité contemporaine des mastodontes, dont on a voulu faire honneur à l'espèce humaine. C'est qu'il y avait tout simplement là de véritables ateliers d'outils en pierre, placés sur la rive des fleuves, et dont nous retrouvons aujourd'hui les produits ensevelis par les sables qu'amenaient les crues excessives ou les inondations. Quant à la faune ancienne dont les débris sont mêlés à ces œuvres de l'industrie primitive, leur présence s'explique par des courants d'eau qui les auraient apportés là.

« A Saint-Acheul, c'est dans la partie inférieure du diluvium ancien qu'on a découvert déjà près de trois mille *instruments de pierre*, et cela dans l'étendue d'un hectare environ, depuis quelques années, depuis seulement qu'on s'est aperçu de leur existence; car on marchait dessus, sans s'en apercevoir (ce qui arrive sans

doute dans bien des localités). Ces haches sont très-inégalement répandues dans le diluvium. Elles abondent à Saint-Acheul, surtout au centre de la carrière, et on les retrouve aux environs d'Abbeville et d'Amiens; mais elles manquent jusqu'ici complétement dans toutes les autres carrières du nord de la France. Cette abondance si extraordinaire de produits de l'industrie humaine semblerait dénoter l'accumulation (du moins dans cette localité) d'une population bien nombreuse; et cependant..., chose étonnante..., pas un seul ossement humain n'a encore été signalé avec toutes ces haches et ces débris de mammifères d'espèces presque toutes éteintes aujourd'hui. » M. H. Delanoue, *Lettre à M. le Ministre de l'Instruction publique sur l'ancienneté de l'espèce humaine et des traces que l'on trouve de l'homme et de ses travaux dans les terrains diluviens.*

Si M. Eug. Robert a raison plus haut, les difficultés présentées par M. Delanoüe se trouvent résolues.

LA BRETAGNE

CELTO-KYMRIQUE

TRADITIONS DRUIDIQUES

Religionis haud quaquam negligens est gens Gallorum.

TIT. LIVIUS, V, 46.

Regnator omnium Deus, cœtera subjecta atque parentia.

CORN. TACITUS.

Déjà, dès les temps les plus anciens, les peuples Celtes étaient non-seulement riches et puissants à l'extrême, mais encore extraordinairement cultivés. Ils occupaient un tiers de l'Europe, et, du IIIe au IIe siècle avant notre ère, ils s'étendaient d'un côté jusqu'à la Vistule, de l'autre sur le bas Danube jusqu'au Dniester.

SCHAFFARIK, *Slawische Alterthümer*, t. I, p. 89.

LA BRETAGNE

CELTO-KYMRIQUE

I

LES CELTES GAELS OU GALLS ET LES KYMRIS. — LEURS MŒURS, LEUR INDUSTRIE, ETC.

> Si l'on a considéré les Gaulois comme des sortes de sauvages par rapport à Rome et aux nations orientales, c'est que les meilleurs historiens, imbus de préjugés en faveur des monuments taillés et des livres, ne comprenaient pas qu'en dehors de ces indices la civilisation pût avoir existé.
>
> DELACROIX, *Al. et Séq.*

Aux limites les plus reculées de la tradition, nous trouvons occupant toute l'Europe, par suite de migrations successives, les Celtes, primitivement détachés, ainsi que nous l'avons déjà dit, des immenses populations nomades de la haute Asie (1).

(1) Les Grecs nommaient les Gaëls, TALATAI et KELTOI, dont les Romains ont fait *Celtæ* (Keltæ). On trouve sur les médailles les différentes formes KALETEDOU, KALDOU, KALDU, KALEDU. On trouve encore *Galedin* chez les Belges, racine de *Caledonia; Gaoidheal* chez les Irlandais; *Walah*, d'où *valet*, chez les Anglo-Saxons. On

Ils sont divisés par tribus et forment des confédérations redoutables. On distingue particulièrement les Galls ou Gaëls, qui ont donné leur nom à la Gaule (*Gall-tachd* (1), terre des Galls), peuple de bruit et de mouvement. Le récit de leurs guerres, de leurs invasions, de leurs colonies, remplit l'histoire; nous ne nous y arrêtons pas.

Du VIIe au Ve siècle avant l'ère chrétienne, il se fait sur différents points du globe un remarquable mouvement d'idées philosophiques et religieuses. C'est dans cet intervalle qu'apparaissent Bouddha dans l'Inde, Zoroastre en Perse (2), Pythagore en Grèce, Zamolxis chez les peuples Gètes, Hu chez les Kymris, Hu l'organisateur de la hiérarchie et du dogme druidiques, tels que les monuments grecs, latins et celtiques nous

peut encore dériver Galls ou Gaëls du sanscrit *Wala*, les forts, ou de *Goualth* en gallois, ou de *Gualtog* en bas-breton, *chevelu*, ou mieux de *Gwallah*, pasteurs, ou encore du celtique *Wallen*, voyageur.

Suivant le P. de Rostrenen (*Dict. Bret.*), *Celte* viendrait de *Kelet*, pluriel de *Kalet*, dur, solide, endurci, intrépide et brave. De *Kelet* les Grecs ont fait KELTOI, KELETOI, et de *Kalet* ils ont fait KALATÊS.—Suivant M. Bergmann, ce serait au VIe siècle avant notre ère que les Hellènes auraient substitué au nom d'*Hyperboréens* celui de *Celtes*, qu'il dérive de *Chaldes* ou *Khaldes*, une des branches, avec les *Kimmeries*, de la souche *Kamare*, descendue de *Gomer*, fils de Japhet.

(1) Prononcez *Gâltès*.

(2) Nous n'ignorons pas que des savants d'une grande autorité font Zoroastre bien antérieur à cette époque, comme nous le verrons plus loin, mais il ne faut pas oublier aussi que l'on distingue plusieurs Zoroastre.

les font connaître. Les Kymris, *Cimmériens* des Grecs, *Cimbres* des Romains, formaient une innombrable tribu, de race celtique, qui occupait depuis longtemps une partie de l'Europe orientale et surtout la Crimée, dont le nom rappelle encore le souvenir (1). Ce nom de Kymris dériverait primitivement de Gomer, fils de Japhet (*Voy.* la Genèse), et leur aurait été donné dans leur contact avec les populations sémitiques accumulées dans les montagnes de l'Arménie. De plus, on a trouvé très-fréquemment dans les inscriptions cunéiformes le nom des *Gumiris*, entre autres, sur les pierres de Bisoutoun (2). On a supposé que les Kymris étaient des frères que les Gaëls, à l'origine des temps, lors-

(1) On a trouvé en Crimée, près de Kertch, un tumulus qui porte le nom de Raoul-Oba, ce qui signifie *Montagne-Cendre.* C'est exactement la signification de *Mané-Lud*, nom d'un beau tumulus et d'un superbe dolmen que nous avons visités à l'entrée de Locmariaker (Morbihan). En faisant ce rapprochement, nous ne voulons pas faire penser que les Kymris soient pour quelque chose dans l'érection de l'un ou de l'autre monument. A notre avis, les monuments celtiques appartiennent à une migration dont la tradition n'a gardé qu'un obscur souvenir.

(2) Col. Rawlinson, *Mem. on the babylonian*, etc., p. xxi (1854). Le mont Merou, comme on sait, est regardé comme le *faîte* ou le *dôme du monde*, et le point de départ des premiers hommes. On a distingué le *Sou-Merou*, ou le Merou supérieur, séjour des dieux, et le *Kou-Merou*, ou le dessous du Merou, les régions inférieures, habitées par les races qui gagnèrent l'ouest. Il se pourrait que Koumerou se retrouvât dans *Kimmerii* ou Kimmeroi.—Ne pas confondre avec les Cimmériens d'Homère (*Odyss.* xi, 14); ceux-ci étaient des peuples voisins du lac Averne, entre Baies et Cumes (de *kemmeros, ténèbres*). Cette distinction a échappé à M. H. Martin

qu'ils quittèrent l'Asie, laissèrent derrière eux, et qui s'avançèrent à leur tour vers l'Europe, où ils rencontrèrent leurs aînés, dont ils envahirent les établissements et auxquels ils imposèrent leurs institutions religieuses et civiles (1).

Vers la même époque, les nations teutoniques, chassées du fond de l'Asie, pénétrèrent pour la première fois en Europe, poussant devant elles, vers l'Occident, la masse des Kymris. Ceux-ci remontèrent le cours du Danube, et sous la conduite de Hu-Cadarn ou Hu *le Grand, le Terrible,* ils envahirent la Gaule par le

(*Hist. de Fr.* t. I), et à M. Am. Thierry (*Hist. des Gaulois*, t. I, liv. I, ch. I.)

Suivant M. de Courson, *Kymri* ne viendrait pas de *Kimmerii*, mais de *kym*, avec, et *bró*, pays (l'homme libre du pays). De là *Combria* et *Cambria*.

(1) Le père commun des Gaëls et des Kymris, le patriarche oriental en qui aurait été personnifiée l'unité de la race gauloise en Asie, portait le nom mystérieux de Neimheidh (*Némès*), d'où *Nimida*, temple ou enceinte sacrée dans les bois de chênes. — A quelle époque le père symbolique des Gaëls-Kymris aurait-il quitté la haute Asie pour se diriger vers les régions de l'ouest? On peut présumer que ce départ eut lieu avant la scission religieuse qui s'opéra entre les Indiens et les Iraniens ou Perses. Cette induction est fondée sur ce que, à partir de l'époque où cette scission eut lieu, la langue zend, par réaction contre le sanscrit, donna aux mots qui jusque-là avaient exprimé Dieu, *Deva*, *Diw*, etc., un sens qui ne désigne plus Dieu mais les ennemis de Dieu. On croit assez connaître l'analogie du génie des deux peuples pour penser que les Celtes-Kymris, s'ils avaient été encore en Orient, se seraient rangés du parti des mages contre les brahmanes.

Voy. la note XV, à la fin du volume.

Rhin, et l'île de Bretagne par la mer du Nord (1). Le nord et l'ouest de la Gaule tombèrent entièrement en leur pouvoir (2).

Au IVe siècle avant Jésus-Christ, les Galls primitifs

(1) Les documents historiques des Gallois donnent tous à la race des Kymris une origine orientale. Les Triades la font sortir de cette partie de *Haf* (pays de l'été), qui se nomme *Deffrobant*, et où se trouve à présent Constantinople. Ils vinrent de là, à travers l'Océan germanique, dans l'île de Bretagne et dans le pays de Lydaw, l'Armorique, où ils se fixèrent. (*Triad.* 4). — « C'était, dit Taliésin, barde du VIe siècle, c'était un peuple ingénieux et adroit, un peuple de hardis pirates. Quand ils parurent vêtus de leurs longs manteaux, nul n'osa se prétendre leur égal. Leur génie est devenu célèbre; ils ont rempli l'Europe d'épouvante. »

(2) Nous suivons M. Am. Thierry pour la division de la famille des Galls en deux peuples distincts, les Galls proprement dits, et les Kymris; mais nous n'ignorons pas que cette division de la population de la Gaule en deux tribus à peu près égales, occupant un territoire d'une égale étendue et dans les limites indiquées par M. Thierry, est très-contestable. César, dans ce qu'il nous dit des populations de la Gaule, offre une uniformité générale et partout une répétition des mêmes circonstances, qui ne laisse nulle part supposer les deux races distinguées par l'historien français.

Que l'une de ces deux familles fût formée par les peuples Cimbres, rejeton de la souche primitive des Galls, c'est ce qui n'est pas moins douteux et controversable. Les auteurs, particulièrement en Angleterre (*Voy.* Norris, Brewer, etc.), ne sont point d'accord sur l'origine des Cimbres, que les uns croient Germains, les autres Gaulois. Au lieu d'appartenir à la race gauloise, les Cimbres pourraient bien être d'une origine teutonique ou scythique. Nous verrons plus loin de nouvelles questions que notre historien ne résout pas.

Du reste M. Thierry est le premier à convenir de ces difficultés, et n'a pas prétendu offrir autre chose qu'une hypothèse. Voy. *Hist. des Gaulois*, l. I, ch. I.

occupaient l'est et le sud de la Gaule, l'Écosse, l'île d'Erin (l'Irlande), l'Italie transpadane (au nord du Pô), la rive droite du Danube et les Alpes Illyriennes, sans parler des populations semi-Galliques de l'Espagne. Les Kymris tenaient le reste de la Gaule, la Bretagne méridionale (Angleterre), qu'ils avaient enlevée aux Galls; la Cispadane (au sud du Pô); l'Allemagne depuis le Danube jusqu'à la Chersonnèse Cymbrique (le Danemark) et l'Océan.

Sur la fin de ce même siècle, les Sénons, tribus Kymriques cisalpines, au nombre de trente mille, marchent, conduits par leur *brenn* ou chef (*brennus* des Latins) contre Rome, détruisent l'armée de la république et bivouaquent sur les ruines fumantes de la capitale du Latium, où ils restent dix-sept ans.

Dans le même siècle encore, nouvelle invasion dans la Gaule (excepté en Armorique) de Kymris transrhénans, Cimbres proprement dits, Boïes ou Bogs, Belges ou Bolgs (guerriers). A ceux-ci se joignent, vers 281 avant Jésus-Christ, des Kymris, des Galls et des Germains, qui s'abattent sur la Grèce, pillent le trésor de Delphes, franchissent le Bosphore, se partagent l'Asie-Mineure, et y fondent une Gaule nouvelle sous le nom de Galatie (1).

(1) « L'unique exemple d'une impulsion en sens contraire (c'est-à-dire de l'ouest à l'est), celui des Gaulois retournant en Asie pour s'établir dans la Galatie, s'explique peut-être précisément par des souvenirs d'origine qui leur inspiraient le désir de revenir au pays merveilleux de leurs pères; car une vieille tradition conservée chez les Cymris fait partir de l'Hellespont le chef *Hu le Puissant*, pour amener son peuple dans la Grande-Bretagne. » M. Pictet, *Les Origines indo-européennes*, p. 3.

Parmi les Kymris, la confédération armoricaine reconnaissait la suprématie des Vénètes (*Gwened*, Vannes), les plus hardis marins de toute la Gaule (1). A cette ligne se rattachaient la plupart des Kymris de la première invasion, entre lesquels on distinguait les Carnutes (Orléanais et pays Chartrain), clients des Rèmes (Reims).

Donnons maintenant un aperçu des mœurs, des usages des Celtes-Galls et Kymris, tels que nous les font connaître les historiens de l'antiquité et les monuments.

Passions turbulentes, amour du luxe; compréhension vive et facile, esprit naturel très-éveillé, curieux; inconsistance d'humeur et de goût.

Gouvernement féodal, comme les Hindous primitifs, les Grecs homériques, les Chinois, etc.

Infanterie, cavalerie, chariots de guerre et chiens de combat. Armes de métal. Ils nommaient le fer *ierne*, *irne*, *jarann*, le cuivre *copar*, le plomb *luaid* (2), le sel *hâl*, *sâl*.

(1) On pardonnera à un Breton de rappeler en passant le jugement qui a été porté sur ses compatriotes par un auteur à qui nous devons un des meilleurs ouvrages de l'antiquité, le célèbre voyageur et géographe Strabon : « Les plus vaillants des Gaulois sont ceux qui habitent vers le Nord et près de l'Océan. » Liv. IV.

(2) Les mots dont les peuples galliques se servent pour dénommer les métaux n'ont leur origine ni dans le latin, ni dans le grec, ni dans le phénicien. Le mot celtique *æs*, *ais*, qui devient dans le breton *aren*, et dans le latin *æs* avec la flexion *æris*, ne désigne pas proprement du bronze, mais bien par excellence le *métal le plus dur*; c'est l'*ayas* du sanscrit, qui a le sens de *fer*.

Hallebardes, jambards, casques d'or ou de zinc. Des baudriers, des chaînes précieuses pour suspendre les glaives, pour attacher les clefs de la ménagère; bracelets de fil de métal en spirales, sceptres, couronnes, etc. Marques distinctives dans leur armure, gravées, ou peintes et blasonnées. (Diod. de Sic. — Veget., l. ii et iv.)

Maisons rondes, deux par deux, l'une l'habitation, l'autre la grange, faites de planches et de torchis, souvent recouvertes de plâtre. Meubles en bois travaillés avec soin, tapis à fleurs, matelas, lits de plumes. (Pline, l. viii.) Ouvrages d'os et d'ivoire, peignes, aiguilles de tête, cuillers, dés à jouer, cornes à boire; harnais garnis de plaques de cuivre ou de bronze doré (1); grand nombre de vases, tasses, amphores, coupes, cuivres étamés, etc. Objets communs en verre, blancs ou coloriés en bleu, jaune ou orange; colliers de verre servant d'insignes aux druides pour les degrés de la hiérarchie.

Étoffes de laine de différent degré de finesse, barriolée (*versicolor*, dit Tacite, *Hist.*, ii, 20).

Marine considérable (Saintonge, Poitou, Armorique); vaisseaux de haut bord, fortes mâtures, voiles de peaux, supérieurs aux galères romaines, suivant César (*De Bello Gall.* iii, 8, 9, 11). Grand commerce :

(1) Les Romains admiraient l'adresse des Gaulois à lancer leurs chars, à les arrêter sur des pentes rapides, à les tourner en tous sens, à courir sur le timon, à se tenir debout sur les chevaux et à s'élancer en arrière sur le char. César, l. iv.

« Les Gaulois inondent de leurs produits le globe entier (1). »

Villes nombreuses, populeuses, bien fortifiées, gros murs (2) dont la surface, mise en fusion par l'action du

(1) Galli bonis totum per orbem irrigant. JOSEPHE, *De Bello Jud.*, l. II.

(2) Les Celtes-Galls connaissaient l'architecture fragmentaire, et bâtissaient en blocs énormes, qu'ils conservaient bruts pour n'en pas diminuer la force. C'est l'origine du système *Cyclopéen,* qui nécessitait l'emploi de petites pierres pour remplir les interstices. Il différait du *pélasgique,* suivant Abeken (*Mittel-Italien vor der Zeit,* etc., p. 139), en ce que ce dernier consistait en maçonneries de gros blocs présentant quelques traces de travail humain. La construction *hellénique,* qui commença peu de temps avant la guerre de Troie, employait des pierres taillées en parallélogrammes et disposées par assises horizontales.

Suivant Aristote (*De Mor.* v, 14) et Euripide, pour les constructions cyclopéennes on se servait d'une règle de plomb flexible, que l'on appliquait d'abord sur la place à remplir dans la partie déjà élevée du massif, puis sur les blocs à mettre en œuvre, et dont on relevait ainsi la forme de manière à les appliquer au lieu le plus convenable. Euripide appelle cette règle *phénicienne* (*phoinikos kanôn*).

On a pensé que le mode de construction des murs cyclopéens doit être attribué à une tradition religieuse qui défendait de faire subir aux blocs employés la moindre altération dans leur forme (*Revue Britann.* 1843, p. 132).

Homère, le poëte des héros, parlant des Pelasges, les appelle *divins* (*Odyss.*, l. XIX, 175). Devant les débris de leurs gigantesques œuvres, miracle d'audace et de solidité, un éloquent écrivain faisait cette réflexion : « Lorsque, debout en face de ces ruines cyclopéennes, en face de ces éternels témoins, nous rendions hommage à leur majesté, il nous semblait qu'il aurait fallu au docte Freret l'audace même d'un Cyclope ou d'un Titan pour

feu, s'est recouverte d'une croûte vitrifiée d'une dureté incomparable (Péran, près Saint-Brieuc, Écosse, Gorlitz dans la Lusace). Bâtissaient aussi en briques, tour sur la Loire, près Tours, d'un usage inconnu, mais probablement religieux. (Tacit., *Hist.* iv, 65.)

Constructions de routes régulières et de ponts (Orléans, Paris, etc. Cæs., vii, 11). — Télégraphie au moyen d'agents qui se criaient l'un à l'autre et faisaient arriver en un jour une nouvelle à quatre-vingts lieues (Cæs. *ibid.*, vii, 3).

Nombreux cimetières, pas de tumulus, corps très-souvent brûlés. Le nombre, la nature et la richesse des objets divers renfermés dans les tombes non-seulement des grands, mais aussi des classes moyennes et inférieures, font naître une très-haute idée du bien-être de ces classes et de l'opulence de la nation (1).

On a découvert dans les tombeaux des soldats gaulois tués à Alaise (Franche-Comté) le dernier jour de la grande lutte entre César et Vercingétorix, et qui ne furent pas dépouillés après la bataille, un certain

avoir assimilé à nos sauvages les hommes dont la tête et les bras avaient produit ces effrayants chefs-d'œuvre. Mais peu nous importe cet écart de la science, aujourd'hui que de la pierre de ces monuments le génie d'un compatriote (Petit Radel) a fait jaillir la parole qui la vivifie, et qu'au-dessus de ces ruines plane un fantôme de gloire dont les rayons dissipent un insultant système. » G. des Mousseaux, *Dieu et les Dieux*, p. 152.

(1) « La Gaule regorgeait d'or, et fut autrefois remplie de trésors; c'est par cette raison que Manilius l'appelle la riche Gaule; de là aussi ce proverbe grec : *La richesse celtique.* » (Ptolémée, l. iv. — Polybe, l. ii.)

nombre d'objets curieux. On a trouvé des anneaux d'if pour les jambes et les bras; de larges bracelets du même bois, qui garnissaient le poignet de l'archer; d'autres bracelets, de bronze, les plus variés de formes, tantôt en fil de laiton, tantôt en métal fondu, ici pleins, là creux; des pendants d'oreilles, souvent énormes, toujours légers parce que le centre est vide; des fibules de mille sortes; des diadèmes; des colliers de dents de sangliers ou d'émaux; des *torques*, le peigne du guerrier; son rasoir aiguisé à coups de marteau comme le tranchant d'une faux; son aiguille à coudre pointue des deux bouts, l'œil aux deux tiers de la longueur, les plaques métalliques, qui, fixées sur du cuir, ornent la cuirasse et la ceinture munie de boucles; la grille d'anneaux concentriques serrés, qui donnait au combattant, par un trou du bouclier, la vue de l'adversaire : tout cela en bronze; puis le couteau de fer emmanché d'un bois de cerf; l'épée à double tranchant, mal apointissée; le poignard, à manche bigorne, engagé parfois dans un élégant fourreau de bronze; les débris du char de guerre; les verroteries et les poteries de toute nature; les lames de pierres à feu, minces, tranchantes, propres à servir de cuillères pour les repas; enfin, jusqu'au fragment de meule en granit, en lave ou en grès, sur lequel, à la guerre, chacun pilait son blé. Sur cette infinie variété d'objets et de formes, absence complète de toute image figurant des hommes, des animaux et des végétaux (1).

(1) *Voy.* les nombreux travaux qui ont été publiés sur Alaise, et particulièrement l'ouvrage de M. Delacroix (Besançon 1860).

Plus de trois cents ans avant César, les Galls battaient monnaie, et avaient des pièces d'or, d'argent, d'or, argent et cuivre, de cuivre et de plomb, de cuivre seul, rondes, carrées, radiées, concaves, sphériques, plates, épaisses, minces, frappées en creux ou en relief (1).

Ils étaient passés maîtres dans la charronnerie, chars de guerre, voitures de luxe et de voyage. Passionnés pour les chevaux, ils en faisaient venir des pays d'outre-mer. (Cæs., *ibid.*, IV, 2.)

Exportation d'étoffes de laine, de toiles de lin, de cuivre, etc. Inventeurs des roues pour la charrue et de l'usage de la marne pour engraisser les terres. (Pline, l. XVII et XVIII.)

(1) On a trouvé des monnaies radiées, d'origine étrusque, marquées de l'image d'une roue, à Posen et en Saxe. Elles se trouvaient mêlées à des médailles d'Egine et d'Athènes du VIIIe siècle avant notre ère. Abeken, ouv. cité, p. 284.

Tacite et César attestent que les Celtes possédaient l'art de l'écriture à une époque très-ancienne. Chez eux, l'écriture ne servait que dans la vie privée et l'administration profane, au rebours des grands peuples asiatiques, chez qui elle servait principalement aux prêtres. Alphabets nationaux et non empruntés, comme le démontrent les légendes des monnaies. Mommsen compte jusqu'à neuf alphabets différents recueillis par lui au nord de l'Italie et dans les Alpes. *Die nordestruskischen Alphabete*, p. 221, taf. III. — W. Grimm, comparant les runes aux caractères découverts par Strahlenberg et par Pallas sur les monuments aryans des rives du Jenisséi, n'hésite pas à voir dans ces derniers le type originel de nos alphabets actuels, sans excepter l'alphabet grec ancien lui-même. *Weber die teutsche Runen*, p. 128. — Kefferstein, *Ansichten*, etc., t. I. — Delacroix, *Alaise et Séquanie*, p. 15.

Bardes et chants qui conservaient les traditions cosmogoniques, théologiques, historiques.

Grande transformation par suite de la conquête romaine, mais surtout par la propagation du christianisme dans l'Occident.

Tout ce que nous disons ici des Galls ou Gaulois doit s'appliquer aux Kymris, qui ne faisaient au fond, avec les Galls, qu'une même race (1).

(1) « C'est cette même nation des Gaulois qui, sous le nom de Cimmériens, a jadis ravagé l'Asie, et qui, sous le nom de Cimbres, a fait la guerre aux Romains. » DIOD. DE SIC., l. VI. — SALLUST., *De Bell. Jugurth.*, N° CXI. — QUINTIL., *Instit.* l. VI. — PLUTARC., *In Sert. vitâ.*

Au temps d'Astiages, grand père de Cyrus, les Scythes asiatiques, pasteurs nomades, obligent les Cimmériens septentrionaux à franchir le Caucase et à se jeter dans l'Asie-Mineure, sur les bords de la mer Noire et de l'Hellespont, où ils fondent Sinope et brûlent le temple d'Éphèse, tandis que les Scythes s'emparent de la Médie. Tous ces peuples, qui ensemble ou successivement s'agitent aux environs de la mer Caspienne et de l'Euxin, aux bouches du Danube, sur les bords du Jénisseï, dans les Gaules et la forêt Hercynienne, ne forment qu'une même race à des stations diverses. Toutes ces familles, toutes ces tribus ou peuples, se résument par un mot qui indique à la fois leur origine et leur parenté, la race celtique; et ce qui le démontre sans réplique, c'est que tous ces peuples parlent des langues qui sont toutes des dialectes de la vieille langue de l'Inde.

II

LE FÉTICHISME A-T-IL ÉTÉ LA RELIGION DES CELTES PRIMITIFS? — L'ESPRIT CELTIQUE EXPLIQUE-T-IL JEANNE D'ARC? — DU DIEU SUPRÊME CHEZ LES CELTES KYMRIS. — HU CADARN ET KORIDWEN, TRADITIONS DILUVIENNES ET COSMOGONIQUES. — HARMONIE DES TRADITIONS DE TOUS LES PEUPLES AVEC LES RÉCITS DE LA GENÈSE.

« Une vive lumière éclairait la haute antiquité; mais à peine quelques rayons sont venus jusqu'à nous. Il nous semble que les anciens étoient dans les ténèbres, parce que nous les voyons à travers les nuages épais dont nous venons de sortir. L'homme est un enfant né à minuit; quand il voit le lever du soleil, il croit qu'il n'avait pas encore existé. »

Paroles d'un philosophe chinois cité par M. CASSOU, *Relig. de la Chine*, p. 51.

Nous avons beau remonter les temps les plus anciens, nous rencontrons encore des voyants, des prophètes, des peuples prosternés, une vaste adoration. Le souvenir des premiers jours est partout, non celui d'un état sauvage sans culte, comme Rousseau l'a pensé, mais celui d'un immense ravissement. LÉBRE, *Rev. des Deux-Mondes* (1842).

On a prétendu que le premier degré du développement humain est le fétichisme ou la religion de la nature. L'homme d'abord, nous dit-on, ne se distin-

guait pas de la nature; sa vie n'était qu'un instinct obscur et impersonnel (1). Lorsqu'il se fut séparé de tout ce qui l'environnait, il fut frappé de la grandeur du spectacle qui s'offrait à ses yeux; la nature lui apparut comme une puissance inconnue et terrible; il adora cette nature dans ses puissances bienfaisantes, et trembla devant ses terreurs et ses fléaux. Suivant ces disciples de Rousseau, de Condorcet et de Benjamin Constant, nos pères auraient commencé par se prosterner devant les pierres, les arbres, les montagnes. Puis, par une progression ascendante, ils se seraient élevés à l'adoration du ciel, du soleil, du tonnerre; et enfin les savants auraient créé les dieux proprement dits.

Cette aberration de quelques philosophes de notre époque renferme une contradiction palpable. On veut que le fétichisme soit la religion des peuples dans leur enfance, et ce ne serait qu'à la maturité de leur raison qu'ils devraient la connaissance d'un Dieu tel que l'humanité l'adore aujourd'hui. Mais cette même raison, ainsi arrivée de progrès en progrès à son apogée,

(1) Les recherches des véritables scrutateurs des origines des peuples sont loin de confirmer ces vues. « Plus je m'avance profondément dans l'antiquité, dit Schaffarik, plus je demeure convaincu de la fausseté complète des opinions, émises et reçues jusqu'ici, sur la comparaison des peuples antiques du sud de l'Europe (des Grecs et des Romains) avec ceux du nord, principalement des riverains de la Vistule et de la Baltique, comparaison qui semblait convaincre ces derniers de sauvagerie, de rudesse et de misère, et rendre inadmissible toute idée de relations commerciales entre les deux groupes. » — *Slawische Alterthümer*, t. I, p. 107. — *Voy.* sur le même sujet, Niebuhr, *Rœm. Geschichte*, t. I, p. 121.

conduirait nécessairement les peuples, comme le prétendent ces mêmes philosophes, à ne plus distinguer ce Dieu de l'intelligence humaine elle-même, dont il serait une création idéale, l'âme humaine restant indistincte de la matière, et le Dieu qu'elle crée n'ayant rien de personnel (1). D'où il suit qu'à ce point culminant, comme au point de départ, *tout* serait Dieu encore, parce que Dieu serait *tout*. La Divinité serait toutes choses, et adorer toutes choses ce serait toujours adorer la Divinité. Le plus obscur cryptogame, le hideux reptile, comme la plus fière raison du plus fier philosophe, seraient également dignes de l'adoration des peuples, également Dieu ou fragments du dieu-univers, peuples-dieux eux-mêmes, humanité-dieu s'adorant elle-même dans sa raison, dans sa propre image... Voilà ce qu'on appelle l'apogée de la perfectibilité des peuples. En quoi donc diffère-t-elle de l'imbécillité de

(1) *Voy.* l'exposé de ces doctrines et les citations des auteurs dans la *Cité du mal*, au chapitre intitulé : *Le délire des systèmes.* L'*esprit* humain ayant pu créer Dieu, il ne faut pas s'étonner que l'*esprit* des races crée aussi toutes sortes de phénomènes moraux, même les plus prodigieux, même les plus incroyables. C'est ainsi que M. Renan explique Jeanne d'Arc par une manifestation en elle de l'*esprit* celtique. C'est hardi. M. Renan s'en aperçoit, et se corrige lui-même un peu plus loin, et avec lui, M. H. Martin, qui a donné aussi dans ces excentricités historiques. « Depuis que ces vues, dit M. Renan, auxquelles je ne voudrais pas que l'on prêtât plus de corps qu'il n'appartient à un aperçu fugitif, ont paru pour la première fois, des considérations analogues ont été développées en formules un peu trop positives, ce semble, par M. H. Martin.» (*Hist. de Fr.*, t. VI). Voy. *Essais de morale et de critique,* par M. Renan, p. 405.

leur enfance? Qu'ils soient prosternés devant les phénomènes de la nature-Dieu ou devant les abstractions de la raison-Dieu, lequel est le plus fétiche, le plus puéril, le plus vain, en résultat final?

« Depuis les découvertes de Champollion, il est absolument impossible de prétendre que le fétichisme a été le point de départ d'une religion aussi spirituelle, aussi profonde, et dans un certain sens aussi vraie que celle d'Ammon et de Kneph, d'Osiris et de Thôt (1)... Ce que nous disons des animaux du culte égyptien, nous le dirons des lances, des hermès carrés, des troncs d'arbres de la Grèce et de l'Italie, des chênes des Germains, des pierres levées des Celtes. Ces objets divers ne faisaient que rappeler aux hommes les grands dieux,

(1) « Tout le système cosmogonique et le principe de la physique générale des Égyptiens, dit M. Champollon, c'est du mysticisme le plus raffiné. » *Lettre* XIIIe, p. 244. — Les grottes de Tell-Amarna ont fourni des inscriptions et des bas-reliefs d'une Divinité unique, et quoique le style des figures n'annonce pas une époque bien ancienne, ce culte, par sa nature, ne nous semble pas moins, dit Nestor L'Hôte, avoir été un retour au culte primitif. *Lettres écrites de l'Égypte*, p. 59.

Un beau et savant travail de M. de Rougé a pour conclusion que *le polythéisme*, loin d'être l'expression unique et suprême des croyances de l'Égypte, n'est que l'*altération populaire* d'un dogme élevé, fondé sur la notion philosophique d'un Dieu un, immortel, incréé, immatériel, et se perpétuant lui-même dans son propre sein.

Voir *Académ. des Insc. et Belles-Lettres*, séance de fév. 1857. Contradictoirement à la thèse de M. Renan, le monothéisme fut à l'origine de tous les peuples.

qui recevaient, invisibles, leurs sacrifices et leurs prières (1). »

« L'antiquité vraiment dévoilée, dit M. Matter, offrirait une unité de vues et une liaison de croyances que les temps modernes auraient peine à comprendre (2). »

(1) Fr. de Rougemont, *Le Peuple primitif*, t. I, p. 45. — M. Thierry nous parle d'*adoration immédiate de la matière brute, des phénomènes et des agents naturels, tels que les pierres, les arbres*, etc. Qu'entend-on par *adorer immédiatement une pierre?* Est-ce la reconnaître et la révérer comme un dieu? Mais cette idée de dieu, d'où est-elle venue à l'homme? Elle ne lui a pas été donnée ou inspirée sans doute par la pierre en tant que pierre; c'est trop évident. C'est l'homme au contraire qui la place dans la pierre. D'où vient donc à l'homme cette idée de dieu, de puissance supérieure, d'attributs divins ou surnaturels? Toute la question est là, et un peu de saine psychologie ne siérait pas mal quand on touche à ces graves matières.

« ... Les dieux naturels ont été le feu, l'eau, la terre en général, considérés à un point de vue indéterminé. Ce sont en quelque sorte des êtres abstraits revêtus d'un corps plus imaginaire que réel. Puis ces êtres vagues ont été représentés par tel feu sur un autel, telle quantité d'eau dans un vase sacré, comme par une pierre, un poteau, une statue; mais ces choses ne les ont représentés qu'en vertu d'une consécration dont la formule était prescrite par les rites. » Prosper le Blanc.

« Les Nègres, dit Loyer (*Voyage à Issini*, p. 242), croient que leurs fétiches ou *kissi* ont tout pouvoir pour rendre heureux ou malheureux, et se défendent de tout leur pouvoir de les adorer dans le sens exact de l'expression. » Le fétiche, en Afrique, ne devient tel que lorsqu'il a été consacré par l'attouchement d'une borne, d'une pierre brute ou d'un *menhir* nègre.

« L'homme, dit M. Guigniaut, prend dans son âme l'idée même de la Divinité pour la transporter au monde extérieur. »

(2) *Gnosticisme*, t. II, 205. — « On commença par des jours de

« En écartant, en repoussant dans un néant inexorable l'homme sauvage, le premier homme des philosophes matérialistes, celui dont le spectre constamment évoqué sert à combattre ce que les institutions sociales ont de plus respectable et de plus nécessaire, en chassant définitivement dans les kraals des Hottentots et jusqu'au fond des cabanes tongouses, et par delà encore, dans les cavernes des Pélagiens, cette misérable créature humaine qui n'est pas des nôtres, qui se dit fille des singes, oublieuse d'une origine meilleure bien que défigurée, je ne fais autre chose que d'accepter ce que les découvertes de la science apportent de confirmation aux antiques paroles de la Genèse (1).

« Le livre saint n'admet pas de sauvages à l'aurore du

lumière; on finit par des jours de ténèbres et d'obscurité; c'est à nous de dissiper ces ténèbres. Mais croire que tout a commencé par les ténèbres, par ce chaos qu'offrent la mythologie et les origines des peuples, c'est s'égarer soi-même. « Court de Gébelin, *Monde primitif*, IVe vol., p. 331.

(1) « Dans les livres de Moïse, on trouve une législation et une philosophie populaires telles que nul code religieux de l'antiquité n'en offre qui les égale en pureté et en grandeur. » Loève-Veimars, *Chronol. univ.*

« L'existence de Moïse, son influence, le temps où il l'exerça, sont des choses déterminées d'une manière bien plus sûre qu'aucune de celles qui ont rapport à d'autres législateurs, Confucius, Zoroastre, Bouddha, Lycurgue, Charondas, Pythagore. » Ainsi parle un livre rationaliste que l'on nous donne comme l'expression dernière de la science historique en Allemagne, l'*Histoire universelle de l'antiquité*, par Schlosser, t. I, p. 251, trad. de Golbéry.

monde. Son premier homme agit, parle, non pas en vertu de caprices aveugles, non pas au gré de passions purement brutales, mais conformément à la règle préétablie, appelée par les théologiens *loi naturelle,* et qui n'a d'autres sources possibles que la révélation, asseyant ainsi la morale sur un sol plus solide et plus immuable que ce droit ridicule de chasse et de pêche proposé par le socialisme. J'ouvre la Genèse, et je ne vois pas, quand l'état paradisiaque cesse, les deux ancêtres du genre humain se mettre à vaguer dans les déserts. Ils connaissent immédiatement la nécessité du travail, et ils la pratiquent. Immédiatement ils sont civilisés, puisque la vie agricole et les habitudes pastorales leur sont révélées... Dans la tradition religieuse, qui est en même temps le récit le plus complet des âges primitifs de l'humanité, la civilisation naît, pour ainsi dire, avec la race, et cette donnée est pleinement confirmée par tous les faits qu'on peut grouper alentour (1). »

Le lecteur a dû comprendre la gravité de la question qui nous occupe; il nous pardonnera d'avoir longue-

(1) M. de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines,* t. II, p. 345. — « Il faudrait bien peu connaître le genre humain pour douter que dans les premiers âges il n'ait été très-religieux, et que ses malheurs ne lui aient alors tenu lieu de sévères missionnaires, et de puissants législateurs, qui auront tourné toutes ses vues du côté du ciel. Cette multitude d'institutions austères et rigides dont on trouve de si beaux vestiges dans l'histoire de tous les peuples fameux par leur antiquité, n'a été sans doute qu'une suite générale de ces premières dispositions de l'esprit humain. » Boulanger, *De l'Esprit de l'antiquité dans ses usages,* etc.

ment opposé la science sincère et bien informée à une science aventureuse et fausse. Qu'il nous permette de citer encore.

« Les rapports qui existent entre les livres sacrés des Indiens et ceux des Juifs, dit un auteur dont l'autorité ne sera pas suspecte, ont donné plus de force aux assertions des savants touchant de grandes traditions communes à tous les peuples primitifs (1). » Or, les Celtes étaient frères des Aryas; ils durent donc, à l'origine, participer à toutes les traditions des Noachides et les emporter avec eux dans leurs migrations.

Pour ce qui concerne les Celtes, M. Maury (2) objecte que leur séparation de la souche aryanne s'est effectuée à une époque où la religion indienne n'avait pas atteint le développement qu'on rencontre postérieurement dans le Brahmanisme ou le Mazdéisme. — C'est vrai, mais cela ne prouve nullement qu'originairement le *naturalisme* ait été la religion des races aryannes. Le mot

(1) Loève-Veimars, *ouv. cité*. — « Nous ne pouvons refuser aux anciens habitants de l'Inde la connaissance du vrai Dieu. Leurs plus anciens monuments écrits sont pleins de sentences et d'expressions dignes, claires, élevées, qui contiennent un sens aussi profond, aussi distinct et significatif que tout ce que la langue humaine a pu trouver jamais de plus expressif relativement à la Divinité...

« Généralement l'histoire de la plus ancienne philosophie, c'est-à-dire de la pensée orientale, est le plus beau et le plus instructif commentaire extérieur de l'Écriture Sainte. » F. Schlegel, *Essai sur la langue et la philos. des Indiens*.

Ainsi Dieu, en s'éloignant, avait laissé de lui-même des traces magnifiques et encore rayonnantes à travers la nuit de la superstition.

(2) Art. Druidisme dans l'*Encyclopédie moderne*.

naturalisme que M. Maury emploie pour caractériser la religion des Védas, laquelle aurait été tout au plus, dit-il, la religion des Celtes, est rejeté comme tout à fait impropre par M. Reinier dans son bel ouvrage : *Études sur l'idiome des Védas*, p. 117. Ailleurs, M. Reinier reconnaît dans l'idiome védique des dénominations si nettes, logiquement si exactes, des notions si profondes, qu'il ne peut les expliquer qu'en admettant une révélation primitive, des vestiges qui se seraient conservés d'un état antérieur de haute culture intellectuelle, et des premières vérités enseignées à l'homme par le Créateur (1). Dans le Rig-Véda, le plus ancien livre des Brahmanes, « Dieu, dit M. Lan-

(1) *Ibid.*, p. 197. — *Voy* aussi M. de Rougemont, le *Peuple primitif*, t. I, p. 145; et les ouvrages de Ram-Mohun-Roy, savant Brahmane mort à Londres en 1833. — « Lisez les anciens *Kings* des Chinois, dit un célèbre Indianiste, lisez les *Védas* sacrés des Hindous et le *Zendavesta* des Persans, et partout vous trouverez clairement et brillamment répandue, comme il convient à la source de la vérité, la tradition d'un auteur unique de la création universelle et d'un unique principe spirituel, voilé, obscurci par les faux raisonnements des hommes et par le délire de leurs passions. » ANQUETIL DUPERRON, *Oupnek'hat*, t. I, *Monitum ad Lectorem*.

« L'époque des Védas possédait l'idée d'une autre vie et d'un monde de bienheureux... Le mariage était sacré et monogamique; le mari et la femme portaient tous deux le titre de maîtres de la maison et adressaient aux dieux une prière commune. » *Derniers résultats des travaux sur l'Inde antique*, par Albrecht Weber, un des dignes successeurs des Bopp, des Burnouf et des Lassen.

MM. d'Eckstein, de Remusat, Creuzer, Guigniaut, Mater et une foule d'autres savants, soutiennent que c'est par le symbolisme qu'a eu lieu la transition du spiritualisme au naturalisme.

glois, est l'Intelligent, l'auteur du mouvement, l'énergie de la matière ; le panthéisme est dans le culte, non dans le dogme. Dêva est non Dieu, mais ce qui resplendit de l'auréole divine : les accidents du temps, les points de l'espace, les parties des éléments, le sacrifice, le prêtre, les libations, les rites, quelquefois peu respectés (1). »

Oui, nous sommes persuadés que plus on étudiera les monuments et les traditions antiques des peuples, plus on se convaincra que ces traditions ont été originairement orthodoxes ; pour le méconnaître, il n'a rien moins fallu, chez les adversaires de la religion chrétienne, que ces énormes préjugés qui leur ont fait dire que les croyances religieuses n'ont eu pour origine que la fourberie des prêtres, ou la frayeur qu'inspirèrent aux premiers hommes, sauvages, dépourvus de toute idée spirituelle, et semblables à des singes hideux et grimaçants (2), les éclats de la foudre dans les montagnes ou au fond des forêts (3).

(1) *Rig-Véda*, partie III, sect. 1, lect. 4, hymne XI.

(2) De Brotonne, *Civilisation primitive*, p. 149.

(3) Le Rig-Véda ne contient pas la moindre allusion à quelque représentation visible des dieux. Les Hindous n'adoraient alors ni statues, ni lances, ni troncs d'arbres, ni animaux symboliques.

« La notion fondamentale d'un *Dieu suprême* et celle de la *spiritualité* de l'âme ressortent de l'étude des croyances primitives de l'Inde. C'est surtout dans les livres des Védas que ces dogmes sont exposés. La toute-puissance du Créateur du monde y est exaltée dans un langage magnifique : « Reconnais un grand Être, créateur de toutes choses. » Voy. *Mémoires sur les Légendes indiennes*, par M. Eichhoff, et *Revue de l'Instruction publique*, 12 mars 1857.

Mais quand même on admettrait le *naturalisme* dans les Védas, rien ne prouve qu'antérieurement à l'époque où ces livres furent composés, et primitivement, il n'y ait pas eu une religion plus pure (1). Creuzer admet un grand âge théologique, et montre très-bien que le sens des symboles antiques se perdit à des époques reculées, qu'Homère est déjà un très-mauvais théologien, que ses dieux ne sont plus que des personnages poétiques au niveau des hommes, les mythes les plus respectables que des histoires tout humaines entre ses mains. C'est précisément ce perfectionnement prétendu de la religion

(1) Suivant M. J. Oppert, Zoroastre (en Zend *Zarathustra*, splendeur d'or), qui vivait vers 2300 av. J.-C. dans la Bactriane, exerça une réaction contre la mythologie ancienne, et nous voyons dans les Védas, dont la conception remonte déjà si haut, qu'il était un de leurs plus ardents adversaires. *Ann. de phil.* Janv. 1862, p. 45.

Depuis longtemps le brahmanisme n'est plus qu'une ombre; Victor Jacquemont avoue en riant, qu'en courant après les coléoptères de l'Inde, il ne l'a pas rencontré. Vingt-quatre siècles ont épuisé la vie du Bouddhisme; de grossiers jongleurs représentent seuls aujourd'hui les sacerdoces américains; les femmes qui guérissent par le secret, dans nos campagnes, sont tout ce qui reste des antiques druidesses, et la science mythologique regrettera toujours la perte des croyances oubliées des sorciers nègres. Il n'y a pas lieu de s'étonner de ces disparitions. Il n'y a de religion durable que celle dont le fondateur est homme et Dieu à la fois... Cessons donc de jeter le mépris sur des débris, nous dont les constitutions et les philosophies durent de trois à quinze ans. Est-ce à nous de railler ces longues décadences, nous, dont les brutales théories précipitent violemment la société éplorée dans ce sombre enfer où les anciens peuples ne descendaient qu'après plusieurs siècles de résistance aux infirmités d'une incurable vieillesse? *Voy.* les belles considérations de M. le Blanc sur ce sujet.

primitive par le travail de la raison qui a produit toutes les erreurs, tous les cultes idolâtriques qui ont envahi la terre et particulièrement l'Inde. On a fini par regarder comme des croyances ce qui n'était primitivement que des enveloppes non nécessaires (1).

Au reste, en ce moment, ce n'est pas des Celtes primitifs ni de leurs cultes qu'il s'agit, mais des Kymris, que nous avons vus, sous la conduite de Hu Cadarn, envahir, au VIIe siècle avant notre ère, le nord et l'ouest de la Gaule.

Ces Indo-Celtes connaissaient-ils le Dieu unique et suprême? « C'est une opinion commune à toutes les nations de la terre qu'il existe un Dieu suprême, père et roi de l'univers entier, et qu'il est un grand nombre d'autres dieux, ses ministres et ses enfants. Il n'y a qu'une voix là-dessus entre le Grec et le barbare, entre l'homme vulgaire et le philosophe... Dieu est plus ancien que le soleil, antérieur au temps, législateur suprême... Les dieux du second ordre (ou les Génies) sont des substances immortelles auxquelles il a donné l'être; inférieures à Dieu, supérieures à l'homme; ministres des volontés de Dieu, mais qui commandent aux volontés de l'homme. *Il est sur la terre*, a dit

(1) Nous ne pouvons nous arrêter plus longtemps sur ces théories désastreuses par leurs conséquences pratiques. Nous regrettons de ne pouvoir multiplier les témoignages des véritables explorateurs de l'antiquité et grouper ici, avec les faits ethnographiques, les déductions rigoureuses de la psychologie et de la physiologie qui renversent ces hypothèses aussi anti-sociales qu'anti-religieuses. Nous l'avons fait ailleurs avec étendue. *Voy.* notre *Essai sur le développement de l'intelligence humaine*, et la *Cité du mal*.

Hésiode, *trente milliers* (un nombre infini) *d'immortels, fils de Jupiter, chargés de veiller sur les hommes* (1). »

Ce Dieu suprême, le Zeus d'Homère et d'Eschyle, partout nommé, recevait partout, quoiqu'à des degrés divers, le respect des peuples. « Ce respect, dit M. de Rougemont, n'aurait existé nulle part, si l'humanité, à une époque quelconque, avait cru qu'une pierre ou qu'un astre est la Divinité même. Entre ce dieu brut et inorganique et le Dieu vivant et personnel, il y a un abîme que dix mille siècles de développement ne combleraient pas; car rien au monde ne peut faire sortir d'un germe ce qui n'y est pas, et la *réflexion*, la *raison*, la *sagesse* n'est point renfermée dans le *béthyle* ou dans le *soleil* (2). »

Le Dieu suprême paraît avoir été désigné chez les Kymris par les noms de ses attributs: Dew, *lumineux*, (du sansc. *Div, Dju, Djou*, de là Ju-piter, *Souverain*

(1) Maxime de Tyr, *Dissert.* xvii, 5; viii, 10; xiv, 8. Il était païen, et vivait au IIe siècle.—Suivant Creuzer, la religion primitive consistait dans un très-pur monothéisme, lequel a formé la base de tous les mystères antiques, le secret traditionnel des aristocraties de prêtres et de pontifes, et dont les religions polythéistes n'ont été que la dégénérescence et la symbolique incomprise du vulgaire. Voy. *Symbolique et Mythologie*, trad. et notes par M. Guigniaut, de l'Institut.

« Qui ne louerait la sagesse des barbares? dit Élien. Aucun d'eux n'est jamais tombé dans l'athéisme. Aucun d'eux n'a douté s'il y avait des dieux, ou s'il n'y en avait point; s'ils prenaient soin du genre humain ou non. » Ælian. *Var. Hist.*, l. ii, 31.

(2) *Le Peuple primitif*, t. I, p. 141. Nous prions le lecteur réfléchi de méditer ces paroles de M. de Rougemont. Elles donnent la solution de la question, et cette solution est péremptoire.

Jou; Diânâ ou Dianaff, l'*Inconnu;* Doué, chez les Armoricains; etc. Mais le Dieu particulièrement honoré chez les Kymris aurait été, suivant les traditions galloises, Hu, surnommé *Cadarn*, c'est-à-dire le *Grand*, le *Fort*, le *Conquérant*, dont le nom latinisé et plus ou moins transformé serait devenu *Heus*, *Hesus*, *Esus* (1), *Euzûz*, en armor., *qui excite l'épouvante*, le *Duv-Heuz* des bardes du moyen âge.

Hû, *soleil*, en Zend (Spiegel, *Avestâ*, p. 189),

(1) Ce pourrait être aussi une simple altération de *Zeus*, par la transposition d'une lettre; ou peut-être encore le même que *Æsar* du gallois *Æsior*, le vivant, ou *Æsos* des anciens Grecs et des Étrusques. Le Zeus grec venait de l'Égyptien *Pi-Zeous* qui avait le même sens, et celui-ci du *Djaùs* des Védas. C'est de cette dernière source que venaient les principaux dieux des Grecs et des Latins: Uranus de *Varunas;* Dis-patèr, *Dies-piter*, *Ju-piter*, de Djaus-pita, Divas-patis ou Diu-patis, *Dieu-du-Ciel*. *Iou*, *Jou*, *Jaus*, *Ju*, *Zeus*, *Jove*, *Jaoh*, ne paraissent qu'une altération du *Jehovah* des Hébreux. L'Égypte avait été instruite par l'Inde, et plus tard elle importa ses traditions en Grèce par les colonies qu'elle y envoya. Les noms de la plupart des dieux avaient passé de l'Égypte en Grèce, dit Hérodote, de ceux dont le culte était établi de son temps. (Liv. II, 50.)

De savants investigateurs (Munk, Creuzer, etc.) font descendre de la haute Asie une partie des doctrines et des pratiques religieuses de l'ancienne Grèce. Par l'une et l'autre voie les mêmes traditions ont dû leur parvenir, puisqu'elles étaient parties d'une même source originelle. — Redisons-le avec Jacobi, une science profonde démontre que les dieux ne sont que des faces multiples d'une même idée primordiale, localisées dans les mythes des différents peuples. C'est ainsi que la religion égyptienne était, dit Champollion, un monothéisme pur se manifestant par un polythéisme symbolique. *Égypte anc.*, p. 245.

rappelle singulièrement le Hu mithyque des Kymris, qui était probablement une divinité solaire; car il est aussi appelé Huon et Huan, du sanscrit *Suvana*, qui est un nom du soleil (*S* se permute en *H* et réciproquement).

Hu, chez les Gallois, était encore appelé Bel ou Beli (Davies, *Mythol. of the brit. Druids*, p. 116). Baal, *maître* ou *seigneur*, fut un nom appliqué d'abord au vrai Dieu (Osée, ii, 16).

Il est assez remarquable que le nom du dieu Hu, qui, selon Owen, signifie l'*Être dont la tendance est de tout connaître* (*Welsh dictionn.*, *Voc.* hu), soit identique au pronom hébreu hû, *lui*, *lui-même*, souvent employé comme nom de Dieu. Platon se sert de même du pronom lorsqu'il parle de la substance absolue. Dans le comté de Meath (Irlande) se trouve la colline de New-Grange, qui contient une caverne dans laquelle il y a une inscription en Ogham, AE qui se traduit littéralement: *le Lui* (*The He*), c'est-à-dire *Dieu sans nom*, l'*Être ineffable*, la réalité par excellence, nom absolu véritablement sublime (1).

Hu portait encore le nom de *Kadwallader*, c'est-à-dire vainqueur en cent batailles, de *kead*, cent, et

(1) Suivant M. de la Villemarqué, on retrouve le Hu des Kymris en Armorique dans les superstitions du xie siècle. L'esprit du mal se présente un jour à saint Hervé, qui l'adjure, au nom du Dieu vivant, de lui dire son nom :

« Hu-Kan! Hu-Kan! Hu-Kan! » s'écrie le démon, forcé de se nommer. Et il se précipite du haut d'un rocher dans la mer. Suivant M. de la Villemarqué, Hu-Kan, c'est-à-dire *Hu-le-Géné*, n'est autre chose que le dieu Hu Cadarn des traditions cambriennes.

balladoir (*b* changé en *v* ou *w* en composition) vainqueur (1).

Hu entra dans l'Olympe gallique en qualité de dieu de la guerre. Il fut le fondateur du druidisme. dont il trouva le germe et les dogmes dans les théocraties de l'Orient.

Suivant les *Triades* des Bretons gallois (2), Hu était arrivé, *à travers la mer brumeuse*, du pays de Deffrobany, situé sur les rives du Bosphore (3). Il était donc

(1) On trouve aussi Kadwalcader. MICHELET, *Hist. de France.*

(2) Les corporations bardiques qui se maintinrent dans le pays de Galles à travers les invasions successives des Romains, des Anglo-Saxons et des Anglais, conservèrent avec la ténacité celtique les débris traditionnels des vieilles croyances nationales; et les Triades que nous possédons encore en sont certainement la dernière expression. On a donné ce nom de Triades à des aphorismes développés en *trois* points principaux. Cette forme de transmission paraît avoir été imaginée par les druides de la Gaule pour graver plus facilement dans la mémoire de leurs élèves leurs préceptes et leurs leçons. On remarquera l'analogie de cette forme d'enseignement avec les trois propositions du syllogisme, expression de l'intelligence le plus en harmonie avec les lois ou la nature de l'esprit humain. Les Gallois possédaient des Triades historiques, morales, juridiques, poétiques, etc.

(3) MYVYRIAN, *Archœol. of Wales*, t. VIII. Owen Jones, auteur de l'*Archéologie Galloise*, était un paysan pauvre de la vallée de Myvyr. Il réussit à s'enrichir dans le seul but d'élever un monument à la poésie celtique.

« Dans un cimetière, au bord de la Tamise, on voit une pierre noircie par le temps, les vents et la brume, adossée contre la muraille : elle n'a rien de remarquable, tandis qu'autour d'elle maint somptueux monument *semble vouloir porter jusqu'au ciel*, comme dit admirablement Bossuet, *le magnifique témoignage de notre néant;* seulement, elle se tient debout, et regarde vers

regardé comme le conducteur des Kymris en Occident, et, de plus, comme une sorte de dieu médiateur ou représentant, sur la terre, de Diânâ, l'*Inconnu,* le Dieu suprême, nommé aussi Ior, l'*Éternel.*

Quelques savants n'admettent pas cette origine du culte druidique. Ils disent que, si les Kymris avaient apporté de la Crimée, ou même des bords du Danube, un culte aussi remarquable et des connaissances supérieures à celles des autres peuples européens, il en fût resté quelques traces dans la Germanie et la Galatie (1). Ces auteurs inclinent à croire que le druidisme est un mélange fortement cimenté des croyances scandinaves et des traditions sémitiques ou phéniciennes.

D'un autre côté, si l'on en croit certaines traditions qui existent en Angleterre, ce serait un personnage qu'elles nomment *Samothès,* le même que *Mosoch* ou *Mesech,* qu'elles font le fils aîné de Japhet, quoiqu'il ne soit que le sixième dans Moïse, lequel aurait été le fondateur des Celtes. Il plaça le siége de sa domination le long du Pont Euxin et sur les bords du Thermodon. Il l'étendit dans cette partie de l'Europe qui porta le nom de Gaule celtique, bornée par le Rhin et les Pyrénées,

l'Orient. C'est la tombe d'Owen Jones; l'attitude de son granit funèbre, dans le cimetière d'Allhallows, fut la sienne durant toute sa vie. Inébranlable en ses desseins, alors même qu'il était pauvre et que le vent de l'adversité l'assaillait le plus violemment, il eut toujours les yeux tournés vers l'œuvre de lumière et de progrès que l'amour sacré du pays faisait briller pour lui à l'horizon, comme le lever d'une nouvelle aurore. » DE LA VILLEMARQUÉ, *Les Bardes bretons.*

(1) *Voy.* LA ROCHEMACÉ, *Études sur le Culte druidique.*

et qui comprenait aussi l'île de la Grande-Bretagne, dans laquelle il conduisit les premières colonies qui peuplèrent ces contrées, et qui pour cela furent appelées Samothée. Ceci se rapporterait à une première et antique migration antérieure à l'invasion des Kymris.

Quoi qu'il en soit, Hu est associé à une divinité femelle ou déesse, son épouse; elle porte les noms de Koridgwen, et mieux Koridwen (le *g* se supprime en composition), Karidwen, Kyrridwen, Korric-wenn, et Korrigan. On trouve aussi Ceridgwen, de *Korr* ou du diminutif *Korrig,* mot qui rappelle ceux de *Corê* et *Courê,* qui signifiaient, chez les Grecs, *jeunes filles* ou *nymphes. Gwen,* par contraction *gan,* signifie *fée,* d'où est venu sans doute *gen-ius, gén-ie.* Les anciens bardes cambriens donnent à Koridwen neuf vierges pour suivantes (1). « La Ceridwen des Kymris, dit M. de Rougemont, était certainement, dans l'origine, une Cérès cosmogonique (2). »

Suivant M. Delacroix, la Koridwen des Bretons était la *Cor-dée* des Séquanes (Franche-Comté). C'est la fée, *fatum*, la *parole,* l'*oracle,* l'esprit de la matière ou qui préside à ses transformations. Ce savant fait dériver le nom de Koridwen, de *Kor* et d'*Idæa, Idia,* racine du grec *idea,* qui signifie *apparence, forme, idée.* On la nommait encore *Eire,* chez les anciens Irlandais. Comme déesse de la lune, elle portait aussi le nom de *Belisama* (3), compagne de Bel ou du soleil. On

(1) Myvyr., t. I, p. 18, 45, 66.

(2) *Le Peuple primitif.*

(3) Inscription de Nîmes, *Journal des Savants,* 1859. Bel, Bâl, *maître, maîtresse,* et samen, *ciel,* en phénicien.

s'aperçoit qu'aux traditions celtiques il se mêle ici des éléments sémitiques qui compliquent les recherches. Il serait important, par exemple, de déterminer quelle part ont eue à cette mythologie celtique les navigateurs phéniciens qui importèrent dans la Gaule et dans l'île de Bretagne le culte des Kourètes et des Karikines, qu'on y trouvait encore au IIIe siècle de notre ère (1).

A cette déesse est liée l'existence d'un génie ou dieu, espèce d'Hermès ou de Mercure gaulois (2), nommé Gwyon (peut-être le Gigon ou Chijon, dieu du commerce et des arts, chez les Phéniciens), et chargé par Koridwen de veiller au vase mystique qui contenait l'eau de la divination et de la science. Gwyon est considéré comme l'esprit révélateur, le demiurge, l'ordonnateur du monde. C'est à lui qu'était consacré le gui du chêne.

Confondant les héros avec des êtres mythologiques dont ils portaient les noms, qui étaient l'objet de croyances antérieures et qu'on croyait ressuscités en eux, les légendes celtiques ont considéré Hu Cadarn comme un personnage tantôt historique, tantôt surna-

(1) STRABON, X, IV; DIOD. DE SIC., IV.

Il y a lieu de croire que la déesse Gau, dont parle Tacite, est la même que Korid-Gwen, et que *Gau* est une contraction de *gwen*, la blanche.

(2) CÉSAR, *De Bell. Gall.*, l. VI, 17. — MYVYR., t. I, p. 17, 18, 36, 37, 158; t. II, p. 17, 173 t. III, p. 161. — D'après une inscription trouvée à Lyon, les Gaulois appelaient *Korig* (petit nain) le dieu qui présidait au commerce des Gaules. C'est tout à fait le mot armoricain avec la même signification.

turel. Il a été associé à Koridwen, et tous deux sont les héros d'un mythe diluvien qui est le fond de la religion des Celtes occidentaux.

Le déluge, « alors que, semblables à des lances ennemies, les eaux tombèrent du ciel dans l'abîme (1), » est le fait le plus antique, et dont le souvenir est le plus ineffaçable. A peine peut-on trouver des peuplades qui en aient perdu la tradition, et un voyageur (M. de Rugendas) assure n'avoir pu trouver, dans quelques tribus brésiliennes, d'autres traces d'une croyance religieuse que celle d'un antique déluge (2).

On lit dans les Triades :

« La première calamité qui a ravagé la Bretagne, c'est la rupture du lac Llion (ou des *Torrents*, des *Flots*), qui amena une inondation universelle et la mort de tous les hommes, à l'exception de Dwyfan et Dwyfach (ou Douiman et Douimech), qui échappèrent dans une barque, et qui repeuplèrent la Bretagne. » Leur barque, construite par Néïfion ou Nevez-naf-Néivion, portait des animaux mâles et femelles (3).

Nous trouvons reproduite ici une erreur commune non-seulement aux anciens, mais à beaucoup de savants modernes qui voient dans les traditions du déluge chez les divers peuples autant d'événements distincts. On

(1) Poëmes de Taliésin.

(2) Cfr. *Les Religions*, par Prosper le Blanc.

(3) Diefenbach, *Celtica*, t. III, p. 70. — Par une mutation de lettres conforme au génie des langues celtiques, *man* devient *fan*, en composition, et *mech* devient *fach*; *man* signifie homme; *mech* fille. On voit que *Doui* est le nom de Noé chez les Celtes.

ne prend pas garde que chaque nation, en emportant la tradition avec elle, l'a implantée dans les lieux où elle s'est fixée. Il en a été ainsi de l'Éden ou séjour du premier homme; ce jardin de délices a été transplanté en autant de contrées diverses qu'il s'est formé de nationalités. Chaque nation rapporte à elle seule toute la tradition des premiers temps. « Il n'est presque aucun peuple, dit Boulanger, qui de l'histoire générale de l'univers n'ait fait son histoire propre et particulière; c'est de là que vient cette monotonie qu'on a remarquée dans l'histoire mythologique de tous les peuples (1). » Revenons au récit de la légende.

Nous lisons dans les Bardes gallois du moyen âge: « Hu et Koridwen (pris l'un pour le Dieu suprême, l'autre pour la déesse de la nature,) habitaient près d'un lac immense, dont les eaux menaçaient incessamment d'inonder la terre. Leur fils, le Castor noir, enfant dégénéré, parvint à percer les digues (2). Les eaux couvrirent la terre, et tout périt. »

(1) Boulanger, *Antiq. dév.*, t. I, p. 218. Cette monotonie de la mythologie dont se plaint Boulanger est une preuve évidente de l'unité des croyances primitives. — *Voy.* encore Stanley, *On the Cabiri*, t. I; — Bailly, *Lettre sur l'Atlant.*, l. xv. — Kempfer, *Hist. du Japon.* — Obry, *Du berceau de l'esp. hum.*

(2) Chez les Celtes, le monstre symbolique s'identifie avec le dieu du mal ou l'être ahrimanique, le mauvais principe. Dans un des romans de la Table-Ronde, intitulé : *Pérédur* ou le *Bassin magique*, le monstre diluvien est un dragon nommé l'*Avank*. Dans les Triades, Hu, pour prévenir un nouveau malheur, fait traîner l'Avank hors du lac par ses bœufs Ninio et Pibio. (Myvyr., t. II, p. 57-74).

« J'ai entendu autrefois, dit le docteur Owen, un vieillard jouer

Il est assez singulier que le Castor et son œuvre se retrouvent chez les Indiens de l'Amérique du nord. Pour retirer la terre ensevelie sous les eaux, Hu attelle ses deux bœufs à la tête puissante. Chez les Kymris, les bœufs de Hu étaient les symboles de l'ordre et de la loi.

« Après avoir sauvé la matière animée, ajoute la légende, Hu fonda les institutions des hommes. Il forma la race primitive en familles, il leur enseigna la justice, l'amour de la paix et l'art de l'agriculture.

« Le char de Hu est éternellement entouré des rayons du soleil; l'arc-en-ciel lui sert de ceinture; ses bœufs sont conduits dans le ciel par cinq génies, couverts de harnais d'or et de flammes, et réunis par une chaîne d'or. »

Hu portait des ailes aux épaules chez les Celtes des îles Britanniques, comme Saturne en Phénicie, Nérée chez les Grecs, Teutatès chez les Celtes des Gaules; Kneph avait ses ailes à la tête, et Mercure aux talons. Dans les mystères sur le chaos primitif, l'oiseau qui figurait l'esprit de Dieu planant sur les eaux (1) disparaît quelquefois lui-même, et il ne reste plus que des ailes fixées à quelques-uns des membres du demiurge.

« Hu enfin est le père des Druides et le roi des Bardes. C'est lui qui modère et règle les eaux; les bénédictions suivent la vache qui l'accompagne sans cesse (2). »

sur la hrote (la harpe celtique) un singulier morceau de musique qui imitait les mugissements des bœufs et le bruit de leurs chaînes quand ils tirèrent le monstre du lac. »

(1) Spiritus Dei ferebatur super aquas. Gen. I, 1, 2.

(2) La vache était le symbole de la fécondité et de la renaissance

Les eaux du monde actuel sont les restes de celles du chaos. Koridwen, qui est l'arche personnifiée, a pour attribut un cheval avec un bassin renversé.

Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre davantage ici sur une mythologie qui demanderait un ouvrage spécial. Nous dirons seulement que les mystères des Kymris ressemblent d'une manière frappante à ceux des Égyptiens et des Grecs. Il y avait des lacs sacrés, des îles flottantes, des flambeaux, un fleuve de la mort à traverser, et il y était fait constamment allusion à l'arche (1). Dans le cycle celtique, au monde des géants vivant dans l'âge d'or, puis exterminés par un déluge, avait succédé, au solstice d'hiver de la grande année, le monde de Hu et de Koridwen, qui devait finir par une nouvelle catastrophe, après avoir été précédé de guerres, de malheurs et d'une impiété horrible.

Les traditions de nos Livres Saints sont reproduites dans celles de tous les peuples. C'est le résultat le plus

après le déluge, dans les mythes gallois. Dans la cosmogonie de l'Edda, la vache nourricière est représentée comme la seconde des créatures et la mère des Ases. Dans l'antiquité on n'immolait pas la vache; son utilité l'a rendue sacrée chez tous les peuples. « Les Égyptiens et les Phéniciens, dit Porphyre, auraient mangé de la chair humaine plutôt que de la chair de vache (*De Abstin.*, c. II). » Il aurait pu nommer les Indiens. — Hu Cadarn avait le patronage des bœufs et autres bêtes à cornes. Pour plus de développement sur toutes ces traditions des Kymris occidentaux, voyez Ed. Davies, *Mythol. and rites of the British Druids*, et *Celtic Researches* du même auteur.

(1) Les fêtes les plus solennelles du paganisme étaient originairement toutes diluviennes, tant ce terrible cataclysme avait inspiré la crainte de Dieu aux mortels.

saisissant de toutes les recherches historiques et archéologiques. Il y a eu un seul peuple primitif, rien n'est mieux démontré ; et de ce tronc originel sont sortis des rameaux qui ont emporté avec eux une séve plus ou moins riche, plus ou moins féconde, qui a constitué la vie religieuse, intellectuelle et morale de chaque race, de chaque peuple, répandus sur le globe (1). On a aujourd'hui en quarante langues différentes quarante histoires parallèles du monde antédiluvien et des Noachides : toutes concordent entre elles sur les points essentiels, et s'harmonisent admirablement avec les récits de la Genèse (2).

L'histoire des langues indo-européennes est certainement le guide le plus sûr que nous puissions suivre pour reconstruire l'ordre des migrations qui ont peuplé l'Europe, mais ce n'est pas le seul ; des rapprochements d'un autre ordre viennent s'ajouter à ceux

(1) « Tous les peuples accueillirent successivement les nouvelles divinités, mais la plupart d'entre eux n'abandonnaient pas les anciennes. Jamais ne s'anéantit entièrement l'attachement héréditaire des peuples pour les traditions des premiers temps. Ils professaient tous une religion commune, comme ils parlaient une langue nationale, et ils conservaient leurs cultes indigènes comme leurs dialectes. » Em. David, *Jupiter*, t. II, p. 220. — *Voy.* sur ce sujet un passage très-remarquable de Denys d'Halic., VII.

(2) L'unité ! l'unité ! Tel est le grand objet de tous les regrets de la génération présente, comme de tous ses désirs. La pensée *une* a disparu dans les déplorables débats d'un rationalisme étroit et dissolvant ; il s'agit de la reconstituer. Le monde intellectuel et moral ne peut être sauvé que par la religion, qui est la vraie autorité souveraine. Revenir par elle à l'unité, tel est l'énigme de notre temps et le mot de l'avenir.

que nous offrent les langues pour confirmer les inductions tirées d'autres faits. «En étudiant les traditions mythologiques contenues dans les *Vedas* et les plus anciens monuments religieux de l'Inde et de la Perse, on a retrouvé une foule de fables, de croyances, de surnoms de dieux et de rites sacrés, dont les variantes se rencontrent dans les légendes et les mythes de la Grèce, de la vieille Italie, de l'Allemagne, de la Scandinavie, de la Russie et de l'Angleterre... Des mythes nombreux rattachent entre elles les populations germaniques. Ces mythes ont revêtu chez chacune d'elles une physionomie quelque peu distincte, car tout est mobile et changeant dans le mythe, et chez un même peuple les fables religieuses et héroïques se modifient, se transforment même suivant les temps et suivant les lieux; mais un fonds d'idées communes reste, et c'est ce fonds qui permet de saisir la parenté originaire des croyances. Je pourrais citer une foule de ces traditions qui ont couru toute l'Europe depuis l'antiquité, en changeant de costume, mais en gardant les mêmes traits (1).»

(1) M. Alfred Maury, *Revue des Deux-Mondes* (an. 1857). M. Maury cite ensuite comme exemple une de ces traditions les plus répandues; puis il ajoute : « En présence de rapprochements aussi concluants, il est impossible de supposer simplement qu'une population de même race et d'un même fond de langage fût répandue dans le principe depuis l'Inde et la Perse jusque dans la Bretagne et l'Irlande; il faut nécessairement reconnaître que des peuples venus de l'Asie ont apporté en Europe leurs idiomes et leurs traditions. »—Cfr. Wisseman, *Rap. entre la Science,* etc., t. II, p. 45.— *Voy.* la note XVI, à la fin du volume.

M. Bergmann a démontré d'abord que toutes les divinités des

« A côté de la philologie comparée, dit M. Renan, s'est fondée en Allemagne, il y a quelques années, une *mythologie comparée*, laquelle a démontré que tous les peuples indo-européens eurent à l'origine, avec une même langue, *une* même religion, dont chacun a emporté, en se séparant du berceau commun, les membres épars (1). »

« Il n'y a pas un dogme chrétien, dit le comte de Maistre, qui n'ait sa racine dans une tradition aussi ancienne que le genre humain (2). » Mais ces traditions, il faut le dire à la gloire immortelle du Livre sacré, sont à celui-ci ce qu'est au cèdre du Liban

Germains et des Scandinaves sont les continuations, les métamorphoses et les dédoublements de celles des Gètes, comme les divinités des Gètes sont les continuations, les métamorphoses et les dédoublements de celles des Scythes; il a prouvé ensuite que la mythologie chez les Scythes, chez les Gètes, chez les Germains et les Scandinaves, n'est que le développement normal, dans trois périodes successives, d'une *seule et même religion*, et que par conséquent les Germains et les Scandinaves sont les fils des peuples Gètes, comme les Gètes sont les fils des Scythes.

(1) *Disc. d'ouverture du Cours de langue hébraïque*, etc., au Collége de France.

(2) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 374. — « Quelle suite, s'écrie Bossuet, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux ! Si notre esprit, naturellement incertain, et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par une autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'Église catholique, qui réunit en elle toute l'autorité des siècles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine ! » *Disc. sur l'Hist. univ.*, 2e partie, ch. XXXI.

profondément enraciné dans le sein de la terre et dont la cime est dans les nues, l'ombre qu'il jette sur le flanc de la montagne, ou le reflet ondoyant qu'il produit dans le torrent qui roule à ses pieds.

III

LES TRIADES.—LE NÉO-BARDISME.—LE MYSTÈRE DES BARDES.

Les Bardes, organisés dans une hiérarchie puissante, avaient pour mission de garder le dépôt des traditions de la famille, de la patrie et des souvenirs nationaux.

Nous venons de citer les Triades : quelle est la valeur authentique et intrinsèque de ce monument traditionnel, que l'on croit un débris des anciennes croyances de la race celtique dans l'Occident? Plusieurs écrivains (1) inclinent à penser que Hu a été imaginé après la chute de Llywelyn ab Gruffydd, mort à la fin du XIIIe siècle; ils prétendent que la mythologie des néo-druides, exposée par Davies, n'a jamais été une religion populaire, et ne contient que fort peu d'éléments traditionnels; ils vont même jusqu'à dire que les Triades ont été tirées de cette mythologie d'initiés.

M. de la Villemarqué, aux investigations duquel la science des origines bretonnes est si redevable, a cité

(1) THOM. STEPHENS, *Littérature des Kymris* (London 1849); — SCHULZ, *Légendes de Merlin* (Halle 1853).

des poëmes et des récits d'une très-haute antiquité (1), dans lesquels Hu est mentionné avec les attributs que nous avons rappelés. Nous avons donné aussi un passage de la *Légende armoricaine* de saint Hervé, du XIe siècle, par conséquent antérieur à l'époque du néo-bardisme, dans lequel Hu est nommément désigné avec le surnom de *Kan* ou le *Génie*, ce qui veut dire, dans le sens de la légende, l'*Esprit réprouvé*.

Quant aux caractères intrinsèques des Triades elles-mêmes, les savants ont généralement exprimé la conviction que ces caractères sont de nature à lever tous les doutes sur la réalité d'un fond primitif et original auquel elles appartiendraient. Parmi ces savants nous devons compter M. Ad. Pictet, de Genève; Jacob Grimm, le chef des mythologues de l'Allemagne; l'historien français Henri Martin, M. Alf. Dumesnil, M. Aug. Thierry, Fauriel, John Lingard, et bon nombre d'érudits gallois, entre autres William Owen, etc. (2).

Pour ce qui regarde le *Mystère des Bardes* ou les Triades bardiques, on convient généralement de

(1) *Llyfr Taliésin*, Manusc. (Biblioth. d'Hengwrt), et MYVYR., t. I, p. 72, et t. II, p. 1, 57, 71.

(2) Après avoir rappelé les traditions irlandaises et écossaises sur l'origine de la race gaëlique, empruntées à Nennius et au recueil de M. O'Connor (*Rerum hib. Script.*), M. Thierry ajoute : « Je parlerai avec plus de confiance des monuments traditionnels du pays de Galles. Attaqués d'abord avec acharnement par une critique superficielle ou même sottement passionnée, ils ne sont plus maintenant, quant à leur authenticité, l'objet d'aucun doute; et quant à leur valeur historique, ils méritent assurément une attention sérieuse. » *Hist. des Gaulois*, INTRODUCTION.

l'impossibilité d'expliquer l'existence chez les Gallois au moyen âge d'un système de philosophie religieuse parfaitement original, et dont la croyance à la transmigration des âmes après la mort forme la base principale, sans admettre une liaison traditionnelle avec les doctrines druidiques, qui se distinguaient par cette même croyance. Les témoignages des anciens ne laissent aucun doute à cet égard, quelque imparfaits qu'ils soient d'ailleurs pour tout le reste du système. César le premier nous apprend que les druides enseignaient non-seulement l'immortalité de l'âme, mais aussi la transmigration (1). Après lui Diodore de Sicile, Ammien Marcellin, Pomponius Mela, Valère Maxime, ont répété les mêmes faits, sans y ajouter de nouveaux détails. Cette idée de la métempsycose ne s'est pas, comme on sait, formulée en doctrine religieuse chez un grand nombre de peuples. On ne la trouve systématiquement développée que dans l'Inde ancienne, en Égypte et chez les druides. D'où serait donc venue aux bardes gallois du moyen âge une doctrine aussi complète, aussi profonde, aussi originale sur la transmigration des âmes, si ce n'est des druides, leurs prédécesseurs?

Toutefois on ne doit pas faire difficulté d'admettre une notable influence du christianisme sur cette espèce de religion secrète, conservée par les bardes comme un souvenir national vénérable plutôt que comme une doctrine actuelle, et on peut croire que c'est à cette influence que les Triades doivent ce caractère de pureté

(1) *Non interire animas... Ab aliis post mortem transire ad alios.*

et d'élévation qu'on y remarque. Ce qui doit surprendre, c'est que le système bardique ait pu se maintenir aussi entier vis à vis des dogmes chrétiens, dont il n'offre aucune trace positive. On n'y trouve aucune allusion ni à la Trinité, ni à la Rédemption, ni à la personne du Sauveur, ni aux traditions de l'Ancien et du Nouveau Testament; rien qui rappelle les idées du moyen âge sur l'enfer, le purgatoire et le paradis, ces dogmes qui jouent partout ailleurs un si grand rôle dans les légendes et les poésies populaires. On est donc parfaitement fondé à croire que, s'il y a eu influence de l'élément chrétien, cette influence ne s'est exercée que pour épurer, pour élever les notions traditionnelles anciennes sur Dieu, le monde et l'immortalité de l'âme (1).

Nous donnerons ici quelques-unes de ces Triades pour que le lecteur puisse avoir une idée de ces aphorismes d'un sens si élevé, qui touchent aux systèmes philosophiques les plus profonds, comme aux traditions les plus reculées de la race indo-européenne.

Triade I. « Il y a trois unités primitives, et de chacune il ne saurait y avoir qu'une seule : *Un Dieu, une vérité* et *un point de liberté*, c'est-à-dire (le point) où se trouve l'équilibre de toute opposition. »

Observation. Il n'est point ici question de la liberté

(1) Cfr. *Le Mystère des Bardes de l'Ile de Bretagne*, traduit par M. Ad. Pictet. C'est sous ce titre que cet éminent auteur a publié la portion des Triades bardiques qui se rapporte aux anciennes croyances sur la nature de Dieu, la constitution de l'univers et la destinée humaine.

humaine, puisque, dans l'humanité, il y aurait autant de *points de liberté* que d'individus. Le point d'équilibre de tous les contraires ou de toutes les antinomies n'est qu'en Dieu.

T. II. « Trois choses procèdent des trois unités primitives, toute *vie*, tout *bien* et toute *puissance*. »

Obs. Il faut évidemment entendre ici que ces trois choses dérivent de Dieu seulement, dont la vérité et la liberté sont les attributs, lesquels ne font qu'un avec Dieu.

T. III. « Dieu est nécessairement trois choses, savoir : la plus grande part de *vie*, la plus grande part de *science*, et la plus grande part de *force*; et il ne saurait y avoir qu'une seule plus grande part de chaque chose.»

Obs. C'est-à-dire que Dieu est la vie, la science et la puissance suprêmes.

T. IV. « Trois choses que Dieu ne peut pas ne pas être : ce qui doit *constituer* le bien parfait, ce qui doit *vouloir* le bien parfait, et ce qui doit *accomplir* le bien parfait. »

Obs. Dieu est non-seulement le bien parfait en lui-même, mais il le *veut* et il l'*accomplit*; et il se révèle ainsi par sa volonté et son œuvre.

T. V. « Trois témoignages de ce que Dieu fait et fera : sa *puissance infinie*, sa *sagesse infinie* et son *amour infini*; car il ne manque rien à ces attributs, comme pouvoir, science et volonté, pour accomplir toutes choses. »

Obs. Signe probable d'influence chrétienne dans l'introduction du principe de l'amour divin, étranger dans sa pureté aux religions païennes.

T. VI. « Trois fins principales de l'œuvre de Dieu dans la création de toutes choses : *Amoindrir le mal, renforcer le bien* et *mettre en lumière toute différence*, de telle sorte que l'on puisse savoir ce qui doit être, ou, au contraire, ce qui ne doit pas être. »

Obs. Développement de l'idée de Dieu comme Intelligence suprême et comme Providence. La création a un but et surtout un but moral. Dieu, le souverain bien et l'amour infini, ne peut avoir en vue que la glorification du bien. En présence de la toute-puissance divine, l'opposition du mal ne saurait être absolue.

T. IX. « Trois choses seront (c'est-à-dire prévaudront) nécessairement : *la suprême puissance, la suprême intelligence*, et *le suprême amour de Dieu.* »

Ces citations suffisent pour faire comprendre la beauté et l'élévation des pensées rassemblées dans ce précieux recueil, derniers vestiges d'un culte qui avait pris ses origines dans l'extrême Orient, et qui eut ses jours de gloire dans les Gaules et dans la Bretagne insulaire à une époque reculée. « Tout, dans ces Triades, dit M. Pictet, idées et terminologies, fond et forme, indique une origine à part; et à travers les obscurités d'une exposition morcelée, incomplète, étrangère à nos formules logiques, l'œil plonge avec étonnement dans les horizons lointains d'un monde idéal tout nouveau.» C'est là certainement, pour l'histoire générale de l'esprit humain, comme pour l'histoire spéciale de l'ancienne Europe, un fait du plus haut intérêt (1).

(1) Malgré ces affirmations et les autorités accréditées que nous avons citées, nous conservons particulièrement sur les Triades bar-

Nous ferons ici quelques rapprochements curieux sur le nombre *trois*, dont le lecteur aura déjà sans doute remarqué l'emploi dans plusieurs endroits de cet ouvrage.

Les prêtresses de Senn étaient au nombre de neuf ou trois fois trois. Le nombre trois ou la triade joue un rôle important dans les mystères religieux, dans les philosophies mystiques, etc., chez tous les peuples. Les anciens croyaient que ce nombre était particulièrement agréable aux dieux. La forme trinitaire se rencontre dans beaucoup de religions de l'Orient : en Égypte, Kneph, Phta, Phré, ou Osiris, Isis et Horus; chez les Indiens, la *Trimourti*, Brahma, Vichnou, Siva; la Trinité bouddhique, Adi-Bouddha, Dharma, Sangha; celle de Lao-Tseu, en Chine, Y, Hi, Ouéi; etc. Pour nous borner au monde occidental, on connaît la triade de Pythagore (1) et de Platon. La triade scandi-

diques ou les *Mystères des Bardes*, des doutes fondés, et nous prions le lecteur de considérer ce que nous en disons ici avec M. Pictet plutôt comme un aperçu sur la question que comme un jugement définitif.

(1) Les Pythagoriciens trouvaient dans le nombre *trois* de sublimes mystères, dont ils se vantaient d'avoir seuls la clé; ils appelaient ce nombre l'*harmonie parfaite*. — « A l'époque où les différentes branches de la race japhétique se sont différenciées et séparées les unes des autres, elles avaient déjà l'habitude de compter, les unes par *trois*, les autres par *cinq*. L'habitude de compter par *trois* était la plus ancienne, et c'est pourquoi *trois* et les multiples de trois sont généralement usités dans les plus anciennes traditions et dans la plupart des mythes des peuples japhétiques. De la numération par *trois* est née celle des *douzaines*, qui fut préférée et maintenue principalement par les peuples kimméro-keltiques... Les

nave est Odin, Vilé et Vé; chez les Latins, Jupiter, Neptune, Hadès ou Pluton. Chez les Irlandais, les divinités se groupent par trois personnes, trois dieux, Axire, Anon et Kéara; trois déesses, Aedh, Kann et Nath: groupes qui rappellent les trois dieux des Cabires, adorés à Samothrace, et dont les noms étaient Axieros, Axiokersa, Axiokersos. (PICTET, *Du Culte des Cabires chez les Irlandais*, p. 65.) Dans les Gaules, trois grues, symboles de la triple intelligence divine, sont représentées sur le dos d'un taureau, emblème de l'unité suprême. Les Gaulois reconnaissent trois déesses *maires* (*Deæ Mairæ*), de *mær, meyar, mair,* vierge ou jeune fille, aujourd'hui *maid*. Les druides commençaient et terminaient leurs cérémonies en faisant trois fois le tour de l'autel d'orient en occident. (DAVID DE SAINT-GEORGES, *Histoire des Druides*, p. 56.) On sait le respect des peuples celtes pour le chiffre trois, par la forme des traditions des Kymris, qui nous sont parvenues groupées trois par trois, comme on vient de le voir dans le présent paragraphe. Les trilithes (1), groupes de trois grandes pierres dont l'une

Scythes gardèrent longtemps une prédilection pour les nombres *trois* et *cinq*, qui l'un et l'autre étaient pour eux les nombres par excellence. C'est ainsi que, d'après la tradition, le dieu Targitavus avait *trois* fils, *Hleipo-Skaïs*, *Arpo-Skaïs* et *Kola-Skaïs*. Selon Anacharsis, la vigne portait *trois* espèces de raisins: le raisin de l'ivresse, le raisin de la volupté, et le raisin du repentir. » BERGMANN, *Les Gètes*, etc., p. 283.

(1) Lec'haven, de *lec'h a ven* (*ven* pour *men* en composition), mot à mot *pierre plate sur pierres*, monuments qui paraissent

sert d'entablement aux deux autres, semblent être le symbole de triades divines.

Le nombre trois représente les éléments de toutes les constitutions politiques chez les peuples de l'antiquité. « Est-ce un effet du hasard, se demande Hoefer (*Hist. des Phéniciens*), ou de croyances religieuses? Le dernier me paraît le plus probable; car la triade sacrée ou la trinité se retrouve au fond de toutes les religions. » Le peuple romain se composait de trois tribus, les *Ramnes*, les *Tities* et les *Luceres;* même répartition du pouvoir chez les Doriens, les Spartiates, les Crétois, les Athéniens, etc.

Un des fondateurs de la société de Saint-Vincent-de-Paul, l'éloquent professeur de Sorbonne et savant écrivain Ozanam, que nous avons eu le bonheur de compter au nombre de nos amis, avait tracé à dix-huit ans un tableau synoptique des formes que le dogme de la Trinité a reçues chez les différentes nations païennes. Nous reproduisons ici ce tableau des noms de la Triade divine auxquels des recherches ultérieures permettraient d'en ajouter plusieurs autres.

Le mot *dieu*, placé entre parenthèses à côté du nom supérieur, indique que cette dénomination *collective* exprime l'essence, la substance divine; le nom de *père*, au contraire, indique que l'Être ainsi désigné est le générateur des autres.

avoir existé autrefois en Bretagne, mais qui ont été détruits. Ils n'étaient pas rares en Égypte, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Trinité des Lapons.

Jamala (*Dieu*). { Thiermes, Storjunkare, Baiwe.

Trinité Grecque.

Deus (*Dieu*)... { Jupiter, Neptune, Pluton.

Trinité des Finnois.

..... { Kawe (le Père), Vaïnomonien, Ilmaraïnen,

Trinité Orphique.

..... { Upsistos, Demiourgos, Psychè.

Trinité des Prussiens.

..... { Picollos, Perkunos, Potrimpos.

Trinité Égyptienne.

Kneph (*Dieu*). { Osirei, Hor, Typhon.

Trinité Slave.

..... { Bog (le Père), Belbog, Zernebog.

Trinité Persanne.

..... { Oromase, Mythra, Arhiman.

Trinité Scandinave.

Odin (*le générateur*). { Thor, Freyr, Balder.

Trinité Hindoue.

Parachatti (*la toute-puissance*). { Brama, Vishnou, Siva.

Trinité Celtique.

Hu (*Dieu*)..... { Ellyll-Gwidawl, Ellykllyr, Ellyll-Gurthumwll.

Trinité Thibétaine.

..... { Om, Ha, Um.

Trinité Taïtienne.

..... { Tane (*le Père*), Oro (*le Fils*), Taroa (*l'Esprit*).

IV

LE DRUIDISME. — CULTE GAELIQUE. — DIVINITÉS GAULOISES. — LES GÉNIES OU DIEUX SECONDAIRES. — LES MONUMENTS CELTIQUES, ANTÉRIEURS A L'ÉPOQUE DE L'INVASION KYMRIQUE. — HIÉRARCHIE DES DRUIDES; LEURS PRINCIPAUX DOGMES. — PRÊTRESSES DE SENN. — PLANTES SACRÉES. — L'ŒUF DE SERPENT. — CHUTE DU DRUIDISME.

> La foule des religions naturelles n'est qu'un composé de débris souillés de la religion primitive, débris confus qui sont parvenus jusqu'à nous à travers les âges.
>
> P. LE B.

> Le besoin d'adorer Dieu, de rendre un culte à un Être suprême, tout-puissant, invisible, se retrouve chez tous les peuples païens; le sentiment religieux n'est point mort en eux; ils portent encore sur leur front le sceau de leur origine divine.
>
> F. DE R.

Le druidisme, sur le fond duquel on a bâti tant de systèmes, avait ses racines profondes en Orient, d'où il avait été apporté, ainsi que nous l'avons déjà dit, par les Kymris, dans leurs migrations vers l'Occident. Hu-le-Puissant, le même vraisemblablement que l'Heusus ou Æsus des auteurs latins, à une époque qu'on ne

peut préciser, en avait été le fondateur (1). Mais cette institution religieuse se conserva-t-elle longtemps sans altération? N'y eut-il point intrusion de nouveaux dieux, mélange de croyances étrangères, oblitération des croyances anciennes? Il y eut de tout cela sans doute, car il est de l'essence des institutions humaines de se modifier, de varier, de disparaître même, et d'être remplacées par d'autres, qui ne sont pas moins éphémères.

Sans doute les faits historiques et le caractère des personnages des antiques traditions pouvaient rester purs et vrais, mais la foi, mais les mœurs ne restèrent pas toujours ce qu'elles devaient être, et avec leur altération se manifesta celle des notions traditionnelles. Les croyances elles-mêmes, bien que transmises par des canaux plus intimes, formant comme un dépôt plus particulièrement sacré et providentiellement maintenu au fond des cœurs, les croyances finirent par perdre dans leur expression extérieure le caractère d'unité, qui jusque-là leur avait été propre. La vérité pouvait seule maintenir en faisceau les intelligences des enfants d'Adam; l'erreur, introduite par les passions, les opposa les unes aux autres sur une multitude de points (2).

(1) *Voy.* les Triades.

(2) *Cfr.* sur ce sujet M. H. d'Anselme, *Le Monde païen*, etc. Le nom de M. d'Anselme doit être rappelé parmi ceux des savants qui ont bien mérité de la science et de la religion. Son excellent ouvrage dont nous venons de donner le titre, et sa *Revue du Monde païen*, ont jeté un jour éclatant sur les origines des religions et sur les traditions primitives.

Quelles furent primitivement les influences du mazdéisme de la Perse sur le culte et la religion fondés ou réformés par le chef conducteur des fils de Gomer? Quelles furent ultérieurement celles des Phéniciens et des Chaldéens dans leur contact avec ces tribus nomades en Syrie et dans l'Asie-Mineure, et plus tard encore, à l'époque où les navigateurs tyriens, franchissant les colonnes d'Hercule, s'aventurèrent sur le grand Océan et vinrent chercher les métaux précieux en Gaule, en Irlande, dans la presqu'île de Cornwall (Angleterre), et dans les îles Cassitérides ou Sorlingues, terres environnées, dès la plus haute antiquité, d'un caractère sacré qui rappelle celui de la Samothrace?.. Autant de problèmes historiques sur lesquels on a disserté, mais qui ne sont point encore résolus.

D'un autre côté, la religion des Gaëls ou Galls, plus anciennement établis dans l'ouest de l'Europe et particulièrement dans la Grande-Bretagne, dans les Gaules, l'Italie, l'Espagne, présentait-elle des différences essentielles avec celles des Kymris (1)? En quoi consistaient

(1) Suivant l'interprétation donnée aux légendes irlandaises par un éminent investigateur, M. le baron d'Eckstein (*Le Cathol.* d'avril et mai 1829), le culte gaëlique primitif aurait été celui de Baath, Baoth, Beath ou Bith (l'Être suprême, *Celui qui est*), et d'Eire, la même que la Koridwen des Gallois, culte suivi par les *Nemèdes*, constituant un sacerdoce primitif, pontifes, législateurs, chefs de tribus pacifiques, pastorales et agricoles; puis serait venu un second sacerdoce, celui des *Thuata*, introducteurs des rites pélasgiques du Cabirisme, pontifes, artistes, forgerons et magiciens. C'est à ces derniers que se rapporterait le culte de Gwyon, en tant que Dieu du commerce et des arts. Les Tuatha auraient été remplacés à leur

ces différences? Qu'était-il resté de commun entre les institutions ou les croyances de ces deux races sœurs? Combien s'était-il écoulé de siècles entre la première occupation des Gaëls et l'arrivée des druides dans l'Occident? Et si les druides appartiennent originairement et, comme tout l'indique, exclusivement à la branche kymrique, comment retrouvons-nous cet ordre sacerdotal dans toutes les Gaules et chez les Bretons insulaires, aussi bien chez les Gaëls que chez les Kymris, leurs conquérants? Quelles ont été les phases de la lutte entre les deux peuples? Les Gaëls ont-ils été en partie exterminés, ou réduits en esclavage, ou violemment convertis à la religion nouvelle? Ou bien doit-on reconnaître des affinités entre les cultes et les traditions des deux races, lesquelles auraient permis des rapprochements, des concessions mutuelles, et par suite une acceptation du nouvel organisme religieux par les indigènes? Les auteurs grecs et romains, les monuments et les traditions sont à peu près muets sur ces questions.

Aucun monument écrit ne nous est parvenu sur l'ensemble du culte druidique, et nous en sommes réduits à un petit nombre de renseignements isolés, souvent incohérents ou contradictoires. Ceux qui nous

tour par la hiérarchie druidique et bardique correspondant à la période des héros. Espérons que de nouvelles recherches poursuivies dans cette direction viendront confirmer ce système, dont le point de départ, quant aux Némèdes, a paru incontestable et applicable à toute la race gaëlique.

Il est remarquable que *Baoth* est un des noms de Bouddha à Ceylan.

les transmettent sont, ou mal informés et ne parlent que par ouï-dire, ou bien ils n'ont qu'une connaissance imparfaite ou erronée des idées religieuses et de la civilisation des peuples, ou bien encore ils altèrent sciemment la vérité, les Latins surtout, et parmi ceux-ci César en première ligne (1).

Quoi qu'il en soit, nous aidant des documents entre lesquels il y a le plus d'accord, et des nombreuses inscriptions découvertes en différents temps, nous donnerons la liste des divinités dites *Gauloises*, qui ne sont au fond autre chose que des appellations attributives d'une seule et unique divinité ou du Dieu suprême.

Dis ou Tis dérive de *Diu, Dew*, jour, lumière céleste, synonyme du *Zeus* des Grecs, du *Dies* et du *Deus* des Latins, la grande lumière, le premier et le souverain Être (2).

(1) Asinius Pollion (Suéton. *in Jul. Cæsar.*, c. 50) a dit des Commentaires de César qu'ils n'étaient ni exacts ni fidèles : cette remarque, ajoute Pelloutier, convient particulièrement à ce que César a écrit sur la religion des Gaulois et des Germains. *Histoire des Celtes*, t. I, p. 76. Il était défendu aux Gaulois de s'ouvrir à des étrangers sur le sujet de la religion, et de répandre dans le public les instructions qu'ils avaient reçues des druides. César, vi, 14. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris que l'auteur des *Commentaires* ait été lui-même très-incomplètement instruit des croyances et des rites druidiques.

(2) *Dis* était le nom que les Curètes ou Sabins donnaient à Jupiter, et ce nom vient originairement des Crétois, qui appelaient *Di* le jour où la lumière. Cfr. Pezron, *Antiq. Celt.* p. 99.

Tous les Gaulois se proclamaient issus de Dis, qu'ils nomment

TEUTHTATÈS ou TUT-TAT, *teuth*, nations, hommes *tât* ou *tâd*, père, *hès* ou *ès*, en composition, pour *Tis* ou *Dis*, dieu, c'est-à-dire Dieu, père des hommes ou des peuples. Les Gaulois de la Narbonnaise, adoucissant les sons, se disaient *Teuth-Sah* pour *Teuth-tât*, c'est-à-dire les enfants du Père. De là *Tectosages*, nom que portaient ces peuples (1).

leur père; *Galli se omnes ab Dite patre prognatos prædicant.* CÆSAR. VI, *De Bell. Gall.*

« Le *Déva* sanscrit, le *Div* zend, le *Dew* slave, tous signifient dieu; le *Tivi*, dieu encore, et le *Disen*, déesse, chez les anciens Scandinaves, le *Teut* chez les anciens Teutons, le *Pater Dis* des Gaulois, tous ces mots sont analogues et ne sont que les formes variées d'un mot unique et partout répandu. L'idée qu'il exprime est la plus générale, c'est celle de *Maître* ou *Seigneur*. » CREUZER et GUIGNAUT. *Les Religions de l'Antiq.*, t. II, 1re part., liv. v, p. 289.

« En rapprochant les diverses étymologies du nom de Dieu dans l'antiquité, on est conduit à reconnaître l'*identité* d'origine de la croyance à l'Être suprême chez les peuples de souche indo-européenne. Et ce résultat n'est pas un des moins concluants en faveur de l'idée à laquelle tout nous ramène dans l'étude des religions de l'antiquité, celle d'*un premier faisceau de croyances* qui, nées ou plutôt reçues dans le berceau commun de la civilisation humaine, dans l'Asie occidentale, se sont répandues de là en diverses contrées pour y subir des métamorphoses et des additions, suivant le génie de chaque race et les circonstances dans lesquelles elles se sont trouvées placées. » ALFRED MAURY, *Relig. de l'antiq.*, t. II, p. 1280.

(1) Teuthtatès chez les Celtes des Gaules, comme Hu chez ceux des îles Britanniques, portait des ailes aux épaules, rappelant par ce symbole l'Esprit créateur planant sur les eaux primordiales. Il portait la couronne de l'empire universel et la barbe du plus ancien des êtres.

TARANIS, TARANUS, dérivé du Scythe *Pirkunis*, orageux. C'est une épithète de *Tivus* (qui est brillant), nom du Dieu du ciel chez les Scythes et leurs descendants. Dans l'idiome des Kymris, le nom du ciel pluvieux ou orageux prenait la forme de *Vercunus* ou *Berecunus*, et dans la branche gaëlique il avait les formes de *Tarcanus*, *Derkunus*, *Taracnus*, *Tarânus*. Les Grecs, qui étaient en rapports avec les Kymro-Celtes, ont changé *Vercunus* en *Hercunos*, sans s'apercevoir que c'était le même mot que le grec *Keraunos*. Les Sicules, qui étaient d'origine *ligure*, ont adopté des Kymri-Pelasges le nom de *Vercunus*, qu'ils ont changé en *Hercunus*, *Hérakulos*, qui est passé aux Latins (*Hercules*) et aux Grecs (*Héraklès*).

BELEN (BELI des Kymris) appartient à une racine qui signifie *lumière*, ou bien il dérive du phénicien *Baal*, qui exprime la souveraineté, ou encore du sanscrit WALI, roi (d'où le latin *validus* et le français *valeur*). Sur les médailles britanniques de Cambden, *Belenus* est représenté la tête couverte de douze globes, symbole du soleil dans les douze signes du zodiaque (1). Il avait pour emblème le taureau orné d'une étole et entouré

(1) *Tombelaine* (de *tun*, de là *dun*, mont, et *Belen*), nom d'un rocher sur la côte de Normandie, rappelle le culte de ce Dieu-Soleil. — L'inscription latine : DEO BELATUCADRO, se décomposerait ainsi : *Deo Bel*, au dieu Bel ou soleil, *ato*, toujours, *cadr* (racine de *cadarn*) fort ou puissant.

Suivant quelques savants, *Belenus* dériverait de *pellen* ou *bellen*, boule, globe (globe du soleil). De là *Apellen*, (Apollon), c'est-à-dire *le globe par excellence*. M. Mahé fait dériver *Belen* de *Melen*, mot breton qui signifie *jaune*, *blond* (l'astre au front d'or).

de touffes de gui, et portant trois grues sur son dos. L'association du taureau et de la grue est commune au culte d'Apollon et au culte de Bel, et se retrouve sur des médailles gauloises et sur des monuments grecs.

M. de la Villemarqué pense que *Belen* ou *Belenus* désignait l'Apollon gaulois (1) : c'est l'*heaul* ou *heol* (soleil) des Celtes occidentaux ; de là le *Hêlios* des Grecs.

Belismam ou Belisama (de *Balsamen*, phénic.) *Maîtresse du Ciel*, compagne de Bel ou Bâl. D'après deux inscriptions, c'est une Minerve gauloise.

Quant à Abellio, Volianus, Camulus. (origine du nom d'homme *Camille*), qu'on trouve dans quelques inscriptions, ils n'étaient qu'une altération de *Belen*, ou des surnoms de Hesus dans quelques localités. D'après M. Cénac-Moncaut, *Abellio* viendrait d'une racine basque, et signifierait le *Dieu des troupeaux* (2). *Camulus* serait le Mars gaulois, et signifierait en langue sémitique le ministre qui se tient *devant Dieu* (Qadam el). Camillus était aussi le nom de Mercure dans les mystères de Samothrace.

Onuava (déesse-poisson), déesse cosmogonique ou déesse-mère, chez les Gaulois, qui la représentaient sous la figure d'un oiseau nocturne à la tête de femme. Elle allaitait deux crapauds, emblème du mal qui a été introduit dans le monde. D'autrefois sa tête est environnée de deux serpents. Cette divinité est représentée

(1) Les *Romans de la Table-Ronde*, p. 234. — *Bilinos* est le mot gaulois d'après une médaille.

(2) *Monum. des anc. idiomes Gaulois*, p. 24, par H. Monin (1861).

à Montmorillon (Poitou) sur la porte d'un ancien temple gaulois.

Les Gaulois reconnaissaient en outre une foule de génies, dont ils peuplaient les lacs, les rivières, les fontaines, les bois, les vallées, les montagnes, les nuages mêmes (1). Ceux des druides qui, lors de la persécution sous Auguste, acceptèrent par peur ou par calcul intéressé les innovations des vainqueurs, trouvèrent dans le dogme des génies un prétexte spécieux pour suivre l'exemple de ce que pratiquèrent les conquérants du pays; ils créèrent de nouvelles divinités, tantôt en déifiant quelques-uns de leurs Génies principaux, tantôt en faisant l'apothéose de certaines villes. De là les dieux *Pennin* (les Apennins), *Vogèse* (les Vosges), *Circius* (prononcez Kirkius, le vent Kirck ou du sud-ouest); les déesses *Arduinna* (forêt des Ardennes), *Nemausa* (Nîmes), etc. Leurs noms et leurs images figurèrent alors dans les temples avec les

(1) Chez les Celtes, le chef des Esprits mauvais était nommé *Aibhister* ou le *Destructeur*. DAVID SAINT-GEORGES, *Hist. des Druides*, p. 28.

Les idiomes bretons possèdent une forme de singulier qu'on pourrait appeler *singularissime*. Ainsi *skav*, qui est un mot commun à tous les dialectes néo-celtiques et au gaulois, veut dire du *sureau*; mais *skaven* signifie un seul pied de sureau, une seule branche de sureau. Même différence, dans le cambrien, entre *ysgaw* et *ysgawen*; le gaulois donné par Dioscoride (IV, 171) est *skobién*, forme évidente du nombre *singularissime*. On en trouve un grand nombre d'autres exemples. Eh bien, IDEN est le *singularissime* d'IDA, l'Olympe gaulois, indice remarquable qui confirmerait plusieurs autres données tendant à démontrer le monothéisme des Gaulois.

anciennes divinités gauloises et celles de la mythologie romaine. La coexistence de ces deux systèmes de druidisme n'ayant pas été distinguée, il en est résulté pour la religion des Gaulois une grande confusion (1).

La croyance aux génies, aux esprits supérieurs, mais de différents ordres, répandus dans la nature, est universelle, et appartient à tous les peuples de l'antiquité, civilisés ou barbares (2). Ouvrons les livres de l'Inde :

« L'Éternel, dans la contemplation de sa propre existence, résolut de partager sa gloire avec des êtres capables de goûter sa béatitude. Ces êtres n'existaient point encore. L'Éternel voulut, et ils existèrent. Il les forma capables de perfection, mais avec le pouvoir de

(1) C'est ce qui a trompé M. Alf. Maury, et l'a porté à admettre une religion gauloise populaire qui n'aurait été primitivement que le *naturalisme* ou le culte des agents physiques, mais que le druidisme se serait assimilée pour la spiritualiser.

(2) Les Romains offraient des sacrifices aux fontaines.

O fons Bandusiæ splendidior vitro,
Dulci digne mero, non sine floribus,
Cras donaberis hœdo ; etc.
HORATI. Carm., l. III, Od. XIII.

Homère introduit Achille disant aux Troyens : « Ce beau Scamandre auquel vous immolez depuis longtemps un grand nombre de taureaux, et dans lequel vous précipitez des chevaux vivants, ne vous sauvera pas de mes mains. » HOM. *Iliad.* XXI, 130.

« Les Amazones, au retour d'une expédition, jetaient dans le Thermodon des chevaux et des armes, qu'elles lui avaient voués dans le combat. » VALER. FLACC., l. V, 121.

Voyez sur ce sujet PLINE, l. XXX, 2; HÉRODOT., l. I, 138; l. VII, 54, 113, 114; STRAB. l. XV; JUSTIN, II.

la perdre, l'un et l'autre dépendant de leur volonté... L'Éternel partagea les *Devatas* (les dieux secondaires) en différentes catégories ; il établit un chef sur chacune. Tous ensemble ils entouraient le trône de l'Éternel, selon leur classe ; ils chantaient des hymnes de louange et d'adoration au Créateur, des chants d'obéissance aux personnes de la Trimourti (1). »

Puis le livre sacré raconte la défection d'une partie de ces esprits célestes, qui sont précipités dans les ténèbres.

On remplirait des volumes entiers avec les seuls passages des auteurs anciens, poëtes, historiens, philosophes, poligraphes, indiens, persans, grecs, latins, etc., qui démontrent l'universalité de ces croyances, un des dogmes du christianisme. Bornons-nous à constater que les Celtes, venus de l'Orient, avaient apporté en Europe la croyance aux esprits ou intelligences supérieures à l'homme, et chargées de présider aux éléments et aux différents districts de la nature (2). Citons le savant Pelloutier, qui avait fait une étude spéciale de tout ce qui tient à la race celtique :

(1) *Bhagavat-Gita,* p. LXXIX. — *Voy.* encore l'*Oupnek-Ha,* 48, 93, 391 et *passim.*

Le Bhagavat-Gita est le *chant divin* du Mahâbhârata ; c'est un des morceaux les plus élevés et les plus éclatants de la littérature indienne. Le Dieu créateur et conservateur du monde s'y révèle dans un magnifique langage : « Cet univers, dit-il, est en moi, suspendu « comme les perles dans le cordon de soie qui les tient enfilées. »

(2) « L'attribution à tout lieu remarquable d'un être surhumain qui en est comme l'âme, le *Genius loci* (divinité topique), comme disent les latins, est chose commune à l'antiquité presque tout entière. » H. MARTIN, *Hist. de F.,* t. I. « Si chaque individu, dit Creuzer,

« Le culte que ces peuples rendaient aux éléments et à toutes les parties du monde visible était fondé sur la persuasion qu'il résidait dans l'air, dans le feu, dans l'eau, et dans tous les corps que nous regardons comme inanimés, des *intelligences* qui avaient une assez grande supériorité sur l'homme, tant par les lumières que par la puissance dont elles étaient douées pour mériter un service religieux de leur part (1). »

avait son *Lar*, son génie, son *ange* gardien, même l'enfant à la mamelle, les familles, les races, les nations entières étaient également sous la garde de ces esprits tutélaires. »

(1) Pelloutier, *Hist. des Celtes*, t. V, p. 67, 227, etc. Chez aucun peuple on ne trouve le *naturalisme* imaginé par quelques savants modernes.

Le culte des génies ou des esprits, dieux secondaires qui, selon les peuples Celtes, s'unissaient aux objets de la nature, donna naissance chez les Romains à l'art des augures et des aruspices. Dès lors que l'on supposa des génies unis aux oiseaux, il n'y eut qu'un pas à faire pour regarder leurs divers mouvements comme des manifestations et des avertissements divins. De là aussi les épreuves par l'eau et par le feu qui ont subsisté si longtemps parmi nous. On croyait que les intelligences unies à ces deux éléments devaient infailliblement découvrir la vérité; et des chrétiens qui continuèrent les pratiques des païens attribuèrent à Dieu cette découverte. Enfin c'est encore à la théologie celtique qu'il faut rapporter l'origine cabalistique des sylphes, des ondins, des elfs, des gnômes, qui peuplaient l'air, la terre et les eaux. Iliade xxi, 130, etc. — Æneid. viii, 31-72. — Horace, Odes, l. iii. — Maxime de Tyr, l. i. — Agathias, l. i. — Villibald, *In vitâ sancti Bonifac.* — Auson. Burdigala, 29. — Procope, Goth. l. ii. — Grég. de Tours, *De glor. Confes.* c. ii. Toutes les superstitions populaires, sous le règne du christianisme, n'ont pas d'autre origine que des pratiques païennes plus ou moins transformées ou transportées à des saints.

Voy. la note XVII, à la fin du volume.

Abordons maintenant des questions d'un autre ordre.

On est accoutumé à entendre appeler monuments *druidiques* les dolmens, les menhirs, les kroummleac'hs, les tumulus, si communs dans l'ouest et le nord de l'Europe. Nous avons déjà plus d'une fois laissé entrevoir l'opinion qui fait remonter l'origine de ces monuments à une époque bien antérieure à l'introduction du druidisme dans les Gaules. Jamais, comme on sait, il n'est question, dans les auteurs anciens, de l'érection de quelque monument de ce genre dans la Bretagne insulaire, dans les Gaules ou ailleurs, ni de quelques cérémonies accomplies au milieu de ces monuments.

« Du silence complet des auteurs anciens, qui cependant ont accordé quelque attention aux doctrines des prêtres gaulois, on pourrait inférer que ces monuments étaient préexistants à la religion des druides. En effet, on nous parle de temples gaulois, de statues de dieux gaulois, de grands simulacres de divinités façonnés par les druides: nulle part il n'est question de pierres levées. On peut se demander même si les constructions attribuées aux druides ne sont pas trop grossières pour qu'on puisse les attribuer à une époque où l'art était assez avancé pour produire des statues et des temples. Il me semble qu'entre l'érection d'une pierre brute et la fabrication d'une idole, quelque barbare qu'elle soit, il y a un dégré immense à franchir dans l'échelle de la civilisation (1). »

César décrit les funérailles des Gaulois, qu'il dit *magnifiques et somptueuses* à cause de la pompe qu'on

(1) M. P. Mérimée, *Voyage en Corse*, p. 35.

y déployait et des objets précieux qu'on jetait dans le bûcher, mais nulle part il ne parle d'érection de monuments funèbres. (L. VI, 19.)

Les rites druidiques ne paraissent avoir aucun rapport avec ces pierres mystérieuses (1).

A l'époque où vivaient les druides, déjà l'origine de ces mégalithes se perdait dans la nuit des siècles; et cette origine, les Gaulois eux-mêmes l'ignoraient absolument au temps de la conquête de leur pays par les Romains. Pourtant, si l'érection de ces monuments si extraordinaires avait été l'œuvre de leurs pères; si ceux-ci, par un concours immense qui fut nécessaire pour remuer, transporter, soulever ces masses gigantesques, avaient dressé et établi dans un équilibre éternel ces rocs dont le volume nous jette dans la stupéfaction, croit-on que ce triomphe de la force vivante sur la force inerte, que cette puissance de l'union, que ces premiers-nés des monuments humains, non moins étonnants et beaucoup plus solides que ceux qui leur

(1) Dans une notice sur la *Grotte des Fées* ou dolmen qu'on voit dans la commune de Mettray, près Tours, M. Van Delaunay fait la réflexion suivante :

« Quand les druides ont été les maîtres de Zoroastre et de Pythagore, ils étaient déjà loin de cette simplicité primitive que nous retrace le monument religieux conservé près de la ville de Tours. » Pour concilier en effet cette simplicité d'architecture et de monuments avec le savoir profond qu'on accorde aux druides, on est obligé d'admettre, dans leur école, un progrès extraordinaire que rien ne démontre et ne permet même de supposer. Il n'y a d'explication possible qu'en admettant deux époques fort distantes sans doute par les mœurs et le degré de civilisation.

Toutefois nous pensons que le dolmen, devant être recouvert d'un monticule, ne nécessitait aucun ornement architectural.

succédèrent, monuments d'ailleurs consacrés à la mémoire de leurs ancêtres et hommages solennels à la Divinité, deux choses impérissable dans l'esprit des générations humaines, peut-on croire, dis-je, que tout cela n'eût pas frappé ces peuples de surprise et ne leur eût pas laissé un long souvenir?

Ce souvenir, comment l'auraient-ils perdu? Si les auteurs de ces monuments, devenus l'objet de leurs hommages et souvent de leur culte, eussent été leurs aïeux, la tradition leur en fût restée. Les peuples oublient leur origine, mais non celle des monuments qu'ils ont érigés, car, de génération en génération, ces monuments la leur rappellent, et de père en fils ils se disent: Nos aïeux les ont faits; et ils ne cessent de le dire que lorsque l'œuvre a disparu ou qu'ils ont disparu eux-mêmes. Or, s'il est une chose évidente, c'est que les Gaulois du temps de César, comme les générations actuelles de l'Armorique, ou du pays de Galles en Angleterre, les Kymris les plus purs, en ont oublié jusqu'au nom véritable (1).

(1) Telle est l'opinion que soutient M. Boucher de Perthes, mais l'éminent auteur mêle à cette opinion, contre laquelle, nous le croyons, personne n'oserait réclamer aujourd'hui, une nouvelle idée qui ne trouvera guère de partisans.

« Je n'affirme pas, dit-il, que ces pierres posées soient des créations antédiluviennes, mais j'oserais encore moins affirmer le contraire. » (*Antiq. Celtiq.*, t. II, p. 43).

Pour peu qu'on ait voyagé en Bretagne, par exemple, et qu'on en ait observé les monuments, on n'hésite pas à prononcer que rien n'est plus invraisemblable que cette dernière hypothèse, au moins pour les monuments de cette province, et l'analogie nous porte à croire qu'il en est ainsi des monuments de la même sorte dans les autres pays. — *Voyez* la note XVIII, à la fin du volume.

On a aussi remarqué que les monuments celtiques sont beaucoup moins nombreux et moins considérables dans les îles Britanniques que dans notre Armorique, et pourtant il semble que c'est le contraire qui devrait avoir lieu, puisque, d'après César, ce ne serait point de la péninsule gauloise, mais de la Bretagne insulaire que le culte druidique tirerait son origine (1). On a encore observé qu'on ne trouve les druides établis dans les

(1) On croit, dit César, que la doctrine des druides a pris naissance dans la Bretagne, d'où elle fut transportée en Gaule ; et aujourd'hui ceux qui désirent en avoir une connaissance plus approfondie se rendent encore dans cette île pour s'y instruire (*De Bell. Gall.*, l. VI, n° 13).

On regarde ce témoignage de César comme étant d'un grand poids en faveur de Hu. Toutefois, d'après les Triades, dès la première invasion, Hu établit des colonies partie sur le littoral de la Gaule (Triade IV), partie dans l'*Ile-de-Miel* (Fel-ynys), ancien nom de la Bretagne insulaire. Plus tard, Prydain, fils d'Aedd-le-Grand (Triade I), passa dans cette île à la tête des Brython, tribu des Kymris armoricains, et lui imposa le nom de Prydain ou Bretagne. Ces Kymris armoricains parlaient le même idiome que les Kymris d'Albion, et ils se firent place dans cette île « sans opposition ni combat, en équité et en paix. » (Triade V.) Nous sommes donc fondés à supposer que le druidisme fut établi dans la péninsule gauloise sinon avant de l'être dans l'île de Bretagne, au moins à la même époque. Mais il est possible que l'institution se soit maintenue plus longtemps florissante dans la Grande-Bretagne que dans les Gaules, où elle devait être en décadence à l'époque de César.

M. Am. Thierry trouve le caractère sauvage et sombre de l'Armorique en harmonie avec les croyances religieuses de la Gaule, et c'est pour cela, dit-il, que les druides l'avaient choisie pour la célébration de quelques-uns de leurs plus secrets mystères, *Hist. des Gaulois*, l. IV, c. 1.

Gaules ni à l'époque où les Gaulois et les Germains (1) ne formaient qu'un même peuple sous le nom de Celtes, ni au temps de la grande émigration gauloise qui, 600 ans avant l'ère chrétienne, fonda la Gaule cisalpine et la Galatie, ni même à l'époque des guerres d'Annibal. D'un autre côté, on ne signale aucune trace du culte druidique chez les peuples septentrionaux de race indo-germanique ni chez les Celtibères d'Espagne; et pourtant il existe dans les contrées où ils se sont fixés un grand nombre de monuments analogues à ceux qui couvrent nos rivages (2).

(1) « Les mœurs des Germains sont très-différentes de celles des Gaulois; ils n'ont ni druides qui président à la religion, ni sacrifices. » CÉSAR, *De Bell. Gall.*, l. VI, 21.

(2) M. Alf. Lallemand, membre de la société Polymathique et secrétaire de la société Archéologique du Morbihan, le savant directeur de l'*Annuaire Statistique* du même département, annonçait en 1854 un travail spécial sur cette question nouvelle, qu'il introduisait dans la science. Nous ne savons si ce travail a paru.

Un des écrivains dont s'honore le plus la Bretagne, M. de Courson, dans sa belle *Histoire des peuples Bretons*, n'admet pas que les sanctuaires de pierres aient été affectés au culte druidique. Pinkerton traite de visionnaire le docteur Stukeley, qui attribue aux druides les célèbres pierres de Stonehenge.

« En retrouvant ces monuments en des lieux où ne pénétra jamais le culte druidique, on est forcé de considérer comme des conjectures sans fondement les divers systèmes dont ils furent l'objet. » DE LA ROCHEMACÉ, *Études sur le culte Druidique.*

M. de Caumont fait aussi remonter les monuments celtiques à une époque antérieure à la conquête de la Gaule par les Romains. Voy. son *Cours d'Antiq. monum.*, t. I.

On ne peut raisonnablement croire, dit M. Boucher de Perthes, que ces dolmens, que ces pierres levées que nous avons appelées

Mais ce n'est pas seulement des monuments celtiques du nord qu'on doit dire qu'ils n'ont rien de commun avec le druidisme ; si on se rappelle la géographie que nous avons tracée de ces sortes de monuments, on conviendra qu'on ne peut admettre que ce soit sous le règne des druides que ces monuments ont été érigés ; autrement il faudrait dire que le druidisme a été la religion à peu près universelle, puisque ces monuments se rencontrent dans les cinq parties du monde ; tandis que nous voyons le druidisme confiné dans les Gaules et la Grande-Bretagne à une époque relativement récente.

D'après ces considerations et ces faits, nous croyons être suffisamment autorisé à croire que ces dolmens, ces menhirs, ces kroummlea'chs et autres monuments de cette nature, ont été jusqu'ici nommés à tort druidiques. A l'époque de l'invasion des Kymris, « les Gaëls primitifs, dit M. H. Martin, n'avaient pas encore l'institution druidique ; les Celtibères et les autres Gaulois d'Espagne, leurs descendants, ne paraissent pas l'avoir jamais adoptée (1). »

druidiques, étaient l'œuvre des druides ou des peuples qui suivaient leur culte ; il est certain que les Gaulois, puis les Romains, avaient trouvé ces monuments existants, et qu'en les honorant ils ne faisaient que suivre une coutume dont ils ignoraient l'origine. Admettons donc, ajoute-t-il, comme vraisemblable que ces pierres levées qu'on trouve non-seulement dans toute l'Europe, mais en Afrique, en Asie, jusque dans l'Inde et en Chine, sont les plus vieux monuments du monde. *Op. cit.*, t. II, p. 411.

(1) *Ouv. cité*, t. I. — Toutefois ne pourrait-on pas conjecturer que le conducteur des Kymris, Hu-Cadarn, a travaillé sur un fonds primitif de croyances et de coutumes communes aux deux branches ?..

Nous conclurons que ces pierres et les dispositions qu'on leur donnait étaient une tradition des Noachides, conservée par les Gaëls ou Celtes, premiers habitants de l'occident et du nord de l'Europe (1).

Disons quelques mots de la hiérarchie druidique.

(1) De là la nécessité d'admettre deux systèmes de religion, deux corps de symboles, après l'invasion kymrique : la religion des anciens Gaëls ou indigènes, dont les croyances pouvaient être fort dégénérées et réduites peut-être à de grossières superstitions; et celle que M. Thierry appelle un panthéisme matériel, religion méthaphysique, mystérieuse, sacerdotale, présentant avec les religions de l'Orient la plus étonnante conformité. Cette dernière serait le druidisme.

« On peut raisonnablement supposer, dit cet historien, que les Kymris, durant leur long séjour soit en Asie, soit sur les frontières de l'Asie et de l'Europe, furent initiés à des idées et à des institutions qui, circulant alors d'un peuple à l'autre, parcouraient toutes les régions orientales du monde. » *Hist. des G.*, l. IV, c. I.

M. Alf. Maury pense aussi que le druidisme ne remontait pas en Gaule à une bien haute antiquité. « Aucune trace, dit-il, ne s'en étant conservée en Italie, chez les populations d'origine celtique, il est probable que celles-ci n'étaient point en possession du druidisme quand elles passèrent les Alpes. » Il lui paraît peu probable que le progrès accompli par les Celtes dans la civilisation ait seul amené l'établissement du druidisme. Il croit plutôt à l'introduction d'une doctrine étrangère dans la théologie gauloise; mais ce n'est pas aux Kymris qu'il la rapporte, il l'attribue à de puissantes influences phéniciennes. On ne peut nier qu'il y ait beaucoup d'éléments phéniciens dans les traditions religieuses des Celtes occidentaux. Ainsi, par exemple, le dieu Balmarcos de Paris est Syrien, etc. Jamais on ne débrouillera la nationalité de tous les noms de dieux, d'hommes et de femmes, que les pierres, les médailles et autres monuments nous ont conservés.

Les druides (du celto-gallois *derwid*, sage) se nommaient aussi en grec et en latin *Saronides*, *Semnothées*, *Senani*, qui signifient *contemplateurs*, *vénérables*. Les druides proprement dits étaient dépositaires des dogmes traditionnels et secrets de la religion et de la science sacrée ; ils les interprétaient et les transmettaient oralement aux initiés et à ceux qui se destinaient au sacerdoce. On pense toutefois qu'ils avaient des livres écrits, qu'ils communiquaient à leurs élèves, comme on le pratiquait dans les *Coheniatims* ou colléges de prêtres de l'ancienne Égypte. Les colléges de la Gaule étaient célèbres, et la jeunesse du pays s'empressait d'accourir pour y puiser tous les genres d'enseignements. « Les druides, dit César, discutent sur le mouvement des astres, la grandeur de l'univers, la nature des choses, le pouvoir et l'influence des dieux immortels, et transmettent ces doctrines à la jeunesse (1). »

Le temps du noviciat, qui durait souvent vingt ans, s'écoulait dans la solitude, au fond des cavernes et des immenses forêts qui couvraient alors une partie des Gaules. Là, des solitaires se livraient, loin de tous les regards, aux rigueurs de la vie ascétique. Les légendaires et les hagiographes des deux Bretagnes nous

(1) *Guerre des Gaules*, l. VI, c. 14. « Les druides, dit M. de Gobineau, avaient placé parmi les Armoricains leur séjour de prédilection. C'était chez eux qu'ils entretenaient leurs principales écoles. » *Essai sur l'inégal. des rac. hum.*, t. III, p. 164. Ce sentiment est formellement contredit par César, qui affirme de la Bretagne insulaire ce que M. de Gobineau dit de l'Armorique, mais peut-être y a-t-il lieu de distinguer deux époques.

apprennent que ce fut de ces solitudes que sortit une grande partie des saints personnages qui peuplèrent, au IVe et au Ve siècle, les monastères de la Grande-Bretagne et de l'Armorique (1). Les druides sortaient de la masse du peuple par une voie d'initiation scientifique. Là était le secret de leur puissance, puissance si énorme, qu'un orateur chrétien n'a pas craint de dire que les rois de la Gaule, au milieu des pompes de la grandeur, n'étaient que *les ministres et les serviteurs de leurs prêtres* (2).

« Les druides, d'un esprit plus élevé, liés, comme le veut Pythagore, par les liens d'une association fraternelle, s'élancèrent vers les connaissances les plus sublimes, les mystères les plus cachés de la nature; et regardant avec indifférence les choses humaines, proclamèrent l'immortalité de l'âme (3). » Horace définit la Gaule : « La terre où l'on n'éprouve point la crainte de la mort. »

« Les druides n'ont laissé transpirer dans le vulgaire qu'un seul de leurs dogmes, afin d'exciter mieux la valeur guerrière : ce dogme est celui de l'immortalité

(1) ORIGÈNE, l. IV, in Ezech.

(2) DION CHRYSOST. *Orat.* XLIX, cité par M. de Courson, dans son *Histoire des Peuples Bretons*, t. I, p. 50, etc.

(3) *Druidæ ingentis celsiores*, etc., AMMIEN MARCELLIN, l. XV. — Aristote proclame les druides pères de la philosophie grecque, c'est-à-dire de toute science enseignée dans son pays. — Le maître de Pythagore, Phérécide, croyait aussi que les connaissances philosophiques étaient venues dans la Grèce par les étrangers du Septentrion; son instituteur, Pittacus, tirait son origine et sa science de la Thrace. *Voy.* DIOGÈNE LAERCE, PLINE, CLÉMENT D'ALEXANDRIE, BANIER, BAILLY, etc.

des âmes et d'une autre vie au delà du tombeau (1). »

La destinée de l'âme au sortir du corps, dans le système des druides, est une question qui a donné lieu à une controverse qui ne paraît pas avoir abouti jus-

(1) *Unum ex iis quæ præcipiunt Druidæ in vulgus effluxit,* etc. POMPONIUS MELA, *De Situ orbis,* l. III, 2. — « Dogme précieux, en vérité, s'écrie le célèbre orientaliste Anquetil Duperron, en rappelant cette même croyance chez les Hindous, dogme précieux, et que ni le long intervalle des temps, ni les successions multipliées des peuples, ni les diverses subversions du globe, n'ont pu arracher de la mémoire des hommes. »

« La plus ferme et la plus claire notion de l'immortalité qui fut jamais, voilà ce que nos pères représentent dans le monde antique, voilà leur vraie gloire et leur mission providentielle... voilà le principe de leur héroïsme et le secret de leur génie... De quelle hauteur les Gaulois, et non-seulement les initiés, mais la multitude, regardaient les cultes puérils des idolâtres et ces légendes homériques où les ombres des héros sont censées errer dans un oisif et triste séjour, et implorer inutilement le retour à la vie, fût-ce dans les plus viles conditions de la terre! » H. MARTIN, *Hist. de Fr.*, t. I, p. 80. — J. REYNAUD, *Encycl. nouv.*, art. DRUIDISME.

M. H. Martin conviendra avec nous qu'il faut rendre à chacun ce qui lui est dû, et ne rien exagérer. Or, on ne peut admettre que la doctrine de l'immortalité de l'âme soit d'origine druidique, comme il l'avance (I, 80, note); elle est assurément bien antérieure au druidisme, lequel ne l'avait point inventée mais trouvée en Orient avec toutes les autres doctrines de tradition religieuse. Le célèbre historien ne doit point ignorer les nombreux textes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Nous nous bornerons à lui rappeler *Deutéron.* XVIII, 10-11; — *Rois,* l. I, c. XXVIII, 7-9, — *Job,* XIX, 25, 26, 27; — *Isaïe,* XXVI, 19; — *Daniel,* XII, 2.

Il faut éviter de justifier ce mot d'un spirituel critique : « De même qu'en certaines maladies, on voit tout en jaune, les *celtomanes* voient tout en druidique. »

qu'ici à un résultat bien satisfaisant. Admettaient-ils une métempsycose, ou bien une métensomatose : c'est-à-dire, admettaient-ils le retour des âmes dans de nouveaux corps ? c'est la métempsycose ; ou simplement imaginaient-ils un pays inconnu où les âmes se rendaient après la mort ? Croyaient-ils à ce pays des âmes, dont plusieurs nations sauvages supposent aujourd'hui la réalité ? C'est ce qu'on appelle métensomatose.

Voici, croyons-nous, ce qu'on peut dire de plus précis à cet égard. Les druides étaient d'abord persuadés que l'âme survit au corps, qu'elle est immortelle. Ils admettaient après cette vie des peines et des récompenses qui devaient être le prix de la conduite qu'on avait tenue dans ce monde. Après ce temps, les morts revenaient à la vie, ou les âmes ranimaient leur corps une seconde fois. Cette seconde vie était immortelle ; les hommes qui la reprenaient ne mouraient plus pour revivre encore. Ces dogmes paraissent avoir été communs aux Gaulois et aux Germains. Les Hindous admettent aussi la métensomatose.

Les savants et les prêtres auxquels étaient confiés les soins du culte et de l'enseignement étaient désignés collectivement sous le nom de *Patères*. On donna d'abord à l'archidruide ou prince des prêtres le nom de *Dio* ou Dieu, parce qu'on le regardait comme le chef religieux auquel était échue la mission de représenter la puissance divine. Chez les Pélasges et chez les Celtes, les prêtres étaient hiéronymes, c'est-à-dire qu'ils portaient les noms des dieux et étaient identifiés avec eux. De là les qualifications de Dio-patères, Dio-pataïques, Dio-ovates, Dio-curètes, Dio-cérès, Dio-nysius, etc.,

qui se résumaient toutes dans celles de dieux titaniques. Les *Celtes* étaient les Titans ou les fils des Titans. Écoutez les chants des premiers Hellènes :

« Titans, race la plus illustre, née du ciel et de la terre,

« Aïeux les plus anciens de nos pères,

« Vous qui, au pays où sont les domaines tartaréens, habitez parmi eux, dans les cavernes, d'épouvantables demeures ;

« Principe régénérateur de tout ce qui respire et souffre dans l'air, dans la mer et sur la terre où naissent les fruits ;

« Car toute source de vie qui se répand sur le monde est en vous (1). »

Plus tard, par suite d'invasion et de guerres redoutables avec les Celtes-Gaulois, les Grecs ne se rappelèrent plus que leur ressentiment, et ne regardèrent plus ces races titaniques que comme des races impies qui avaient voulu détrôner les dieux et renverser leurs temples. Nous avons déjà vu que les anciens Gaulois et tous les peuples de la haute antiquité avaient en horreur les dieux-statues et les temples dans lesquels on emprisonnait ces dieux (2).

(1) *Hymnes d'Orphée*, XXXVI.

(2) *Voy.* DELACROIX, *Alaise et Séquanie*; — QUICHERAT, *Correspond. litt.*, t. III. — H. MARTIN, *Ouv. cité.*, p. 81. — Selon le P. Pezron, les Titans sont des descendants de Gomer, fils de Japhet. Un de ces Titans, du nom d'*Uranus*, porta ses armes et étendit ses conquêtes jusqu'aux extrémités de l'Europe et de l'Occident. Teuta, Dis, Hyperion, autres Titans des contrées occidentales, et particulièrement des Gaules. Notons au sujet d'*Uranus* que ce nom, qui

Le costume ordinaire des druides était celui des nobles : tunique blanche à manches courtes, rayée de bandes pourpres, descendant au-dessous du genou ; la braie (bracca) ou large haut-de-chausses (1); le *sagum*, manteau en tissu de lin ou de laine, suivant la saison, qu'ils avaient seuls le droit de porter semé de fleurs.

signifie *ciel* en grec, vient du sanscrit *Varunas*, qui signifie *génie de l'eau*, et que *Ditis*, en sanscrit *génie de la terre* ou simplement la terre, engendra les *dityas*, Titans, opposés aux *Daivas*, dieux, dans la cosmogonie de l'Inde comme dans celle de l'Europe. On entrevoit ici de grandes scissions religieuses entre les races dans leur contact au même berceau, et qui se sont perpétuées dans leurs migrations les plus lointaines.

(1) Strabon, l. iv. On voit que les larges braies (*Bragou*, armoric.) des Bretons de nos jours sont un vêtement fort ancien. Nous les trouvons sur les anciens monuments qui nous restent des Grecs, des Troyens, des Phrygiens et des habitants de la Tauride, etc. « Les habitants de cette contrée (la Scythie Pontique), dit Ovide, portent la braie persique. » *Trist.* l. v, Eleg. x, 33 ; l. iv, Eleg. vi, 47; *Ibid.*, l. v, Eleg. vii, 49. — Martial, l. xi, épigram. 22.

Voy. la note XIX, à la fin du volume.

Les grands lits-coffres des Bretons sont ceux des anciens Romains, comme on le voit sur des marbres antiqnes.

Les villageois, en Bretagne, se nourrissent de *pouls*. Dans les Côtes-du-Nord on appelle encore aujourd'hui d'un nom celtique, *peuls* ou *peus*, la bouillie d'avoine. La racine de ces mots est évidemment le verbe sanscrit *Pus* (prononcez *Pous*), qui signifie nourrir. De là aussi sans doute le radical grec *poltos*, bouillie, et le *puls* des latins, même signification. Valère Maxime, parlant des anciennes mœurs des Romains, dit que « les plus grands hommes ne rougissaient pas de prendre leur repas en public, parce que leur sobriété était si rigide, qu'ils mangeaient plus souvent de la *bouillie* que du pain. » *Lib.* iii, c. 5.

Saint Jérôme nous représente l'hérésiarque Pélage appesanti par

Le sagum, ouvert par devant, s'agrafait sous le menton sans couvrir toutefois le collier d'or émaillé qu'ils portaient ainsi que les personnages de haute distinction (1).

Dans l'exercice des fonctions sacerdotales, ils revêtaient une tunique blanche brochée d'or et de soie de diverses couleurs; à la place du sagum ils portaient une longue robe blanche brochée comme la tunique, serrée avec une ceinture en cuir doré. Un bonnet de soie blanche peu élevé et oblong leur servait de coiffure.

Les grands pontifes se distinguaient par une houppe qui ornait ce bonnet, d'où pendaient aussi par derrière deux bandes d'étoffe pourpre, ce qui rappelle la mître des Perses et celle de nos évêques. Leur sceptre était moins long que celui de l'archidruide (2).

Après les druides venaient les *ovydd* (ovaïdd, prononcez *ovaïzz*), chez les Kymris; *baïdh* (prononcez *baïzz*) chez les Gaëls; *ovates, eubates, eubages*, chez les Grecs et les Latins.

la bouillie écossaise : *Scotorum pultibus pergravatus*. (Præf. in l. I, in Jerem.).

On voit que les pultophages remontent haut dans l'antiquité.

Nous demandons grâce pour cette petite digression sur les mœurs et usages de notre vieille Bretagne. Ils confirment du reste, comme la langue, comme les traditions religieuses, l'unité originelle de race.

(1) Virgatis lucent sagulis, tum lactea colla
Auro innectuntur...

« On les distinguait à leurs saies rayées et à la blancheur de leurs cous parés de colliers d'or. »

VIRG., Enéid., l. VIII, 660.

(2) L'archidruide se nommait *Coibhi* en gallois.

Ils étaient chargés de la partie matérielle du culte et de la célébration des sacrifices (1). Ils étudiaient les sciences naturelles appliquées à la religion, la divination par le vol des oiseaux et par les entrailles des victimes (2). Ils étaient, dans la société, les interprètes de la volonté du corps puissant qu'ils y représentaient. Aucun acte religieux ou civil ne pouvait s'accomplir sans leur ministère. Ils étaient prêtres, et en cette qualité ils avaient dans l'exercice de leurs fonctions, le front ceint d'une couronne de feuilles de chêne (3).

Ces deux classes de prêtres portaient dans la main

(1) Les Gaulois ont-ils sacrifié des victimes humaines ? Il paraît que, dans les calamités publiques, ils dévouaient un homme qui s'offrait volontairement. On le nourrissait avec soin pendant une année, à l'expiration de laquelle on l'ornait des insignes divins ; on le couronnait de fleurs, on lui faisait parcourir la ville, puis on l'immolait avec des cérémonies qui n'ont pas été décrites.

(2) C'est à leur savoir en astronomie et à la perfection de leurs instruments qu'on a cru pouvoir rapporter ce que dit Diodore de Sicile des Hyperboréens :

« Ils faisaient voir la lune si rapprochée, que l'on y distinguait les montagnes d'une terre. » *Antiquités*, l. II, c. XI.

On reconnaîtrait là une supériorité scientifique qu'auraient eue les Gaulois sur tous les anciens peuples.

Parmi les druides, on distinguait les *Faid* de l'ordre des prêtres, chargés de composer en l'honneur des dieux des hymnes qu'ils chantaient dans les grandes solennités au son des instruments. Leur nom a la même origine que celui des *Fades* (fées) latinisé, en ceux de *fatæ, fatuæ, fatidicæ,* de *fari*, *parler*, *rendre des oracles*, *décréter*.

(3) « Point de sacrifices sans les rameaux de chêne. » PLINE, XVI, 44.

droite une baguette blanche de saule ou de coudrier, quelquefois une branche de verveine (1). Le costume des eubages différait peu de celui des druides de la première classe.

Les bardes (en gaëlique et en armoricain *Barz*, poète) étaient vêtus d'étoffes brunes, et portaient un sagum auquel adhérait un capuchon pareil à la cape des Basques. Ils chantaient sur l'instrument national

(1) Les druides, en grande cérémonie, coupaient en hiver le gui de chêne, et cueillaient la verveine au printemps. Salut à ces symboles d'une haute antiquité!.. Les monuments des vieux Celtes ont perdu leur signification et sont oubliés ou détruits. Les forêts qui leur servaient de temples et de forteresses ont changé de face, ou n'existent plus. La verveine seule refleurit tous les ans. Chez les anciens les fleurs étaient consacrées aux dieux; c'étaient des symboles dont chacun entendait le langage; les dieux se sont évanouis, mais les hiéroglyphes qui les rappelaient à la mémoire et à la vénération des peuples dureront encore quand les pyramides ne seront plus.

Chez les anciens Romains, des actes religieux étaient nécessaires pour rendre un traité valable, et la verveine y jouait le rôle principal. Tite-Live décrit ces formules magiques et solennelles :

« Le fécial, s'adressant à Tullus, lui dit : « Roi, m'ordonnes-tu de conclure un traité avec le père patrat du peuple albain ? » Et sur la réponse affirmative, il ajouta : « Je te demande l'herbe sacrée (la verveine). Prends-la pure. » Et s'adressant de nouveau à Tullus : « Roi, dit-il, me nommes-tu l'interprète de la volonté royale et de celle du peuple romain? — Oui, répondit le roi, sauf mon droit et celui du peuple romain. » Ensuite le fécial consacrait le père patrat, en lui touchant la tête et les cheveux avec l'herbe sacrée. » *Voy.* dans Tite-Live (l. I, 24), la suite de ces cérémonies toutes dramatiques, qui se terminent par l'immolation d'un porc frappé avec un silex, dernière circonstance qui rappelle les haches de pierre trouvées dans nos dolmens.

des Celtes, la hrote ou chelys (*crwdd*, pron. *crouz*, en kymrique), les exploits des héros et stigmatisaient les lâches (1). Ils étaient historiens, poëtes, musiciens et chantres. C'étaient les annales vivantes de la nation, les hérauts pour déclarer la guerre, les ambassadeurs pour traiter la paix, professeurs dans les colléges, instituteurs primaires dans les familles et les villages. Toutes leurs compositions, poëmes, chants ou récits, étaient soumis à l'examen des druides de la première classe avant d'être produits en public (2).

Outre cette hiérarchie de prêtres, il y en avait une autre de druidesses, qui remplissaient un rôle important et avaient leurs colléges comme les druides. Chez les Kymris-Gallois elles étaient prêtresses de Kêd ou Koridwen, et désignées sous la dénomination de *Sennes*

(1) Bardi cum dulcibus lyræ modulis cantabant. AMM. MARCELLIN. La hrote était une espèce de viole carrée à quatre cordes. La harpe se nommait *telyn*.. — Les bardes, chez les Gaulois, étaient les scaldes chez les peuples Scandinaves.

Voy. la note XX, à la fin du volume.

On croit les bardes antérieurs aux druides; leur nom remonte à la plus haute antiquité, et on le retrouve même dans les langues de l'Inde.

(2) L'enseignement des druides arrivait au peuple par les chants des bardes, dont l'institution dut contribuer beaucoup à la culture des esprits. La richesse des idiomes celtiques est remarquable; en gaëlique, il y a cinq ou six mots pour signifier Dieu, douze pour exprimer l'idée d'âme ou d'esprit. Synonymie variée pour les animaux domestiques, pour tout ce qui concerne l'agriculture. Quinze mots pour dire *terre*, et plus de cinquante pour signifier *éminence* ou *monticule*. Il y a cinquante mille mots en kymrique; une telle langue suppose une grande culture littéraire.

c'est-à-dire *vénérables* (1). Un de leurs sanctuaires les plus célèbres dans l'Armorique était l'île de *Senn*, aujourd'hui *Sein* (Finistère). Ces vierges, fameuses dans l'occident, rendaient des oracles et se livraient à des opérations magiques qu'elles ne pouvaient accomplir que la nuit, à la clarté de la lune, ou à la lumière des torches. Dans la hiérarchie de toutes les nations celtiques, ces femmes, investies d'une sorte de sacerdoce, à la fois prêtresses et prophètesses, renfermées dans une tour solitaire, comme Veleda chez les Germains, ou réunies en congrégations sur quelque îlot perdu dans l'océan, exerçaient sur l'imagination des peuples un prestige extraordinaire. Elles se couronnaient de verveine, l'herbe de l'inspiration, de la prophétie, de la *double vue*, comme on l'appelle encore dans le nord de la France (2).

« Les Celtes avaient une grande vénération pour les vierges fatidiques; leur perpétuelle virginité les faisait regarder comme les génies du Dieu inconnu, plutôt que comme des créatures humaines; elles savaient le présent, le passé, l'avenir; tous les mystères de la nature, tous les secrets de la Divinité, toutes les merveilles de l'univers. Souvent elles s'enfuiaient sur quelque écueil de l'Océan, d'où elles jetaient, solitaires des

(1) De *henn*, en permutant *h* en *s* est venu *senex*, *senior*, vieillard, ancien, seigneur, et par extension *vénérable, saint*.

(2) Les mages, en priant devant le feu perpétuel qu'ils entretenaient, tenaient à la main des rameaux de verveine. (STRABON, l. xv.) Ce feu était l'emblême du soleil, que les Perses appelaient Amanus.

mers, leurs prophétiques paroles aux matelots à genoux, plus près du ciel, plus loin du monde, suspendues dans l'infini (1). » (Fig. 15.)

(1) M. DE LA VILLEMARQUÉ. — Sena in Britannico mari, Osismici aversa littoribus, Gallici numinis oraculo insignis est, cujus antistites perpetua virginitate sanctæ, numero novem esse traduntur. POMPONIUS MELA, III, 6. « Ces neuf prêtresses semblent, dans la croyance populaire, la plus grande puissance de la Gaule. » (H. MARTIN, I, 64.) Cette puissance des prêtresses vierges de la Gaule, dit M. d'Arbois de Jubainville, devrait apprendre à certains novateurs modernes, par l'exemple de leurs ancêtres, ce que l'on doit penser de l'esprit de sacrifice, et si le renoncement volontaire est un titre au mépris !

Écoutons parler de ces vierges fameuses un poëte charmant que nous aimons à citer :

Fille de Kèd la blanche, est-il vrai qu'autrefois,
Moins sourde, la nature entendait votre voix?
A vos commandements, magiques souveraines,
Dans leurs bassins troublés bouillonnaient les fontaines,
De la lune tombait le mystique cresson,
La pierre vacillait, le grès rendait un son;
Secouant à deux mains vos robes dénouées,
Vous en faisiez sortir les vents et les nuées,
Ou votre amour livrait aux marins de l'Arvor
Les ouragans captifs aux nœuds d'un lacet d'or...

L'île de Sein, retraite océanique des neuf vierges prêtresses, a depuis longtemps perdu ses prestiges. Les sauvages *démons de la mer*, ainsi qu'on nommait encore ses habitants au siècle dernier, ont été transformés par le célèbre missionnaire breton, Michel le Nobletz, et depuis son passage cette île n'est plus célèbre que par ses vertus : ce qui a fait dire d'elle que « elle est aussi exempte de vices qu'elle l'est naturellement de bêtes venimeuses. »

Voy. la note XXI, à la fin du volume.

FIGURE 15. — Les Vierges prophétesses de Senn accomplissant leurs rites nocturnes.

ne put se persuader qu'il était privé du concours de ces êtres surhumains; il leur prêta une existence idéale. Il crut voir les fées dans les ombres des forêts, dans les fantômes de la nuit; il s'imagina entendre leur voix dans le murmure des arbres, dans le souffle du vent, dans les sons inconnus qui parvenaient à son oreille. On publia une foule d'histoires, d'apparitions, de faits prodigieux, de prédictions sur la destinée future des individus; on attribua aux fées tous les phénomènes dont on ne pouvait se rendre compte, les événements extraordinaires, la bonne fortune des uns et le malheur des autres.

Les anciens Pélasges avaient aussi l'usage d'interroger les oracles de femmes consacrées, de prophétesses semblables aux *Alrunes* du Nord, qui exerçaient sur leur esprit une domination absolue (1). Ces devineresses furent les mères des sibylles, qui retinrent des traditions oubliées par les peuples, et qui les répétaient depuis la Scandinavie jusqu'en Chaldée. Les aborigènes de la Grèce et de l'Italie étaient de souche celtique; il ne faut pas nous étonner de rencontrer chez eux des corrélations de mœurs et d'usages avec les Celtes Kymris ou les Galls (2). Même amour du luxe. Les Sabins de la Rome primitive se paraient de bracelets et d'anneaux d'or, à la manière des Arvernes et des Boïens de Vercingetorix (3).

(1) Bættinger, *Ideen zur kunsmythologie*, t. I, p. 203.

(2) *Italie* vient du celtique *talamh*, *tellus*, la *terre* par excellence; *apennin*, de *a pen gwin* (le *g* suppr. en comp.) la *crête blanche*.

(3) Tite-Live, I, 29.

Les anciens Scandinaves avaient des prophétesses qu'ils appelaient *vœlur* ou *volvur*, d'une signification voisine de celle du mot français *fol*, ainsi nommées sans doute parce qu'au moment où elles prononçaient des oracles elles étaient en proie à une sorte d'exaltation, comme la Pythie ou prêtresse d'Apollon.

C'était une persuasion générale dans le Nord qu'il y avait dans les femmes-vierges quelque chose de divin et de prophétique. Cette idée donna lieu à l'institution des *femmes-de-vision* (1), laquelle se maintint surtout parmi ceux des Germains qui restèrent en contact avec les peuples Celtes (2). Parmi ces prophétesses germaines Veleda est célèbre. Cette fille, de la nation des Bructères, jouissait au loin d'une grande autorité; elle vit croître son influence pour avoir prédit les succès des Germains et la ruine des légions romaines (3). Mais ce qui prouve que les prophétesses germaines ne faisaient qu'imiter les prophétesses celtes, c'est que Veleda, à l'exemple des druidesses *Namnètes* et *Séniennes*, se dérobait aux regards des hommes et se cachait dans une tour élevée, qui lui servait de retraite. Un de ses parents portait, comme messager de l'oracle, les consultations et les réponses (4). Cette tour de Veleda rappelle les tours (kymmero-thrac., *mossun*) où se renfermaient les prophètes Kymro-thraces (thraco-gr., *mossun-oïkoï*); et cet usage paraît avoir été transmis

(1) Norr. *Spâ-Konur*; voy. *Poëmes Island.*, p. 152.
(2) Tac. *Germ.*, viii.
(3) Tac., *Hist.*, iv, 61.
(4) *Id. ibid.* iv, 65.

par les druides thraces aux peuples celtes, et par ceux-ci aux tribus germaines (1).

Le costume des prêtresses de Koridwen consistait en une longue robe noire, à grandes manches, fixée par une ceinture en lames d'airain poli ; leur coiffure était un bonnet blanc en forme de cône tronqué, avec deux bandes qui se rejoignaient sous le menton ; par-dessus elles portaient un grand voile violet.

Nous terminerons par l'explication de quelques symboles employés dans les rites druidiques.

Les Grecs sculptaient sur les tombeaux la rose pour emblème de l'immortalité ; les Celtes cueillaient au printemps, sur le chêne dépouillé de son feuillage, le gui (2), symbole de la vie qui commence à poindre sur l'arbre sacré, regardé comme la figure du monde, et

(1) Cfr. BERGMANN, *Les Gètes*, etc.

(2) C'est le gui *blanc*, le seul qui croisse en Europe, que vénéraient les Celtes Gaulois, particulièrement les individus qui se trouvent sur le chêne, ce qui est assez rare dans le nord de la France, moins rare, dit-on, dans le midi et en Italie. On connaît le cri ; *Au gui l'an neuf!* C'est la traduction du vers d'Ovide :

Ad viscum ! viscum ! Druidæ clamare solebant.

L'instrument avec lequel on coupait la plante sacrée était une serpe d'or, elle-même nommée *gui*. — M. Decandolle dit n'avoir jamais rencontré le gui de chêne. Il est certain qu'il serait fort difficile de s'en procurer aujourd'hui dans nos contrées de l'Ouest et du Nord. L'écorce trop dure du chêne s'oppose à sa germination sur cet arbre.

Pline dit que les druides le regardaient comme envoyé du ciel : *Viscum... è cœlo missum putant.* L. XVI, 44.

Les anciens Germains avaient aussi une grande vénération pour

devenu temporairement captif de la mort hibernale. Seule vivante au sein de la dissolution générale, la plante parasite est pour toute la nature comme une promesse de résurrection ; ses fleurs jaunes sont groupées par trois, nombre sacré, et la baie blanche qu'elles produisent renferme une semence en forme de cœur, principal organe de la vie. A ces symboles d'immortalité et de rénovation au milieu de l'apparente suspension de la vie, le peuple mêla sans doute ses superstitions, mais par lui-même le symbole druidique reposait sur de nobles idées et de frappantes images qui les exprimaient.

C'était particulièrement au sein des forêts que s'accomplissaient les sacrifices et les rites mystérieux des druides. *Arbor numen habet,* « il y a dans l'arbre, dans la forêt, quelque chose de divin, » dit Silius Italicus. Le chêne surtout était l'arbre consacré chez les peuples occidentaux.

De feuilles et de glands les branches sont couvertes,
Amis, chantons le chêne, honneur des forêts vertes :
Malheur à qui détruit ce géant des grands bois !
Bretagne, tu n'étais qu'ombrages autrefois.

Songez aux anciens dieux, songez aux anciens prêtres.
Sous les chênes sacrés sont couchés nos ancêtres ;
Ouvrez la dure écorce, et vous verrez encor
La druidesse blonde et sa faucille d'or (1).

le gui de chêne, qu'ils nommaient *Gutheil; Mistel* chez les Scandinaves. Tous les peuples de l'Occident lui attribuaient des propriétés magiques.

(1) Brizeux.

Parlant des bois de l'Aventin, Ovide dit de même qu'on ne pouvait y entrer sans s'écrier : *Numen adest :* La Divinité y est présente. Mais pour comprendre cette parole, qui résume la croyance de toute l'antiquité, il faut savoir admirer cette vie puissante et mystérieuse qui sommeille pendant l'hiver, se réveille au printemps, et par les racines monte des entrailles de la terre dans le tronc pour s'épancher dans les branches et les couvrir de feuilles, de fleurs et de fruits. L'impression religieuse que produit la vue d'un arbre colossal s'accroît quand il est associé à une foule d'autres et que l'on pénètre sous leur épais ombrage. De là ce sentiment de crainte et de respect qui devait remplir l'âme dans les temps antiques chez les Celtes et les Germains, qui y venaient rendre au Dieu suprême et tout-puissant des honneurs pleins à la fois de solennité et de simplicité (1).

Dans les grandes assemblées religieuses, les druides distribuaient au peuples les rameaux de gui, et aux guerriers des colliers d'ambre, qu'ils portaient sur eux dans les batailles. Une chaîne d'ambre et d'or artistement travaillée était portée en Grèce, du temps d'Homère, par des navigateurs phéniciens (2). Ces

(1) Le lieu de réunion des tribus, le centre des affaires, l'église ou sanctuaire druidique, était le *Meadhon*, le milieu sacré, la *Némède, Nimida* (... *De sacris sylvarum quas Nimidas vocant*, Lettre de Grégoire-le-Grand à l'abbé Melitus), ou *Drynemeton*, vulgairement une *chênaie*, *noue* ou *nouée*. Ces emplacements répondent aux *Valplotzen* des anciens Scandinaves.

(2) *Odyssée*, xv, 459.

colliers d'ambre étaient des talismans, qu'on retrouve aujourd'hui dans les tombeaux gaulois.

Les druides réservaient pour les chefs l'œuf rouge du serpent marin, symbole du monde naissant. Dans un bas-relief conservé au musée des Thermes, les druides sont désignés par Sexanus Wellan, *le serpent du cœur à l'œuf*.

L'œuf a été employé par tous les peuples comme le symbole du chaos ramené à une forme régulière. On le trouve depuis la Scandinavie jusqu'à l'Inde et le Japon, depuis la Grèce jusqu'aux Iles Sandwich. Mais quel était matériellement cet objet d'une forme ovoïde que les druides faisaient richement enchâsser et qu'ils vendaient à très-haut prix? On pense que c'était une espèce d'échinite ou pétrification d'oursin de mer, commune dans les terrains crétacés. Pline a de tout autres idées sur l'origine de l'œuf de serpent (2). Les Indiens, les Égyptiens, les Phéniciens, regardaient l'œuf comme le prin-

Fig. 16.
L'œuf de serpent.

(2) *Voy.* la note XXII, à la fin du vol. — « La considération superstitieuse que portaient les anciens à l'*ovum anguinum*, l'oursin fossile, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Le laboureur, comme le terrassier, quand la charrue ou la pioche met à découvert un oursin, ne manque guère de le ramasser et de l'emporter. Il le montre à sa femme, à ses enfants, en le qualifiant du nom d'*étoile*; il croit qu'il est tombé du ciel, et le conserve sur sa cheminée. Les anciens leur attribuaient une vertu curative, et les achetaient à grand prix. » B. de Perthes, t. II, p. 378. — Nous avons retrouvé nous-même en Berri, à Chatillon-sur-Indre (Indre), cette superstition antique très-bien conservée encore aujourd'hui dans le peuple

cipe de toutes choses, comme le germe de la nature. En Égypte, Phta, le *Verbe* de la théogonie et l'organisateur du monde, le père et l'aïeul de tous les dieux, était sorti de l'œuf produit par Kneph, la lumière première ou le Dieu suprême, de même que Brahma sort de l'œuf de Brahm. Les dames romaines portaient l'œuf dans les processions de Cérès (1). En Gaule, le symbole de l'œuf forma la secte des Ophites (2). Chez tous les peuples anciens l'œuf joue un rôle qui partout rappelle l'idée cosmogonique ou la génération du monde, et l'invasion du mal sur la terre.

L'œuf est souvent représenté dans l'antiquité comme le germe du monde, sur lequel la gueule du serpent reste entrouverte et qu'il infecte de son venin et de sa bave délétère.

des campagnes. En 1860, une paysanne est entrée au presbytère de Châtillon pour montrer à M. le curé *un œuf de serpent* qu'elle avait trouvé, assurant que ceux qui le possédaient avaient toute sorte de bonheur et que tout leur réussissait. Nous l'avons vu ; c'était un *spatangus cor anguinum* très-bien silicifié, un véritable échinite fossile. On sait qu'un chevalier romain du pays des Voconces, dans la Gaule (département de la Drôme), s'étant procuré un œuf de serpent en vue de gagner un procès important, fut condamné à mort par ordre de l'empereur Claude. On trouve dans les tombeaux gaulois des oursins et autres coquilles pétrifiés, qui y ont été évidemment déposés à dessein. M. Monin en a vu deux provenant des tombes gauloises d'Alaise. *Monuments*, etc., p. 31.

Voy. la note XXIII, à la fin du volume.

(1) L'œuf cosmogonique ou l'œuf de Léda était semé d'étoiles chez les Grecs.

(2) *Mém. des Antiq. de France*, t. VII.

L'œuf, chez les Celtes occidentaux, avait un symbolisme profond, que la superstition populaire ne tarda pas à corrompre. Les Celtes disaient que l'œuf du monde avait été produit par un serpent (1). Ce serpent est celui des Ophiques, l'Éternel, le Dieu suprême, qui a enfanté un œuf tout rempli de la force de son père; mais comme les Celtes savaient que le monde devait périr un jour, ils ajoutaient que le serpent, jaloux de sa production, cherchait à le dévorer. C'est ce qui explique le dieu énigmatique de Brescia, dans la Gaule cisalpine, Tyllinus, qui tenait entre l'index et le pouce un œuf que venait mordre un serpent entortillé dans une de

(1) Nous avons déjà parlé des serpents représentés en relief sur la paroi intérieure d'une des pierres de la grotte de Gavr'énez. Ils sont au nombre de trois. Ces sculptures en relief se distinguent des sculptures égyptiennes, qui sont toujours en creux, et se rapprochent des sculptures mexicaines, toujours en relief et non moins fantastiques que les nôtres. Les monuments de Krendi (île de Malte) présentent un lichaven dont l'architrave porte l'empreinte gravée de l'œuf et du serpent. Ainsi les Kymris trouvèrent dans les Gaules les traditions antiques qu'eux-mêmes apportaient sans doute aussi de l'Orient.

On a trouvé en Basse-Bretagne deux Hercules-Cariatides portant des inscriptions sur la poitrine. Jusqu'ici on n'en a pu lire qu'une seule :

OVIS VINCEI... DISCEBAT (*Ovis vincere discebat?*)

Ce qui a paru à quelques savants se rapporter à la superstition de l'œuf druidique. *Mém. de l'Académ. celtique*, t. II, p. 426. — MONIN, *Monuments des anciens idiomes gaulois.*

ses mains, ouverte et étendue. Tyllinus, armé d'une pique, est le roi du monde ou de l'œuf, qu'il soutient de sa main, et qu'il protège contre le dieu suprême, le serpent, qui veut le détruire. La mort ne cesse de le désoler, mais cependant le dieu l'a vaincue, soit en conservant les espèces, soit en ramenant les morts à la vie. Comme Hu, Tyllinus est un dieu médiateur (1).

« D'abord le monde n'était que ténèbres. Un œuf fut produit, et cet œuf était le germe de toutes les créatures. Cet œuf vint de quelqu'un d'où vient la lumière, de quelqu'un qui fut toujours, de quelqu'un qui fait l'étonnement de tous et dont personne ne peut se retracer l'image, de quelqu'un qui se dérobe à tous les yeux, qui cependant fait lui-même tout ce qui se fait, et se manifeste dans ses œuvres; tel est ce QUELQU'UN par qui fut engendré cet œuf (2). »

(1) L'œuf cosmogonique est corrélatif à l'oiseau-esprit de Dieu planant sur les eaux primordiales. Il marque le passage du chaos au monde bien ordonné et présentant l'aspect d'un sphéroïde resplendissant de lumière.

(2) Extrait du *Mahâbhârata*, par Anquetil Duperron.

Outre le gui, les druides avaient encore un certain nombre d'autres plantes sacrées qui jouaient un rôle dans leurs rites mystérieux; la samole ou nouron d'eau, en breton *Goulitz*, vulnéraire, le selage et la verveine, la jusquiame, la primevère et le trèfle, servaient, chez les Kymris, à composer le breuvage du savoir universel (MYVYR. *Archéol. of Wales*, t. I, p. 17, 65, 173). Le sélage était une espèce de mousse appelée aussi *herbe d'or* (PLINE, l. XIV). D'autres pensent que c'est une espèce de sabine ou génévrier. Chez les Perses, dans les sacrifices, après avoir fait bouillir les viandes, coupées par petits morceaux, on les déposait sur une couche de trèfle. Alors un

On a constaté chez tous les peuples connus, anciens et modernes, la plus étonnante harmonie entre leurs traditions sacrées et celles de nos Livres Saints. On peut dire qu'il n'y a jamais eu au monde qu'une seule foi, mais elle a été partout voilée de nuages, amassés par les passions et l'ignorance (1).

mage approchait et chantait la théogonie ou prière à toutes les divinités. HÉRODOTE, liv. I, c. 132.

Les druides faisaient un usage médicinal des plantes que nous venons de nommer; mais, suivant Pline, la vertu de ces plantes n'était pas attribuée à la nature des plantes elles-mêmes, mais à l'influence des prières et des incantations.

Pour les danses sacrées voyez la note XXIV, à la fin du volume.

(1) Voyez sur ces beaux résultats des recherches scientifiques modernes, M. de Rougemont, le *Monde primitif;* M. d'Anselme, le *Monde païen,* et les *Annales de Philosophie chrétienne* de M. Bonnetty, vaste répertoire des traditions de tous les peuples. Cette excellente *Revue* est arrivée à son soixante-sixième volume. C'est une véritable Encyclopédie de la science et des découvertes contemporaines dans leurs rapports avec nos livres saints et tous les objets de notre foi. Les *Annales* embrassent toutes les branches des connaissances humaines et présentent l'examen critique approfondi d'une foule de systèmes, au fond desquels elles portent la lumière pour en montrer le peu de solidité ou pour en relever le mérite. Sciences naturelles ou physiques, étude des religions, ethnographie, philologie, monuments de l'antiquité, histoire, chronologie, philosophie, traditions, mœurs, usages, faits innombrables recueillis chez tous les peuples, appréciations de tous les travaux des savants, ce précieux répertoire restera comme un monument où viendront puiser tous les travailleurs sérieux, et s'instruire tous ceux qui recherchent les bonnes sources, et qui veulent se tenir au courant de tout ce qui a fait, depuis trente ans surtout, le plus d'honneur aux investigations de l'esprit humain dans le mouvement du monde scientifique.

« La doctrine prophétique et primordiale qui a préparé le Christianisme est donc cette source mystérieuse, sortie de la première société humaine, et qui s'est répandue au loin, s'accommodant aux caractères, à la nature des civilisations diverses, revêtant les formes symbolisées de la nature et du climat départis à chaque peuple. De tous ces ruisseaux sortis de la même source, et partagés entre toutes les nations, les uns se sont perdus sans laisser de traces; les autres aboutissent au Christianisme, fleuve immense qui doit absorber toutes les traditions et à qui toutes les races ont été promises. Par ce moyen, les religions tiennent à la vérité par leur origine et par leur fin; leur cours n'est divisé que par des îles que dépasse bientôt le cours des siècles. C'est le Christianisme qui permettra de rendre compte de leurs détours, d'explorer leurs cours inconnus, et de démontrer l'unité qui règne dans l'infinie variété de l'univers religieux (1). »

Un écrivain français a entrepris de réhabiliter le druidisme (2); le tableau qu'il en a tracé a paru idéalisé et dépourvu de couleurs locales. Que les Romains aient peu compris les dogmes de nos ancêtres, c'est ce qu'on ne fait pas difficulté d'admettre, mais c'est un fait aussi sur lequel on ne peut élever aucun doute que, lors de la conquête de César, le culte druidique était en décadence, et l'une des meilleures preuves qu'on en

(1) Prosp. le Blanc, *Les Religions et leur interprétation chrétienne*, t. I, p. 207: livre plein de vues élevées et d'une science profonde.

(2) J. Reynaud, dans l'*Encyclop. nouvelle*, art. Druidisme.

puisse donner peut-être, est la facilité avec laquelle la Gaule devint romaine. La révolution de mœurs qui avait depuis longtemps assimilé la Gaule cisalpine aux pays latins s'étendit rapidement à l'ouest des Alpes, jusqu'au Rhin, dont elle ne tarda pas à franchir les limites. On vit bientôt partout dans les Gaules des monuments, des statues, des images, de bois, de pierre, de métal, figurant, contre la règle antique, l'animal, la plante, la théogonie même druidique. On voyait les trois principales divinités, formant la trinité gauloise, représentées par trois figures disposées en triangle: au sommet, Esus, accroupi, tenant une corne d'abondance d'où s'échappait un fleuve de richesses; à sa droite Apollon; à sa gauche Mercure, le dieu du commerce et des arts. Les druides ou patères étaient proscrits, et se tenaient cachés. Les beaux jours de la religion gauloise étaient depuis longtemps éclipsés; ses prêtres et ses adeptes semblaient avoir oublié la belle doctrine de l'*amour de Dieu Créateur, souveraine source de vérité et de félicité* (1), qui l'avait tant recommandée autrefois à la vénération des sages et des philosophes qui venaient lui emprunter ses traditions et ses maximes.

M. Reynaud reconnaît lui-même dans le druidisme un vice radical; il avoue qu'il était tout-puissant pour développer dans les hommes le sentiment de la personnalité, mais qu'il était incapable de les réunir dans une commune existence Nous conviendrons, si l'on veut, qu'il pouvait des Gaulois faire des guerriers, mais il ne sut pas en faire des citoyens. « La charité manquait à

(1) S. Augustin, *Cité de Dieu.*

la religion de nos pères; il a fallu que le christianisme leur révélât cette loi divine; le druidisme devait donc disparaître de la Gaule. En imposant sa domination aux Gaulois, Rome les a préparés au baptême d'une religion d'amour (1). »

Les temps sont accomplis, l'humanité chancèle dans la nuit qui s'est épaissie sur le monde. L'action d'une science infirme et les passions désordonnées ont fait succéder partout les plus profondes ténèbres à une lumière pâle et diffuse qui depuis des siècles enveloppait la tradition. Les croyances obscurcies et défaillantes étaient devenues un bégaiement ridicule, un ensemble de fables absurdes qui faisaient mépriser et les peuples, et les religions, et leurs symboles. Tandis que les sages recueillaient quelques échos égarés de l'ancienne doctrine, le vulgaire s'était attaché à la pure forme, il se prosternait devant des objets matériels, bruts ou façonnés par la main de l'homme; tout corps matériel s'était métamorphosé en la substance d'un être spirituel, d'un

(1) L. Laurent, *Études sur l'histoire de l'humanité*, t. III, p. 177. — En général, il ne faut point juger les druides d'après les attaques de quelques philosophes, mais il ne faut point non plus adopter les emphatiques éloges que leur donnent Cambry, M. Reynaud, Alfred Dumesnil, Henri Martin, etc. C'est folie de voir dans le druidisme une doctrine regrettable d'éternelle sagesse, fondée sur l'étude la plus large de la nature, et présentant seule le beau spectacle du progrès et de l'intelligence. Il y a eu à cet égard des exagérations regrettables et un entraînement peu réfléchi. Lire les *Observations sur les six premiers volumes de l'Histoire de France* de M. H. Martin, par H. d'Arbois de Jubainville, et les deux brochures de M. de Beaucourt.

Dieu connu et inconnu à la fois, dans lequel l'esprit et la matière ne pouvaient plus être distingués l'un de l'autre (1). Quelquefois chacun d'eux avait revêtu une forme, ou humaine, ou animale, ou végétale, arbitraire, monstrueuse. Le désordre était allé plus loin encore. N'écoutant que le cri de leurs désirs, les hommes avaient changé le sens mystérieux et simplement soupçonné en une force magique, en une efficace surnaturelle, qu'ils s'efforçaient de s'approprier, et qui, réunie à la matérialité idolâtrique dans son enfance, avait donné naissance au fétichisme. Les esprits qui se croyaient plus éclairés que le vulgaire recherchaient des abstractions revêtues d'une fausse mysticité, et s'étaient perdus dans le néant de leurs contemplations. La plupart des hommes s'étaient arrêtés à des rites secondaires, à des pratiques superstitieuses. L'homme sensuel ou frivole se jetait dans des débauches qu'il croyait justifiées par des symboles dont il avait corrompu le sens, et l'on vit ainsi dériver vers les âmes le cortége de toutes les erreurs, de toutes les folies criminelles, de toutes les dépravations. Le monde moral fut en quelque sorte retourné, et il n'y eut point de combinaison absurde à la quelle la fière raison ne jugeât à propos de s'arrêter. « L'homme essayait vainement de soulever le poids dont l'univers l'écrasait (2). » Une nuée sombre

(1) « Le dogme de l'existence d'un Dieu unique s'affaiblit, et finit par céder devant une foule de dieux, d'idoles et de simulacres, le plus funeste don que les Romains aient fait à nos pères. » M. l'abbé Mouillard dans le Bulletin de la société Archéol. du Morbihan (1859).

(2) Le baron d'Eckstein.

couvrit le champ autrefois si éclatant et si varié des croyances religieuses ; elle y projeta ces vagues ténèbres, cette sorte de démence, qui déconcertent les recherches, défient la hardiesse des hypothèses, et semblent accuser le genre humain d'avoir cru constamment ce qui n'était pas croyable, et d'avoir regardé comme la chose la plus importante celle qui était évidemment dépourvue de toute vraisemblance. L'esprit de l'homme put alors sentir la pesanteur du joug abrutissant que ses passions avaient façonné ; ce joug s'appesantit sur toutes les âmes, et la religion, fille du ciel, fut créée de nouveau, mais cette fois à l'image de l'homme, que son but avait été d'élever au-dessus de lui-même ; transplantée dans la région des chimères et de la fantaisie, elle apparut comme la hideuse production de la terre et de l'abîme (1).

Telles étaient les erreurs et les ignominies auxquelles

(1) *Voy.* sur ce sujet les éloquentes considérations de M. Prosper le Blanc, *Op. cit.*, t. I, ch. XI.

Voir la note XXV, à la fin du volume.

Quel siècle plus célèbre et plus éclairé que celui d'Auguste? Quel homme plus spirituel et plus instruit que cet empereur? Cependant, lorsque après la perte de sa flotte il voulut châtier Neptune et se venger de ce dieu, c'est une marque évidente qu'il le regardait de bonne foi comme une divinité réelle, et comme cause volontaire de son désastre. Mais, d'autre part, quelle folie à un homme de s'imaginer qu'il va punir un dieu ! et quelle inconséquence que d'en former le dessein, quand on croit réellement en sa divinité ! Où pourrait-on trouver une plus forte marque qu'il n'y a rien de si déraisonnable qui ne puisse parfois trouver sa place dans l'esprit d'un homme sage?

étaient livrés les grands peuples dont le nom remplit l'histoire, lorsque du côté de l'Orient un astre nouveau se leva sur le monde. Il dissipe les ténèbres de toutes les superstitions et verse sur la terre les clartés les plus pures sur l'unité, la sainteté, la bonté, la justice, la souveraineté infinie de Dieu, sur la spiritualité, l'immortalité, la perfectibilité indéfinie de l'âme; sur la fraternité, la charité, la liberté, la dignité humaine: vastes et féconds éléments de la plus haute, de la seule véritable civilisation (1). La Grèce, Rome, l'Orient, croyaient avoir épuisé toutes les grandeurs réservées à l'humanité : une poignée de bateliers juifs leur démontrent que c'est à peine si leurs lèvres ridées ont savouré quelques gouttes du lait qui donne la vie aux peuples. Dans l'homme tout entier circule un souffle de vie qui pénètre son intelligence et son cœur, et l'élève à un degré de perfection qui dépasse infiniment tout ce que la sagesse antique eût jamais pu concevoir de plus admirable. L'homme déchu, l'homme cupide, égoïste, orgueilleux, sensuel, descendu à tous les degrés de la perversité et de l'abjection, se transforme tout à coup; son cœur se tourne avec amour vers l'infini qu'il cherche et qu'il aspire; il foule aux pieds tous les instincts qui le poussent au mal; il embrasse le bien avec transport; son âme, toujours en haleine vers la perfection, se dépouille de ce qu'il y a de plus doux, de plus cher, de

(1) C'est ce révélateur qu'attendait Confucius, et qui lui faisait dire en songeant au bonheur de ceux qui le contempleraient : « Si, le matin, vous avez entendu la voix de la Raison céleste, le soir vous pourrez mourir. » *Lun-Yu*, 4, 8.

plus inhérent à notre nature, abjure la vie des sens; s'immole et meurt tous les jours pour grandir et se répandre dans une nouvelle vie de devoir, de vertu, de dévouement et de sacrifice, où ne voyant jamais ce qu'elle fait de bien, mais ce qu'elle ne fait pas, elle se méprise en accomplissant des actes d'héroïsme. Comment l'homme pourrait-il cesser de tendre, d'aspirer toujours vers une plus haute perfection, quand il entend résonner dans son cœur ce divin appel :

« SOYEZ PARFAIT COMME VOTRE PÈRE CÉLESTE EST PARFAIT. »

Mon cœur est à la lande, et je reviens fidèle!

BRIZEUX.

Et maintenant adieu, ô ma Bretagne. Mon berceau fut caché dans l'une de tes vallées, et je m'y endormais au chant du roitelet, ce petit oiseau qui aime toujours, dit-on, le toit de chaume où il est né et la voix de ses frères. Je grandis à l'ombre de tes vieux chênes, et, jeune adolescent, mon bonheur était de m'asseoir sous les hêtres touffus, au bord de la lande, pour contempler l'horizon lointain, de m'égarer dans les détours des grands bois, ou de suivre le ruisseau du vallon en faisant jaillir sous mes pas la rosée scintillante dans l'herbe des prairies. Plus tard je fus conduit dans les grandes cités tout éclatantes des merveilles des arts et de l'industrie :

Qu'êtes-vous pour le cœur, immenses colonnades,
Monuments fastueux, poudreuses promenades?
Qu'êtes-vous, beaux salons, art, théâtres, splendeur?
Peut-être le plaisir, mais non pas le bonheur (1).

Au milieu de ces magnificences, je songeais toujours à toi, ô ma Bretagne; toujours je regrettais les simples cantiques que chantait ma mère, les pommiers en fleurs au printemps, et leurs fruits parfumés en automne, la chanson du pâtre sur les coteaux, et le son religieux de ma cloche natale... Pieux murmures, vous saluâtes mon avénement à la vie; vous auriez fait entendre une plainte et sollicité une prière sur ma tombe, si j'avais reposé au milieu de mes frères... Exilé loin de toi, ô mon pays, j'ai essayé, pour adoucir mes regrets, de redire quelques-uns des souvenirs, quelques-unes des traditions qui te concilient un si haut intérêt et consacrent ta gloire; car aussi longtemps que la vie sera en moi, mon souvenir sera pour mon pays (2). J'aurais voulu avoir du génie pour mieux dire et mieux parler de toi. Puisses-tu reconnaître au moins, à travers les imperfections de la parole et de la science, l'accent du cœur d'un enfant qui t'aime et qui est fier de t'appartenir.

Ah! pour nous rien ne vaut notre vieille patrie,
Et notre ciel brumeux, et la lande fleurie.

(1) Ach. du Clésieux.

(2) « Keit a ma vézô buez enn ounn, va c'houn a vézô évit va brô. » Paroles de le Gonidec, l'illustre *régulateur du langage breton,* dans sa réponse à une allocution de Pôl de Courcy, cinq mois avant sa mort.

APPENDICE

ÉCLAIRCISSEMENTS ET NOTES

APPENDICE

ÉCLAIRCISSEMENTS ET NOTES

NOTE I, page 2.

DES TRAVAUX PHILOLOGIQUES AU XIXe SIÈCLE.

Un homme dont la science pleure la perte récente, M. le baron d'Eckstein a tracé ce tableau des études philologiques à notre époque:

En remontant à l'aurore de la civilisation des peuples asiatiques, dit-il, on est forcé d'avouer qu'avant d'abandonner le point central autour duquel ils étaient groupés, les uns pour descendre du côté de l'Orient, des rives du Gange, les autres pour s'asseoir du côté de l'Occident, à l'ombre des forêts européennes, tous ces peuples avaient été frères. Maintenant ces peuples vieillis, après avoir été si longtemps séparés, se rencontrent de nouveau au bord de la tombe. Ils cherchent à regagner les souvenirs de leur enfance; ils voudraient les démêler dans un passé déjà lointain où sont établis les titres de leur parenté, pour s'embrasser encore une fois fraternellement au déclin de leur existence.

Depuis la conquête anglaise, le génie de l'Europe peut puiser à pleines mains aux sources de la science brahmanique. Sir William Jones a non-seulement initié à la poésie indienne le lecteur européen, qu'il a plongé dans les pures ondes du Gange, il l'a introduit dans l'assemblée des sages par sa publication du *Code de Manou.*

Dans de savants essais sur les écoles des Indes, Colebrooke a évoqué un monde de la pensée en nous entretenant de la philosophie et de l'astronomie des Indiens. Mais là où brille le génie indien dans toute sa gloire, c'est dans la fixation de la grammaire du sanscrit, langue la plus savante, la plus riche, la plus harmonieuse de toutes les langues du monde. Le sage Panini résume la métaphysique des Brahmanes dans leurs méditations sur la nature de leur idiome. Les Wilks, les Carey, les Forster, les Colebroocke, les Lassen, les Bopp, les Burnouf, ont puisé à cette source, en la rendant accessible à la conception européenne. Les Munroe, les Briggs, les Malcolm, les Buchanan, les Robinson, se sont signalés par leurs investigations laborieuses de l'étude de la législation et des finances indiennes. On pourra saisir maintenant les rapports originaux et comprendre les distinctions fondamentales entre les principales nations de l'Europe primitive et de l'Asie orientale.

Croire que la science est close, qu'elle n'a changé que d'habit et de nom, que tout est affaire de vestiaire, de costume, que rien n'est affaire de pensée, de découverte, c'est là une maxime de la paresse... Il y aura toujours du nouveau; Dieu, l'homme, l'univers sont inépuisables.

De nos jours, un zèle désintéressé de la vérité s'est manifesté dans une des branches les plus importantes des connaissances, la philologie. Ici la France lève la tête avec orgueil; elle offre en première ligne les Sacy, les Remusat, les Eugène Burnouf, les Saint-Martin, les Étienne, les Quatremère, les Boissonnade, les Létronne, les Chezy, etc. Tous ces érudits se mettent au courant des progrès des sciences philologiques de l'étranger; aucun d'eux n'ignore les travaux des Gesenius, des Ewald, des Bopp, des Grimm, des Lassen, des Schlegel, des Boekh, des Jones, des Colebrooke, des Ellis, des Wilks, des Lee, des Foley, des Bochart, des Wilson, des Haughton, des Ouseley, des Malcolm, des Staunton, des Davis, des Morier, des Fraser, des Shea, des Atkinson, etc. Les philologues ont fait comme les physiciens, ils forment un peuple à part. Les idiomes de l'orient et de l'occident s'explorent aujourd'hui comme les sciences physiques. La famille des langues dont l'étude est la plus avancée compte parmi ses idiomes le sanscrit, le zend, le latin, le grec, le

lithuanien, les dialectes teutons et scandinaves, les dialectes slaves, langues intimement parentes, qui, pour le fond, possèdent la même grammaire. Ces langues s'altèrent et se détériorent par les changements qu'elles subissent dans les sons, et les modifications qu'elles souffrent dans les formes; de sorte que les idiomes mélangés de l'Inde et de la Perse moderne se rapportent au sanscrit et au zend, comme les idiomes de l'Europe méridionale au latin, les langues germaniques et scandinaves au gothique d'Ulphilas, à l'anglo-saxon de Caëdmon, au scandinave de l'Edda, etc. Ces langues ne sont pas identiques, elles ne dérivent pas les unes des autres, elles sont parentes, nous ignorons leur souche commune : ce que nous savons c'est que le sanscrit et le zend sont plus rapprochés que le grec et le latin du tronc dont toutes ces langues composent les ramifications. Le sanscrit et le zend ont été d'une très-haute utilité pour éclaircir les étymologies du grec, du latin, du lithuanien, des idiomes germaniques, du slave; en revanche, ces langues ont jeté une lumière vive et inattendue sur le sanscrit et sur le zend. Je rappelle, à ce sujet, les admirables et importants travaux de MM. Eugène Burnouf et Bopp. La presque identité des idiomes sanscrit et zend ayant été démontrée par ces savants, on a rapproché les hymnes des Védas et du Zend-Avesta, dont le culte offre une magnifique parabole de l'Écriture Sainte.

Les langues romanes, slavonnes et teutoniques modernes, n'ont pas été négligées. MM. Grimm, Dietz, Raynouard, Dombrowsky, et bien d'autres, les ont fait entrer dans le cercle de leurs investigations.

Une autre série de langues habilement explorée se compose de la famille hébraïque, arabe et arménienne. La famille des idiomes de la Chine fut d'abord cultivée par les jésuites, qui se sont acquis un mérite immortel.

Quand M. le baron d'Eckstein publiait ces observations, les langues celtiques n'avaient été encore que fort incomplétement étudiées. Ce groupe, après avoir servi pendant quelque temps à étager d'absurdes systèmes, était tombé, par un effet de réaction, dans un oubli très-peu mérité. Les savants linguistes allemands, Grimm, Bopp et Schlegel, qui ont le plus contribué à l'avancement de la

philologie comparée, les ont laissées entièrement en dehors du cercle de leurs travaux. M. Schlegel même a énoncé des doutes sur la parenté des langues celtiques avec la famille indo-européenne (dans son *Mémoire* sur l'origine des Hindous, inséré dans les *Philosophicales transactions* de 1834). Depuis, cette question a été enfin tranchée : l'ancienneté de ces idiomes, le nombre et l'importance historique de leurs monuments écrits, le fait qu'ils renferment une partie des origines de la langue française : tout se réunit pour réveiller l'intérêt sur ces curieux débris de la primitive Europe. En attendant des travaux plus complets sur leur histoire, travaux qui ne peuvent être entrepris avec succès que par les savants nationaux, on peut, au moyen des matériaux existants, les rattacher à leur véritable souche, qui est sans contredit indo-européenne. C'est là l'objet spécial du *Mémoire* publié par M. Pictet et couronné par l'Académie des Sciences (1).

Sur les origines celtiques, on consultera avec beaucoup de fruit, pour l'Irlande, MM. Petrie et O'Donovan, qui ont porté dans l'étude des vieux textes gaëliques un esprit de sage critique ; Crofton Croker, qui nous a fait connaître les charmants contes populaires de cette île. Pour l'Angleterre, on lira avec intérêt lady Charlotte Guest, à qui nous devons sur les origines galloises la traduction anglaise d'un curieux recueil de traditions populaires du moyen âge, le *Mabinogion*. En France, nous avons M. Hersart de la Villemarqué.

(1) *Voy.* notre *Dictionnaire de Linguistique*, art. CELTIQUES (Langues).

On peut classer comme il suit, sous le titre de GAULOIS, les dialectes celtiques éteints et encore vivants :

I. *Gadalique*. Langue de l'Irlande et de l'Écosse au moyen âge ; d'où le Gaël-irlandais et le Gaël-écossais encore aujourd'hui parlés.

II. *Breton*. Divisé en :

1° Breton du nord (Cumberland) mort vers la fin du XIe siècle ;

2° Cornwallien, mort en 1771 ;

3° Cambrien, vivant ;

4° Bas-Breton, vivant, divisé en plusieurs dialectes, dont les deux principaux sont le léonnais et le vannetais.

III. *Belge*, à peu près semblable au breton, éteint à une époque inconnue.

IV. *Celte*, mort vers le temps de Clovis. On peut supposer que le Bas-Breton vannetais conserve plus de mots des anciens Armoricains que le dialecte léonnais, qui est beaucoup plus Cambrien.

NOTE II, page 5.

LA VIOLENCE DU KIRK EN BRETAGNE.

Je ne connais pas de peinture plus vraie et plus éloquente des effets de ce vent terrible du sud-ouest en Bretagne, que celle qui a été faite par Maurice de Guérin dans son *Cahier vert*, écrit à la Chênaie, près Dinan, en 1833.

« 1er mai.

« Dieu, que c'est triste ! du vent, de la pluie et du froid. Ce 1er mai me fait l'effet d'un jour de noces devenu jour de convoi. Hier au soir c'était la lune, les étoiles, un azur, une limpidité, une clarté à vous mettre aux anges. Aujourd'hui je n'ai vu autre chose que les ondées courant dans l'air les unes après les autres par grandes colonnes qu'un vent fou chasse à outrance devant lui. Je n'ai entendu autre chose que ce même vent gémissant tout autour de moi avec ces gémissements lamentables et sinistres qu'il prend ou apprend je ne sais où : on dirait d'un souffle de malheur, de calamité, de toutes les afflictions que je suppose flotter dans notre atmosphère, ébranlant nos demeures et venant chanter à toutes nos fenêtres ses lugubres prophéties. Ce vent, quel qu'il soit, en même temps qu'il agitait si tristement mon âme par sa puissance mystérieuse, ébranlait au dehors la nature par son action matérielle, et peut-être aussi par quelque chose de plus : car qui sait si nous savons toute l'étendue des rapports et des entretiens des éléments entre eux ? J'ai vu ce vent à travers mes vitres, faisant rage contre les arbres, les désespérant. Il s'abattait parfois sur la forêt avec une telle impétuosité, qu'il la bouleversait comme une mer, et que je croyais voir la forêt tout entière pivoter et tournoyer sur ses racines comme un immense tourbillon. Les quatre grands sapins, derrière la maison, recevaient de temps à autre de si rudes coups, qu'ils semblaient prendre l'épouvante, et poussaient comme des hourra de terreur à faire trembler. Les oiseaux qui s'aventuraient à voler étaient emportés comme des pailles; je les voyais, marquant

à peine leur faible lutte contre le courant et pouvant tout au plus tenir leurs ailes étendues, s'en aller à la dérive la plus rapide. Ceux qui restent cachés donnent à peine quelques signes de vie en commençant leur chant qu'ils n'achèvent pas. Les fleurs sont ternies et comme chiffonnées, tout est affligé. Je suis plus triste qu'en hiver. Par ces jours-là, il se révèle au fond de mon âme, dans la partie la plus intime, la plus profonde de sa substance, une sorte de désespoir tout à fait étrange, c'est comme le délaissement et les ténèbres hors de Dieu. Mon Dieu, comment se fait-il que mon repos soit altéré par ce qui se passe dans l'air, et que la paix de mon âme soit ainsi livrée aux caprice des vents? Oh! c'est que je ne sais pas me gouverner, c'est que ma volonté n'est pas unie à la vôtre; et, comme il n'y a pas autre chose où elle puisse se prendre, je suis devenu le jouet de tout ce qui souffle sur la terre. » *Reliquiæ*, p. 51.

Ailleurs le même auteur décrit ainsi la violence du *ktrk* sur les flots de la Manche, à l'embouchure de l'Arguenon (Côtes-du-Nord).

« 8 décembre 1833.

« Hier, le vent d'ouest soufflait avec furie. J'ai vu l'Océan agité, mais ce désordre, quelque sublime qu'il soit, est loin de valoir, à mon avis, le spectacle de la mer sereine et bleue. Mais pourquoi avancer que l'un ne vaut pas l'autre? Qui pourrait mesurer ces deux sublimités, et dire: La seconde dépasse la première? Disons seulement: mon âme se complaît mieux dans la sérénité que dans l'orage.

« Hier c'était une immense bataille dans les plaines humides. On eût dit, à voir bondir les vagues, ces innombrables cavaleries de Tartares qui galoppent sans cesse dans les plaines de l'Asie. L'entrée de la baie est comme barrée par une chaîne d'îlots de granit: il fallait voir les lames courir à l'assaut et se lancer follement contre ces masses avec d'effroyables clameurs; il fallait les voir prendre leur course et faire à qui franchirait le mieux la tête noire des écueils. Les plus hardies ou les plus lestes sautaient de l'autre côté en poussant un grand cri; les autres, plus lourdes ou plus maladroites, se brisaient contre le roc en jetant des écumes d'une blancheur

éblouissante, et se retiraient avec un grondement sourd et profond, comme les dogues repoussés par le bâton du voyageur.

« Nous étions témoins de ces luttes étranges du haut d'une falaise où nous avions peine à tenir contre les secousses du vent. Le tumulte immense de la mer, la course bruyante des vagues, celle non moins rapide mais silencieuse des nuages, les oiseaux de marine qui flottaient dans le ciel, balançant leur corps grêle entre deux ailes arquées d'une envergure démesurée, tout cet ensemble d'harmonies sauvages et retentissantes qui venaient converger à l'âme de deux êtres hauts de cinq pieds, plantés sur la crête d'une falaise, secoués comme deux feuilles par l'énergie du vent, et dans cette immensité pas plus apparents que deux oiseaux perchés sur une motte de terre : oh ! c'était quelque chose d'étrange et d'admirable, un de ces moments d'agitation sublime et de rêverie profonde tout ensemble, où l'âme et la nature se dressent de toute leur hauteur l'une en face de l'autre (1). »

On comparera cette description d'une tempête sur les côtes du nord de la Bretagne avec cette belle page que nous empruntons à l'auteur de *Çà et Là :*

« Plein de monstres et de trésors, toujours amer quoique limpide, jamais si calme qu'un souffle soudain ne le puisse troubler effroyablement : est-ce l'Océan, ou le cœur de l'homme ?

Riche et immense, et voulant s'enrichir et s'agrandir ; toujours prompt à franchir ses limites, toujours contraint d'y rentrer, emprisonné par des grains de sable : est-ce le cœur de l'homme, ou l'Océan ?

Océan ! cœur de l'homme ! quand vous avez bien mugi, bien déchiré les rivages, vous emportez pour butin quelques stériles débris qui se perdent dans vos abîmes !

. . . . . .

La mer soulevée par la tempête, c'est une puissance terrible ; elle brise et engloutit tout ; caressée par la brise, elle berce avec une douceur égale le fier vaisseau de guerre et l'humble barque du pêcheur.

(1) Id. *Ibid.* p. 191

Elle revêt tour à tour le vert des prairies, l'azur du ciel, le feu, l'or et l'argent des astres. Elle semble leur dire à tous : « Je veux porter tes couleurs, et c'est à ce point que je vous aime. »

Mais à l'appel du Maître des tempêtes, la destruction se réveille au fond des flots caressants, et la mer rejette toutes ces couleurs brillantes. Soudain elle prend les insignes de la mort.

C'est d'abord un gris terne et mat. Les vagues haletantes rendent un son creux et plein d'angoisse. Bientôt elles se teignent de noir; sous ce noir transparent luit un feu de colère.

Elles se gonflent de plus en plus, elles montent, elles s'entrechoquent, et la colère les arrache de leur lit; elles bondissent vers le ciel, elles descendent vers les abîmes; elles se relèvent, elles se précipitent encore.

Elles se dressent en montagnes toujours plus fières, elles se creusent en gouffres toujours plus profonds, elles poussent des hurlements toujours plus terribles, elles se tordent, elles se déchirent;

Elles ont une crête d'écume, formidable indice de fureur. Elles croulent, s'entassent, recommencent leurs écroulements et leurs entassements. Quelle main les agite? Quelle main les saurait calmer?

. . . . . .

Rentrés dans leur fier nonchaloir, ses flots chantent leur chant tranquille sur les débris qu'ils ont engloutis, boivent tranquillement les feux du soleil, bercent tranquillement la barque du pêcheur.

Ils renvoient au ciel éclat pour éclat, sérénité pour sérénité; merveilleux miroir des merveilles de Dieu! Et rayonnants et pacifiques, ils disent à Dieu : Seigneur, les flots de la mer vous obéissent et n'aiment que vous!

Amour et force, puissance et grâce, caractère du pur amour de Dieu, rhythme combiné, rhythme de la mer. »

NOTE III, page 17.

LES PARDONS EN BRETAGNE.

Les grandes réunions nationales chez tous les peuples anciens doivent leur origine à la religion. Les Gaulois s'assemblaient sous les ordres de leurs druides, dans un lieu consacré (CÆSAR, *De Bell. Gall.*, l. v.). Les vieilles lois moelmutiennes qui font mention de réunions semblables dans l'île de Bretagne antérieurement au xe siècle, les appellent des « Synodes privilégiés de fraternité et d'union, » et les disent présidés par les bardes. (MYVYRIAN, *Arch. of Wales*, t. III, p. 290.) Le christianisme leur fit perdre leur caractère païen, mais il ne paraît avoir changé ni leur institution fondamentale, ni leurs cérémonies, ni leurs usages, ni le temps, ni le lieu des réunions; fidèle à sa prudente manière d'agir avec les barbares, il n'abattit pas le temple, il le purifia. Le *menhir* est toujours debout, mais la croix le domine.

C'était aux solstices qu'avaient lieu, en Cambrie, comme les assemblées druidiques, les plus grandes réunions chrétiennes; c'était dans les lieux consacrés par la religion des ancêtres, parmi les dolmen, au bord des fontaines, qu'on se réunissait; c'était à l'occasion des fêtes qu'on y célébrait que revenaient périodiquement ces espèces de jeux olympiques, où les bardes, en présence d'un concours immense, tenaient leurs séances solennelles, et disputaient le prix de la harpe et de la poésie; où les athlètes entraient en lice et faisaient assaut de courage, d'adresse ou de vitesse, à l'escrime, à la lutte, à la course et à vingt autres exercices semblables dont parlent les anciens auteurs; c'était à ces fêtes que la foule trouvait dans la danse et la musique une diversion passagère aux soucis journaliers de sa misérable existence. Les sectes protestantes, qui déchirent et dépoétisent le malheureux pays de Galles, leur ont ôté tout caractère religieux : et il n'en reste que des débris sauvés à grand'peine par les bardes, ces gardiens de la nationalité galloise, qui désormais ne s'appuie plus que sur les mœurs, la langue et les traditions. En Bretagne, elles ont conservé leur génie primi-

tif, et la religion a continué d'être l'âme de ces solennités, qui promettent encore à nos vieux usages, à nos croyances vénérables, à notre langue, et à notre littérature rustique, de longues années d'existence.

Chaque grand *Pardon* dure au moins trois jours. Dès la veille, toutes les cloches sont en branle; le peuple s'occupe à parer la chapelle; les autels sont ornés de guirlandes et chargés de vases de fleurs; on revêt les statues des saints du costume national; le patron ou la patronne du lieu se distinguent comme des fiancés, l'un à un gros bouquet orné de rubans, l'autre à mille petits miroirs qui scintillent sur sa coiffe blanche. Vers la chute du jour, on balaie la chapelle, et l'on en jette les poussières au vent, pour qu'il soit favorable aux habitants des îles qui doivent venir le lendemain; chacun étale ensuite dans le lieu le plus apparent de la nef les offrandes qu'il fait au patron. Ce sont généralement des sacs de blé, des échevaux de lin, des toisons vierges, des ruches nouvelles, ou d'autres produits de l'agriculture, comme aux anciens jours (1); puis des danses se forment au son du biniou national, de la bombarde et du tambourin, sur le tertre de la chapelle, au bord de la fontaine patronale, où quelquefois un dolmen en ruines et couvert d'un tapis de mousse sert de siége aux ménétriers. Il y a moins d'un siècle que l'on dansait dans la chapelle même, pour honorer le saint du lieu (2). « On souffrait en quantité d'endroits, dit l'auteur de la Vie de Michel le Nobletz de Kerodern, que les eunes gens des deux sexes y danssasent une partie de la nuit, et l'on eût presque cru commettre quelque sorte d'impiété que de les empêcher de célébrer les fêtes des saints d'une manière si profane (3). »

En certaines occasions, on allume encore la nuit des feux de joie

(1) Multitudo rusticorum... exhibens lanas, vellera, formas cereæ. (Gregor. Tur., *de Gloria confes.*, c. II.)

(2) C'était évidemment un usage druidique contre lequel, à toutes les époques, se sont élevés les évêques : « Statuimus ne choreæ fiant in ecclesiis... quod facientes aut cantilenas cantantes in iisdem excommunicamus, etc. » *V. Statuta synodalia eccles. Trecorensis*, ad. ann. 1320, et *Statuta sydonalia ecclesiæ Corisopitensis*, ad. ann. 1768.

(3) P. 185.

dans un but semblable, sur le tertre de la chapelle et sur les collines voisines. Au moment où la flamme, comme un long serpent, déroule, en montant, ses anneaux autour de la pyramide de genêts et d'ajoncs qu'on lui a donnée à dévorer, et s'élance sur le bouquet qui s'élève à sa cime, on fait douze fois processionnellement le tour du bûcher, en récitant des prières; les vieillards l'environnent d'un cercle de pierres, et placent au centre une chaudière, où l'on faisait cuire jadis des viandes pour les prêtres; aujourd'hui les enfants remplissent cette chaudière d'eau et de pièces de métal, et, fixant quelques brins de jonc à ses deux parois opposées, ils en tirent des sons harmonieux, tandis que les mendiants à genoux à l'entour, la tête nue, et s'appuyant sur leurs bâtons, chantent en chœur les légendes du saint patron. Ainsi les anciens bardes chantaient, à la clarté de la lune, des hymnes en l'honneur de leurs dieux, en présence du bassin magique dressé au milieu du cercle de pierres, et dans lequel on apprêtait le repas des braves (1).

Le lendemain, au moment où l'aurore se lève, on voit arriver dans toutes les directions, de toutes les parties de la Bretagne, des pays de Léon, de Tréguier, de Cornouaille et de Vannes, des bandes de pèlerins qui chantent en cheminant. D'aussi loin qu'ils aperçoivent le clocher de l'église, ils ôtent leurs chapeaux, et s'agenouillent en faisant le signe de la Croix. La mer se couvre aussi de mille barques d'où partent des cantiques dont la cadence solennelle se règle sur celle des rames. Il y a des paroisses entières qui arrivent sous leurs bannières nationales, et conduites par leurs pasteurs. D'aussi loin qu'on les aperçoit, le clergé du *pardon* s'avance pour les recevoir; les croix et les bannières s'inclinent en se saluant au moment où ils vont se joindre, tandis que les cloches paroissiales s'appellent et se répondent dans les airs.

A l'issue des vêpres sort la procession. Les pèlerins s'y rangent par dialectes. On reconnaît les paysans de Léon à leur taille élevée, à leur costume noir, vert ou brun, à leurs jambes nues et basanées. Les Trégorois, dont les vêtements n'ont rien d'original, se font remarquer entre tous par leurs harmonieuses voix; les Cornouail-

(1) Myvyrian, t. I. p. 46.

lais, par la richesse et l'élégance de leurs habits bleus ou violets ornés de broderies, leurs braies bouffantes et leurs cheveux flottants : les Vannetais, au contraire, se distinguent par la couleur sombre de leurs vêtements : à l'air calme et froid de ces derniers, on ne devinerait jamais les âmes énergiques dont ni César ni les armées révolutionnaires ne purent briser la volonté.

Quand le cortége se développe, rien de plus curieux à voir que ces rangs serrés de paysans aux costumes variés et bizarres, le front découvert, les yeux baissés, le chapelet à la main; rien de touchant comme ces bandes de rudes matelots, qui viennent nu-pieds et en chemise pour accomplir le vœu qui les a sauvés du naufrage, portant sur leurs épaules meurtries les débris de leur navire fracassé; rien de majestueux comme cette multitude innombrable précédée par la croix, qui s'avance en priant le long des grèves, et dont les chants se mêlent aux roulements de l'Océan.

Il est certaines paroisses où, avant de rentrer dans l'église, le cortége s'arrête dans le cimetière; là, parmi les tombeaux des ancêtres, le paysan le plus respectable et l'ancien seigneur du canton, la jeune paysanne la plus sage et l'une des demoiselles du manoir, debout sur les degrés les plus élevés de la croix, renouvellent solennellement, au nom de la foule prosternée, en étendant la main sur le livre des Évangiles, les saintes promesses du Baptême. Ainsi, la religion confond tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions, dans ces pieuses assemblées, qui pourraient s'appeler encore des « Synodes privilégiés de fraternité et d'union. »

M. DE LA VILLEMARQUÉ, *Barzaz-Breiz.*

NOTE IV, page 29.

LES RUINES MONASTIQUES.

> Un seul couvent de Bénédictins a produit des ouvrages plus précieux que les deux universités d'Angleterre. GIBBON.

Le voyageur et l'antiquaire ne peuvent faire un pas en Bretagne sans rencontrer les ruines de quelque monastère au fond de ses vallées ou au milieu de ses vertes plaines. Ces vénérables restes réveillent dans notre âme une suite d'idées à la fois grandioses et mélancoliques, qui nous rappellent les triomphes et les dures épreuves par lesquelles la religion a dû passer. Quel intérêt ne s'attache pas aux ruines de ces antiques abbayes, qui donnent au pays l'aspect d'une désolation à la fois si pénible et si magnifique! Lorsque nous visitons ces débris qui attestent la piété, la science et la bienfaisance de nos pères, nous sentons un certain attrait qui nous porte insensiblement à la méditation et à l'étude. L'antiquaire, tandis qu'il mesure la hauteur de la tour chancelante couverte de lierre, qu'il esquisse l'arche près de s'écrouler, ou qu'il cherche à déchiffrer l'inscription mutilée et à moitié effacée de la pierre tumulaire, éprouve un sentiment pieux. Il craint de commettre une profanation en foulant aux pieds le sol qui couvre la poussière des princes et des guerriers, les cendres sanctifiées des prêtres et des philosophes. L'âme aime à parcourir les divers anneaux qui forment la chaîne de ses souvenirs historiques, et à lire sur les fragments épars du saint lieu le reflet d'un glorieux passé.

Ces temples, ces abbayes qui n'offrent aujourd'hui que des ruines, retentissaient jadis des louanges de ce Dieu presque oublié de nos jours; sur cet autel mutilé furent célébrés les mystères d'une religion que tous les siècles ont révérée; cette colonne tronquée soutenait la chaire sacrée où le prédicateur faisait entendre les préceptes de la foi et de la morale la plus pure; sous ces arcades,

maintenant remplies de cercueils brisés et d'herbes sauvages, étaient placées ces tribunes où les larmes de la pénitence coulèrent et furent séchées par le repentir. Le marbre qui couvrait le sol de l'enceinte sacrée a fait place à une verdure parsemée de tombeaux. — C'est là qu'une foule innombrable de fidèles, depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, se prosternait devant le Saint des saints. Quelle vaste mutilation a détruit ces cloîtres, que foulèrent ces pieux cénobites, dont les écrits scientifiques et théologiques reculèrent les bornes des sciences et des lettres, et sauvèrent des ravages du temps et de la barbarie tous les monuments primitifs de la sagesse et de la littérature ancienne.

Sans le soin que les moines de ces temps prirent de conserver et de multiplier les copies des Saintes Écritures et des ouvrages classiques, dans quel lieu le savant et l'homme de lettres trouveraient-ils aujourd'hui les écrits inspirés ou les productions du génie de la Grèce et de Rome? Ces cellules, maintenant en proie à la destruction, servaient autrefois de demeure aux saints et aux savants, à l'étranger et au pèlerin. Dans ces vastes salles, où de nos jours les animaux de proie cherchent une retraite, se voyaient des écoles pour l'instruction de la jeunesse et des bibliothèques enrichies des productions de la science sacrée et profane, ainsi que du dépôt des annales nationales. A la porte de l'église, souvent l'orgueilleux baron fut ramené par le ministre de la paix à un sentiment de justice et d'humanité; le pauvre, l'étranger, l'homme sans défense, trouvaient également dans ce saint lieu un asile inviolable contre le caractère vindicatif, hautain ou avare, du despote féodal. Ces portes massives, dont la rouille a rongé jusqu'aux gonds, furent toujours ouvertes au pauvre et à l'infortuné; la veuve, l'orphelin et le vieillards y vinrent tous les jours chercher leur part des bienfaits des monastères.

Le noble chevalier, en passant devant le portail gothique, baissait, en témoignage de son respect pour cet asile sacré, son panache orgueilleux, et invoquait sur ses périlleuses entreprises la bénédiction de l'homme de Dieu! Que les temps sont changés! Que sont devenus les jours où cette église envoyait ses prédicateurs éclairer du flambeau du christianisme et de la civilisation les royaumes barbares qui

tiennent aujourd'hui un rang élevé parmi les nations de la terre? On cherche en vain ces époques heureuses où elle donnait des évêques et des savants à l'Église et aux universités, des ambassadeurs et des hommes d'État aux rois, des confesseurs aux souverains Pontifes, au ciel des martyrs.

Laisserons-nous périr l'histoire de ces établissements, asiles de la piété et de la science? Ne trouvera-t-on pas une plume éloquente pour célébrer les œuvres de ces hommes savants et pieux qui faisaient la gloire de la religion et de l'humanité! Lorsque l'antiquaire et le philosophe s'empressent de visiter ces ruines monastiques, ces fragments de l'antiquité sacrée, pour méditer sur l'instabilité et le néant des institutions humaines, la puissance, la sagesse, les grandeurs de ce monde, confondus dans la poussière et le silence des tombeaux; lorsque le poëte, le peintre, le romancier, fréquentent ces anciennes abbayes pour s'inspirer aux lieux où le génie peut recueillir les faits les plus intéressants et les plus féconds, n'est-il pas étrange qu'aucun écrivain ne réclame ce sol sacré comme la propriété exclusive de l'historien? Tandis que d'autres auteurs cherchent au milieu de ces ruines et de ces scènes de l'antiquité les sources de la fiction, n'est-il pas étonnant que l'on néglige les richesses impérissables de l'histoire, la vérité religieuse et l'intérêt littéraire, qu'offrent les antiquités monastiques, où le vulgaire ne voit que des débris, où le savant aime à retremper son génie dans le recueillement et le silence de ce qui fut un des domaines du savoir, de la piété et de la bienfaisance?

Voy. les éloquentes réflexions de M. O'Sullivan sur les ruines des monastères dans son beau livre sur les origines bardiques de l'Irlande, t. I.

NOTE V, page 31.

UN POINT DE VUE DES HAUTEURS DE SAINT-HÉLEN (Environs de Dinan). — LES BORDS DE L'ARGUENON.

Il y a à chaque pas dans ces parages des aspects, des horizons harmonieux, qu'on aime et qu'on recherche, et qui font le charme

du voyage quand on parcourt cette douce et riante contrée. Un jeune étranger à l'âme rêveuse, contemplative, toute poétique, décrivait ainsi ses impressions dans une course qu'il faisait à Saint-Hélen, aux environs de cette belle rivière de Rance :

« Le 29 mars 1833.

« Hier, nous avons mené notre promenade plus loin que d'habitude. M. Gerb., Merm. et moi, avons poussé une reconnaissance vers le nord, jusque sur la hauteur de Saint-Élin (*sic*). C'est une espèce de belvédère d'où la vue s'étend sur un vaste horizon, sombre et monotone au midi et à l'est. Au nord s'élèvent les côtes de l'Océan, décrivant une longue ligne droite et bleue. Un peu au nord-est, grâce à l'interruption des hauteurs, nous avons entrevu la baie de Cancale. Les eaux, frappées par le soleil, resplendissaient vivement, et décrivaient une barre lumineuse qui nous les faisait distinguer de la côte bleuâtre de Normandie. A l'ouest nous voyions Dinan là-bas avec ses hautes flèches, à demi voilées de ces vapeurs qui flottent sur les villes dans le lointain des plaines. Dans la même direction, des maisons de campagnes toutes blanches se détachaient sur un fond sombre, invariablement accompagnées d'une touffe de sapins, qui apparaissent comme un énorme géant noir faisant sentinelle pour la garde du foyer. Tout autour de l'horizon perçaient des clochers aigus s'élevant de distance en distance, comme les tours de cet immense rempart. Je suis enchanté de cette course pour m'avoir ouvert ce grand panorama, mais surtout pour m'avoir fait entrevoir l'Océan. »

Le même auteur, après un séjour de quelques mois sur les bords de l'Arguenon, au château du Val, maison de campagne de son ami, M. Hippolyte de la Morvonnais, adresse ainsi ses adieux à ces lieux charmants.

« 10 heures du soir.

« Dernière promenade, dernière visite à la mer, aux côtes, à tout ce magnifique paysage qui m'enchante depuis deux mois. L'hiver nous sourit avec toute la grâce du printemps, et nous donne des jours qui font chanter les oiseaux et pousser la verdure aux rosiers

dans les jardins, aux églantiers dans les bois et aux chèvrefeuilles le long des mers et des rochers où ils grimpent. Sur les deux heures, nous avons pris ce sentier qui circule avec tant de grâce parmi les ajoncs fleuris et les rudes gazons des falaises, longe les champs de blé, s'incline vers les ravines, s'insinue entre les haies et s'élance hardiment vers les roches les plus hautaines. Le but de la promenade était un promontoire qui domine la baie des Quatre-Vaux. La mer brillait de tout son éclat, et brisait à cent pieds au-dessous de nous avec des bruits qui passaient par nos âmes en montant vers le ciel. Vers l'horizon, des barques de pêcheurs épanouissaient sur l'azur leurs voiles d'une blancheur éclatante, et nos regards allaient alternativement de cette petite flotte à une autre plus nombreuse qui se balançait avec des chants plus près de nous; c'était une foule innombrable d'oiseaux de marine qui faisaient gaiement leur pêche, et nous réjouissaient la vue par l'éclat de leur plumage et l'élégance de leur port sur les flots. Ces oiseaux, ces voiles, la beauté du jour, la sérénité universelle, donnaient un air de fête à l'Océan et remplissaient mon âme d'un enthousiasme joyeux, malgré le fond d'idées tristes que j'avais apporté sur notre promontoire. Cependant je me livrais de toute la force de mon regard à la contemplation des caps, des rochers, des îles, m'efforçant d'en lever comme une empreinte et de la transporter dans mon âme. Au retour, j'ai foulé religieusement, et avec un regret à chaque pas, ce sentier qui m'a mené si souvent à de si belles contemplations et en si douce compagnie. Il est si plein de charmes, ce sentier, quand il arrive dans le taillis et qu'il s'avance entre des coudriers qui le dominent et une haie de buis qui croît librement en broussailles! Là, la joie que m'avait communiquée la nature a expiré, et j'ai été pris de la mélancolie du départ. Demain fera pour moi de cette mer, de ces côtes, de ces bois, de tant de charmes que j'y ai goûtés, un songe, une pensée flottante que je contemplerai avec une autre pensée. Et pour prendre de ces doux lieux autant que je pouvais, et comme s'il eût été en leur pouvoir de se donner à moi, je les suppliais intérieurement de se graver en mon âme, d'envoyer en moi quelque chose d'eux-mêmes qui ne passât point. En même temps j'écartais les branches des buis, des buissons, des fourrés épais, et j'enfonçais ma tête dans

l'intérieur pour respirer les sauvages parfums qu'ils recèlent, pénétrer dans leur intimité et, pour ainsi dire, leur parler dans le cœur.

« La soirée s'est passée, comme d'habitude, en causeries, en lectures. Nous sommes revenus sur le bonheur des jours passés. J'en ai tracé une faible image dans ce cahier, nous l'avons contemplée mélancoliquement comme celle d'un trépassé des plus chers, des plus doux.

« Hippolyte est couché. J'écris ceci dans la solitude et le silence de la nuit, à côté d'un feu qui s'éteint. J'ai été prêter l'oreille sur la porte aux bruits du dehors. Il y en a peu : l'Océan s'est retiré au loin, il est calme, il dort, on ne l'entend pas. L'Arguenon circule librement dans les grèves, la lune se promène dans son courant, et les gués, où les eaux bouillonnent, nous envoient un léger murmure. La brise soupire à peine dans le bois, et tout le reste est tranquille.

« Adieu, adieu, séjour bien-aimé! Si tu m'aimes, et que tu doutes de ma constance, écoute ceci qui te rassurera : Je perds la moitié de mon âme en perdant ta solitude. J'entre dans le monde avec une secrète horreur. » MAURICE DE GUÉRIN, *Reliquiæ*.

NOTE VI, page 37.

DES ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES A NOTRE ÉPOQUE.

L'archéologie, de nos jours, est redevenue en quelque sorte ce qu'elle était du temps de Denys d'Halicarnasse, *la science des origines*. La chose en est venue au point qu'on se trouve obligé de diviser cette science en plusieurs branches, et de faire de chacune de ces branches l'accessoire des diverses parties du programme général des sciences historiques. Ainsi nous avons maintenant une archéologie chinoise et japonaise, une archéologie indienne, une archéologie américaine. Les rapports d'histoire primitive qui peuvent unir les antiquités chinoises et japonaises avec le monde occi-

dental sont on ne peut pas plus obscurs. Quant aux Indiens, la philologie a constitué d'une manière inébranlable les bases d'une grammaire et d'un vocabulaire comparatifs pour un ensemble de peuples qui, décrivant un arc immense depuis les embouchures du Gange jusqu'à l'océan Atlantiqne, dans la direction du sud-est au nord-est, ont couvert de leurs tribus l'Inde occidentale, la Perse, la Bactriane, l'Arménie, l'Asie-Mineure, la Thrace, la Grèce, l'Italie, la Germanie, la Scandinavie et la Gaule. Mais quant aux secours que peut fournir à cette admirable étude l'archéologie indienne proprement dite, ils sont faibles et incertains. Le classement chronologique des monuments figurés de l'Inde a été jusqu'à présent impossible, et tout ce qu'on en peut dire, c'est que la plupart, architecture, statuaire et peinture, sont de fabrique fort récente. Sans doute on peut y reconnaître l'application d'idées déposées elles-mêmes en des livres d'une date reculée, tels que les Védas; mais le service le plus important que puisse rendre l'archéologie, en donnant les moyens d'établir ou de confirmer la date des monuments écrits, ce service ne saurait être réclamé de l'étude des monuments figurés de l'Inde. Il est donc à craindre que cette branche de l'archéologie ne reste toujours secondaire et subordonnée.

En Amérique, l'archéologie reprend ses droits; là manquent les monuments littéraires, et, à leur défaut, quand on veut rechercher quels peuples ont habité d'abord ces contrées, à quel degré de civilisation ils sont parvenus, quels rapports doivent unir ces peuples à ceux de l'ancien monde, l'archéologie, qui scrute les monuments du Mexique, du Pérou et du centre de la Péninsule méridionale, élève la voix tout aussi haut que l'ethnographie; reste à apprécier ce qu'elle peut alléguer de certain, en marchant ainsi dans sa liberté, sans la tutelle salutaire de l'histoire et des monuments littéraires.

Au reste, l'archéologie américaine n'occupera jamais qu'une place étroite dans le cercle des études humaines; la chinoise et la japonaise ont besoin, pour réclamer notre attention, d'avoir puisé avec persévérance dans les immenses travaux des antiquaires chinois. Il sera longtemps encore facile à tout indianiste de quelque expérience d'apprendre de l'archéologie indienne tout ce qu'on en peut savoir. Il n'en est pas de même des branches de cette science qui se

rapportent plus directement à notre propre histoire, et dont le cœur, pour ainsi dire, est l'étude des antiquités classiques. Ici, toutes les ramifications ont entre elles des rapports étroits, et ce serait désormais une espérance vaine que de prétendre à une place distinguée dans les rangs archéologiques en limitant son horizon à une province isolée.

Ainsi la première question qui se présente est celle de savoir jusqu'à quel point la société a profité des civilisations orientales qui l'ont précédée : de là la nécessité absolue d'étudier ces civilisations dans les monuments figurés qu'elles nous ont transmis.

Et, pour commencer par les antiquités égyptiennes, pouvons-nous étudier ces antiquités dans les monuments eux-mêmes, ou sommes-nous réduits encore aux témoignages incertains des écrivains grecs? Qu'a produit jusqu'à ce jour l'instrument découvert par Champollion? Quelles inductions fournit l'étude philosophique du mode d'écriture employé par les Égyptiens? Y a-t-il lieu à un classement chronologique des monuments? Ce classement conduit-il à établir des règles pour l'appréciation des phases de l'art chez les Égyptiens, ou bien faut-il croire à cette immobilité dans la production des arts que l'on attribue communément à ce peuple? Quelle idée, d'après l'interprétation des monuments figurés, doit-on se faire du degré de culture intellectuelle des Égyptiens, du caractère et de la tendance de leur religion, de leurs institutions politiques et civiles, des lois morales qui régissaient la vie commune, du rapport des classes entre elles, de la prépondérance de certaines castes et du bien-être des individus, du développement scientifique et de la capacité industrielle? Et de là on devra rechercher si la civilisation égyptienne a été, ou complétement originale, ou intégralement transmise, ou modifiée après transmission de façon à conquérir une originalité relative; si le Panthéon égyptien n'est point un appendice du Panthéon asiatique; si la religion de l'Égypte n'a pas droit d'être considérée comme une réforme de la religion de l'Asie occidentale, dirigée dans une intention de progrès moral; si aux inductions fournies par l'étude religieuse ne répondent pas celles qu'on peut demander à l'étude des monuments d'architecture; si en démontrant ainsi que l'Égypte, peuplée d'Asiatiques, s'est modelée à une époque très-

reculée sur un type asiatique, on ne préjuge pas aussi l'antériorité de la civilisation dans l'Occident de l'Asie.

Ainsi, avant de s'enquérir des influences que l'Égypte a pu verser sur d'autres contrées, on apprend que l'Égypte elle-même a eu des maîtres et un modèle; on remonte ainsi à la source d'où les ruisseaux de la civilisation humaine se sont répandus dans toutes les directions. Mais ici la stérilité des documents succède à leur abondance. Le défaut de rapports directs et faciles avec les localités, la nature fragile des matériaux employés sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, et d'où résultent des monceaux de décombres au lieu de ruines; l'impossibilité où l'on a été jusqu'à ce jour de pénétrer les mystères de l'écriture cunéiforme autrement que dans les produits du système persique, le plus récent de tous, toutes ces causes réunies ont empêché l'archéologie moderne d'émettre sur les antiquités babyloniennes et assyriennes autre chose que de vagues conjectures. Pour combler autant que possible cette lacune, la plus grave de toutes, on est obligé d'avoir recours à des procédés hardis, à examiner par exemple, si, indépendamment du secours des inscriptions, on ne peut tirer quelques lumières d'attributs fréquemment répétés, de compositions dont les circonstances principales se reproduisent assez souvent pour qu'on les range en classes suffisamment définies. Ainsi, l'on a pu interpréter avec quelque bonheur un certain nombre de monuments égyptiens, avant que le mystère de l'écriture hiéroglyphique fût dévoilé; mais la difficulté se complique, en ce qui concerne Babylone et l'Assyrie, pour la petite dimension et le travail négligé des monuments, qui la plupart sont des *cylindres* ou des *amulettes*. Les témoignages classiques dans cette recherche périlleuse ne sont ni nombreux ni d'un secours très-efficace : on supplée en partie à leur silence par l'étude de la Bible, mine précieuse, et qui n'a pas encore été épuisée. On peut chercher aussi des éclaircissements dans les doctrines des sectes chrétiennes qui se sont formées sur le terrain de l'antique influence babylonienne, et qui paraissent avoir donné asile à ces croyances vivaces dont l'existence cachée succède pendant si longtemps à l'éclat florissant des religions.

Mais on sent combien, dans ces agglomérations d'idées neuves et

anciennes, le point de départ est difficile à établir entre ce qui a précédé et ce qui a suivi. On ne saurait donc blâmer jusqu'à nouvel ordre les archéologues plus prudents qui, mettant un frein à leur imagination, se contentent de recueillir et de classer des matériaux dont ils lèguent l'interprétation à une génération destinée à devenir plus riche que la nôtre en documents de cette nature.

L'archéologie est la première qui, par la simple comparaison des cylindres babyloniens et des sculptures monumentales de Tchihil-Minar, ait deviné la connexion qui a existé entre la civilisation des bords de l'Euphrate et celle qui fleurit dans les montagnes de la Perside. Mais cette route n'est qu'indiquée, et les conclusions anticipées qu'on avait tirées du parallèle étaient d'abord le contrepied de la vérité, puisqu'on y préjugeait l'influence de la Perside sur la Babylonie. Aujourd'hui la Perse n'est plus le seul terrain sur lequel on puisse poursuivre la trace de la domination intellectuelle de Babylone; l'Arménie, l'Asie-Mineure surtout, grâce aux découvertes de nouveaux voyageurs, nous offrent des monuments qu'on peut rattacher à la même origine. Les sculptures de la Phénicie sont plus rares, plus imparfaites, ou d'une époque beaucoup plus récente. Mais les inscriptions dont plusieurs philologues ont scruté, non sans succès, les mystères, suppléent au défaut des représentations figurées. Enfin, les témoignages classiques et bibliques s'accordent à nous démontrer l'identité presque absolue des idées religieuses professées sur les bords de l'Euphrate et sur les côtes de la Phénicie; de là la même influence, le même système religieux s'étendant sur toute la côte septentrionale de l'Afrique, en Espagne, très-probablement dans le midi de la Gaule. La Grèce et l'Italie, ces deux domaines de l'érudition classique, se trouvent donc comme enveloppées par un réseau d'établissements phéniciens, et la certitude absolue que nous avons de la transmission de l'écriture phénicienne aux peuples de la Grèce et de l'Italie nous conduit à préjuger la solution d'une foule de problèmes, solution dans laquelle se montre la domination intellectuelle d'un peuple plus avancé en civilisation sur des nations encore barbares.

Cependant, les régions dont nous devons reconnaître la soumission aux exemples venus de la Phénicie ont traversé plusieurs périodes

historiques avant d'avoir pu laisser, pour l'architecture et la statuaire, des témoignages durables de leur histoire. S'il s'agit de scruter les temps héroïques, l'archéologie n'a d'autre guide que le reflet répandu sur des époques plus récentes par le souvenir de ces premiers âges; à peine si quelques vestiges épars dans la Béotie, l'Argolide, la Laconie, les tombeaux de Mycènes et d'Orchomène, les murs de Tirynthe viennent servir de preuve et de commentaire à ce que l'épopée renferme de réellement historique. Les murs pelasgiques se reconnaissent encore en Italie à leur informe grandeur; mais on doit se garder d'enfler au gré de l'imagination le catalogue de ces débris des âges primitifs; d'autant plus qu'on a reconnu le procédé de construction regardé par quelques-uns comme exclusivement pélasgique, dans des murailles grecques d'une date postérieure à la guerre du Péloponèse.

Cependant l'horizon s'éclaircit un peu; entre le retour des Héraclides et l'époque de Pisistrate, les monuments épigraphiques commencent à apparaître. Déjà toutes les tribus occupent sur le sol des deux péninsules leur place historique; les migrations postérieures sont toutes connues, on en sait la date, l'importance et l'effet. La Grèce et l'Italie dissipent ce brouillard demi-oriental qui les enveloppait; mais quelle part, dans cette existence nouvelle, assignerons-nous aux causes précédentes? Quel domaine d'idées a eux propres auront gardé les habitants de la Grèce, frères pour l'origine des Indiens et des Perses? Que donner à cette persistance des traditions dans les tribus héroïques des Hellènes? Que reconnaître comme l'effet des rapports établis avec les Phéniciens? Et dans ces peuples qui couvrent la Grèce et l'Italie, que d'origines encore obscures! Les Étrusques sont-ils Lydiens, ou sont-ils descendus des Alpes, selon l'hypothèse favorite de Niebuhr? Jusqu'à quel point l'élément méridional de l'Asie a-t-il pénétré non-seulement dans les institutions, mais dans la formation même du peuple Pelasgique, cette souche humaine qu'on découvre constamment et en tous lieux sous les origines helléniques?

Ces questions principales et un grand nombre de celles qui s'y rattachent sont encore pendantes entre les savants. La critique philologique, l'intuition historique n'ont encore répandu sur elles

qu'une faible lumière : si jamais ces problèmes sont résolus, on en sera redevable pour une grande part aux efforts de l'archéologie. Après Pisistrate en effet commence l'âge où les monuments figurés, médailles, vases peints, terres cuites, bronze modelé, marbre sculpté, se multiplient sur le sol classique; s'il ne s'agit que de l'origine de ces arts qui prennent dès lors un si riche développement, on n'hésitera plus maintenant à reconnaître les traces de l'influence orientale. Les partisans d'une production spontanée ont dû battre en retraite.

Mais dès que la Grèce revêt une physionomie originale, un nouveau principe, inconnu presque à l'Orient, se développe, et imprime aux productions de l'art une physionomie particulière. Jusqu'à quel point cette loi, à laquelle on a attribué le nom d'*anthropomorphisme*, a-t-elle altéré le fonds oriental? N'avons-nous ici qu'une apparence, ou la pensée grecque traverse-t-elle un âge entièrement possédé par les illusions de l'art avant de retomber dans le symbolisme de l'Égypte et de la Chaldée? Devons-nous reconnaître chez les Grecs l'existence d'un code qui, gouvernant la religion aussi bien que les arts, assignait à chaque divinité son domaine distinct de culte, de surnoms, de fonctions et d'attributs? Ou bien le *syncrétisme*, qu'on a voulu concentrer dans l'époque postérieure à Alexandrie, est-il un élément essentiel du génie de la religion chez les Grecs? Ce sont là des propositions que la science débat encore, et sur lesquelles elle n'a pu offrir jusqu'à ce jour un corps de doctrines à l'abri de toute objection.

Quant à tout le reste, la route est battue, les principes posés, la tâche presque accomplie. Tout ce que l'archéologie pouvait fournir de lumières à la géographie, aux annales des royaumes, à l'histoire de l'art, de l'économie politique et des sciences, a été exploité avec conscience et talent. C'est dans ces matières que l'archéologie peut être fière des services qu'elle a rendus, en donnant une base de certitude absolue aux récits de l'histoire, et en permettant ainsi de préjuger la même réalité pour les lieux et les temps qui manquent de ce secours. Citer, dans les différentes branches, ceux des Vaillant, des Eckhel, des Frœlich, des Corsini, des Pacciaudi, des Dodwell, des Noris, des Marini, des Ignarra, des Mazzochi, des

Gori, des Passeri, des Fea, des Sestini, des Zannoni, des Barthélemy, des Mariette, des Millin, des Hirt, des Bœttiger, des Raoul-Rochette, des Letronne, des Mionnet, des Sanchez, des Bayer, des Florez, des Émeric David, des Gesenius, c'est offrir au lecteur une des réunions intellectuelles les plus dignes d'honorer l'esprit humain. Heureux qui méritera à l'avenir d'être adjoint à une liste dont les rangs sont déjà si pressés et si bien occupés !

Nul ne saurait désormais se flatter d'ajouter aux conquêtes de la science s'il ne se met en état de bien comprendre les écrivains des littératures grecque et latine : l'archéologue doit avoir en sa possession la faculté de corriger un passage corrompu; il faut même qu'il sache assez de philologie pour juger sainement de ce que les opinions des philologues peuvent avoir d'exclusif et de trop absolu. Toute archéologie dont l'application se rattache, de près ou de loin, à la formation ou à l'influence des sociétés hellénique ou romaine, doit, selon nous, procéder de l'intelligence des auteurs classiques. La plupart des interprètes n'ont pas appliqué les lumières archéologiques à l'explication de ces auteurs, et il reste dans les textes une foule d'éclaircissements qui attendent encore l'esprit qui saura les découvrir. N'oublions pas d'ailleurs que les écrivains classiques ont été nos prédécesseurs, et souvent encore nos maîtres, dans cet emploi de l'analyse et de la critique qui a fondé les sciences historiques chez les modernes : que de choses ces écrivains n'ont-ils pas sainement observées, dont nous ne trouvons plus la trace, et qui, déposées dans leurs écrits, servent d'un riche supplément à nos observations directes !

L'archéologue de nos jours ne devra pas se borner à l'étude approfondie du grec et du latin; je ne parle pas des langues de l'érudition, l'allemand, l'anglais, l'italien et l'espagnol, dont l'usage lui sera indispensable. Je ne crois pas même qu'il puisse désormais se former un sujet de quelque valeur sans qu'il ait puisé à la source de la philologie orientale. La famille des langues sémitiques représente la plus large part des origines de notre civilisation : le dialecte araméen était parlé du Tigre jusqu'à la Méditerranée; l'idiome dont les Phéniciens faisaient usage ne différait pas sensiblement de l'hébreu : ce qui manque pour compléter la connaissance de l'hé-

breu, du chaldéen et du syriaque, se retrouve dans l'arabe et dans l'éthiopien; une connaissance avancée de l'hébreu et du chaldéen, une teinture suffisante des autres dialectes sémitiques, me semblent désormais nécessaires aux progrès de l'archéologie. J'ai tâché de démontrer la connexité de ces idiomes et de celui qu'on parlait dans l'antique Égypte : cette connexité n'existerait pas, qu'il serait toujours du devoir de l'archéologue de se tenir exactement au courant des études égyptiennes, et de se mettre en état, par la connaissance de la langue copte, de profiter de leurs progrès. Je serais moins frappé de la nécessité d'étudier les langues, telles que le zend et le sanscrit, dont le domaine a été plus reculé dans l'Orient, si l'habitude n'avait point prévalu, dans les écoles philologiques de la moderne Allemagne, de recourir à ces langues comme à la source exclusive de toute étymologie (1).

NOTE VII, page 56.

TRANSPORT D'UNE TABLE DE DOLMEN.

Il y a quelques années, le savant, le poëte qui a recueilli, annoté et traduit les chants bretons, désira sauver de la destruction un dolmen qu'une route nouvelle allait renverser, et obtint l'autorisation de le transporter dans le parc de la belle habitation qu'il occupe près de Quimperlé. L'entreprise semblait aisée. C'était un dolmen de moyenne grandeur, et la distance à parcourir était seulement de quatre lieues. Mais lorsque l'on se mit à l'œuvre, on vit surgir les obstacles : hommes et chevaux pouvaient à peine ébranler la table du dolmen; ce ne fut qu'en augmentant hors de toute prévision le nombre des uns et des autres qu'on parvint à la mettre en mouvement; on y employa dix-huit hommes, cinquante chevaux et l'on mit dix-sept jours à l'amener à la place qui lui était destinée; les

(1) Extrait des *Œuvres* de Ch. Lenormant, t. Ier, édit. Foisset.

treuils, les poulies, les leviers, les rouleaux, les levées de terre, les moyens dont dispose l'industrie moderne et ceux dont on suppose que se servaient les peuples celtiques, on usa de tout successivement, et il arriva plus d'une fois que l'on ne fit que cent pas dans une journée. Cette entreprise, si nouvelle dans cette vieille contrée qui avait perdu les traditions des ancêtres, émut toutes les populations des environs; on accourait de plusieurs lieues, on faisait haie le long des routes pour voir marcher la *grande pierre;* beaucoup doutaient qu'elle fût jamais rétablie sur ses piliers, et quand elle s'enfonçait lentement dans les chemins rompus, il semblait qu'elle y dût toujours demeurer. Elle arriva enfin à la porte du parc; ce fut un jour de fête, elle entra comme en triomphe, un enfant était monté dessus, portant des fleurs dans ses mains, la foule poussait des acclamations; ce peuple célébrait le succès d'avoir remué une pierre, lui dont les aïeux dressaient et alignaient des rocs par milliers.

EUG. LOUDUN.

NOTE VIII, page 89.

UN AVEU D'UN PHILOSOPHE NON SUSPECT.

Nous touchons au moment où la vieille Armorique ne sera plus qu'un souvenir. Déjà l'empreinte antique qui la frappait au coin du passé s'efface chaque jour. Le commerce, les institutions communales, les écoles, et surtout le recrutement tendent à faire disparaître le caractère primitif de notre province, et nous touchons sans doute à l'époque où ce sera, comme toutes les autres parties de la France, une contrée ayant pour règle morale le Code pénal, pour croyance le procureur du roi, et pour prêtres les gendarmes. Notre opinion est que la population aura peu à gagner de ce changement sous le rapport de la probité et du bonheur. Nous préférons, nous l'avouons, notre paysan tel qu'il est, avec ses vices et son frein religieux, au prolétaire déluré, mais non éclairé, qui a mis de côté toute foi, et n'a plus d'autre barrière que la crainte de la prison ou

de la guillotine... Nul plus que nous n'appelle la civilisation dans les provinces arriérées; mais la civilisation ne se résume pas à nos yeux par un maître d'école et un conseil municipal : la civilisation, c'est le développement progressif de l'élément moral, intellectuel et industriel d'une population; la civilisation doit avoir pour base première trois assises sur lesquelles on puisse construire l'avenir: *une croyance, une science, une association.* Sans ces trois pierres fondamentales, rien de solide ne peut être élevé. On pourra bien accroître l'adresse de l'être social actuel, pallier ses infirmités, lui mettre une jambe de bois s'il boîte, un bras artificiel s'il est manchot; mais on n'arrivera pas à lui donner le complet développement de ses facultés, si l'on ne change complétement son hygiène morale et physique.

Il ne s'agit pas seulement de l'instruire, son éducation est à faire. Ce n'est point perfectionner les instruments qu'il faut, c'est changer les méthodes. Apprendre à lire au peuple est bon sans doute, mais une fois qu'il le saura, où est le livre que vous lui mettrez entre les mains? Où est le nouvel Évangile que vous lui donnerez?

Vous lui livrerez des traités de géométrie, de chimie, d'arithmétique; c'est bien, vous en ferez ainsi un bon ouvrier, un commerçant habile; mais l'homme, mais le citoyen! Agir sur le peuple comme vous le faites, ce n'est point civiliser, c'est rarranger, c'est traiter l'ordre social comme une mécanique dont on graisse les rouages sans changer le système. La mécanique pourra aller plus vite et faire moins de bruit, mais elle ne sera ni plus solide ni meilleure.

ÉM. SOUVESTRE, *Topographie du Finistère.*

NOTE IX, page 111.

L'ÉLÉGIE DE LA BRETAGNE.

Silencieux menhirs, fantômes de la lande,
Avec crainte et respect dans l'ombre je vous vois!
Sur nous descend la nuit, la solitude est grande;
Parlons, ô noirs granits, des choses d'autrefois.

Quels bras vous ont dressés à l'occident des Gaules?
Géants, n'êtes-vous pas fils des anciens géants?
Une mousse blanchâtre entoure vos épaules,
Pareille à des cheveux nés depuis des mille ans.

Immobiles rêveurs, sur vos landes arides,
Vous avez vu passer tous les hommes d'Arvor :
Dans leurs robes de lin les austères druides,
Les *brenn* étincelants avec leurs colliers d'or;

De l'orgueilleux César à la Bonne Duchesse,
Sur les envahisseurs vous avez vu courir
Ceux dont la liberté fut la seule richesse,
Et qui, brisant leur joug, criaient : *Plutôt mourir !..*

Jours anciens, jours sacrés! Alors, puissantes gardes,
S'élevaient de grands bois autour des grands châteaux;
Les salles résonnaient aux voix mâles des bardes,
Et la voûte des bois aux concerts des oiseaux.

Les châteaux sont détruits et nue est la campagne,
Des chanteurs sans abri les accords ont cessé;
L'ardent souffle s'éteint au cœur de la Bretagne,
Et partout l'intérêt jette un souffle glacé.

Sortez d'entre les morts, hommes des anciens âges!
Mettez en nous la force et les simples penchants!
Ah! plutôt que vieillis, conservez-nous sauvages,
Comme aux jours où les cœurs s'animaient à vos chants!

Moi, je dévoue encore aux divines colères
Les profanations de cet âge insensé,
Avare destructeur des chênes séculaires
Et des sombres granits, ces témoins du passé!..

. . . . . .

Ah! le grand destructeur arrive! Sous la nue
Une lourde vapeur annonce sa venue :

C'est un dragon de fer, un monstre aveugle et sourd,
Sans ailes, — Ce dragon ne vole pas, il court.

. . . . . .

Il vient, il a franchi les marches de Bretagne,
Traversant le vallon, éventrant la montagne,

Passant fleuves, étangs, comme un simple ruisseau,
Plus rapide nageur que la couleuvre d'eau :

Il a ses sifflements! Parfois le monstre aveugle
Et le taureau voilé dans l'arène et qui beugle :

Quand s'apaise la mer, écoutez longuement
Venir sur le vent d'est le hideux beuglement!..

C'est le grand ennemi! Pour aplanir sa voie,
Menhirs longtemps debout, chênes, vous tomberez!
L'ingénieur vous marque, et l'ouvrier vous broie :
Tombez aussi, tombez, ô cloîtres vénérés!

L'artiste couperait ses deux mains, nobles pierres,
Avant de mutiler ce qu'on ne refait pas;
Mais cloîtres et donjons, autels, sont des carrières
Pour ces froids constructeurs qui n'ont que leur compas.

De la tombe d'Arthur ils feraient une borne!
Ils n'ont plus de patrie, et l'argent est leur Dieu;
L'usine leur sourit, — enfer d'un peuple morne,
Hébété par le bruit, desséché par le feu.

Adieu les vieilles mœurs, grâces de la chaumière,
Et l'idiome saint par le barde chanté,
Le costume brillant qui fait l'âme plus fière...
— L'utile a pour jamais exilé la beauté.

Terre, donne aujourd'hui tout ce que tu peux rendre !
Le laboureur n'est plus un ami, c'est un roi ;
Sous l'ombrage en rêveur il n'ira plus s'étendre :
Le pur amour des champs, on ne l'a plus en soi.

Bientôt ils descendront dans les places des villes
Ceux qui sur les coteaux chantaient, gais chevriers,
Vendant leurs libres mains à des travaux serviles,
Villageois enlaidis vêtus en ouvriers...

O Dieu, qui nous créas ou guerriers ou poëtes,
Sur la côte marins, et pâtres dans les champs,
Sous les vils intérêts ne courbe pas nos têtes,
Ne fais pas des Bretons un peuple de marchands !

BRIZEUX, *Hist. poétiques.*

Vains regrets ! inutiles plaintes ! Une force irrésistible emporte le monde. Il n'est point de barrières qui puissent protéger contre les envahissements. Pareil au flot de l'Océan qui avance, oscille, puis de nouveau s'élance et bientôt s'empare de l'espace, s'étend au loin et couvre la plaine sablonneuse, monte et bat la rive à pleins bords, l'esprit moderne gagne de proche en proche, et s'infiltre au cœur des populations en apparence les mieux défendues ; partout il change, il renouvelle les idées, les mœurs, les usages, les pratiques... Est-ce un bien ? Est-ce un mal ?.. Des voix s'élèvent comme une plainte, gémissant sur le passé qui s'efface avec ses nobles et poétiques souvenirs, se lamentant sur le présent inquiet, troublé, tumultueux, qui semble propager plutôt la fièvre que la vie. Ces voix se plaisent à emprunter à la nature des images de défaillance et de déclin :

« Des vents inaccoutumés et vifs s'élèvent que ne connaissait pas l'été; leur souffle constant agite les feuilles des arbres. D'abord les arbres ne semblent pas changés, ils sont verts encore; mais peu à peu ils prennent une teinte plus froide, les feuilles pâlissent, puis jaunissent; une couleur de rouille s'étend sur quelques-unes, comme un demi-deuil qui se prépare; la vie s'en va par leurs extrémités, comme le sang d'un homme qui coulerait par tous les pores, la fin de l'année est proche; la nature lentement et invinciblement accomplit son œuvre; ces grands vents marquent le feuillage pour la mort.

« Bientôt ces vents deviennent plus forts; ils secouent violemment les hautes cîmes des arbres, qui se balancent alternativement à droite et à gauche, comme un pendule oscille au coup qui l'ébranle. La condition des arbres est l'image de celle de l'homme. Ce coup, c'est le premier avertissement de Dieu à l'homme; il se sent secoué dans sa force, il n'a plus les pieds fermement posés à terre, une faiblesse intérieure s'est glissée dans ses os, et il hésite pour la première fois. Les arbres ne sont pas tout d'un coup dépouillés; il faut plusieurs semaines, plusieurs mois pour que leur ruine soit entière. Le vent d'automne arrache quelques-unes de leurs feuilles, puis il passe dans le feuillage éclairci comme par des brèches, et ces brèches une fois ouvertes, ce n'est plus une à une, c'est par bandes, par masses qu'il les entraîne. Et ces dépouilles, à mesure aussi, deviennent plus laides et plus hideuses : les premières feuilles étaient jaunies, les dernières sont fanées, flétries, presque en poussière. Ainsi de l'homme : après que les années de son été ont donné leur moisson, le vent du tombeau s'élève; comme les feuilles des arbres, une à une ses facultés pâlissent; elles tombent l'une après l'autre, ses sensations vives et ses impressions frémissantes; il voit se détacher de lui et comme s'écrouler à ses pieds ses parties les plus nobles; son intelligence, son corps, son cœur, tout est frappé dans sa beauté; tout ce qui faisait sa force s'envole.

« Cependant ces grands vents, roulant sur les arbres, élèvent des bruits nouveaux, des murmures qui se prolongent, des sifflements brusquement arrêtés, des sons plaintifs : et ces bruits, ces mur-

mures ont une gravité jusqu'alors inconnue; on les écoute avec une tristesse rêveuse et muette. C'est la grande mélancolie de la vieillesse, le silence, les méditations, les retours, les souvenirs; l'homme entend derrière lui le flot de sa vie écoulée; il approche du sommet de la colline où son horizon finit, et où, le sol se rompant tout à coup, il va commencer un autre voyage dans un pays qu'il ne voit pas, et où nul ne le verra.

« Mornes paysages de l'automne, tristesse solennelle de la vieillesse, changement qui se précipite et dont le dénouement est inconnu, voilà l'image de l'antique Bretagne, de la Bretagne qui s'en va. »

EUGÈNE LOUDUN.

NOTE X, page 143.

COMMENT ON MEURT EN BRETAGNE.

Naguère un étranger qui appartient à une communion dissidente était témoin, dans le Morbihan, de la fin d'un vieux fermier ancien compagnon d'armes de Cadoudal et de Tinténiac.

« Jamais, dit-il dans un récit qui sera prochainement publié au-delà du Rhin, jamais je ne vis scène plus grandiose, plus poétique, plus saisissante. Le moribond, sa femme, ses enfants, ses parents, ses serviteurs, répondaient aux prières du prêtre avec autant de calme que si la mort n'eût pas été sur le point de saisir sa victime... pas un sanglot, pas une plainte! Lorsque les douleurs du malade devenaient trop poignantes, l'un des fils de la maison, celui sans doute qui devait devenir le chef de la famille, plaçait gravement une croix de bois sur les lèvres du mourant, et celui-ci rentrait aussitôt dans une stoïque immobilité... En sortant de cette métairie, je vis de petits enfants aux longs cheveux, agenouillés autour d'un calvaire de granit : ils demandaient sans doute à Dieu la délivrance

du vieux soldat... Je conçois aujourd'hui les prodiges racontés par Châteaubriand et par la veuve de Lescure et de Larochejaquelein. Ce peuple est véritablement un grand et noble peuple. Il y a encore des géants, je vous le jure, dans ce pays des anciens Vénètes (1). »

NOTE XI, page 175.

CARNAC ET ERDEVEN NE SONT PAS DES CIMETIÈRES OU CHAQUE MENHIR SERAIT UN TOMBEAU. — ILS NE SONT PAS UN MONUMENT CONSACRÉ AU CULTE DU SERPENT.

Les uns, dit M. Mérimée, considérant Carnac et Erdeven comme de vastes cimetières, voient à chaque peulvan un tombeau. Les plus grands désignent les chefs; le menu peuple se contente d'une pierre de trois ou quatre pieds de haut.

L'usage de planter des stèles sur les tombeaux est de la plus haute antiquité, et semble avoir appartenu à tous les peuples et à tous les temps. Mais comment supposer que l'on ait donné à un cimetière une aussi immense étendue? Si ces pierres indiquent des tombeaux, que fera-t-on des tumulus coniques répandus çà et là autour des avenues? Faudra-t-il reconnaître concurremment deux modes d'inhumation également remarquables, également coûteux? Pourquoi, d'ailleurs, l'arrangement symétrique de tous ces peulvans? D'où vient qu'ils forment des lignes orientées? Supposera-t-on que vingt mille hommes (et sans doute il y avait plus de vingt mille pierres autrefois dans ces plaines), se soient fait successivement enterrer dans le même lieu, tandis qu'ailleurs on ne trouve rien de semblable? Mais, dira-t-on, les morts de Carnac et d'Erdeven ont été inhumés après une bataille. Fort bien; mais a-t-on réfléchi au nombre des survivants nécessaire pour remuer tant de lourdes masses, pour célébrer enfin des funérailles par une opération qui retiendrait

(1) Allusion au mot de Napoléon : *Peuple de Géants*.

des milliers d'hommes pendant des années? Il faut en convenir, malgré le respect que tous les peuples barbares ont pour les morts, il est impossible d'admettre qu'un travail aussi prodigieux n'ait été entrepris que dans le but d'honorer leur mémoire (1).

Les autres ont imaginé une hypothèse, aujourd'hui en vogue, surtout en Angleterre. Ils font de ces avenues un temple immense, monument gigantesque d'une religion qui aurait régné sur toute la terre, et qu'on appelle *ophiolâtrie,* c'est-à-dire culte du serpent. Pareillement on a nommé *dracontium* le temple consacré au serpent.

C'est le docteur Stuckeley qui le premier, vers le milieu du siècle passé, produisit ce système et le mit en honneur à grands frais d'érudition. Dernièrement M. de Penhouet et le Rév. M. Bathurst Deane ont repris la théorie déjà presque oubliée de Stuckeley, et l'ont fait servir à l'explication des monuments druidiques, et surtout de ceux de Carnac. Outre les nombreuses citations d'auteurs anciens qu'ils allèguent, citations que je trouve quelquefois trop librement interprétées, les partisans du système de l'ophiolâtrie se fondent sur ce fait très-remarquable, que, dans toutes les cosmogonies se retrouve l'intervention du serpent, et qu'il joue un rôle considérable dans l'histoire fabuleuse de tous les peuples... Il est très-facile de démontrer que partout, dans les mythes religieux, on s'est servi du serpent comme emblême; mais, en revanche, je doute qu'on puisse présenter autre chose que des conjectures plus ou moins hasardées sur le fait d'un culte général du serpent, de la religion *ophique*, comme on l'appelle.

Mais ce n'est point ici le lieu de discuter une question aussi vaste et à laquelle se rattache celle de toutes les origines. J'admettrai pour un moment l'existence de l'ophiolâtrie, et je me bornerai à examiner s'il y a lieu de penser que les allées de Carnac et d'Erdeven nous offrent un dracontium, un temple de cette religion. Or, la considération principale sur laquelle se fonde cette opinion, c'est que les sinuosités des lignes de peulvans représentent les ondulations

(1) Voir, sur le même sujet, les réflexions de MM. de la Villemarqué et de Courson dans l'*Annuaire du Morbihan* pour 1853.

du corps d'un serpent qui rampe. Ainsi le temple serait en même temps la représentation du dieu. Que si un logicien s'étonnait que de ce seul rapport on tirât une aussi large conclusion, on lui répondrait qu'en fait de monuments celtiques on doit se contenter de probabilités, bien loin d'exiger des preuves matérielles. En outre, un chrétien, dont les églises représentent l'instrument mystique de la Rédemption, concevra sans trop d'efforts que les ophites aient donné à leurs temples la forme de leur divinité. Mais y a-t-il véritablement des sinuosités tracées à dessein dans les avenues de Carnac? Je trouve que M. de Penhouet et M. Deane ont un peu trop légèrement admis ce fait. On peut, il est vrai, si l'on s'avance la boussole à la main depuis Kerzerho jusqu'au tumulus qui termine les allées d'Erdeven, on peut observer de temps en temps des différences dans la direction de l'aiguille. Il en sera de même en allant du Mœnac à Kerlescant. Si ensuite l'on tient compte sur une carte de ces déviations, on obtiendra de la sorte une ligne un peu ondulée. Mais, j'en appelle à tout observateur impartial sans système, doit-on donner quelque importance à ces déviations?

A vrai dire, il n'y a qu'un seul point où un changement de direction soit bien évident. C'est lorsque le spectateur, placé sur le monticule à gauche des avenues d'Erdeven, et tourné vers l'E., les voit s'incliner sensiblement au N.-E. et contourner l'étang voisin. La présence seule d'un obstacle semblable explique suffisamment la déviation. Mais, ailleurs, à la vue simple, les alignements semblent toujours prolongés en ligne droite, toujours de l'O. à l'E. Qu'on se rappelle que les allées sont composées de peulvans inégalement espacés, inégaux en dimensions; qu'elles traversent quelquefois des plateaux peu élevés, il est vrai, mais suffisants pour cacher la plaine au-delà; qu'on se demande ensuite avec candeur, si dans de pareilles circonstances, dans un monument aussi primitif, aussi grossier, l'on n'est pas surpris de trouver tant de régularité, et s'il n'est pas plus vraisemblable d'attribuer au hasard ou à la négligence les déviations que la boussole, plutôt que la vue, nous fait connaître. Parmi cette multitude de pierres, il y a une foule de points où les lignes mêmes se confondent, tant elles sont irrégulières. Rien n'est plus fréquent, par exemple, que de rencontrer au milieu d'une allée un grand

peulvan hors de tout alignement, sans que ses voisins s'écartent pareillement pour conserver la régularité des intervalles. On ne peut certainement voir là qu'un accident, un hasard, ou plutôt une inattention des constructeurs. J'ajouterai que les lignes les plus importantes pour marquer les ondulations sont les lignes latérales; or, je l'ai déjà dit, ce sont précisément celles-là qui, en raison de leur position même, ont été les plus altérées. Il faut donc, je le répète, ne considérer que la direction générale, et cette direction est constante de l'O. à l'E.

Il est vrai que, dans une carte très-belle des monuments de Carnac et d'Erdeven, dressée par M. Deane, il indique une ligne qui, selon lui, aurait réuni les deux dracontium. De la sorte il obtient une ondulation bien prononcée. La forme du dracontium représenterait ainsi à peu près la figure d'un Z, la ligne horizontale supérieure partant à l'O. de Kerzerho et continuant jusqu'aux étangs à l'E.; la ligne oblique moyenne, depuis les étangs jusqu'à Plouharnel (passant par Krukenho, Villeneuve et le Vieux-Moulin, se dirigeant au S.); enfin, la ligne inférieure irait de Plouharnel à Kerlescant, de l'O. à l'E. Ainsi, les avenues d'Erdeven formeraient le sommet du Z, celles de Carnac la base; sa ligne moyenne est supposée détruite.

Je l'avoue, cette supposition me paraît toute gratuite. Quelles preuves, quels faits viennent l'appuyer? Au sud de l'étang, près de Krukenho, on voit quelques pierres éparses dans un champ, sans ordre apparent, puis des monticules coniques avec des dolmens s'élèvent dans la direction de l'étang à Plouharnel. Ils sont disposés à peu près en ligne droite. Voilà tout. Remarquons d'abord que dans son hypothèse M. Deane néglige le groupe de Sainte-Barbe, beaucoup plus considérable que celui de Krukenho; mais s'il était réuni à son grand dracontium, force serait de donner deux têtes ou deux queues au serpent, puisque ce groupe prolongé couperait les avenues sous un angle aigu (1). Quant aux tumulus et aux dolmens, de ce que les avenues existantes passent auprès de quelques monuments de cette espèce, on conclut très-légèrement, à mon avis, que

(1) Des peulvans de Sainte-Barbe à Plouharnel, il y a 500 toises; et plus de 1,500 au Mœnac, la portion des avenues existantes la plus rapprochée.

les tumulus doivent être considérés comme *jalons*, et que leur présence suffit pour prouver la direction ancienne du dracontium. Mais on ne dit pas que toute la plaine est couverte de tumulus et de dolmens, ou détruits, ou debout; et que, si les avenues avaient dû autrefois passer auprès de *tous*, elles auraient formé un inextricable labyrinthe. Observons encore qu'admettant l'hypothèse d'un temple, il est impossible de ne pas croire que son érection a précédé celle des dolmens et des tumulus, qui n'en sont que les accessoires, pour ainsi dire. En effet, au temple il a fallu des autels, et la sainteté du lieu l'aura fait choisir pour des funérailles illustres. Enfin, une dernière considération se présente, qui me paraît avoir quelque poids. De Plouharnel à Krukenho, on ne rencontre aucun vestige apparent d'avenues : comment expliquer leur destruction complète dans l'étendue d'une ligne longue d'une lieue à peu près? Il n'y a pas de village auprès comme ceux de Carnac et d'Erdeven, pour exploiter les peulvans. De ce côté, les clôtures sont peu nombreuses, il y a plus de landes, deux ou trois fermes seulement, et dans leurs murs on ne voit point ces gros blocs, débris de masses plus considérables, que l'on rencontre à chaque pas dans les constructions en pierres sèches de Carnac et d'Erdeven.

Il me paraît hors de doute que les alignements de Carnac et d'Erdeven ont eu le même but, et sont le résultat d'une cause semblable. Même orientation, même nombre de lignes composées des mêmes éléments. Que ce soient des temples, je le crois; car je ne connais que la religion qui, dans un temps de barbarie, ait pu produire un objet aussi prodigieux. Mais que sans preuves, et sur de simples suppositions, dictées par un système arrêté à l'avance, on veuille établir une liaison *matérielle* entre les deux monuments, voilà ce qui me paraît complétement inadmissible. Erdeven, Carnac, tels que nous les voyons, ne sont-ils point assez merveilleux pour que l'imagination cherche encore à les agrandir?

PROSPER MÉRIMÉE, *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France.*

NOTE XII, page 214.

INSTRUMENTS DE BRONZE OU DE FER CHEZ LES CELTES. — POTERIES CELTIQUES.

En 1820, on trouva dans la commune d'Augan (Morbihan), sur le haut mamelon de Quénédan, un dépôt de plus de deux cents instruments de bronze, nommés *haches de bronze* par M. de Caumont, qu'on a découverts en si grande quantité dans divers lieux, et dont on n'a pu jusqu'ici reconnaître l'usage. La tige en est creuse, arrondie à sa partie supérieure, munie d'un anneau ou anse placé un peu plus bas que l'ouverture, et elle devient souvent hexagone à partir de ce crochet latéral, jusqu'à l'endroit où cette tige s'aplatit et s'épanouit en tranchant sécuriforme. M. de Caumont dit en avoir acheté environ un demi-boisseau à Villedieu, chez un marchand de vieux cuivre. La taille varie depuis cinq jusqu'à dix-sept centimètres. Toutes sont creuses, et sont évidemment le produit d'un moulage; on en a d'ailleurs trouvé des moules, dont M. de Caumont donne la description et le dessin. On en est réduit à des conjectures sur leur destination.

Vingt-huit instruments en bronze ont été découverts dans un vase enterré au milieu d'un champ dans la commune de Distré (Maine-et-Loire). Vingt-sept de ces instruments n'ont point été réparés à la lime en sortant des moules; un seul l'a été, il conserve même quelques traces de ciselure faite pour l'orner.

D'après l'analyse de Vauquelin, la composition de ces instruments est de quatre-vingt-sept parties de cuivre sur neuf parties d'étain et trois parties de fer (1).

(1) M. Clarke a reconnu que les anciens bronzes découverts en Grèce, en Égypte et dans quelques parties de l'Asie, contenaient la même quantité relative de cuivre et d'étain; et il paraît que telle est la proportion nécessaire pour obtenir le maximum de densité résultant de l'alliage de ces deux métaux.

M. Urlichs, professeur à l'université de Bonn, attribue les haches en bronze aux plus anciens habitants des contrées du Nord, aux Celtes, Kymris, Gallois ou Galls.

Une fonderie de ces sortes d'instruments a été trouvée en 1821 dans le département de la Manche, par un cultivateur d'Arnoville-sur-Saire.

Ces instruments étaient-ils, comme on l'a avancé, un symbole, un signe religieux ou commercial, une sorte de monnaie? On en a trouvé qui étaient empilés dans des vases de terre et enfouis à côté de valeurs métalliques. L'anse aurait servi à réunir ces haches au moyen d'un cordon et à en former des groupes. Dans les *Mémoires* de la société des Antiquaires de Londres, on lit au tome XVI la description d'une de ces gaînes de bronze dans l'anse de laquelle est passé un anneau du même métal, du diamètre de soixante-deux millimètres, et dans celui-ci un autre plus petit. Cet objet a été trouvé à Tadcaster (Yorkshire).

Il existe à Roscoff (Côtes-du-Nord) un monument composé de quatre dolmens réunis et groupés symétriquement, dans lequel on a trouvé un de ces coins creux dont nous venons de parler, une hache longue de six pouces, et une lame oxidée, qu'on brisa en l'enlevant, et que l'on crut une épée. M. Fouquet a aussi trouvé dans la grotte de Tumiac des traces d'un instrument en fer.

Nous l'avons déjà dit, il est impossible d'admettre que l'exploitation ou l'extraction des blocs énormes de granit qui composent les monuments celtiques, et le dégrossissement qu'on observe dans un grand nombre de menhirs ainsi que dans les supports et les tables des dolmens, aient pu s'exécuter sans instrument de fer ou de bronze. Il ne s'agit pas ici d'une peuplade isolée, jetée sur une île déserte; il s'agit de toute une grande race, partie du fond de l'Orient et couvrant l'Asie et l'Europe de ses monuments funèbres et religieux dans ses longues migrations. Cette race a dû transporter avec elle l'usage des métaux, connus dans l'Orient de toute antiquité. Les Celtes étaient frères des Aryas, et des savantes recherches philologiques de M. Pictet (*Les Origines indo-européennes*) « on peut conclure avec assez de sûreté que les anciens Aryas ont connu et employé le fer. » (Page 170 de l'ouvrage cité).

Il ne peut plus rester de doute à cet égard depuis qu'on a trouvé des outils de bronze dans les tumulus si antiques de la Crimée et des autres régions de la mer Noire, et jusque dans les gisements de l'Oural, entamés par les primitives exploitations hyperboréennes. *Voy.* H. Martin, *Hist. de Fr.*, t. I.

Nous emprunterons à M. Boucher de Perthes un aperçu des

recherches qu'il a faites sur les poteries antiques du département de la Somme, aux environs d'Abbeville, notamment dans les gisements celtiques de la Portelette, de la porte d'Hocquet et de la porte Marcadé. Voici, couche par couche, les diverses espèces de poterie qu'on y rencontre.

« Dans ces gisements les vases étaient superposés. Dans quelques endroits, spécialement à la Portelette, il y en avait jusqu'à quatre étages au-dessus les uns des autres et séparés par des lits de tuf ou de tourbe, dont le dernier était la tourbe bocageuse.

Les vases placés immédiatement après, ou les plus profondément enfouis, l'étaient à environ quatre mètres au-dessous du niveau de la Somme et a huit ou neuf mètres au-dessous de la superficie du sol. Nous ne parlerons pas, dit M. Boucher de Perthes, de cette superficie, ou de la première couche, qui représente ici le sol moderne et les poteries contemporaines, bien qu'on y rencontre accidentellement par suite d'anciens remuements de terre, des tessons de l'époque romaine ou gauloise.

Dans la deuxième couche, on voit surtout des verreries et des restes du moyen âge qui ne sont pas non plus de notre sujet; c'est encore du terrain de remblais.

La troisième couche, parmi beaucoup d'autres débris, offre des briques noires non cuites, faites au moule et plus épaisses que les briques romaines. Puis viennent des tuiles ou pannes de terre jaune ou brune passée au feu, compacte, rougeâtre en dedans, terre qu'on retrouve encore dans la quatrième et même dans la cinquième couche, et dont il devient ainsi fort difficile d'indiquer l'origine. Elles ne sont point celtiques, mais j'en ai trouvé qui étaient mêlées à des débris celtiques.

La poterie de cette troisième couche est en général dure et solide; cependant, ici non plus, je n'ai pu me procurer de vases entiers. Ce que j'ai recueilli de moins endommagé sont des espèces de soucoupes de dix centimètres de diamètre, ayant au centre un tuyau creux qui a dû s'élever de trois à quatre centimètres, et qui semble destiné à recevoir un luminaire, un cierge ou une torche de bois résineux du diamètre de deux centimètres. La forme de ces morceaux est absolument celle de nos bougeoirs, sauf le manche.

Peut-être aussi sont-ce des pieds de lampe; j'en ai vu dans les gisements du moyen âge, en terre vernissée, dont la forme était presque semblable. Je croirais assez que ces débris appartiennent aux premiers temps du christianisme, mais ce n'est pas chose certaine; ils peuvent être ou plus anciens ou plus modernes.

L'on remarque aussi dans cette couche des fragments d'amphores à anse, dont la pâte ressemble à celle des briques non cuites, mais ici il y a cuisson, et quoique cette terre, noire à l'extérieur, grise au centre, n'ait aucune de ces nuances qui résultent du feu, sa grande dureté démontre qu'elle y a passé. M. Féret pense qu'elle date des premiers temps de la monarchie française, est qu'on doit l'attribuer aux Francs.

Le même archéologue considère comme de la poterie normande, d'autres tessons, qu'à leur aspect grossier j'aurais crus beaucoup plus anciens.

Dans cette couche, mais plus profondément, est une poterie assez fine, noirâtre à la surface et quelquefois rougeâtre au centre, mais toujours dure, cuite au four et faite à l'aide du tour. Les tessons sont ceux de vases assez grands, de formes variées et à anse. Ils sont évidemment de fabrique romaine, et, selon M. Féret, de l'époque de Constantin.

Dans la quatrième couche, ce que l'on rencontre d'abord est une poterie noire à la surface comme dans l'intérieur de la pâte, sans aucun mélange de pierrailles. Cette poterie, assez dure et polie, ne paraît pourtant pas avoir été faite au tour; si elle a été exposée au feu, c'est à un feu doux. Les tessons que j'ai réunis annonçaient de grandes coupes au bord extérieur incliné, d'une forme assez élégante et d'apparence gauloise.

Quoique trouvé dans la même couche, un petit vase grisâtre, haut de sept centimètres, qui a dû en avoir dix et six de diamètre, paraît un peu moins ancien : je l'ai cru gallo-romain. Il a été fait à l'aide du tour et cuit au feu.

Un autre fragment a appartenu à un vase plus grand, dont il était l'entrée ou le goulot. Long de neuf centimètres, large de six, il est aussi de fabrique romaine, de celle que M. Féret appelle

locale, et qui porte l'empreinte de la rusticité des lieux où elle a été faite, ou de l'inhabilité des ouvriers.

Ce caractère gallo-romain, gaulois peut-être, est encore plus prononcé dans un couvercle percé, ou une sorte d'entonnoir dont l'ouverture a d'un côté deux centimètres de diamètre, et de l'autre dix millimètres. Sa pâte, grise et épaisse, a été travaillée au tour; mais je ne suis pas certain, malgré sa dureté, qu'elle ait été cuite au feu.

Appliquait-on ces entonnoirs à l'ouverture des conduits, pour donner passage à l'air lorsqu'on voulait opérer une combustion souterraine, et entretenir le feu intérieur des fosses sépulcrales? Le lieu où ils étaient tendrait à le faire croire; cependant, ils peuvent être beaucoup plus nouveaux, et dès lors postérieurs à cette coutume.

De même que dans la troisième couche, j'ai trouvé dans cette quatrième des tessons de pâte romaine depuis la plus grossière jusqu'à la plus perfectionnée, notamment de cette belle terre rouge si estimée des antiquaires.

Dans le nombre était un fragment d'une poterie grise, dure et épaisse, dont les angles semblaient avoir été dessinés à l'aide de la taille ou de la meule.

La cinquième couche renfermait des poteries d'industries si diverses, qu'on ne peut douter qu'elles ne soient l'œuvre de nombreuses générations, et dès lors qu'elles n'embrassent une longue série de siècles.

La première, qu'on remarque par son abondance, est très-solide, épaisse d'un centimètre, d'une pâte grise bien broyée et soigneusement polie à l'extérieur. La surface indique plutôt l'emploi du moule que celui du tour; malgré sa dureté, il n'est pas certain qu'elle ait été cuite au feu. Cette pâte grise, quelquefois blanchâtre, laisse apercevoir une quantité de petits points blancs qui m'ont paru être des silex brûlés réduits en poussière. J'ai cru reconnaître aussi des fragments de coquille ou d'une autre substance calcaire. Néanmoins la pâte annonce une industrie assez avancée.

Dans la même couche sont des tessons d'une teinte noire qu'on croit avoir été appliquée après coup, puis unie à l'aide d'une sorte de lissage. La pâte, intérieurement grise, offre en quantité des

points blancs. Dans d'autres c'est le contraire : grisâtre à l'extérieur, la pâte est d'un noir d'ébène, les points blancs sont moins fréquents, moins petits, moins également mélangés, mais la matière en est si compacte, si solide, que bien qu'elle ait le caractère celtique, on doit penser qu'elle se rapproche des temps gaulois. L'épaisseur de ces poteries varie de quatre à dix-huit millimètres.

Sur quelques fragments pris parmi les moins anciens, la teinte brunâtre qui s'étend intérieurement sur la terre grise ou noire montre le contact du feu. Mais dans la plupart des tessons, la pâte n'a dans son épaisseur qu'une nuance; la surface seule a une couleur qui contraste avec l'intérieur, c'est-à-dire grise lorsque la pâte est noire, noire lorsque la pâte est grise. Cependant rien ne prouve que cette teinte soit le résultat du feu; elle indiquerait plutôt que ces poteries, malgré leur solidité, ont été séchées à l'air.

Les tessons trouvés à Condé-Folie, et dont nous avons donné la description, peuvent être de la même date, ainsi que les fragments découverts par M. Ravin près de Saint-Valéry.

C'est encore à cette époque de transition qu'on peut attribuer un petit vase muni de deux anses, et qui a pu en avoir quatre; car ce fragment, haut de six centimètres, large de sept, ne représente qu'un des côtés du vase. Il est en terre noire grossièrement façonnée à la main et sans presque aucun mélange de pierrailles, ce qui, malgré son antiquité bien évidente et sa position dans une sépulture celtique, laisse des doutes sur l'époque de sa fabrication.

Le caractère purement celtique n'est pas plus prononcé dans un tesson de terre grisâtre portant comme ornements des lignes superposées; ce tesson est certainement très-ancien, et pourtant il semble plutôt gaulois que celtique.

L'industrie celte, quoique modifiée, se montre plus nettement dans le fragment d'un vase sans anse, mais avec oreilles; on aperçoit dans la pâte, noire à la surface, grise à l'intérieur, quelques petits éclats de silex et même des parcelles de charbon.

Un autre pot à anse ou à oreille trouée, a aussi quelque chose de la fabrication des Celtes; cependant ce n'est pas non plus de l'ancien celtique; c'est de la poterie gallo-celtique, ou de celle que M. Féret a dénommée celtique modifiée pour l'art romain.

Dans ce dernier morceau, on reconnaît la cuisson : une teinte rouge annonce qu'il a passé à un feu violent; la pâte en est lourde et très-dure.

Une poterie épaisse de douze millimètres, très-friable, fabriquée sans feu ni tour, était sous la tourbe et les débris romains, à deux mètres environ au-dessous du niveau de la Somme. La pâte n'offre aucun mélange de pierrailles, et pourtant cette poterie est fort vieille. Noire à la surface, brunâtre en dedans, c'est de la poterie funéraire. La tourbe placée au-dessus contient des silex taillés et des charbons.

Je n'entreprendrai pas de décrire toutes les poteries de l'époque de transition; elles sont très-nombreuses, et les variétés n'en sont pas assez tranchées pour qu'on puisse les classer d'une manière certaine.

Cette cinquième couche contenait des débris des périodes gauloises, gallo-celtiques et même celtiques, mais non pourtant encore du celtique ancien ; nous ne le rencontrons que dans la sixième couche.

La sixième couche, ou celle qui nous conduit aux dernières assises de vases, et à quatre ou cinq mètres au-dessous du niveau de la Somme, offre toutes les nuances celtiques jusqu'aux temps primitifs, c'est la période indéfinie. Les nuances décroissantes ne sont pas moins nombreuses ici que dans la couche précédente, et elles sont plus distinctes; elles portent jusqu'à l'évidence le caractère de la plus haute antiquité.

Toutes ces poteries sont antérieures à l'usage du tour. Quelques-unes ont une teinte rougeâtre qui annonce qu'elles ont été cuites au feu; d'autres n'ont subi l'action du feu qu'accidentellement.

Il en est une, sans trace de cuisson, d'une pâte grise, dont les silex sont soigneusement pilés, que M. Féret considère comme très-ancienne. C'est la seule de cette période dont j'aie trouvé la pâte dure et d'une bonne confection.

Nonobstant l'ancienneté de celle-ci et son caractère bien décidément celtique, je pense que la poterie rougeâtre dont nous venons de parler, et une autre d'une terre mal liée et mélangée d'un petit nombre de silex irrégulièrement répandus dans la pâte, sont d'une

époque plus reculée encore; elles étaient au plus profond de cette sixième couche.

Une autre d'une terre blanchâtre à l'extérieur, noire au dedans, façonnée à la main, n'est pas moins vieille.

Une troisième variété est une terre grise à peine pétrie, friable, fort peu mélangée de cailloutage, fabriquée sans moule, sans feu. Il en est des tessons qui offrent, au lieu de fragments de silex, des parcelles de coquilles ou d'une substance calcaire blanche et pulvérulente.

Une quatrième espèce plus grossière encore, dont les tessons ont jusqu'à trois centimètres d'épaisseur, est tellement friable, que bien que le vase ait été reconnu entier dans son gisement, je n'en ai pu conserver que quelques petits morceaux, le reste est tombé en poussière. Cette poterie a la couleur et l'apparence de la tourbe dans laquelle elle était; la matière en est noire, mélangée d'un petit nombre de fragments de silex dont quelques-uns sont de la grosseur d'un pois. La teinte rougeâtre de quelques parties de la surface extérieure annonce le contact du feu, mais d'une façon irrégulière.

Je n'ai rencontré que ce seul vase d'une pâte aussi imparfaite. Il était entouré d'ossements d'animaux, de cendres, de charbon, et placé sous un banc de tourbe bocageuse. Je pense qu'il y en avait d'autres, mais que, confondus dans la tourbe, on n'a pu, vu leur état de dissolution, en reconnaître les débris. »

NOTE XIII, page 226.

LES MAMMOUTHS OU ÉLÉPHANTS DE SIBÉRIE.

« Au moment où je vous parle, les hommes qui savent admirer peuvent admirer à l'aise le *Mammouth* trouvé l'année dernière à l'embouchure de la Léna, par le soixante-quatorzième degré de latitude. Cet animal était incrusté (notez bien) dans une masse de

glace, et *élevé de plusieurs toises au-dessus du sol.* Cette glace s'étant mise à diminuer par je ne sais quelle cause physique, on a commencé à voir l'animal depuis cinq ans. — Hélas ! dans un pays plus fertile en connaisseurs actifs, nous possèderions une merveille qu'on serait venu voir de toutes les parties du monde, comme les Musulmans allaient à la Mecque, — un animal antédiluvien entier jusque dans ses moindres parties et susceptible d'embaumement ; on aurait pu tenir dans ses mains un œil qui voyait, un cœur qui battait il y a quatre mille ans... Mais lorsqu'il s'est trouvé entièrement dégagé, l'animal a glissé au bord de la mer, et là il est devenu la pâture des ours blancs, et les sauvages ont scié les défenses, qu'il n'a plus été possible de trouver. Tel qu'il est cependant, c'est encore un trésor qui ne peut être déprécié que par l'idée de ce qu'on aurait pu avoir. J'ai soulevé la tête pour ma part. C'est un poids pour deux maîtres et deux laquais. J'ai touché et retouché l'oreille *encore tapissée de poil.* J'ai tenu sur une table et examiné tout à mon aise le pied et une petite portion de la jambe. La sole, en partie rongée, avait plus d'un pied de diamètre ; la peau est parfaitement conservée ; les chaires raccornies ont abandonné la peau et se sont durcies autour de l'os ; cependant l'odeur est encore très-forte et très-désagréable. Cinq ou six fois de suite, j'ai porté le nez sur cette chair. Jamais l'homme le plus voluptueux n'a humé le plus délicieux parfum de l'Orient avec la suavité du plaisir que m'a causé l'odeur fétide d'une chair antédiluvienne putréfiée.

— Maintenant, monsieur le comte, que M. de Buffon vienne nous faire des contes de fées sur le refroidissement du globe ! Si l'on cueillait la pêche et l'ananas sur les bords délicieux du Waigatz ; si les animaux du tropique vivaient dans ces belles contrées, quelle magie a conservé les parties tendres de leurs cadavres, je ne dis pas dans les premières couches de terre meuble, mais au-dessus même de la surface de la terre, comme vous venez de le voir ? La montagne de glace qui entourait le mammouth s'est-elle formée pendant qu'il faisait chaud ? Ou bien le cadavre s'est-il conservé en attendant qu'il fit froid, etc. ? »

Extrait d'une lettre de M. le comte de Maistre à M. le comte de Vargas, à Cagliari, Saint-Petersbourg, 1er nov. 1807.

On le voit, tout porte à croire que cette espèce d'éléphant avait été dotée par la nature de tout ce qui pouvait la mettre à même de résister aux vicissitudes d'un climat septentrional. En outre il est certain que depuis le moment où le squelette fut enseveli dans la Sibérie, au 70e dégré de latitude nord, le sol a dû rester gelé, et l'atmosphère conserver une température presque aussi basse que celle qui y règne aujourd'hui.

NOTE XIV, page 226.

ESSAIS DE THÉORIES EXPLICATIVES DES FOSSILES D'ALLUVIONS ANCIENNES DANS L'HÉMISPHÈRE SEPTENTRIONAL.

Lorsqu'on réfléchit aux différents faits que nous avons signalés et qui accompagnent la présence des squelettes d'éléphants, de rhinocéros, etc., aux extrémités de l'hémisphère boréal, on se trouve naturellement porté à en conclure qu'une vaste région de l'Asie centrale, comprenant peut-être la moitié de la partie méridionale de la Sibérie, dut jouir, à une certaine époque de l'histoire du globe, peu éloignée, géologiquement parlant, de la période actuelle, d'un climat assez doux pour produire les paturages nécessaires à la subsistance de nombreux troupeaux d'éléphants et de rhinocéros appartenant à des espèces distinctes de celles qui vivent de nos jours. On croit, en général, que les grands herbivores exigent pour leur nourriture une végétation excessivement abondante; mais, suivant M. Darwin, c'est là une erreur qui provient, dit-il, des données que nous possédons sur l'Inde et les îles indiennes, ces données nous ayant accoutumés à associer dans notre imagination de nombreuses troupes d'éléphants à d'immenses forêts et à d'impénétrables *Jungles*. Cependant, en réalité, ces deux circonstances ne se trouvent pas toujours réunies, ainsi que les parties méridionales de l'Afrique comprises entre le tropique du capricorne et le cap de Bonne-Espérance en fournissent la preuve. Ces régions, quoique stériles et désertes, sont remarquables par le nombre et la grandeur de leurs

quadrupèdes indigènes, parmi lesquels on compte un éléphant, cinq espèces de rhinocéros, un hippopotame, une girafe, le buffle du Cap, l'élan, deux zèbres, le quagga, deux gnous et plusieurs antilopes. Le nombre des individus dont ces diverses espèces se composent est, du reste, en rapport avec celui des espèces elles-mêmes. Ainsi, par exemple, le docteur Smith raconte qu'en une journée de marche qu'il eut occasion de faire sous le 24e dégré de latitude sud, il rencontra, sans dévier beaucoup ni d'un côté ni de l'autre, cent cinquante rhinocéros et plusieurs troupes de girafes; ceux qui l'accompagnaient avaient tué huit hippopotames la nuit précédente. Cependant le pays ne produisait que quelques herbes et quelques buissons dont la hauteur ne dépassait pas quatre pieds (1m 4); les mimosa arborescentes s'y trouvaient en plus petit nombre encore, de sorte que les chariots des voyageurs n'étaient pas entravés dans leur marche, qu'ils pouvaient suivre à peu près en ligne droite (1).

Pour expliquer comment un aussi grand nombre d'animaux peuvent trouver une alimentation suffisante dans ces régions, on a supposé que les bois taillis dont ils font leur nourriture ordinaire étaient d'une nature très-nutritive. On a remarqué, de plus, que si la végétation ne devait pas être regardée comme très-abondante, sa croissance, en revanche, était des plus rapides. Aussitôt, dit le docteur Smith, qu'une place a servi de pâture aux animaux de ces contrées, elle se retrouve couverte d'une végétation nouvelle. En somme, il demeure constant, toutefois, que, malgré la prompte reproduction de la végétation, la quantité de nourriture nécessaire aux grands herbivores est définitivement bien moindre qu'on ne le croit ordinairement. M. Darwin pense que la somme totale de la végétation qui, en un temps donné, recouvre le sol de la Grande-Bretagne, doit être dix fois plus considérable que celle qui, sur un espace égal, se produit vraisemblablement dans les parties intérieures de l'Afrique méridionale (2). On remarque en outre, comme exemple du peu de rapport qui existe entre l'abondance de la nourriture et la dimen-

(1) DARWIN, *Journal of Travels in S. America*, etc., 1832-1836; *Voyage du Beagle*, p. 99.

(2) DARWIN, *ibid*, p. 99.

sion des mammifères indigènes, que tandis que la partie déserte de l'Afrique méridionale renferme un nombre si considérable de grands animaux, le Brésil, dont la végétation est d'une richesse et d'une vigueur sans égales, ne possède pas un seul grand quadrupède sauvage (1).

Bien qu'il n'y ait nul doute que de nombreuses troupes de mammouths et de rhinocéros ne pourraient aujourd'hui vivre pendant toute l'année dans la Sibérie, dont le sol reste couvert de neige tout l'hiver, ce n'est pas à dire pour cela qu'une végétation propre à nourrir ces grands animaux n'ait pu jadis croître et prospérer entre les 40e et 60e degrés de latitude nord.

D'après le docteur Fleming, la nourriture que l'espèce actuelle d'éléphants préfère ne peut nullement nous mettre à portée de déterminer celle de l'espèce éteinte, ni même de former une conjecture probable à ce sujet (2). Aucun de ceux, dit-il, qui connaissent le caractère graminivore de nos bêtes fauves, telles que le chevreuil ou le cerf, n'auraient pu supposer que le lichen fût la nourriture du renne.

Plusieurs voyageurs rapportent que, malgré le froid excessif qui, relativement à la partie occidentale de l'Asie, règne aujourd'hui à parité de latitude dans la partie orientale de ce même continent, on retrouve dans cette région, non-seulement des forêts de sapins, mais aussi des bois de bouleaux, de peupliers et d'aunes, qui s'avancent, en bordant la Léna, jusqu'au 60e degré de latitude nord.

On a prétendu également qu'ainsi qu'à l'époque actuelle les animaux des climats septentrionaux émigrent suivant les saisons, il se pourrait aussi que l'éléphant et le rhinocéros de Sibérie eussent eu pour habitude de se rapprocher du nord en été. Le bœuf musqué abandonne chaque année ses quartiers d'hiver méridionaux, et traverse la mer sur la glace pour aller paître pendant quatre mois, de mai à septembre, les riches pâturages de l'île Melville, située sous le 75e degré de latitude. D'après cela, ne doit-on pas supposer que,

(1) BURCHELL, cité par DARWIN, *ibid.*, p. 101.

(2) On sait toutefois que les éléphants de la cour du Grand-Mogol aux Indes consommaient par jour plus de 140 livres de grains, outre une grande quantité de cannes à sucre et de feuilles de bambous.

durant les vives chaleurs des courts étés du nord, les mammouths pourraient, sans dépasser le cercle arctique autant que le bœuf musqué, étendre leurs excursions depuis les régions centrales ou tempérées de l'Asie jusqu'au 60e parallèle de latitude.

Or, dans ce cas, la conservation de leurs ossements et même quelquefois de leur squelette entier, dans la glace ou dans le sol gelé, peut s'expliquer sans qu'il soit nécessaire pour cela d'admettre aucune révolution subite, soit dans l'ancien climat, soit dans l'état primitif de la surface du globe. Il y a tout lieu de supposer qu'à l'époque où vivaient l'éléphant et le rhinocéros dont les espèces sont éteintes, les basses terres de la Sibérie s'étendaient moins vers le nord qu'à présent; car on sait que les strates qui forment ces basses terres, et dans lesquelles sont enfouis leurs ossements, furent, à l'origine, déposées sur la mer. On sait en outre, d'après les faits que le voyage de Wangrel, exécuté en 1821, 1822 et 1823, a si bien mis en évidence, qu'un soulèvement lent du sol analogue à celui qui s'opère dans une partie de la Suède a lieu en ce moment d'une manière incessante sur les bords de la mer Glaciale. Ainsi donc, de même que les rivages du golfe de Bothnie augmentent d'étendue, non-seulement par l'effet des sédiments qu'y apportent les rivières, mais aussi par suite de l'élévation, et conséquemment du dessèchement du fond de la mer, de même il se pourrait qu'une semblable combinaison de causes eût, dans les temps modernes, occasionné l'agrandissement de la bande de terre basse, où ont été trouvés, en Sibérie, des coquilles marines et des ossements fossiles. Un tel changement dans la géographie physique de cette région tendrait nécessairement, en impliquant l'accroissement des terres arctiques, à augmenter l'intensité des hivers. Or, ne doit-on pas conclure de là qu'avant que la terre ferme eût acquis une aussi grande étendue vers le nord, l'hiver et l'été de la Sibérie offraient des différences de température moins considérables que celles qu'elles présentent aujourdhui; et n'est-il pas, en outre, extrêmement probable que c'est plutôt à une augmentation du froid de l'hiver qu'à une diminution générale de la température moyenne annuelle, qu'est due l'extinction définitive du mammouth et de ses contemporains?

En jetant un coup d'œil sur la carte, le lecteur verra comment, à

présent, toutes les grandes rivières de la Sibérie coulent du sud au nord, se rendant des régions tempérées vers des régions arctiques; et comment, par suite de cette direction, elles sont toutes, ainsi que le Mackensie, dans l'Amérique du Nord, sujettes à des débordements considérables, circonstance qui s'explique par la grande quantité d'eau courante que ces rivières reçoivent dans la partie supérieure ou méridionale de leurs cours, alors qu'elles sont complètement gelées sur une étendue de plusieurs centaines de milles près de leurs embouchures, où elles restent bloquées par la glace pendant six mois de l'année. Dans cet état de choses, on conçoit ce qui doit naturellement avoir lieu : ces eaux courantes, ne trouvant pas d'issue, se répandent sur la glace ; souvent aussi elles changent de direction, et entraînent avec elles soit des forêts entières quand elles en rencontrent sur leur passage, soit d'énormes quantités de terre et de gravier mêlés de glace. Or, les rivières de la Sibérie étant au nombre des plus grands cours d'eau du monde (1), on conçoit facilement que les animaux qui tombent dans leurs eaux peuvent non-seulement se trouver transportés à de très-grandes distances, dans la direction de la mer Arctique, mais aussi qu'avant d'arriver à cette mer ils peuvent échouer sur la glace ou être gelés par suite de leur ensevelissement dans quelque masse de glace. D'un autre côté, ne serait-il pas également possible que plus tard, la glace venant à se rompre, ils continuassent leur marche vers l'Océan, et qu'ensuite ils finissent par être ensevelis dans les dépôts fluviatiles et sous-marins qui d'ordinaire s'accumulent près de l'embouchure des rivières.

M. de Humboldt a remarqué que, près des bords de la Léna, à quelques pieds de profondeur, le sol reste toujours gelé sur une épaisseur considérable. Or, on comprend qu'un squelette qui, dans un tel climat et dans une telle région, viendrait à être enchâssé dans la glace et le limon, pourrait bien y rester indéfiniment sans être atteint de putréfaction (2). Aujourd'hui, suivant le professeur Baër,

(1) Le Jénisél a 2.500 milles ou 900 lieues de longueur, et la Léna, 2,000 milles, ou plus de 700 lieues.

(2) HUMBOLDT, *Fragment de géologie et de climatologie asiatiques*, t. II, p. 393.

de Saint-Pétersbourg, la terre se trouve constamment gelée jusqu'à la profondeur de 122 mètres à Yakutzt, ville située sur la rive occidentale de la Léna, au 62e degré de latitude nord, et à six cents milles ou plus de 200 lieues de distance de la mer polaire. Ce fait n'autorise-t-il pas à supposer que, dès l'époque à laquelle vivait le mammouth, c'est-à-dire lorsque la partie basse de la Sibérie avait moins d'étendue vers le nord, et que son climat était par conséquent plus tempéré qu'il ne l'est à présent, le froid avait déjà assez d'intensité pour que les rivières, coulant dans la direction où elles coulent encore aujourd'hui, pussent, après avoir entraîné du sud au nord les corps des animaux qui s'étaient noyés dans leurs eaux, donner lieu à leur ensevelissement dans des glaces flottantes et dans un limon gelé.

S'il est vrai que le squelette du mammouth dont nous avons parlé ait été trouvé enfermé dans la glace, sans mélange de limon, on pourrait supposer que l'animal avait été englouti sous quelques amas de neige. Suivant le docteur Richardson, dans certaines régions du nord de l'Amérique, actuellement habitées par un grand nombre de quadrupèdes herbivores, les neiges se convertissent souvent en glaciers permanents. Ces neiges sont poussées par le vent sur les flancs des roches escarpées où elles forment des talus inclinés de plusieurs centaines de pieds de haut; puis, quand vient le dégel, des torrents se précipitent des hauteurs environnantes, entraînant avec eux du terrain d'alluvion et du gravier. Ce sol nouveau se recouvre bientôt de végétation, et protége la neige qui lui sert d'abri contre l'action du soleil. L'eau pénètre parfois, il est vrai, dans les fissures et les pores de la neige; mais, comme elle y gèle aussitôt, elle ne fait que hâter la transformation de la masse en un seul glaçon compacte. Or, les choses se passant de la sorte, on comprend qu'il puisse arriver quelquefois que les animaux qui paissent dans les vallées situées sur les bords de la mer ou de quelque rivière, au pied de rochers analogues à ceux dont il vient d'être question, se trouvent engloutis dans les neiges, et que ces neiges, une fois transformées en glaçons solides, les transportent vers les régions polaires.

En définitive, toutes les considérations auxquelles nous venons de nous livrer portent à croire que le mammouth, de même que quel-

ques autres quadrupèdes éteints, conformés de manière à vivre sous les hautes latitudes, ont très-bien pu habiter la partie septentrionale de l'Asie, à une époque où le climat était plus doux et plus uniforme qu'il ne l'est à présent.

Les explications précédentes n'ont pas été acceptées par tous les savants. M. J. Adhémar (*Révolutions de la mer;* Paris, 1843), M. le Hon (*Périodicité des grands déluges;* Bruxelles, 1858); et M. Jouvencel (*les Déluges;* Paris, 1862), ont imaginé des submersions et des émersions successives des continents assujetties à une loi périodique.

« Nous constaterons d'abord, dit M. Jouvencel, que jusqu'ici aucune théorie géologique n'a pu seulement approcher d'une explication quelconque des faits complexes, et souvent contradictoires en apparence, qui se dégagent le plus nettement de l'étude des fossiles renfermés dans le *diluvium* ou le terrain inférieur des alluvions anciennes.

« Au contraire, demandez à la théorie des marées polaires, avant même qu'elle ait étudié les fossiles, quels résultats principaux ils doivent apporter à l'observateur.

« Elle répondra que les restes des grands animaux doivent être incomparablement plus nombreux et hors de toute proportion avec les restes des petits animaux, non pas seulement parce que leur décomposition est beaucoup plus lente, mais parce que leurs cadavres auront pu n'être pas très-entamés par le même mouvement d'eau qui aura brisé et broyé les autres, de sorte qu'ils auront pu, flottant entre deux eaux, atteindre souvent un fond calme, s'y déposer et y être recouverts de sédiments et de cailloux sans avoir même été un seul instant roulés; — que des os d'animaux du nord doivent quelquefois se rencontrer dans le sol des zones tempérées, soit parce que, à la fin de chaque période d'émersion leur pays devenant inhabitable, les animaux du nord émigrent vers les zones tempérées qui, d'ailleurs, deviennent alors très-froides; soit parce que le flot de départ, balayant leur habitation, les a emportés loin du sud; — que les os des grands animaux du sud doivent surtout se trouver en abondance au nord, parce que, après avoir fui longtemps l'invasion de la mer, ils ont pu en quelques jours être entraînés vivants encore

ou morts depuis peu, jusqu'aux régions polaires, où l'hiver éternel les a protégés contre la décomposition; — que sur beaucoup de points on doit trouver un mélange d'ossements d'animaux du sud; soit que, poussés par un déluge de départ, des animaux du nord soient venus échouer sur un point des régions tempérées où des animaux de ces régions ont eux-mêmes été atteints par les flots et la mort; soit qu'au contraire des animaux du sud, fuyant le déluge de retour, soient venus chercher un inutile refuge dans des lieux où déjà s'étaient assemblés des animaux des latitudes plus hautes; soit que ces animaux du sud aient été engloutis sur les mêmes points où venaient de l'être les animaux des hautes latitudes. Que ces mélanges ont dû se produire souvent, par le concours de circonstances très-diverses, et notamment dans certains bassins où, par suite de la forme et de la direction des montagnes, le torrent d'arrivée ou de retour, formant des tournants, des calmes, etc., aura laissé déposer les cadavres et accumulé ainsi plus particulièrement les fossiles... » *Les Déluges,* p. 365, etc.

Si les marées polaires périodiques expliquent les fossiles diluviens, comment expliquera-t-on ces marées elles-mêmes et leur périodicité? M. Adhémar et M. Jouvencel ont recours pour cela à des données empruntées à l'astronomie et à la mécanique. Voyez-en les développements dans le livre de M. Jouvencel, p. 85 et suivant.

NOTE XV, page 246.

LES KYMRO-BRETONS.

Le lecteur nous saura gré de lui faire connaître sur les Kymris et les Bretons l'opinion d'un savant catholique, M. le baron d'Ekstein, qui a porté de nouvelles lumières dans les questions d'origine des peuples.

« Quiconque, dit-il, réfléchit sur l'organisation essentiellement théocratique de la hiérarchie des druides est frappé de la grande analogie entre leur institution et celle du sacerdoce des Gètes et des

Lithuaniens. Rien n'est plus évident. Les établissements des druides, ceux des pontifes de Zalmoxis, ceux des pontifes de Romove, ne s'expliquent que par de grandes révolutions à la fois religieuses et sociales. Tout prouve qu'il faut les rattacher à des phénomènes du même ordre qui se sont produits dans les régions de l'Asie centrale, c'est-à-dire parmi les Saces, les Daces et les Gètes de cette contrée. Ces races indo-européennes, partiellement mêlées de hordes turques et de tribus finnoises, ont temporairement dominé sur un grand nombre d'hommes. Toutes ces fédérations de tribus guerrières, aux origines diverses, furent toutes englouties sous la même avalanche. Elles succombèrent à l'assaut des Scythes, tourbillon de peuples, ouragan composé d'un pêle-mêle de Finnois, de Turcomans, de Huns et même de Mongols. Grande histoire inconnue dont nous ne saisissons que les derniers effets : la ruine de l'empire des Mèdes et l'invasion des Scythes, dont les flots roulent en deux directions, d'un côté vers l'Asie-Mineure et la Palestine, et de l'autre vers les plages orientales de notre continent.

« Toutes les vieilles familles sacerdotales d'origine indo-européenne avaient une organisation purement patricienne. Elles ne formaient nulle part un gouvernement, elles n'étaient nulle part hiérarchiquement coordonnées à un principe commun, ni en Asie ni en Europe. Elles reposaient sur le fondement des institutions de la famille, elles formaient une caste, elles avaient les *Gentes* de leur parenté, tout à fait comme les autres castes, quelles que fussent leurs origines. Les familles druidiques se sont très-certainement dissoutes, très-probablement à la suite de longs combats. Mais, si elles se sont dissoutes comme familles, ce fut pour se reconstituer plus fortement sous la forme d'un pouvoir hiérarchique, tel qu'il reposait sur le principe de l'élection, d'après les degrés de science, de sagesse, et d'après l'âge avancé et l'expérience acquise de ses membres. Ils semblent avoir pris l'initiative du gouvernement de leurs compatriotes. Ils se sont évidemment faits les chefs de l'émigration kymro-bretonne du côté de l'Occident. Traversant rapidement la Pannonie, ils ne demeurent pas davantage, du moins pour longtemps, dans les vieilles contrées celtiques du Noricum et de la Vindélicie. Ils franchissent le Rhin et portent leurs forces primitives vers les deux

bassins de la haute Saône et de la haute Seine, et se rendent maîtres de la Bourgogne. Les Kymris de ces régions portent le nom d'Æduens, et ce nom se reproduit avec éclat parmi les Kymro-Bretons de la Grande-Bretagne. Un dieu du nom d'Ædd-Mavr ou d'Ædd-le-Grand est leur ancêtre mythique, et ils s'appellent Æddvys comme fils ou comme associés de ce dieu même. Leurs grands établissements sacrés, les siéges de leur empire sacerdotal, peuplèrent en quelque sorte le territoire des Séquanais comme celui des Æduens. Bibrakte (Autun) devint la capitale de leur culte dans les Gaules; l'île d'Anglesey où l'île de Mona le fut dans la Grande-Bretagne pour les temps postérieurs de la persécution romaine.

« On comprend maintenant pourquoi les Romains ont tant persécuté les druides, pourquoi ils n'ont souffert leurs restes que sous les conditions d'existence des rhéteurs ou des professeurs latins. Les druides avaient commencé par envahir les Gaules en y provoquant des révolutions religieuses et sociales chez les Gaulois mêmes. Ils furent la cause de l'émigration des Gaulois mécontents, de leur débordement du côté de l'Italie, de l'Helvétie et du Noricum, de leur apparition postérieure aux portes de Rome et au défilé des Thermopyles. Quand les Romains pénètrèrent dans les Gaules, ils profitèrent des longues agitations et des grands bouleversements que les druides y avaient naguère provoqués, et dont les conséquences se faisaient constamment sentir. Rencontrant les druides partout sous leurs pas, dans les Gaules et dans la Grande-Bretagne, les voyant marcher à la tête de toutes les résistances, ils finirent par les écraser. Ce fut l'unique moyen de *romaniser* les Gaules plus complétement qu'aucune autre des nations soumises à leur sceptre.

« Les Kymris de la Grande-Bretagne et les Bretons de l'Armorique, leurs descendants, conservèrent intact le fond de leur législation et de leurs institutions nationales. Des druides restèrent toutefois sur le carreau, mais on essaya de leur communiquer une vie factice par les souvenirs de quelques bardes qui cherchèrent à réorganiser une sorte de druidisme dans le courant du VIIIe siècle. Il faut en chercher le principe dans l'opposition des bardes aux Anglo-Saxons et à leur clergé, qui avait remplacé un clergé kymro-breton. Leur haine des rois normands fit le reste pour ces tentatives

désespérées du rétablissement d'un pseudo-druidisme. Le patriotisme y eut plus de part que la science et la réflexion. »

NOTE XVI, page 280.

ÉTENDUE ET VARIÉTÉ DU DOMAINE DE LA SCIENCE ET DES ORIGINES RELIGIEUSES.

« Pour les esprits superficiels, la religion des anciens n'est qu'une image de leurs gouvernements. L'Olympe est un sénat délibérant des affaires divines et humaines, sous la présidence de Jupiter; chaque dieu est un magistrat ayant son ressort et son gouvernement. Tel est en effet à peu près le résumé des notions que les gens du monde ont puisées dans la lecture des poëtes. Mais à côté de cette religion officielle et arrangée selon un certain esprit d'ordre politique, on aperçoit bientôt qu'il en a existé beaucoup d'autres, que chaque peuple, que chaque cité, que dis-je? presque chaque famille ont eu leur culte particulier et leurs légendes divines. Ces légendes renferment presque toutes les notions que peuvent posséder des sociétés primitives. L'histoire et la fiction s'y mêlent si intimement, que le point de transition entre l'une et l'autre est impossible à fixer. Souvenirs des grands cataclysmes, astronomie, géographie, métaphysique, tous les mystérieux sujets des premières méditations humaines s'y trouvent confondus dans des récits brillants de coloris, auxquels vraisemblablement chaque génération a joint quelque trait de sa façon. Le génie grec transforme tout ce qu'il touche, et le marque d'un cachet si original, qu'on hésite à le soupçonner d'avoir emprunté à ses voisins. Pourtant cette civilisation hellénique si puissante, si expansive, qui a réagi d'une manière si énergique sur nos sociétés modernes, ne s'est pas développée spontanément sur le sol de la Grèce, et les Grecs eux-mêmes nous racontent qu'ils ont eu des maîtres, héros ou demi-dieux, venus de l'Orient, possesseurs de connaissances surnaturelles qu'ils

ont semées sur le sol le plus digne de les faire fructifier. Ainsi ce n'est pas seulement à la Grèce qu'il faut demander l'explication de ses mystères, c'est l'Égypte, c'est l'Asie qu'il faut interroger. Le champ des recherches s'agrandit à mesure qu'on y pénètre... Tout s'enchaîne tellement dans ces études, qu'en poursuivant un des nombreux filons d'une mine si riche, il est impossible de ne pas le trouver traversé par d'autres filons qu'on ne saurait négliger. Que si, de parti pris, on prétendait ne s'attacher qu'à une seule des branches de la science, on risquerait de se perdre dans des détails sans importance, et de méconnaître la grandeur de l'ensemble. Sans doute, nulle recherche, pour minutieuse qu'elle soit, n'est inutile du moment qu'elle fait découvrir une vérité; mais y consacrer exclusivement son labeur, c'est choisir la tâche du manœuvre portant sa pierre à l'édifice dont il ignore le plan. »

PROSPER MÉRIMÉE.

NOTE XVII, page 304.

LES POULPIQUETS, GORIGANS, TEUZ, GOBLIN, ETC., EN BRETAGNE.

Ce qui est resté du culte des esprits existe encore en partie dans les superstitions des Bretons, ou plutôt de toutes les nations celto-germaines. Les Armoricains ont les *Corrigued, Corrigans* (1), *Guerrionets, Boudigued, Boudiquets, Poulpiquets, Poulpiquans* (2), etc., esprits des airs, des eaux, de la terre et des bois, apparaissant sous la forme de nains qui se retirent dans les cavernes ou dans le creux des rochers, et dansent la nuit au clair de lune

(1) De *Kor* ou *Korré*, fée, et *gwen*, blanc; habitent les eaux.

(2) Tous ces noms, généralement défigurés, viennent de *poulp*, lieu bas, mare, et *Pika* fouiller, parce que les Poulpicans habitent les lieux bas. Il y a encore les *Kourils* (de *Korol*, danse) qui passent les nuits à danser des rondes; les *Korni Kaned* (de *Korn*, corne, et *Kana*, chanter), ainsi nommés parce qu'ils chantent dans de petites cornes qu'ils portent suspendues à leurs ceintures.

autour des pierres consacrées. On les retrouve chez tous les peuples anciens et modernes de l'Europe, mais sous des noms divers et avec quelque différence dans les rôles et les attributions.

Dans le Léonais et les cantons de Morlaix, un de ces nains porte le nom de *Teuz*. « Notre Teuz, dit le Pelletier, est le même que l'ancien gaulois, que saint Augustin a latinisé *Dusius* : car il y a toute apparence que c'est de ces esprits aériens qu'il parle au livre XV, c. 23, de la *Cité de Dieu*. » (*Dictionn.* art. TEUZ.)

... *Dœmones quos* DUSIOS *Galli appellant*, dit saint Augustin à l'endroit cité. Le mot *Dus, Dusii*, est d'origine celtique, et *Du* signifie *noir* en breton. C'est la couleur des poulpiquets armoricains. « Les villageois, dit Grég. de Rostrenen, ajoutent que leurs ancêtres ont vu auprès des dolmens beaucoup de petits nains tout noirs danser. » *Dictionn. Franç. Celt.* art. FÉE). Les Suédois, les Danois et les Irlandais donnent aussi à ces spectres le nom de *Duss*.

Le *Teuz* porte aussi en Bretagne le nom de *Bugul-noz* (enfant de la nuit), et de *Gobino* (Morbihan) ou *Goblin*. Sous cette dernière dénomination modifiée en *Cobale*, nous le trouvons, suivant Georges Agricola (*De Animantibus subterraneis*), chez les Allemands, qui en font un démon doux et imitateur des actions de l'homme. C'est sans doute l'*empuse* des Grecs. (*Voy.* ARISTOPHANES, *Grenouilles*, acte I, scène 6.)

Les Gallois ont leur *Cablinnod*, et les habitants du nord de la Gaule ont de toute antiquité leur *Goblin*, par lequel ils désignent un *esprit follet*. Dès le commencement du IVe siècle, nous voyons saint Taurin, évêque d'Évreux, chasser du temple de Diane un démon que le peuple appelait *Gobelin* : *Hunc vulgus Gobelinum appellat*. Ces derniers noms sont sans doute primitivement dérivés de *Kobold* ou *Kobolt* (lutin), qui désignent chez les Allemands le même esprit familier.

Il n'est aucun peuple de l'Europe orientale chez lequel on ne rencontre des croyances analogues apportées, elles-mêmes de l'Asie avec les premières migrations des peuples.

« Au paganisme ses erreurs, ses vaines observances; à l'Église chrétienne les généreux efforts que, pour les refouler dans la nuit, elle a faits dans notre Armorique depuis dix-sept siècles, et qu'elle

fait tous les jours, efforts sans lesquels nos contrées gémiraient encore, plongées dans le polythéisme le plus abrutissant (1). »

NOTE XVIII, page 307.

OPINION DE M. BOUCHER DE PERTHES SUR L'ORIGINE DES MONUMENTS DITS CELTIQUES.

A quel siècle remontent ces monuments, à quelle race appartiennent-ils? Sont-ce nos ancêtres qui les ont érigés, ou l'étaient-ils quand ces hommes sont venus dans les Gaules? Ce qui paraît certain, c'est qu'ils proviennent d'une nation nombreuse, ou qu'ils étaient d'un usage très-répandu, puisqu'on les retrouve dans tant de contrées.

On les a nommés celtiques ou druidiques, mais sur quelle donnée, d'après quelle autorité? Dans quelle circonstance et dans quel but les érigèrent les druides? Une date, une inscription quelconque, l'indiquent-elles? Non. Cela ne démontre-t-il pas qu'ils sont antérieurs aux dates, aux inscriptions; car, lorsqu'un peuple sait écrire son nom, il l'écrit.

On a cru un instant à des hiéroglyphes gaulois; on a cité des dolmens qui en portaient des traces, et j'en ai moi-même visité en Bretagne que l'on disait couverts de caractères; j'avais donc aussi l'espoir de trouver là une langue écrite; mais cet espoir s'est évanoui devant un examen plus attentif, et ces traces ont été reconnues appartenir à une période postérieure à l'érection de ces monuments.

D'autres investigations de même nature n'ont pas conduit à un résultat plus satisfaisant, et le voile qui couvrait ces pierres mystérieuses n'a point été soulevé par la science moderne.

Les anciens n'étaient pas à cet égard beaucoup plus instruits que nous; tout annonce qu'à l'époque de l'invasion romaine, l'origine de

(1) M. l'abbé MOUILLARD, dans le *Bulletin* de la soc. Arch. du Morbihan (1859.)

ces monuments se perdait dans la nuit des temps. S'il n'en avait pas été ainsi, est-il présumable que les historiens romains, et un peu plus tard les chroniqueurs chrétiens, eussent oublié de nommer le peuple qui en était l'auteur.

En supposant cet oubli possible, la tradition, *vox populi,* était là pour y suppléer, et cette tradition aussi est muette. Nous en sommes donc réduits sur ce point, à des hypothèses plus ou moins ingénieuses, et, de fait, à la plus complète ignorance.

Or, ces peuples, ceux qui érigèrent ces pierres, bien plus vieilles qu'on ne le pense, seraient-ils aujourd'hui si complétement inconnus s'ils n'étaient pas séparés des générations actuelles non-seulement par une longue période, mais par quelque grande révolution sociale, par une émigration en masse, ou l'anéantissement total de la nation.

Ne pouvant donc attribuer ces monuments aux Romains ni aux Gaulois, c'est faute d'en savoir davantage qu'on les a nommés celtiques ou druidiques, non qu'on les ait crus élevés par les druides, mais parce qu'ils ont pu servir à leur culte quoique érigés pour tout autre destination ou d'autres divinités. C'est ainsi que les temples du paganisme ont servi depuis aux solennités des chrétiens.

La terreur religieuse qui entoure ces monuments n'est pas entièrement dissipée, et c'est à elle probablement qu'on doit leur conservation. Le culte des dolmens a encore des traces en Europe, notamment chez les Gallois et les Bas-Bretons; j'en ai été maintes fois témoin; et s'ils ne les adorent plus, ils leur attribuent encore des vertus surnaturelles; ils les respectent et les redoutent. Si quelques-unes de ces pierres sont surmontées d'une croix, c'est par une pieuse fraude du clergé, qui a voulu ainsi ramener au symbole de notre religion des adorations que les Bretons, tout vieux chrétiens qu'ils sont, adressaient aux anciennes idoles.

... Ce qui ne me paraît pas douteux, c'est qu'au temps où ces monuments furent élevés, il y avait déjà dans les Gaules une population nombreuse, ou du moins de grandes réunions d'hommes. Les machines n'étaient pas inventées, et ces pierres énormes n'ont pu être mises en mouvement, ou être soulevées et superposées, que par les efforts réunis d'une multitude, et probablement au moyen de terrassements et de travaux considérables.

NOTE XIX, page 317.

COSTUMES DU FINISTÈRE.

L'une des choses les plus curieuses à observer dans les *pardons* du Finistère, c'est la variété des costumes. Ces costumes changent à chaque commune, et souvent plus de cent communes sont représentées dans un seul pardon. Ainsi, si vous vous trouvez dans l'arrondissement de Morlaix ou de Brest, vous verrez successivement passer sous vos yeux les Roscovites avec leurs justaucorps verts, leurs pantalons blancs, leurs gilets bleu-ciel et leurs ceintures rouges; les paysans de Saint-Thégonnec, aux larges culottes noires et plissées, à l'habit du temps de Louis XIV, au grand chapeau tombant sur les yeux et à la démarche majestueuse. Plus loin ce sont des Taulésiens portant la veste de flanelle blanche et la culotte violette; des paysans de Ploudalmézeau, drapés dans leurs manteaux azurés dont le petit collet retombe découpé en festons; des Plougastels en habits violets et en culottes rouges, ou bien revêtus de leur costume journalier de berlinge brun avec le capuchon de toile rabattu snr le dos et le bonnet phrygien sur les yeux (1). Quant aux hommes habillés de toile dont la culote flottante n'arrive qu'au genou, regardez leurs jambes vigoureuses et leur chevelure fauve qui tombe en désordre sur leur visage, leur *pen-bas* (casse-tête), qu'ils agitent d'un air sauvage : ce sont des riverains de Guissény et de Plouguerneau. Près d'eux passent des Ouessantins, dont le costume rappelle celui des Flamands de Téniers. Maintenant regardez du côté de l'église ou de la danse. Ici sont les femmes de Guiclan, véritables nonnes vêtues de noir et de blanc, et dont la coiffe empesée et la colerette encadrent le pâle visage: tout auprès cette rose enfant qui porte sur

(1) Le costume des femmes de Plougastel est l'un des plus pittoresques de l'Europe. Celui des paysannes de la campagne de Rome est plus riche, mais non plus gracieux. Il est défiguré, comme le costume suisse, et comme une foule d'autres trop vantés, par un corsage très-court qui donne à la taille quelque chose de lourd et de contrefait. L'habit breton, au contraire, suit les formes, et leur laisse tout leur naturel, toute leur souplesse, toute leur allure.

sa tête des ailes de dentelle repliées, s'allongeant par derrière comme celles d'un papillon endormi, est une jeune fille de Morlaix. Si elle était en deuil, les deux barbes de sa coiffure retomberaient sur ses épaules comme les bandelettes que l'on voit pendre sur les tempes des statues égyptiennes. La Morlaisienne cause avec une autre jeune fille dont les cheveux tombent épars, et qui resserre dans un corset de drap brun orné de ganses roses sa taille vigoureuse. Cette femme, chez qui tout respire je ne sais quelle énergie vivace et puissante, dont les yeux noirs brillent comme des étoiles au milieu d'un visage animé, dont la physionomie à la fois virile et douce est empreinte d'un singulier mélange de force et de grâce, c'est une fille d'Ouessant, une descendante de la race primitive non altérée par les alliances, c'est le dernier type de la femme celte. Près d'elle se trouvent des femmes de l'île de Bas et de Saint-Pol, reconnaissables à leurs joues brunes et à leur *gigolo*. Puis viennent celles de Saint-Renan, dont le schall est de tulle brodé; celles de Daoulas, du Ponthou, de Landerneau.

Dix pages ne suffiraient pas pour l'énumération et la description de ces divers habillements, et cependant vous n'avez vu encore aucun habitant des montagnes. Tous ceux-ci appartiennent aux arrondissements de Brest et de Morlaix; Châteaulin, Quimper, Quimperlé offrent mille autres costumes aussi différents, aussi pittoresques. Allez au pardon de la Feuillée, de Scaër, et vous en jugerez. Ici ce sera une femme de Douarnenez avec ses habits éclatants de rouge, de jaune et de violet, son bonnet plat et ses souliers découverts, donnant la main à un Kernéwote de Carhaix, au petit chapeau couvert de chenilles bariolées, et au large habit rougeâtre à boutonnières bleues. Là une Fouénantaise, droite et souple comme un peuplier, gaie et contente comme une fauvette, vêtue d'un étroit corset de velours et d'une chemisette blanche, se promène près d'un jeune homme du Huelgoat, dont les braies gauloises plissées autour de la ceinture retombent à demi sur ses hanches, laissant un intervalle duquel sort par crévées la toile de sa chemise rousse. Au milieu de la foule se promènent les pêcheurs d'Audierne avec leurs vestes bleues et leurs étroits chapeaux de paille, les meuniers de la vallée de Châteaulin, vêtus de blanc, et les bou-

chers de Quimper, dont le sombre vêtement est relevé par des bas d'un rouge de sang. On voit aussi çà et là dans l'assemblée le garde-champêtre avec la plaque de cuivre au bras gauche, les pilotes portant à la boutonnière l'ancre d'argent, les cloarecs de Pont-Croix en longues lévites noires, rasés sur le front et n'ayant conservé qu'une demi-couronne de cheveux qui retombe sur leur cou par derrière; là, ces enfants que vous voyez enveloppés d'une sorte de longue soutane boutonnée par devant, avec leur bonnet à trois pièces et une baguette blanche à la main, sont des gars de la montagne qui ont plus de deux ans, et ne sont pas encore sevrés. Puis, viennent leurs *orines*, habillés de toutes pièces et portant le bragou-bras, le grand chapeau, l'habit à larges basques; les petites filles, avec *le justin* garni, la jupe courte, le bas à coins et les petits souliers. Dans ce costume compliqué et grave, en tout semblable à celui de leurs pères, la gaieté du premier âge s'efface pour faire place à je ne sais quel sérieux plaisant d'enfants jouant à la vie humaine. On dirait de petits comédiens comme ceux de M. Comte habillés pour la pièce et qui se sont échappés du foyer.

Le Finistère en 1836.

NOTE XX, page 321.

LES SCALDES.

Les chants des Scaldes étaient souvent improvisés. La faculté merveilleuse de l'improvisation poétique est commune dans les époques primitives; la preuve qu'elle était autrefois très-répandue dans le Nord, c'est qu'on voit dans les Sagas, des héros, des femmes et des enfants improviser des vers dont la tradition nous a conservé un grand nombre.

.. Les Scaldes étaient en général des guerriers éminents, des hommes riches et puissants... On ne peut nier qu'elles ne jettent un jour nouveau sur l'histoire de l'esprit humain, ces recherches qui font retrouver la langue de Démosthene et celle de Cicéron chez

les Goths, les mythes de l'Inde, de la Perse et de la Grèce, dans les temples d'Upsal, l'Iliade au milieu des hordes d'Alaric, et Tite-Live chez les Irlandais du XIIIe siècle.

J.-J. AMPÈRE.

NOTE XXI, page 323.

LES DRUIDESSES GAULOISES.

L'aspect, le séjour, la vie, les rites des druidesses, tout était fait pour exciter la terreur. Elles avaient des sacrifices nocturnes; elles vivaient sur des écueils ou dans des îles, au milieu de la mer; et ces îles, redoutées des navigateurs parce que les tempêtes étaient, dit-on, plus fréquentes sur leurs bords que partout ailleurs, ces îles devenaient des sanctuaires fermés aux yeux et aux pas des profanes. Si l'ennemi venait attaquer ces asiles sacrés, les guerriers accouraient les défendre, et à travers les rangs des guerriers on voyait les druidesses courir çà et là, vêtues de noir, les cheveux épars, une torche à la main, pareilles aux furies, tandis que les druides, les bras levés au ciel, prononçaient des imprécations menaçantes : spectacle étrange, terrible, qui pendant quelques instants glaça d'effroi les légions romaines, lorsqu'elles envahirent l'île de Mona, dernier refuge des druidesses et des mystères de la religion celtique.

SAINT-MARC GIRARDIN, *Cours de litt. dram.*

Les peuples Thrâkes et Keltes attribuaient le don de prophétie et de l'inspiration principalement aux femmes; aussi leurs prêtresses ou druidesses avaient-elles plus que les *Inspirés* un caractère mystique et ascétique. Telles étaient, par exemple, en Gaule, les druidesses, qui vivaient séparées des hommes, dans l'île de *Sena* (Sein), et qu'on nommait *Galli-cênes* (*Galli-gwenes*), Dames-Vierges. Les femmes *Namnètes*, que Strabon appelle des prêtresses de Dyonysos (dieu de l'inspiration), vivaient, comme les

druidesses de *Séna*, dans une île à l'embouchure de la Loire. Ce caractère mystique et ascétique distinguait aussi les prêtresses *Thrâkes*, qui pour cette raison passaient aux yeux du peuple pour être en rapport avec la divinité et pour avoir le don de la *Vision* et de la *Prophétie*. Cette croyance des *Thrâkes* et des *Keltes* en l'aptitude plus particulière des femmes-vierges pour la vision et la prophétie, fut transmise par eux à plusieurs peuples de la branche *yète*, qui dès lors préféraient aussi les femmes aux hommes, même pour les pratiques de la divination.

BERGMANN, Profess. à la Faculté des Lettres de Strasbourg.

NOTE XXII, page 331.

ŒUFS DE SERPENTS.

(*Extrait de Pline l'Ancien*, HISTOIRE NATURELLE, livre XXIX, c. XII).

« Il est encore des œufs vantés dans les Gaules. Ils proviennent d'une innombrable quantité de serpents qui, dans l'été, s'entortillent et sont comme collés les uns aux autres, tant par la bave que par la transpiration : ils forment une boule dite *œuf de serpent*. Selon les druides, cet œuf est lancé en l'air par les serpents : on doit le recevoir dans un *sagum*, sans qu'il touche la terre; le ravisseur s'enfuit à bride abattue ; les serpents le poursuivent jusqu'à ce qu'une rivière les arrête. Jeté dans une rivière, l'*anguinum* véritable remonte le courant; chargé de liens d'or, il flotte malgré ce poids. Toujours ingénieux à couvrir leurs fraudes d'un voile de mystère, les magiciens veulent que l'on choisisse, pour s'emparer de cet œuf, certain aspect de la lune : comme si les hommes pouvaient faire cadrer l'opération des serpents avec les astres. J'ai vu un de ces œufs célèbres parmi les druides. Sa grosseur était celle d'une pomme ronde, moyenne ; et sa coque, cartilagineuse était percée de trous, comme un polypier. On le préconise comme faisant gagner les procès et ouvrant l'entrée du palais des rois, imposture évidente. »

Est-ce Pline qui n'aurait pas compris le symbolisme, et l'aurait défiguré par ignorance ? Où bien les druides, ses contemporains, en avaient-ils perdu le sens primitif et l'avaient-ils défiguré en y mêlant des superstitions intéressées, comme l'affirme le célèbre naturaliste?..

NOTE XXIII, page 332.

LA SUPERSTITION DE L'OURSIN FOSSILE.

« La considération superstitieuse que portaient les anciens à l'*orum anguinum*, ou l'oursin fossile, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Le laboureur, comme le terrassier, quand la charrue ou la pioche met à découvert un oursin, ne manque guère de le ramasser et de l'emporter. Il le montre à sa femme, à ses enfants, en le qualifiant du nom d'étoile : il croit qu'il est tombé du ciel, et le conserve sur sa cheminée.

« Lors des fouilles, dans les environs d'Abbeville, les ouvriers novices, ne distinguant des autres silex ni les haches ni les couteaux, les repoussaient du pied pour courir après un oursin qu'ils m'apportaient triomphants. J'en ai ainsi composé, malgré moi, la collection la plus complète qui existe dans ce pays.

« M. Ledicte-Duflos pense que l'estime que les anciens faisaient des oursins venait de ce qu'ils leur servaient de pierres de fronde. Je ne partage pas cette idée...

« Les anciens, qui leur attribuaient une vertu curative, et qui les achetaient à grand prix, en faisaient trop de cas pour les employer comme projectiles, et aujourd'hui encore nos paysans et nos enfants s'en garderaient bien. » *Antiquités Celt.*, t. II, p. 378, par M. Boucher de Perthes.

Chez les Romains, les oursins étaient l'objet d'une attention particulière. Cette espèce de fétichisme ne proviendrait-il point de l'usage auquel l'oursin aurait été destiné dans les siècles les plus reculés? N'aurait-il point été un signe de reconnaissance et d'échange dans les âges primitifs?..

NOTE XXIV, page 335.

LA DANSE EN BRETAGNE; SON ORIGINE DRUIDIQUE.

Rien ne rappelle les temps reculés comme les danses des Bretons. CAMBRY.

... Les jeunes filles s'avançaient en cadence et à petits pas, les yeux baissés, les bras pendants, la tête légèrement inclinée à gauche, tandis que les jeunes gens, le front haut, mais l'air sévère, marchaient à leurs côtés; puis s'arrêtant tout à coup vis à vis d'elles, prenaient leurs mains, tournaient trois fois et reprenaient gravement leurs places. Une chose frappait surtout dans cette danse : c'est qu'au milieu de toutes les passes qui se succédaient, le chœur entier conservait toujours la forme circulaire. Tous les mouvements tournaient autour d'un axe avec une régularité mathématique. On sentait que cette ronde si recueillie, si arrangée, avait une autre origine que celle de nos joyeux branles modernes. C'était un reste des danses sacrées des druides avec leurs entrelacements réguliers, symboles des mouvements des astres. Le calme modeste des jeunes filles, la gravité austère des danseurs, tout révélait la tradition antique et religieuse. A la voir se dérouler avec sa solennité muette, sa joie intime et son air de devoir, on devinait que cette danse avait dû naître à l'ombre du sanctuaire; et qu'une signification mystérieuse y était attachée. On reconnaissait encore au premier rang le chef des chœurs chargé de conduire les autres. Son pied frappait plus fièrement la terre; son œil surveillait le mouvement général.

ÉM. SOUVESTRE.

On danse encore la *Grue* en Bretagne, cette danse dont parle Plutarque (*Vie de Thésée*) et qui imite les tours et détours que fit Thésée pour sortir du labyrinthe de Crète. On l'a ainsi nommée parce qu'on imitait, en la dansant, le vol des grues, qui vont en troupe, sur une ligne, conduites par une seule, qui se place en tête.

NOTE XXV, page 340.

CE QU'ÉTAIT DEVENUE LA RELIGION CHEZ LES PEUPLES PAÏENS LES PLUS CIVILISÉS, A L'ÉPOQUE DE L'AVÉNEMENT DU MESSIE.

... Les philosophes désertent, tous, les temples et les traditions, pour ne plus suivre que leur propre esprit, rejetant avec les dogmes absurdes de la religion nationale toutes ces antiques vérités qui avaient été révélées aux premiers hommes, et que la raison ne peut retrouver par ses seuls efforts quand elle les a perdues. Abandonnée ainsi à elle-même, elle conduisit Épicure et Zénon au point où étaient arrivés depuis bien des siècles les plus anciens rationalistes de l'humanité, les hordes de sauvages. La religion naturelle de ces tribus errantes et celle des deux dernières grandes écoles de la philosophie grecque oscillent l'une comme l'autre entre un Dieu inactif qu'on n'adore point, et un dieu-monde dont on ne peut constater l'existence. Seulement les sauvages ont sur leurs confrères l'avantage d'une foi inébranlable dans l'immortalité et d'un certain sentiment du péché, qu'ils doivent à un reste de respect pour la tradition. Les vieux souvenirs des origines des choses se conservent mieux dans les forêts et les déserts que dans les écoles philosophiques des temps d'incrédulité. Parfois la même peuplade errante possède, à côté d'une légende qui provient de la vision génésiaque, une fable qui est tout entière de son invention, ainsi que chez les Grecs ou chez les Égyptiens des derniers temps avaient cours simultanément la cosmogonie traditionnelle du chaos, et l'hypotèse, déiste ou athée, d'un monde formé d'atomes flottant au hasard dans le vide, et d'hommes sortant de terre de toutes parts comme des champignons. L'*athéisme* est toujours le *produit d'un temps de corruption,* et l'on peut *mesurer à son degré d'intensité* la *distance où l'on est de la ruine finale d'un peuple.*

F. DE ROUGEMONT.

NOTE XXVI.

Page 65... Les deux colliers d'or trouvés sur un vase en terre cuite contenant des cendres, dans les grottes de Plouharnel...

Nous trouvons dans l'*Archæological index* d'un auteur anglais, M. Akerman, la représentation d'un dolmen fouillé par M. Lukis à l'Ancresse (île de Guernesey), avec la disposition de douze vases ou urnes, renfermant des cendres, dans l'intérieur du dolmen. Le même auteur donne la figure de cinquante et un vases, tous de forme différente, depuis la forme la plus simple jusqu'à la plus ornée, trouvés dans autant de barrows fouillés en Angleterre et en Irlande. Au moins quarante de ces urnes sont ornées très-diversement mais toujours avec un goût remarquable.

M. Akerman figure de plus une vingtaine de *celtæ* en bronze dont un porte trois anneaux engagés les uns dans les autres. L'un de ces anneaux est beaucoup plus grand que les deux autres et de forme ovale allongée. Nous en avons parlé note XII.

M. Akerman donne encore la figure de douze grains de colliers de forme différente, et tous travaillés avec beaucoup d'art. Parmi ces grains de colliers, il y en a un d'or qui a été trouvé avec plusieurs autres de même matière, dans un barrow, à Upton-Lovel.

Enfin on a trouvé dans les fouilles de divers barrows, des anneaux en jais, beaucoup d'assiettes en or ciselées, des bracelets, des grains de verre, divers ornements en cuivre doré, des épingles en cuivre, des pincettes et des aiguilles en ivoire, des objets d'ambre, or et ambre, etc.

C'est dans ces planches curieuses qu'ont été aussi représentés les magnifiques ornements ou grands colliers en or, trouvés en 1832, par un paysan, sous un gros bloc, au centre d'un cercle de pierres, près de Quintin (Côtes-du-Nord). Ils furent jetés au creuset! Leur valeur en barre était de plus de 25,000 fr.

Du petit inventaire que nous venons de dresser il est difficile de conclure à la barbarie du peuple auquel ces objets appartenaient.

NOTE XXVII.

Page 196... Les Barrows asiatiques de Patrocle et d'*Halyattes*...

« On voit, en Lydie, le plus grand des travaux humains, après ceux d'Égypte et de Babylone. C'est le tombeau d'Halyattes, père de Crésus. Sa base est construite en pierres énormes; le reste est un amas de terre. Il a été élevé par les marchands, les artisans et les femmes de mauvaise vie. La part de celles-ci était la plus considérable. Le périmètre du tombeau est de 3,800 pieds sur 1,400 pieds de large... » HÉRODOTE, l. I, c. 93. — DIOD. DE SIC., l. II. — VIRG., *Æneid.*, l. XI, 849. — TACIT., *Ann.*, l. I, c. 62.

On a essayé de classer les tumulus en tumulus *coniques*, tumulus *cloches*, tumulus *boules*, tumulus *druidiques*, *grands* tumulus, *longs* tumulus, tumulus *doubles* ou *jumeaux*. Quelle est la forme la plus ancienne? On ne sait. Toutefois nous pensons que les tumulus sans allée couverte sont les plus anciens.

NOTE XXVIII, page 209.

DERNIÈRES NOUVELLES DES FOUILLES DU MONT-SAINT-MICHEL DE CARNAC. SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE DU MORBIHAN, 30 SEPTEMBRE 1862.

M. René Galles lit le compte-rendu des fouilles entreprises sous sa direction au Mont-Saint-Michel de Carnac, et de la découverte qu'elles ont amenée. Dans l'impossibilité d'analyser en quelques lignes ce remarquable document, je me borne à reproduire ici l'inventaire des objets trouvés.

Conformément aux prévisions de l'auteur, les mineurs sont arrivés à huit mètres de profondeur, précisément à côté d'un dolmen sépulcral, dans lequel M. Galles, pénétrant le premier, a trouvé :

1° onze *celtæ* de jade d'une exquise pureté de forme, variant de la plus grande dimension, qui atteint 0m40, à la plus petite, qui n'est que de 0m09; deux sont percés d'un trou vers la pointe; 2° deux grands celtæ en matière plus grossière, brisés; 3° vingt-six très-petits celtæ plats, en trémolite compacte, tous bien tranchants; 4° neuf pendeloques de jaspe et cent un grains la plupart en jaspe aussi, peut-être quelques-uns en turquoise, et qui ont dû former un collier; 5° enfin, au coin N.-O. de la crypte, une petite pierre plate qui gisait inclinée; elle semblait non tombée, mais posée; soulevée avec précaution; elle a laissé voir, incrustée dans le terreau, l'arcade supérieure d'uu anneau de perles, dont la partie inférieure égrainée avait coulé le long du petit talus. M. Galles a recueilli ces perles une à une avec une épingle; elles n'ont que 0m003, et paraissent faites d'une sorte d'ivoire. Ce fragile anneau n'a pas dû orner la rude main qui mania ces lourds celtæ, c'est plutôt un bijou de femme. Comment se trouve-t-il là? Ne serait-ce pas un souvenir furtivement glissé au coin de cette tombe; une larme qui brille là, limpide depuis trente siècles.

Les celtæ étaient rangés verticalement des deux côtés, comme pour faire place à quelque chose qui aurait été au milieu, et plongés dans un bain de poussière provenant de choses détruites, mises là en même temps qu'eux. Cette matière enlevée, M. Galles a rencontré un informe dallage de pierres plates qu'un étroit espace séparait du roc; c'est là qu'était la sépulture : des fragments d'ossements ont été recueillis.

Ce dolmen sépulcral, haut de 0m95 seulement, a une forme de trapèze; il mesure 1m52 à l'ouest, 2 au sud, 2m40 au nord, et 1m80 à l'est. — Les petites pierres des assises horizontales broyées sous le poids des énormes, la table éclatant sous le fardeau de la montagne qu'on lui avait imposée, ces grandes roches à menhirs, bouchant gauchement l'entrée, toute cette construction accuse une extrême impéritie; c'est ainsi qu'on devait construire vers les époques diluviennes. En effet, l'absence de tout métal semble démontrer que ce monument, antérieur à toute industrie métallurgique, remonte à la première époque, qu'on peut appeler l'âge de pierre, etc.

DE LA SOUFFRANCE ET DE L'ÉPREUVE SUR LA TERRE.

(Fragment de *Moïna ou la Légende de Saint Clavien*, ouvrage inédit de l'auteur.)

C'est au printemps de l'an 421, la dernière année du règne de Conan Mériadeck, premier roi chrétien de l'Armorique. Klavian (depuis *Clavien*), qui voyage dans le nord de la péninsule, arrive à la cité des Ambialites (1), sur le soir, à l'heure du coucher du soleil. Klavian continue son récit :

. . . . . .

« Je demeurai quelque temps en contemplation devant ce tableau (du soleil couchant), puis je descendis de la colline, suivant au hasard les sentiers qui devaient m'introduire dans la ville, et prêtant l'oreille à tous ces bruits du soir qui semblent se réveiller aux abords des cités à ce moment de fraîcheur et de calme.

« A quelque distance du lieu où je passai la rivière de Gouessan (2), je gravis un chemin qui me conduisit au haut d'une petite éminence, en partie renfermée dans la ville (3).

« Là, au milieu d'une enceinte de grands arbres, s'élevait une croix de granit au pied de laquelle se tenaient debout quelques femmes. Elles étaient vêtues de robes blanches par dessus lesquelles elles portaient une espèce de manteau léger, attaché sur la poitrine

(1) Aujourd'hui Lamballe, dans les Côtes-du-Nord. Voyez les *Commentaires de César* et les Géographes. — Lamballe dériverait d'*Ambialites*, par une suite de transformations assez ordinaires. *Ambialites*, altéré lui-même sans doute de quelque mot gaélique, serait devenu *Ambial*, puis *Lambial*, *Lambal* et enfin *Lamballe*. Nous connaissons quatre ou cinq étymologies de ce nom de ville ; nous préférons celle que nous donnons ici.

(2) De l'armor. *gwés*, *gwez*, gué, ruisseau, rivière, et *san*, saint, sacré ; ainsi nommée parce que cette rivière traversait une grande forêt située au midi de Lamballe et consacrée aux dieux.

(3) C'est sur cette éminence qu'a été bâtie dans la suite l'église paroissiale de Saint-Jean de Lamballe.

par une agrafe d'argent. Ce manteau était blanc comme la robe, mais orné de franges pourpres et semé de fleurs brodées de même couleur. Une coiffure parée de brocards retenait leurs cheveux, relevés, à l'exception de quelques tresses qui flottaient sur leurs épaules. On voyait arriver des vieillards, des mères de famille avec leurs petits enfants, des personnes de toutes conditions, qui se rangeaient en demi-cercle devant la croix.

« Les jeunes femmes qui se tenaient au pied du monument sacré s'entretenaient ensemble; elles adressaient souvent la parole à une de leurs compagnes pour laquelle elles paraissaient avoir une déférence particulière.

« Moïna, dit l'une de ces femmes, vous avez rapporté de votre voyage à Rome des histoires dont le récit a excité parmi nous un vif intérêt. On parle déjà, dans toute la ville, de Paula, cette illustre dame romaine, dont vous nous avez raconté la vie il y a quelques jours... Les attraits du monde l'avaient séduite; Dieu la ramène à lui par la voie des afflictions; il lui enlève un époux bien-aimé, et elle reste veuve à vingt-deux ans avec cinq enfants. Ses mortifications étaient austères, ses aumônes inépuisables.

« La plus riche succession que je puisse laisser à mes enfants, « disait-elle, c'est de leur assurer par mes aumônes les bénédic- « tions du Ciel (1): » maxime bien digne d'une mère chrétienne... Voilà quelques-uns des traits qui m'ont surtout frappée dans son histoire... Et ce soir, Moïna, n'avez-vous point quelque nouveau récit bien édifiant encore à nous faire?.. Voyez comme nos chrétiens arrivent de tous côtés pour vous entendre... »

« Si vous y consentez, répondit Moïna, nous remettrons à une autre soirée ce qui me reste à vous dire sur quelques saints personnages dont on m'a raconté la vie pendant mon séjour en Italie. Ce matin, à mon réveil, j'ai été amenée à réfléchir sur les mystères de la souffrance et sur les épreuves de cette vie auxquelles nul homme ne peut se soustraire. Si vous voulez, je vais vous faire part de mes méditations sur ce sujet; il m'a occupée tout le jour. Il est sévère sans doute, mais il nous touche de si près et il est d'une si haute

(1) Voyez la *Vie de sainte Paule*, par S. Jérôme.

importance pour l'économie de notre bonheur dans cette vie et dans l'autre..! »

Se tournant vers les fidèles attentifs et recueillis, Moïna parla ainsi :

« Nous aspirons tous au bonheur, nous y aspirons d'un invincible « désir, mais tel est l'ordre établi, dans ce monde, par le Créateur, « que toute félicité sans mélange serait contraire à notre perfection, « et à ce bonheur même que nous poursuivons.

« Voyez quelle est notre faiblesse. La constante beauté des choses « nous devient à charge, et bientôt l'admiration nous fatigue. Qui « de nous, il y a un moment, songeait à glorifier Dieu en regar- « dant le soleil suspendu avec tant de pompe dans les vapeurs du « couchant? Voici les astres de la nuit qui vont apparaître sans « nombre dans l'azur du firmament, qui de nous lèvera seulement « la tête? Ces grands spectacles ne nous touchent plus...

« Si Dieu ne nous mesurait que des heures couronnées de roses, « si tout, dans la nature, nous souriait, si nous jouissions d'une « santé inaltérable, et de la réunion de tous les biens présents, « bientôt nous serions saisis d'effroi au milieu de cette inutile « richesse. Privés des maux, nous regretterions les consolations qui « les adoucissent, et n'ayant pas eu à combattre, nous dirions, à « notre dernière heure, avec amertume : Maintenant il faut mourir!

« Oui, dans les conditions où nous avons été placés ici-bas, vivre « sans privations, sans aucune crainte, sans aucune douleur, ce « serait une misère profonde.

« La Providence a disposé autrement notre destinée sur la terre. « Elle a fait la vie présente semblable aux derniers jours de l'au- « tomne : ces jours sont de courte durée; ils sont souvent envelop- « pés d'un voile nébuleux, mais par intervalle on y voit briller le « soleil dans des hauteurs où ces vapeurs n'arrivent jamais.

« Ah! quand nous sentons le poids des heures sombres peser sur « notre âme, reposons-nous dans l'idée du jour perpétuel. Le jour « des cieux n'est point obscurci par des brumes, et l'éternité n'a « pas de nuit.

« Accueillons l'épreuve avec courage, je dirai même avec une « joie sincère. Dans les desseins de Dieu il n'y a point de douleurs

« inutiles; il exige notre soumission à l'ordre, puisque l'ordre est « divin, et la souffrance en fait partie, car elle est le feu qui doit « consumer les scories de notre cœur et les changer en or pur.

« Ne perdons jamais de vue nos infirmités terrestres, et après « quelques combats et quelques victoires, n'allons pas compter sur « nos forces et nous reposer dans l'orgueil de notre triomphe, nous « cesserions à l'instant d'être un instrument dans l'ordre voulu de « Dieu, membre de la cité qu'il a établie, et le lendemain nous en « serions punis par quelque honteuse défaite.

« La gloire du juste est dans la lutte, dans la lutte aujourd'hui, « demain et toujours. Mais ces combats incessants devraient-ils « nous effrayer? La vie est si courte! quelques moments! Puis « chacun de nous quittera le chaume de sa cabane ou le marbre de « ses portiques.

« Où n'entend-on pas gémir et pleurer sur la terre? L'opulence « a ses ennuis; la coupe des plaisirs a ses gouttes de fiel. L'homme « puissant détrompé se dit dans l'amertume de ses chagrins : Si « j'avais été l'un des habitants de ces hameaux ignorés!.. Il oublie « que le vent de la tempête qui déracine le chêne tourmente « aussi, et brise souvent, au pied de l'arbre orgueilleux, l'humble « fleur des vallons.

« Soyons modérés dans nos désirs et mettons nos vœux d'accord « avec le cours des choses. Nous préviendrons ainsi bien des maux « qui sont la suite de notre imprudence et d'une ambition peu « réfléchie. Quelque peu que nous ayons, si nous n'avons voulu « rien de plus, nous avons assez; dans tout ce qui semble dépendre « de nous en partie, l'impatience des désirs fait souvent seule le « malheur des privations.

« Sans doute il se mêlera, dans cette répression de nous-mêmes, « quelque chose de grave, d'austère, de triste peut-être, à la dou- « ceur des plus beaux instants. Mais songez donc aux ennuis, aux « déchirements du cœur, aux humiliations, auxquels est livré » l'homme courbé sous le joug du monde, agité par ses passions, « par ses caprices, par des intérêts souvent chimériques.

« Souvenons-nous qu'il a été dit : Gardez-vous d'être inquiets sur « la terre; celui qui a tout prévu connnaît vos besoins.

« Heureux l'homme docile aux enseignements de l'Évangile! s'il « suit des sentiers difficiles, si les pierres du chemin meurtrissent « ses pieds, il marche avec joie, parce qu'il s'élève tous les jours « vers le sommet de la montagne où s'accomplira sa transfigura- « tion. Qu'importe la fatigue si dans cette fatigue même il puise « une force nouvelle? A la calme assurance de ses regards, à la paix, « au contentement qui respire dans ses traits, à la dignité de sa « démarche, on comprend qu'il se meut, qu'il agit en la présence « de Dieu; on reconnaît la main qui le soutient, la voix qui l'encou- « courage. Sa joie est dans le sacrifice accompli, dans l'espérance « d'un avenir qui couronnera ses efforts, sa patience, sa fidélité. « Que craindrait-il? Il ne s'est jamais proposé que de bien faire.

« Qu'on le persécute, qu'on l'exile, tous les lieux lui sont bons « dans cette vallée de larmes. L'espace le plus étroit n'est-il pas « aussi l'ouvrage de la puissance qui n'a rien négligé? Un seul « point lumineux, le rayon d'une étoile, descendant au milieu de « la nuit des profondeurs célestes, peut le guider au sein des mers « immenses, au fond des vastes forêts. Sur quelque point du « monde qu'il soit jeté, il est sûr d'y rencontrer la main du Dieu « qu'il adore, le soleil qui luit, les fleurs qui s'ouvrent, la secrète « beauté de l'herbe du désert, et toute cette bonté et toute cette « sagesse que les cieux annoncent et que révèlerait seule une « simple feuille des bois. »

« Alors la jeune chrétienne se détacha de ses compagnes et s'avança vers des vieillards et de pauvres mères de famille qu'elle distinguait dans la foule; elle souriait, et leur distribuait quelques aumônes en leur adressant des paroles affectueuses qui les touchaient jusqu'aux larmes.

« Vous êtes nos amis, disait-elle... Vous êtes nos frères... Nous sommes appelés à partager un jour le même bonheur après les épreuves de la vie... Vous aurez votre part à ces biens que ce beau printemps promet à la terre... Les chrétiens ne forment qu'une famille, et ceux qui moissonnent auront toujours des gerbes pour les pauvres déshérités... »

« Le nom de Moïna était sur toutes les lèvres avec des accents de reconnaissance et de bénédiction. »

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

BOUCHARD (Alain), auteur des *Grandes Chroniques* de Bretagne, depuis Brutus jusqu'à l'an 1531.

LEBAUD (Pierre), *Histoire de Bretagne*, publiée en 1638.

ARGENTRÉ (Bertrand d'), *Histoire de Bretagne*, en latin. 1582.

LOBINEAU (Dom), *Histoire de Bretagne*, 2 vol. in-folio. 1707.

MORICE (Dom), *Histoire de Bretagne*, 3 vol. in-folio. 1742.

DARU, *Histoire de Bretagne*, 2 vol. in-8°. 1826.

MANET (l'abbé), *Histoire de la Petite Bretagne*, 2 vol. in-8°. 1834.

ROUJOUX (le chevalier de), *Histoire des rois et ducs de Bretagne*, 4 vol. in-8°. 1839.

PITRE CHEVALIER, *La Bretagne ancienne et moderne*, 2 vol. in-8°. 1844.

OGÉE (Jean), *Dictionnaire historique et géographique* de la province de Bretagne. 1780.

DÉRIC (l'abbé), *Histoire ecclésiastique de Bretagne*, 2 vol. in-4°. 1777.

ALBERT-LE-GRAND, *Vie et miracles des Saints de la Bretagne-Armorique*, in-4°, édition Kerdanet.

LEVOT, *Biographie bretonne*.

GESLIN DE BOURGOGNE et AN. DE BARTHÉLEMY, *Les anciens évêchés de Bretagne*, 4 vol et Atlas.

BORDERIE (M. de la), *Conspiration de Pontcallec*. — *Revue de Bretagne et Vendée*.

Parmi les auteurs qui se sont occupés des origines bretonnes, nous citerons seulement :

LEHUÉROU, 1839.

COURSON (Aurelien de), *Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine*.

HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, membre de l'Institut. Tout le monde connaît ses nombreux et savants ouvrages.

Auteurs qui ont écrit l'histoire particulière des départements de la Bretagne :

CAYOT DELANDRE, *Le Morbihan, son histoire et ses monuments*, 1 vol in-8°.

MAHÉ (l'abbé), *Antiquités du Morbihan*, in-8°.

JOLIVET, *Les Côtes-du-Nord*, 1 vol. in-8°.

SOUVESTRE (Ém.), *Le Finistère en* 1836.

CAMBRY, *Voyage dans le Finistère*, édition Souvestre, 1836.

FRÉMINVILLE (de), *Antiquités du Finistère*.

Nous omettons de mentionner ici une foule d'ouvrages et d'auteurs que nous avons cités dans le cours de notre travail.

TABLE

DES PRINCIPALES DIVISIONS ET PARAGRAPHES DE L'OUVRAGE.

DÉDICACE ..... III.
INTRODUCTION ..... V.

LA BRETAGNE PITTORESQUE ET ARCHÉOLGIQUE.

I. Vue générale 1
II. La mer sur les côtes. — Un don de la Providence 4
III. Paysages. — Les Montagnes et les Vallées. — L'Ellé et l'Izôle. — Le Léonais 13
IV. Souvenir des bords de la Rance. — Dinan. — Chateaubriand. — Le Château de la Garaye 21
V. Archéologie. — Les villes ruinées. — Impressions 35
VI Les Monuments celtiques 47
VII. Broceliande. — Les origines de la chevalerie et le château de Joyeuse-Garde. — La valeur bretonne 67
VIII. Le Christianisme en Bretagne 79
IX. Les Pardons. — Auray et le champ des Martyrs. — Le Pèlerinage de Sainte-Anne 90
X. Aux contempteurs de la Bretagne 102

LA BRETAGNE CELTO-GAELIQUE

ESSAI SUR LES MONUMENTS.

I. Géographie des Monuments celtiques. — Migrations des peuples. — Les Dolmens, essai d'interprétation. — Immortalité de l'âme. — Un soir sur la bruyère de Carnac 114

[illegible] et universel de la pierre brute. — Le [illegible]. — Le Menhir. — Origine du nom de [illegible]. — Le [illegible]. — Vues interprétatives. — Le [illegible] de Salisbury. — Lettre de M. Alexandre [illegible] 148

[illegible] les anciens peuples. — [illegible] à la fois des Cairns et des [illegible]. Exemples [illegible] de quelques opinions basées sur [illegible] : fausse application et fausse [illegible]. — [illegible] le Mont-Saint-Michel [illegible] 188

[illegible] d'ivers en pierre, leur [illegible] confection, etc. — [illegible] aux débris d'animaux [illegible] température du globe à [illegible] antéhuviens, etc.... 212

LA BRETAGNE CELTO-KYMRIQUE

TRADITIONS DRUIDIQUES.

[illegible] les Kymrs. — Leurs mœurs, [illegible] 243

[illegible] des Celtes primitifs? — [illegible] Jeanne-d'Arc? — Du [illegible] Celtes-Kymrs. — Hu Cadaro et [illegible] et cosmogoniques. — [illegible] tous les peuples avec les [illegible] 256

[illegible] — Le Nombre. — Le mystère des [illegible] 283

[illegible] — Divinités gauloises. — [illegible] — Les monuments [illegible] à l'époque de l'invasion Kymrique — [illegible] leurs principaux [illegible] — Plantes sacrées. — [illegible] Druidisme..... 293

APPENDICE

I. ÉCLAIRCISSEMENTS ET NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

Note [illegible] Les [illegible] au XIXe siècle..... 347

Note [illegible] Kris en Bretagne..... 351

Note III. Les Pardons en Bretagne..... 355
Note IV. Les ruines monastiques..... 359
Note V. Un point de vue des hauteurs de Saint-Helen (environs de Dinan). — Les bords de l'Arguenon... 351
Note VI. Des études archéologiques à notre époque..... 354
Note VII. Transport d'une table de Dolmen..... 372
Note VIII. Aveu d'un philosophe non suspect.... 373
Note IX. L'Élégie de la Bretagne..... 374
Note X. Comment on meurt en Bretagne..... 379
Note XI. Carnac et Erdeven ne sont pas des cimetières où chaque menhir serait un tombeau. — Ils ne sont pas un monument consacré à l'ophiolâtrie ou culte du serpent..... 380
Note XII. Instruments de bronze ou de fer chez les Celtes. — Les Poteries celtiques..... 385
Note XIII. Les Mammouths ou Éléphants de Sibérie..... 392
Note XIV. Essais de théories explicatives des fossiles des alluvions anciennes dans l'hémisphère septentrional..... 394
Note XV. Les Kymro-Bretons..... 401
Note XVI. Étendue et variété du domaine de la science des origines religieuses..... 404
Note XVII. Les Poulpiquets, Corrigans, Teuz, Goblin, etc., en Bretagne..... 405
Note XVIII. Opinion de M. Boucher de Perthes sur l'origine des monuments dits celtiques..... 407
Note XIX. Costumes du Finistère..... 409
Note XX. Les Scaldes..... 411
Note XXI. Les Druidesses gauloises..... 412
Note XXII. Œufs de serpents..... 413
Note XXIII. La superstition de l'oursin fossile..... 414
Note XXIV. La danse en Bretagne; son origine druidique.. 415
Note XXV. Ce qu'était devenue la religion chez les peuples païens les plus civilisés à l'époque de l'avénement du Messie..... 416
Note XXVI, page 65..... 417
Note XXVII, page 196..... 418
Note XXVIII, Dernières nouvelles des fouilles du Mont-Saint-Michel de Carnac..... 418

De la souffrance et de l'épreuve sur la terre. (Fragment de *Moïna* ou la *Légende de Saint Clarien*.) 420
NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE..... 425

TABLE ALPHABÉTIQUE

OU

DICTIONNAIRE CELTO-ARCHÉOLOGIQUE.

A

ABELLIO, divinité gauloise 300.

AC, ACK, ACH, signification de ces syllabes, seules ou en composition 197.

ADORATION immédiate de la matière brute, réfutatoin 260.

A E, inscription en ogham, dans la grotte de New-Grange 270.

AÉROLITHES, origine des Béthyles 163.

AFRIQUE, monuments celtiques 125.

AGES de pierre, de bronze, de fer; cette division est-elle fondée? 214.

AGLIBOLUS des Palmyréniens 58.

AGRICULTURE, ce qu'il en faut penser au point de vue moral et civilisateur 107.

AHÈS ou Dahut, fille de Gradlon, un des personnages mêlés à la ruine de la ville d'Is 44.

AILES, attribut du demiurge 277, 298.

AISYÈTÈS. Les voyageurs ont cru reconnaître son tombeau dans un monticule artificiel d'environ cent pieds de haut, que les Turcs nomment *Udjec tépé*. — *Voyage de la Troade*, par Lechevalier, t. II, p. 296 et suiv.—*Carte* de la plaine de Troie de Choiseul-Gouffier (*Voyage pit.* en Grèce, t. II, pl. XIX) 194.

ALPHABETS, chez les anciens peuples barbares de l'Occident 254.

ALRUNES, ou femmes prophétesses du Nord 336.

AMBRE, colliers d'ambre, distribués aux guerriers 340.

AME, croyance à son immortalité chez les druides 313. — Chez les Hindous, les Égyptiens, les Celtes, etc. 139.

AMÉRIQUE, monuments celtiques 123.

AMES, transmigration, chez les druides 285.

ANIMAUX, antédiluviens mêlés aux haches celtiques 225.

ANNE (sainte), patronne de la Bretagne, célèbre pèlerinage 95.

ANTAS, nom des dolmens chez les Portugais, (du latin *antes*, jambages de porte) 127.

ANTIQUITÉS gauloises trouvées aux environs de la ville de Lamballe (Côtes-du-Nord). 40.—La science des antiquités, abus auxquels elle a donné lieu. 150. — Haute antiquité, époque de lumière, d'adoration et de ravissement. 256. — Antiquités des haches celtiques 232.

APENNIN, étymologie de ce mot 336.

APHORISMES extraits des Triades 286.

APIA. Ce qui, dans le ciel, attirait le plus les regards et l'attention des hommes en général et des peuples scythiques en particulier, c'était le sol, le pays, la terre qu'ils foulaient partout sous leurs pas. Au commencement, lorsque l'intelligence et l'industrie des hommes ne savaient pas encore dompter les éléments ni mettre de l'ordre dans la nature sauvage et inculte, les peuples primitifs habitaient pour la plupart des pays à moitié submergés par les fleuves, les rivières et les torrents qui coulaient au hasard dans des lits obstrués et tortueux. La terre, c'est-à-dire la partie *sèche* dans ces forêts ou landes marécageuses (sansc. *marras*, slave *moravia*) ressemblait par conséquent à des terrains entourés d'eau, et qui, d'abord submergés, étaient ensuite sortis de l'eau et enfin s'étaient peu à peu desséchés. Trouvant partout le passage fermé par le cours des fleuves, des rivières et des torrents, les peuples primitifs se voyaient enfermés et confinés dans leur pays comme dans une *île*. Aussi considéraient-ils leur pays comme une île *sortie des eaux*. C'est pourquoi les idées et les mots de *île* et de *pays* devenaient synonymes dans les langues primitives, et plus tard encore lorsque l'homme plus civilisé se forma l'idée de la terre ou de l'ensemble des pays, il lui semblait toujours que la terre entière était sortie de la mer qui l'entourait, comme les différents pays étaient sortis du fond des eaux. Telle est en effet l'idée exprimée dans la plupart des cosmogonies anciennes. Selon les Hindous, la terre, après avoir été soulevée du fond de l'Océan, nageait sur les eaux de la mer, et formait sept grandes îles ou les sept feuilles gigantesque du lotus cosmique. Selon le Zend-Avesta, *Ormuzd* (*ahuro-maz-daô*, le brillant-beaucoup-sachant, c'est-à-dire le Soleil-Génie) créa d'abord le ciel, puis les eaux, et ensuite il fit sortir la terre de l'Océan. D'après la tradition assyrienne (cf. Genes. I.) il y avait d'abord les eaux primitives, d'où sortit ensuite la terre; et d'après la cosmographie d'Homère, la terre était une grande île entourée des eaux de l'*Okéanos*... Dans la plupart des langues anciennes, l'idée de *pays* et de *terre* était exprimée par le mot *île*, et le mot *île* exprimait étymologiquement l'idée de *aquatique* (sansc. *âpiâ*) ou *issue de l'eau*. Ainsi dans la langue scythe âpià (aquatique) signifiait à

la fois *île* et *terre;* en langue pelasge *apia* (île, pays) était le nom primitif du Péloponèse et de la Thessalie, et en Italie le nom pelasge de *Messapia* signifiait *pays du milieu* (sansc. *Madhia,* le milieu)... Dans les langues gothiques issues des langues gétiques, *avia,* dérivé de *apia,* signifiait *île,* comme le prouvent les noms propres de *Scandin-avia* (*Scadvein-avia* île ombreuse). Le mot *île,* à son tour, servait aussi dans quelques langues à désigner le pays.... Ainsi, en vieux français *Ille de Persois, Ille de France*, etc., signifiait *Pays* des Perses, *Pays* de France, etc. Cfr. BERGMANN. *Les Scythes* p. 34.

APOLLON, étymologie 299. — Origine de son culte 131. — Son origine hyperboréenne 156.—Apollon ou le soleil, son culte primitif 192.

ARABES, adoraient une pierre informe 162. — Frottaient sept pierres de leur sang 214.

ARCHÉOLOGIE 35-47-364 et suiv.

ARCHITECTES, statuaires, imagiers, etc., en Bretagne; leur goût et leur génie au XVIe siècle 83.

ARCHITECTURE cyclopéenne, pelasgique, hellénique 251.

ARGUENON (Côtes-du-Nord), ses bords 362.

ARIMASPES; nom d'un peuple imaginaire de l'Asie, au nord de l'Himalaya, dont les Grecs faisaient des Cyclopes. Il est curieux de rechercher l'origine de cette imagination. *Arimaspes* est un nom perse formé d'*arima,* soleil (sansc. *aryama,* Excellent, Soleil), et *aspes* (sansc. *açvas;* latin *equi,* chevaux) chevaux ou montures; *arimaspes* signifie donc *monture* ou *chevaux du Soleil.* A ce titre, ils correspondaient au *Garouda,* qui était la monture de Vichnou, dans l'Inde; aux *Keroubes* (héb. *Keroubim*), qui traînaient ou portaient le char de Jéhovah; aux *Grupes* ou *Griffons,* oiseaux-quadrupèdes d'Apollon, et aux montures de l'Océan chez les Grecs (ESCHYL. *Prométh.* 395). Comme le soleil était censé se lever sur le sommet du *Grand-Mont* ou *Al-bordj* que les Perses se figuraient au nord-est de leur pays, côté sud de la mer Caspienne, c'est là que les Arimaspes furent placés comme serviteurs du dieu Soleil. Or, le pays où se levait le soleil et où se trouvait la montagne sur le sommet de laquelle habitaient les dieux, passait naturellement pour le plus beau de la terre, ce devait être le *paradis terrestre;* c'est à l'entrée de ce paradis que les Arimaspes, ainsi que les *Grupes* et les *Keroubes* (Gen., III, 24) furent placés comme *gardiens.* Le paradis étant le séjour du bonheur, fut considéré comme une contrée qui renfermait d'immenses richesses, de l'or surtout, et c'est ainsi que les *Arimaspes* ou *Grupes* devinrent les gardiens de cet or (HÉRODOTE, III, 116). Dans la suite, de serviteurs du dieu du soleil ils devinrent les serviteurs du dieu du feu et des richesses; voilà ce qui les fit assimiler aux *Kuklopes* ou Cyclopes de l'empire de Pluton, dieu des richesses, par les Grecs, qui rapportaient

toute tradition mythologique de l'étranger à leur propre religion, et qui poussèrent leurs voyages jusqu'au nord-est de la Perse.

On remarquera ici des vestiges de nos traditions sacrées. Leurs reflets colorent et vivifient tout.

ART, se révèle dans les monuments celtiques, 63. — Substitue la magnificence à la grandeur, 162. — Monuments de l'art comparés aux monuments celtiques, *ibid.* — Art, corrompt la religion 164.

ARTAXERCÈS Mnémon, introduit le premier chez les Perses les simulacres des dieux 172.

ARTHUR (Cycle d'), son histoire 72.

ARUSPICES, leur origine 304.

ARVOR, pour *Armor*, sur mer ou pays maritime ; d'où armorique.

ASIE, monuments celtiques, 122 et suiv. — Pierres sacrées 156. — Asie-Mineure, monuments celtiques 125.

ASTRES, leur culte 153.

ATALAYA, nom des tumuli de pierres en forme de mamelles, dans les îles Baléares.

ATLANTIQUE, à l'extrémité du Finistère, vue et impressions 19.

AUGURES, leur origine 304.

AUGUSTE, empereur romain, conduite étrange 350.

AURAY, description et beaux aspects 91.

AVEBURY, fameux cercle de pierres dans le Willshire (Angleterre) 182.

B

BAIE-DES-TRÉPASSÉS et autres noms sinistres de la côte occidentale du Finistère 44.

BAMIAN, ville de l'Inde 122.

BARBARES, leur sagesse supérieure à celle des Grecs et des Romains, 172. — Reconnue par Elien, 268. — Barbares du Nord, leurs relations commerciales avec les peuples du Sud 257.

BARDE, en gallois bardd (prononcez *barzz*), en breton *barz*, poète, prophète, musicien, chanteur. *Barz* devient *farz*, en composition ; delà *farce*, *farceur*, etc. — Rôle des Bardes et leurs fonctions dans la hiérarchie des Druides 320.

BARDES (Mystère des), valeur de cet ouvrage 284.

BARENTON (Fontaine de) 68, 73.

BATIEIA. « En avant de la ville de Troie s'élève une colline escarpée, isolée à l'extrémité de la plaine ; les hommes l'appellent Batiée, les immortels la nomment *tombeau de l'agile Myrin-*

nis. » *(Iliade,* ch. II, *sub fin.)* N'est-ce pas là nos tumulus celtiques ?

BEAUMANOIR, chef des Bretons au combat des Trente 29.

BEAUPORT (Abbaye de) dans un site ravissant 82.—(Voyez LAMENNAIS.

BEC-DE-RAZ, impressions à la vue de l'Atlantique du haut de cette pointe 46.

BEL, Beli, nom de Hu 270.

BELEN, divinité gauloise, son histoire 299.

BELISAMA 273-300.

BERGMANN, citation remarquable sur les traditions 280.

BERTRAND (M. Alexandre), sa lettre remarquable à l'auteur 185. — Regarde les menhirs proprement dits comme des monuments religieux, et non des pierres tombales 186.

BETHEL, pierrre consacrée par Jacob, était-ce une innovation 166.— Devient le *Beth aven* ou demeure du mensonge 167. — Noms, chez divers peuples des *maisons de Dieu. Ibid.*

BETHYLES, chez les Phéniciens 161-163.

BHAGAVAT-GITA, sa doctrine sur Dieu et les esprits supérieurs 302.

BISOUTOUN (rochers de), à quel peuple appartient la langue des inscriptions qu'on y lit 131.

BOCENNO, nom du champ où avait été bâtie primitivement une chapelle à sainte Anne 95-97.

BOUCHER DE PERTHES, idées et théories 229-236-237.

BOUDDHISME, son origine. Introduit les temples dans l'Inde 170.

BOULANGER, son opinion sur l'état religieux des peuples dans une haute antiquité 262. — Citation remarquable 276.

BOURASSÉ (M. l'abbé), cité sur l'importance des travaux archéologiques 37.

BRAIES (Bragou), vêtement chez divers peuples 317.

BREIZ, Bretagne, pays des guerriers, selon M. Pictet de Genève.

BRETAGNE, mouvement religieux extraordinaire au XVIe siècle 81. — Ses superstitions 86. — Ses contempteurs 102. — Combien elle a d'attrait pour ses habitants 103. — Bretagne-Armorique, c'est dans ses parages qu'étaient situés l'Elysée et les Iles des Bienheureux 143. — Elégie de la Bretagne 374. — La Bretagne qui s'en va 378. — Comment on meurt en Bretagne 379.

BRETON ou Armoricain, langue d'origine aryanne 1.

BRETONS, leur piété 85. — Jugés par Napoléon Ier, et par Pasquier 77. — Kymro-Bretons 401.

BROCÉLIANDE (la forêt de) 68.

BRONZE, connu des Celtes 345.

C

CABIRES, de *Cabirim,* les dieux puissants, ou *Kaberim,* les dieux associés, importés en Grèce par les Phéniciens. La nature et le nombre de ces dieux ont varié. On ne peut rien affirmer de certain sur ce culte. Celui qui en était le grand-prêtre recevait la confession de ceux qui se faisaient initier. M. Pictet rattache les Kroummleac'hs de l'Irlande au culte des Cabires 179.

CALCUL d'un Anglais sur l'érection du monument de Carnac, 146.

CARN et *cairn,* origine et destination 52-188-191.

CARNAC, impressions 52. — Interprétation conjecturale 169. — Etait-ce un monument idolâtrique ? 109-170. — Etait-ce un *Dracontium? Voy.* DRACONTIUM. — Etait-ce un cimetière? 175 et note XI, à la fin du volume 380. — Opinions sur la signification du mot *Carnac* et fausse application 199-202 et suiv. — Objets trouvés dans la butte Saint-Michel 209. — Simplicité remarquable du dolmen découvert au fond du tumulus. *Ibid.* — Carnac vu par un beau soleil couchant 144. — Vu la nuit au clair de la lune; impressions 147. — Réflexions sur le peuple qui a élevé les monuments de Carnac 145.

CARNEL (cimetière), ce mot est-il celtique ? 206.

CAYOT DELANDRE, cité sur l'authenticité d'une ancienne chapelle dédiée à sainte Anne, au village de Ker-Anna 96.

CELTÆ ou hache en pierres, 59-212. — Leur universalité, leur usage, leur confection, etc., 212 et suiv. — Celtæ en fer trouvés à Crac'h (Morbihan), 214 ; en cuivre, à Caden (Morbihan) *Ibid.*

CELTES, leur origine, 116 et suiv. — Leur point de départ 122. — Leur souche, 135. — Faisaient la guerre aux idoles et aux temples, 172. — Étymologies diverses du nom de ce peuple, 243 et suiv. — Celtes-Galls et Kymris, leurs mœurs, leur industrie, 249 et suiv. — Celtes primitifs, ont-ils été fétichistes 256.

CELTIQUE (race), sa diffusion 255.

CERCLES de pierres, en Europe, en Asie, etc. 178-180.

CÉRIDWEN, la même que Koridwen.

CÉSAR, valeur historique de ses *Commentaires* 297.

CHAMP des Martyrs 93.

CHAMPAGNY (M. de), nouvelles considérations sur la parenté des races qui ont peuplé l'Europe 121.

CHARIOTS ou véhicules des races nomades 133.

CHARTREUSE, monastère près d'Auray 92.

CHATEAUBRIAND 23. (*Voy.* aussi l'*Introduction* X).

CHÊNE, sacré chez les druides 339-340.

CHEVALERIE, son origine et son berceau, 71. — Charme de ses souvenirs 76.

CHRISTIANISME en Bretagne, 79. — Ce qui y favorisa son introduction 80.

CIMBRES, origine 247.

CIMMERIENS, Cimbres, Kimmeries, mêmes nations que les Gaulois 255.

CIRCIUS ou *Kirk*, vent violent du sud-ouest 5.

CITÉS lacustres 223.

CIVILISATION, à quoi est-elle due en Europe 136.

CLAUDIEN, ce qu'il dit des côtes occidentales de la Bretagne 45.

CLÉSIEUX (M. du), poëte et fondateur de la colonie agricole de Saint-Ilan 106.

CLIMAT, n'aurait pas varié en Helvétie (Suisse) depuis quatre mille ans, 224. — Les éléphants fossiles de la Sibérie ont-ils été saisis tout à coup par une température glacée? 226.

COLONNES, consacrées au soleil 157.

COLUMELLE, belle réflexion sur la vie des champs 111.

COLLIERS curieux trouvés à Tumiac, 62. — Colliers d'or trouvés sous un dolmen à Plouharnel (Morbihan) 65-66.— En Angleterre 417.

CONCORET, vallée (Morbihan), étymologie 73.

CONFUCIUS, belle parole 351.

CORSE, monuments celtiques 127.

CORSEUL, ville ruinée; antiquités (Côtes-du-Nord) 39.

COSTUMES du Finistère 409.

COURCY (M. Alf. de), le bonheur dans les Montagnes-Noires 14.

COURSON (M. Aurelien de), venge les Bretons des accusations de leurs calomniateurs 104.

COURT DE GÉBELIN, sentiment remarquable sur la haute antiquité 260.

CREUZER, admet un grand âge théologique à des époques reculées 266. — Reconnaît un monothéisme primitif très-pur, 268. — Citation remarquable 298.

CRIÉRIENS, ce que c'est 45.

CROIX, en Bretagne 145.

CROM-CRUATH, nom du Dieu suprême en Irlande 179.

CUIVRE, celtæ en cuivre trouvés à Caden (Morbihan) 214.

CULTE primitif et universel de la pierre 149 et suiv.

CYCLOPÉENS (Monuments) 251.

CIPPES funéraires, les menhirs de Carnac en sont-ils? 175.

D

DAOURS. *V.* Tchoudes.

DAVID (Emmeric), citation remarquable 279.

DÉDALE, inventeur ou reformateur de la statuaire 170.

DÉGRADATION religieuse universelle des peuples 348.

DELPHES (Oracles de), où ils étaient rendus primitivement 133.

DÉLUGE mosaïque, a-t-il formé le diluvium géologique, 235. — Difficultés à résoudre, *ibid.* — Les haches celtiques interprétées d'une manière hostile à nos livres saints, 236. — Le déluge dans les traditions des Kymris occidentaux 275.

DÉLUGES polaires, refutés 224.

DESSINS en spirales, dans l'antiquité, 58. — A New-Grange en Irlande 196. — A. Gavr'énez 58.

DIANA, Dianaff, nom du Dieu suprême chez les Kymris 269-272.

DIEU suprême, reconnu par tous les peuples, 268. — Raisonnement péremptoire de M. de Rougemont, 268. — Ses noms divers dans l'Occident, leur étymologie, leur transmission, 269. — Son nom partout répandu 298.

DIEUX gaulois 297.

DILUVIUM, théories proposées pour expliquer les haches celtiques qu'on y trouve, 227, 239. — Sommes-nous les descendants de la race antédiluvienne? 229.

DINAN (Côtes-du-Nord) et ses environs; descriptions et souvenirs 21 et suiv., 361 et suiv.

DIS, nom du Dieu suprême chez les Gaulois 297.

DIVINITÉS topiques chez tous les peuples 302.

DOLMENS, leur interprétation, 138. — Réfutation de l'opinion qui en faisait des autels, *ibid.* — Dolmens dans le Danemarck, *ibid.* — Figure de dolmens, 55, 141. — Dolmen de Bagneux, 141. — Transport d'une table de dolmen 372.

DRACONTIUM, ou image du serpent; peut-on admettre cette interprétation du monument de Carnac? 175-380; du Stonehenge 183.

DRUIDES, n'ont pas érigé les monuments celtiques, 305 et suiv. — Le druidisme a-t-il été introduit dans la Bretagne insulaire avant de l'être en Armorique, 308. — Remontait-il à une haute antiquité, 311. — A-t-il subi des influences phéniciennes, *ibid.* — Doctrine des druides, 312, 313. — Leurs vêtements, 317. — Ont-ils sacrifié des victimes humaines, 319. — Leur savoir en astronomie 319.

DRUIDESSES, leur rôle et leurs fonctions dans la hiérarchie des druides 331. — Leur pouvoir surnaturel 332. — Chargées du feu sacré 334. Leur costume 338.

DRUIDISME. Son histoire 272-293 et suiv. — Ses rapports avec le culte gaelique 295. — Deux sortes de Druidisme 302. — La réhabilitation du druidisme vainement tentée 346. (Voyez DRUIDES et DRUIDESSES)

DU GUESCLIN 29.

DUN'S-BEY (Mont-de-paix ou de repos). C'est le nom anglais des tombeaux en forme de monticules coniques de terre et de pierres rapportées, qu'on trouve non-seulement dans tous les pays primitivement habités par les Celtes, mais dans tout l'univers, et dont il est parlé dans les livres les plus anciens, tels que la Bible, les poemes d'Homère, etc.

E

ECKSTEIN (le Bon d'), belle pensée sur la création 184.

ÉCRITURE, connue dans l'Occident et chez les Gaulois 254.

ÉGYPTIENS, vénéraient de grandes pierres, 160. — Destination de leurs obélisques, 162. — Inventeurs des premières statues, 170. — Leur mysticisme et leur monothéisme primitifs, 259, 269. — Instruits par l'Inde, *ibid.*

ELAGABALE (d'où *Héliogabale*) des Phéniciens 58.

ÉLÉPHANT fossile, jusque dans l'extrême Nord, 225. — Glacé avec ses chairs et son poil, *ibid.* — A-t-il été transporté? 226.—A-t-il été saisi par une révolution subite, *ibid.*

ÉLIEN, son opinion sur la sagesse des barbares 268.

ÉLORN, rivière du Finistère; a vu naître la chevalerie 71.

ELLÉ, belle rivière du Finistère 15.

EPOPÉES du moyen âge, leur origine 70.

ÉPREUVES par l'eau et par le feu 304.

ESPAGNE, monuments celtiques 127.

ESPRITS supérieurs ou dieux secondaires, croyance de tous les peuples 302-304.

EUROPE, ses premiers habitants, 118. — Fraternité des peuples qui l'ont habitée 120.

F

FAID, ordre de prêtres chez les druides 319.

FÉES, étymologie de ce mot, 69. — Fées en Bretagne; leur séjour mystérieux; pouvoir qu'on leur prête, *ibid.* — La croyance aux fées se perd dans la nuit des âges, et est commune à toutes les races 335.

FEMMES-de-vision 337.

FER, celtæ de fer trouvés à Crac'h (Morbihan), 214. — Exigé pour la confection des haches en pierre, 219. — Son nom chez les anciens peuples 334.

FÉTICHISME 256 et suiv.

FIGURES singulières dans la grotte de Tumiac, 63. — Figures en silex d'animaux antédiluviens 228.

FINISTÈRE, statistique de ses monuments celtiques 50.

FLOTS et vagues, tableau 6. 362.

FORÊTS, sacrées chez les druides, 339. — La tempête dans les forêts. 361 — (*Voyez* BROCÉLIANDE).

FREMINVILLE (M. de), son opinion sur la statue trouvée dans le champ de Bocenno, refutée par M. Cayot Delandre 98.

G

GAELS, leur origine, 116 et suiv. — Étymologies diverses 243. — Gaëls-Kymris, époque présumée de leur migration vers l'ouest 246. — Constituaient-ils deux peuples en Gaule 247. — Mœurs et industrie 249.

GAELIQUE (Culte) 295. — Ses rapports avec le druidisme 295-296.

GALATIE, colonie gauloise 248.

GALGAL, mot hébreux employé pour désigner un amas artificiel de pierres, *acervus lapidum*. Les galgals sont des tumulus presque entièrement composés de pierres de la grosseur de nos pavés. (Gavr'énez, dans le Morbihan).

GALLS, *Voy.* GAELS.

GARAYE (Château de la), ses habitants au XVIIIe siècle; ses ruines 32.

GAULE, sa richesse 251-252.

GAULOIS, n'admettent les images des dieux qu'après la conquête 172.

GAULOISES (Divinités) 297.

GAVR'ENEZ ou Gavr'innis, dessins curieux sur les pierres de cette grotte sépulcrale 58.

GENÈSE, les recherches sur les haches celtiques lui sont hostiles 234-236.

GÉNIES, ou dieux secondaires, chez tous les peuples 301.

GÉOGRAPHIE des monuments celtiques 115.

GOBINEAU (M. de), réfute éloquemment l'opinion naturaliste sur l'origine ou l'état primitif de l'homme 261.

GRAMAT, sorte de tumulus en Tartarie et dans le département du Lot 129.

GRAND-BÉ, tombeau de Chateaubriand 26.

GRÈCE, d'où elle tire ses traditions et ses dieux 269.

GREIFFEN-STEIN (allem. *pierre du griffon* ou du diable). C'est ainsi qu'on nomme en Saxe les tumulus et les pierres sépulcrales.

GUI, son rôle et son symbole chez les druides 338.

GULF-STREAM, courant marin, ses effets sur la température en Bretagne 5.

GWYON, son histoire 274.

H

HABITANTS des Montagnes-Noires 14.

HACHES en pierre. — La plus considérable que l'on connaisse 62. — Servaient aux serments, à la dédicace religieuse des tombeaux 215. — A la circoncision, chez les Hébreux, *ibid.* — Aux embaumements en Égypte, *ibid.* — A l'immolation de la victime dans les traités d'alliance, chez les Romains 216. — Se trouvent au Mexique, au Pérou, au Japon, au Groënland, à Calcutta, en Afrique, dans l'Océanie, à Persépolis 216-218. — Portées comme amulettes 221. — Offertes aux dieux, aux morts 221. — Trouvées parmi les débris des animaux antédiluviens 223. — Théorie sur leur antiquité, hostile à nos Livres Saints 234-235. — Haches diluviennes et postdiluviennes, distinctions 228. — Preuves de l'antiquité de ces dernières 229-232. — Trouvées sous les ruines de Babylone 234. — Ne supposent pas un état d'indigente pauvreté 238. — Théorie explicative présentée par M. Eug. Robert 239. — (*Voyez* CELTÆ).

HANOVRE, monuments celtiques 196.

HARMONIA des Hellènes 131.

HÉBREUX, autels de pierres brutes 165.

HERCULE-PIERRE 158. — Origine du mot *Hercule* chez les Grecs et chez les Latins 299.

HIEROPHANTE, belles paroles dans l'initiation aux mystères 165.

HIK-SOS, étaient des Scythes 126.

HISTOIRE avant l'histoire, comment on peut l'atteindre 150.

HISTOIRE naturelle, sentimeut de MM. Alex. Brongniart et Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire sur la philosophie de l'histoire naturelle 230.

HOMÈRE, son plus beau vers 79.

HOMME, extrême rareté de ses débris dans la période diluvienne ou quaternaire 223-235-240. — Station humaine, contemporaine des grands mammifères fossiles 235. — L'homme a-t-il commencé par l'état sauvage ? Est-il fils des singes ? 261.

HROTE, lyre ou harpe, nommée aussi Telen et Telyn, instrument musical des bardes 320 et suiv.

HU CADARN, chef, puis dieu des Kymris 246. — Son nom altéré ou transformé 269. — Probablement divinité solaire 270. — Fondateur du druidisme 271. — Dieu médiateur 272 et suiv.

HUNNEN-BED. On appelle ainsi dans la Nord-Hollande des tombeaux en pierres semblables à nos dolmens; de *hun*, sommeil, et de *bez* tombeau, ou *bed*, lit, mot à mot *tombeau* ou *lit de sommeil*.

I

IDIOMES celtiques, leur richesse 331. — Leur classification 360.

IDOLES, chez les anciens Grecs 155. — Proscrites par les stoïciens 163.

IMAGES des dieux, repoussées par tous les peuples primitifs 170.

IMMORTALITÉ de l'âme, chez les Indiens, les Egyptiens, les Celtes, etc. 139

INDE, source feconde d'études et de travaux 357.

INDIENS, leur croyance et leur culte primitifs 263 et suiv.

INDOUSTAN, monuments celtiques 122 et suiv.

INDUSTRIE, ce qu'il en faut penser au point de vue de la morale, de la civilisation et du bonheur des sociétés 105.

IRANIENS, leur origine 117 et suiv. — Se séparent des Indiens; cause de cette scission 246.

IRLANDE, ses carns ou cairns 192.

IRMINSUL, origine de ce mot 49.

IS ou YS ou Ker-Is, ville ruinée (Finistère) 43.

ISIS, déesse égyptienne, son culte dans les Gaules 43.

ITALIE, étymologie de ce mot 336.

IZÔLE, belle rivière du Finistère 15.

J

JAPHET ou Japet ou Iaphet est le *pradjapati* des Hindous 137.

JAPHÉTIQUE (race) comparée à la race Sémitique 136.

JEAN-BON-SAINT-ANDRÉ et un paysan breton, 79 (épigraphe).

JEANNE D'ARC, peut-elle être expliquée par l'*esprit celtique* 258.

JEHOVAH, altéré dans les noms du Dieu suprême chez les Gentils 269.

JOYEUSE-Garde (Château de), berceau de la chevalerie 71. — Ses ruines, impressions 76.

JUPITER-PIERRE, origine de ce surnom 158.

K

KAERLÉON, capitale des Etats d'Arthur, son histoire, ses ruines 72.

KARIKINES 274.

KÊD, la même que Koridwen.

KER-ANNA, ruines; voie romaine; traditions religieuses 96.

KERSO, vallée charmante d'Auray à Sainte-Anne 94.

KIONES, pierres brutes, honorées chez les Hellènes 155.

KIRK, vent du sud-ouest; sa violence sur mer et sur terre en Bretagne 361-362.

KIST-VEAN, du gallois et du breton *kest*, coffre, corbeille, et *vean* en composition pour *mean*, pierre. On regarde les Kist-veans comme les plus anciens monuments de pierres. C'est le nom que donnent les Anglo-Saxons à certains dolmens. Selon Strutt, ce sont les mêmes monuments que les *karns* qui étaient, dit-il, les tombeaux des gens les plus distingués.

KONGSTOLEN, nom des tumuli et des pierres sépulcrales en Seeland.

KORIDWEN, son histoire 273. — Ses prêtresses 331.

KOURÊTES 274.

KROUMMLEAC'HS, énumération des principaux situés en Bretagne 177. — Chez les anciens Scandinaves, *ibid.* — Ont donné lieu à l'origine des temples 180. — Était-ce une image de la sphère inférieure du monde 180.

KYMRIS, leur origine; étymologie de leur nom 245-247. — Leur invasion successive dans les Gaules 248. — Connaissaient-ils le Dieu unique et suprême 267. — Kymro-Bretons 401.

L

LAMBALLE (Côtes-du-Nord) antiquités trouvées dans les communes voisines de cette ville 40.

LAMENNAIS (F. Robert de) entreprend de fonder une maison de hautes études à l'abbaye de Beauport 83. — A Malestroit, *ibid.*

LANGUES, leur dispersion 153. — Langues celtiques, leur classification 360.

LAPONS, pierre brute, image de leur dieu Storiunkare 128. — Culte des pierres graissées 167.

LEHON (Château de) 28.

LENORMANT (Ch.), ce qu'il dit du symbole de la pierre brute. 158-159

LÉONAIS ou pays de Saint-Pol-de-Léon (Finistère). Description 18.

LIBAN (Mont), pierres dressées 161.

LICHAVEN ou Trilithe, monument composé de trois pierres figurant les chambranles d'une porte avec son linteau. On voit cinq trilithes gigantesques dans l'intérieur du Stonehenge 126-290. — Lichavens en Afrique 126.

LITS-COFFRES, chez les Bretons et chez les anciens Romains 317,

LOCMARIAKER, ses dolmens et son grand menhir 55.

LOIRE (Bassin de la), monuments celtiques 128.

LOWA-MAHA-PAYA, rappelle les menhirs de Carnac 177.

LYRE ou harpe. *Voy.* HROTE.

M

MAGNIFICAT, Commentaire d'un passage de ce cantique 100.

MAHABHARATA, poëme sacré de l'Inde, passage remarquable 344.

MAIRES (Déesses) 290.

MALTE, monuments celtiques 127.

MAMMIFÈRES fossiles mêlés aux haches celtiques 223

MANES, antiquité de leur culte 142.

MARIANNES (Iles), monuments singuliers qu'on y trouve, très-analogues à nos monuments celtiques 124.

MARINE des Gaulois 250.

MARTROI, MARTBAI, du breton *foar*, *for* (d'où *forum* et *foire*), en construction *mor* ou *mar*, foire, marché; et *treih*, grand, principal, premier; c'est donc le grand marché, la grande place.

MATER (M.), son opinion sur les lumières de la haute antiquité 261.

MATHURIN, célèbre hautbois du Finistère 17.

MATIÈRE brute, a-t-elle été adorée? Réfutation 260.

MATIN (le), au printemps, en Bretagne 27.

MAURY (Alfred), Citation sur l'unité des traditions 280. — Autre citation remarquable 298.

MAXIME DE TYR, belle citation sur Dieu 267.

MÉCÈNE, son dédain pour la sépulture; comparaison avec le barbare qui a élevé le beau tumulus de Saint-Michel de Carnac 142.

MEMRUME, premier mortel divinisé par l'érection d'une pierre 161.

MENHIR de Saint-Samson, près Dinan (Côtes-du-Nord) 30. — Menhir de Kervéac'htou 49. — Grand menhir de Locmariaker 55; particularités qui le concernent 57. — Menhirs érigés par les habitants des cités lacustres 224. — Menhir, monument universel du culte religieux dans les temps antéhistoriques 152.

MER, tableaux, 4-10.

MERCURE, armé d'une hache de pierre 214.

MÉRIMÉE (M.), impression à la vue des alignements de Carnac 54. — Croit que les métaux n'étaient pas inconnus aux anciens Celtes 63. — Regarde les menhirs comme des monuments religieux 174.

MÉROU (Mont), remarques curieuses 245.

MESSE sur une barque en haute mer, pendant la Terreur, en Bretagne 85.

MÉTEMPSYCOSE, chez les druides 315.

MÉTENSOMATOSE, chez les druides 315.

MICHELET, citation remarquable 24.

MIGRATIONS des peuples 116 et suiv. — Leurs causes 135.

MILICE céleste, donne lieu à l'idolâtrie 153.

MOÏSE, hommage qui lui est rendu par la science 261.

MONASTIQUES (ruines), 359.

MONDE, son image dans la construction du dolmen 140; — du kroummleac'h 183.

MONOTHÉISME primitif 259.

MONNAIES, chez les Gaulois 254.

MONT-SAINT-MICHEL de Carnac; fouilles 189-207.—Résultat 209, 418.

MONTAGNES en Bretagne 13.

MONTS sacrés, ou cairns et carns, consacrés au soleil 192.

MONUMENTS celtiques 47. — Leur géographie 122 et suiv. — Leur nombre dans le Morbihan 65. — Sur les bords de la Loire 128. — Comparés aux monuments de l'art. 162. — Leur durée 163. — Sont-ils l'ouvrage d'une race finnoise? 176. — Leur universalité et leur haute antiquité, *ibid.* — Présentent des nuances et des variétés 132. — Leur interprétation par M. Delacroix 176. — Sont-ils un almanach ou calendrier 177. — Leurs noms actuels n'indiquent point leur destination 190. — Sont antérieurs à l'introduction du druidisme 305 et suiv. Ne sont pas antédiluviens 307.

MORBIHAN, description 52.

MYSTÈRE des bardes (le) valeur de cet ouvrage 283.

MYSTÈRES dans le paganisme, leur origine 164. — Leur objet 165.

MYTHOLOGIE, science jusqu'ici superficielle et stérile 149 et suiv. —Ce que dit M. Renan de la mythologie des peuples indo-européens 152. — Mythologie des Kymris occidentaux 273 et suiv. — Ses analogies frappantes avec celle des autres peuples et avec nos Livres Saints 278.

N

NAPOLÉON Ier, son mot sur les Bretons 77. — Sur les victimes de Quiberon 90.

NATCHEZ (Louisiane), ont le culte de la pierre 167. — Rapprochement curieux avec la pierre dévorée par Saturne, *ibid.*

NATURALISME primitif, réfuté 263

NÉGRES, nature de leur fétichisme 260

NÉOBARDISME 283

NEW-GRANGE, grand barrow ou cairn avec dolmen, en Irlande; sa description 196

NICOLAZIC, paysan, fondateur de l'église Sainte-Anne d'Auray 95 et suiv.

NOMADES (Races), leurs mœurs 132.

NOUE, noe, nouée ou chênaie 340.

NUMA, repousse les images de la Divinité 171.

O

OBÉLISQUES, consacrés au soleil 156. — Chez les Égyptiens 162.

OCÉAN, tableau, 4-10.

OCISMOR, ville ruinée (Finistère) 41.

OCCIDENT, séjour des dieux et des âmes des justes 143.

OEUF rouge du serpent marin, son histoire et son symbole 341 et suiv. — Superstition retrouvée dans le peuple en Berri 341. — Son symbolisme remarquable chez les Celtes occidentaux 343.

OMALIUS D'HALLOY (M. d'), son opinion sur l'origine des peuples Celtes actuels 191.

ONCTION des pierres consacrées 162-168. — Symbole du Christ, *ibid.*

ONUOVA, déesse cosmogonique gauloise 300.

OPPERT (M. Jules), son opinion sur les premiers habitants de l'Europe 118.

OPHIOLATRIE, Carnac se rattache-t-il à ce système 175.

OPINIONS remarquables de plusieurs savants éminents sur la religion dans la plus haute antiquité 260.

ORIGINE, communauté d'origine de tous les peuples de l'Europe reconnue par le christianisme et par la science 120 et suiv. — Origine de l'humanité, réfutation de l'opinion naturaliste 261.

ORPHÉE, belle pensée 184.

OVYDD (Ovates), prêtres sacrificateurs, dans la hiérarchie des druides 318.

P

PACHYDERMES, leurs ossements mêlés aux haches en pierre 227.

PAINPONT (Forêt de), nom moderne de la forêt Brocéliande 68.

PALTOT ou Paltok, de *pall*, que Varron dit être celtique, et signifier *couverture*, et de *tok*, toque, chapeau; ce qui vient de l'ancien usage encore existant dans la marine et les garnisons, de porter des capotes qui couvrent la tête et tout le corps, comme le *bardocucullus* ou manteau des bardes.

PANDOUS, souche des Celtes 135.

PAQUES (île de) ou Vaïhou, monuments étranges 124.

PARDONS (les), en Bretagne 90 et note III à la fin du volume 355.

PASQUIER, ce qu'il dit des Bretons, jamais subjugués 77.

PATRIARCHES, consacraient la pierre brute 161-166. — « Que ce lieu est terrible! c'est la maison de Dieu et la porte du ciel; il sera appelé le palais de Dieu. » Introït du dimanche de la *Dédicace de l'Église*.

PAYSAGES 13-21. Voyez aussi l'INTRODUCTION.

PÈLERINAGES en Bretagne 91-95.

PÉRAN (Côtes-du-Nord), murs vitrifiés 252.

PERROS-GUYRECH, fameux roulers 51.

PERSE, monuments celtiques 124.

PERSES n'ont ni temples ni statues 172.

PEUPLES de l'Europe, leur origine commune 120 et suiv.

PHÉNICIENS, culte des pierres informes 160. — Origine de ce culte 161. — Quelle fut leur influence sur le culte religieux dans l'occident 295.

PHILOLOGIE, précieux résultats de son étude 120. — Tableau des études et travaux philologiques et leurs résultats 357.

PHILOSOPHE (Aveu d'un) en faveur des croyances chrétiennes comme moyen de civilisation 373.

PICTET (M.), son opinion sur l'origine des Celtes 118.

PIERRES oscillantes, branlantes, etc., ou roulers 50.

PIERRES colossales, employées dans les monuments de l'antiquité 56. — Comment on les transportait, *ibid.*—Transport par eau 57.— Pierres non taillées, symboles de la Divinité, ont partout précédé les idoles 154. — Chez les Grecs, *ibid.* — Ce qu'en dit M. Ch. Lenormant 158. — Pierre, symbole du *Messie* ou *Christ* (*Oint*) 168. — Le culte des pierres proscrit par les décrets des conciles et ceux des rois 169. — *Pierre de foudre*, qu'est-ce? 214-216.

PLABENNEC, six cents pierres celtiques sur une lande 52.

PLANTES sacrées chez les druides 344.

PLOARÉ, beau panorama 12.

POETES bretons 9.

PONT (le), région incessamment parcourue par les nomades aryans 135.

PORC, immolé avec un silex, chez les anciens Romains 320.

POULPIQUETS, esprits ou nains, croyances superstitieuses en Bretagne 88.

POULS, peuls, peus, etc., toute espèce de bouillie; nourriture des anciens Romains et des peuples de l'Occident 317.

PRÊTRES, leurs noms ou titres chez divers peuples 315. — Étaient hiéronymes, *ibid.*

PROGRÈS dans l'art; ce qu'en pense un archéologue moderne 47.

PROMONTOIRES de l'ouest de l'Europe particulièrement consacrés par l'érection de pierres dressées 159.

PROPHÉTESSES. *Voyez* DRUIDESSES.

PROPHÉTIE de Noé, considérations 137. — Réfutation de M. Renan, *ibid.*

PULTOPHAGES. *Voyez* POULS.

Q

QUIBERON, souvenirs sanglants de la révolution 98.

QUIMPERLÉ, ville du Finistère 17.

QUINIPILI, statue près Locminé, est-ce une Isis? 43.

R

RANCE, ses bords charmants 21.

RATIONALISME, où il est conduit en admettant l'origine fétichiste des religions 257.

RENAN (M. Ern.), cité sur le menhir 149 (épigraphe). — Citation sur l'unité de religion des anciens peuples 281.

ROCHES-ORACLES 52.

ROMAINS, point d'images de la Divinité au temps de Numa 171.

ROMANS de la Table-Ronde; origine 70. — Extrait d'*Owenn* ou la *Dame* de la Fontaine 73.

ROULERS ou pierres branlantes 50.

RUNES germaniques 130. — Opinion de W. Grimm 254.

S

SABÉISME, était-il à l'origine une idolâtrie? 192.

SACRIFICE et culte à une époque préhistorique chez les Celtes, démontrés par M. Pictet 174.

SAÉTI, en Laponie, *amas de pierres.*

SAGUM, espèce de manteau gaulois 317.

SAINTS, nombreux en Bretagne. Pourquoi 80.

SAINT-MAHÉ (Cap). Ce qui s'y passe 6.

SAINT-ILAN, colonie agricole fondée par M. du CLÉSIEUX 106.

SANCTUAIRES, chez les Celtes, consacrés, défendus par des pierres 173. — Localités citées en Bretagne, *ibid.* — Opinion de M. P. Mérimée et de M. Souvestre 174.

SARDINE, sa pêche 10.

SARMATES, étymologie 129.

SARONIDES, Semnothées, Senani, noms des druides 312.

SARUM, Sarbiodunum, Scarobirig, ancien nom de Salisbury (Angleterre) 182.

SARRASIN ou blé noir 18.

SAUVAGE ou barbare (état), comment expliqué 236 et suiv.

SCALA SANTA, à Sainte-Anne d'Auray, et à Rome 99.

SCANDINAVES, culte des pierres 158. — Avaient des prophétesses 337.

SCHLEGEL (Fréd.), ce qu'il dit des livres de l'Inde 263.

SCIENCE (la) et le savoir ne sont pas le criterium de la moralité des individus ni des peuples 89.

SCISSIONS religieuses dans une haute antiquité 317.

SCYTHES, leur origine 117. — Leurs tombeaux 193.

SEIN (île de), sanctuaire des prêtresses de Koridwen 332.—Ses habitants transformés par le célèbre missionnaire, Michel le Nobletz 333.

SÉMITIQUE (race), comparée à la race japhétique 136.

SENN (les vierges de) 69.

SENNES, prêtresses de Koridwen 331.

SERMENTS faits sur des haches de pierre 215.

SERPENT, gravé dans la grotte de Gavr'énez 59. — Son rôle chez les anciens peuples 60-61. — Curieuse inscription que sa figure accompagne à Rome, à Pompéi *Ibid.* —Sculpté en relief 333. — L'œuf de serpent et le dieu Tyllinus *Ibid.*

SIBYLLES, leur origine 336.

SILEX brisés, entourent la base des pierres-supports de Stonehenge 178. — Silex, emblème de Jupiter 214-216. — Silex, leur histoire naturelle 220. — Leur emploi *Ibid.* — Un silex sert à immoler le porc chez les anciens Romains 320.

SILJUS ITALICUS, cité sur les feux des cairns 197.

SINGULARISSIME dans les idiomes bretons ; où il conduit 301.

SOIR, vue des monuments de Carnac par un beau soir d'été ; impressions 144.

SOLEIL (le dieu), ses emblèmes ou symboles chez les peuples primitifs 156. — Apollon de Delphes, son origine hyperboréenne ou celtique 156. — Le soleil était-il originairement un objet d'idolâtrie 192.

SOUVESTRE (Émile), ses appréciations au sujet de la superstition en Bretagne 86. — Jugement sur son livre *Les Derniers Bretons* 87.—Déplore notre système actuel d'éducation, et lui préfère l'éducation chrétienne que l'on donne en Bretagne 373.

SPHINX en Sibérie 130.

SPIRALES (lignes), à Gavr'ênez et à New-Grange 196.

STATUES, leur invention 170. — Quand introduites chez les anciens peuples. *V.* Égyptiens, Perses, Grecs, Romains, Gaulois, etc.

STONEHENGE (Angleterre), description 177-184 et suiv. — Sur quelle mesure il aurait été dressé 182. — Est-il l'œuvre des *Géants*, des *Cyclopes*, un *Dracontium?* 183. — Opinion de l'auteur *Ibid.*

STRABON, passage remarquable sur les monuments de pierres brutes 159.

SUPERSTITIONS des *esprits forts* au XIXe siècle 87-88. — Ce qu'il faut penser des superstitions en Bretagne 86. — Jugement d'Em. Souvestre *Ibid.* — Réflexions de l'auteur 87 et suiv.

SYMBOLES des anciennes religions, ce qu'ils rappelaient aux hommes 259.

SYMBOLISME, seul système explicatif plausible des religions 152.

SYRIENS, adoration des grandes pierres 160.

SYSTÈME (esprit de) est un obstacle à la découverte de la vérité 150.

T

TABLE-RONDE (Romans de la), origine 70.

TARANIS, dieu gaulois, son histoire 299.

TARQUIN (l'Ancien), le premier il introduit les idoles à Rome 171.

TATOUAGE, dans l'antiquité, ce qu'il signifiait 59.

TCHOUDES, monuments en Sibérie 130.

TECTOSAGES, étymologie de ce mot 298.

TEMPLES anciens, étaient des cavernes 141.

TERME (le dieu), son histoire 172.

TERRAINS, puissance de ceux où se trouvent les haches celtiques dans la Somme 232.

TÉTRA-DRACHME, pièce de monnaie antérieure au siècle de Périclès, trouvée près de Lamballe. Interprétation des symboles cosmogoniques qui y sont représentés 40.

TEUTHATÈS, observation sur ce dieu gaulois 298.

TEUTONS, leurs mouvements 246.

THÉOGONIE brahmanique et théogonie grecque, leurs analogies 151.

THÉORIE rationaliste sur l'origine des religions; réfutation 256 et suiv.

THÉORIES pour expliquer la présence des haches en pierre dans le diluvium inférieur 227-239.

THIERRY (M. Amédée), observations sur quelques-unes de ses opinions 247-260.

TOLENTE, ville ruinée (Finistère) 41.

TOMBEAU de Chateaubriand 25.

TOMBEAUX de la Russie méridionale 129, — Tombeaux, leurs formes chez les Scythes, les Tartares, les Teutons, les Grecs, les Latins, les Cuthéens ou Samaritains, les Mexicains, etc., les Celtes, etc. 193-194. — Tombeaux de quelques héros d'Homère 196. — Tombeaux gaulois à Alaise (Franche-Comté), objets qu'on y trouve 252.

TOMBELAINE, nom d'un monticule ou rocher sur la côte de Normandie, ne vient pas, comme on l'a cru, de *tombe d'Hélène*, mais de *tûn*, colline, et de *Belen*, dieu du soleil, honoré sur les hauteurs 299.

TOMBELLES de dix à trente mètres de hauteur chez les peuples lacustres 224.

TONNEN, singulier du breton *tûn*. C'est ainsi qu'on nomme, dans l'électorat de Trèves les tumuli qui bordent encore les grands chemins.

TOULL-INGUET 52.

TRADITIONS diluviennes 44.

TRADITIONS de tous les peuples s'harmonisent avec les récits de la Genèse 278-345.

TRAITÉS, cérémonies qui les accompagnaient chez les anciens Romains 320.

TRÉGUNC 51.

TRENTE (Combat des) 29-77.

TRIADES, leur origine 271. — Leur authenticité, leur valeur intrinsèque; discussion 283.

TRILITHES ou lichavens 126-290. — Dans les Stonehenges 178.

TRINITÉ, chez les différents peuples de l'antiquité 289-291 et suiv.

TRISMÉGISTE, belle pensée 184.

TROADE, dans l'Asie-Mineure, ses cairns ou tumuli 194.

TROIS, rapprochements curieux sur ce nombre 289.

TRUY (Eure), particularité de son dolmen 140.

TUMIAC, description de cette grotte et objets qui y ont été trouvés 62. — Plan et coupe horizontale de cette grotte 64.

TUMULI de Sibérie 130. *Voyez* TOMBEAUX, CAIRNS, etc.

TUN (élévation), entre dans la composition de plusieurs mots 197.

TUN-BELEN (Colline de Belen ou du Soleil), ancien nom du Mont-Saint-Michel de Carnac 194.

TYLLINUS, dieu médiateur. *Voyez* SERPENT et ŒUF.

U

UTTARA-KOUROU des Brahmes 131.

URANUS, un des Titans, ancêtres des Celtes 316.

V

V. Tout mot breton qui finit en *v*, finit aussi en *f* ou en *o*, à volonté; *tarf*, taureau, *tarv* ou *taro*. De même, dans toutes les langues, *w* se change en *ou*, puis en *o*, et *v* en *f*. Ce qui vient de ce que, dans toutes, *w* est voyelle devant les consonnes, et consonne devant les voyelles. Comme voyelle, il se change en *ou*, puis en *o*; comme consonne, en *v* et en *f*, lettres de même organe.

VACHE, son rôle dans la mythologie des Kymris 277.

VALEUR bretonne 77.

VARRON, regarde comme une erreur l'introduction des images des dieux 171. — Cité sur les dolmens 198.

VELEDA 332-337.

VÉNÈTES, peuples de Vannes, leur apparition dans l'histoire, leur suprématie 249.

VERVEINE, son rôle chez les Romains, chez les druides 320. — Herbe de la *double-vue* 332.

VICTIMES humaines, les druides en ont-ils sacrifié ? 319.

VIERGES-PROPHÉTESSES. *Voyez* DRUIDESSES.

VILLERMÉ et CHATEAUNEUF (MM.), leur rapport à l'Académie des sciences morales sur la Bretagne 104.

VILLES ruinées 40-43.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 23, ligne 30 : que je ne m'eusse procuré : *lisez :* que je ne me fusse procuré.

Page 31, ligne 14 : Tremblaye : *lisez :* Tiemblaye.

Page 63 : la figure 6 a été placée horizontalement, au lieu de l'être verticalement.

Page 111, ligne 7 : effacez le guillemet.

Page 121, ligne 19 : sa parenté, *lisez :* la parenté.

Page 121, ligne 22 : *cogitationes*, lisez : *cognationes*.

Page 138, ligne 5 : nul doute que ce ne soit, *lisez :* nul doute que ce ne soient.

Page 144, ligne 29 : *les chants du Sôl*, lisez : *les chants de Sôl*.

Page 184, ligne 18 : 1162, *lisez* : 1862.

Page 192, ligne 14 : *Carnesoir-Point,* lisez : *Carnesore-Point*.

Page 227, ligne 20 : s'étaient fondus, *lizez :* s'étaient fendus.

Page 323, ligne 16 : fille de Kèd, *lisez :* filles de Kèd.

DC 611 .B848 J43 C.1
La Bretagne, esquisses pittore
Stanford University Libraries
3 6105 039 149 872

611
.B84
.J43

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA
94305